

ISTITUTO DI STUDI BIZANTINI E NEOELLENICI
UNIVERSITÀ DI ROMA

RIVISTA
DI
STUDI BIZANTINI
E NEOELLENICI

FONDATA DA E. G. MERCATI†
DIRETTA DA G. SCHERÒ E G. ZORAS

N. 4 (XIV)



ROMA • 1967

CONSIGLIO DI DIREZIONE

G. AGNELLO - G. BOVINI - P. DE' FRANCISCI -
A. D'EMILIA - A. FRUGONI - A. GARZYA -
M. GIGANTE - S. IMPELLIZERI - E. KOLIQUI -
B. LAVAGNINI - E. LO GATTO - L. MASSA
POSITANO - G. MAVER - R. MORGHEN -
O. PARLANGELI - A. PERTUSI - R. PICCHIO -
F. M. PONTANI - A. M. RIPELLINO - G. ROSSI-
TAIBBI - P. G. VALENTINI - E. VOLTERRA

ETUDES SUR L'HISTOIRE ADMINISTRATIVE DE L'EMPIRE BYZANTIN. LE PROTOVESTIARITE

La dignité de Protovestiarite est assez récente; elle ne semble pas remonter au-delà du XII^e siècle. Le Protovestiarite n'a rien de commun avec le Protovestiaire, mais la quasi similitude de ces deux mots a amené des confusions.

Le Protovestiarite est, en somme, un Grand Appariteur ou un Grand Maître des Cérémonies. Il dirige le cérémonial des audiences impériales; *ἐστὶν ὑπηρέτης τῆς παραστάσεως* ⁽¹⁾. Avant que l'empereur quitte ses appartements, le Protovestiarite, accompagné du Grand Hétériarque et du Primicier de la Cour, se rend dans le salon de réception. Lorsque l'empereur a pris place, le Protovestiarite annonce les plus hauts dignitaires, le Grand Hétériarque et le Primicier de la Cour annonçant les autres dignitaires. Le Protovestiarite donne le signal du départ à la fin de la réception, en frappant doucement le sol de son bâton ⁽²⁾. Seul, il a le droit, au cours de la réception, d'avertir l'empereur, si quelque événement imprévu se présente; en son absence, ce droit passe au Grand Hétériarque ou au Primicier de la Cour ⁽³⁾. Lors des fêtes de Noël, le Protovestiarite, toujours secondé par le Grand Hétériarque et par le Primicier de la Cour, introduit les dignitaires pour la cérémonie de la réception ⁽⁴⁾. Lorsque l'empereur a pris place à sa table et que les dignitaires ont fait entendre leurs souhaits de longue vie, le Protovestiarite, qui se tient à la porte, ou, en son absence, le Grand Hétériarque ou le Primicier de la Cour, congédie l'assistance ⁽⁵⁾.

Le Protovestiarite était le chef des vestiarites, *βεστιάριται*, que Du Cange ⁽⁶⁾ compare aux gentilshommes ordinaires de la Maison

⁽¹⁾ Ps.-Cod. de off. 34.17.

⁽²⁾ Ps.-Cod. 34-35.

⁽³⁾ Ps.-Cod. 35.

⁽⁴⁾ Ps.-Cod. 44.

⁽⁵⁾ Ps.-Cod. 55-56.

⁽⁶⁾ Du Cange Gloss. s.v.

du roi. Anne Comnène ⁽¹⁾ désigne sous ce nom les jeunes nobles de l'entourage de l'empereur. Si ces jeunes gens étaient attachés au Vestiaire impérial, leur fonction était, sans doute, plus nominale que réelle; ils formaient une compagnie spéciale, qui accompagnait l'armée dans ses expéditions, sous les ordres d'un chef particulier.

Le Protovestiarite occupait le 19^{ème} rang dans la hiérarchie ⁽²⁾. Le Ps.-Codinos nous donne quelques renseignements sur son uniforme. Son turban était en or filé. Son *kabbadion* était en soie communément employée; son *skararikanon* était en soie or blanc, brodé à l'or trait avec devant et derrière le portrait vitrifié de l'empereur. Le premier trait de son bâton était en or, les autres nattés or rouge ⁽³⁾.

Les textes nous ont conservé quelques noms de Protovestiarites.

Au XII^e siècle, Jean Tzetzés adresse une lettre à Bourtzès, neveu du Protovestiarite *Michel*, où il proteste de sa grande affection pour ce dernier ⁽⁴⁾.

Le protovestiarite *Romanos* est mentionné dans une liste de présence d'un acte de 1191 ⁽⁵⁾. Mais c'est surtout, au XIII^e siècle, à la cour de Nicée, qu'apparaît le Protovestiarite. Une sentence du patriarche Michel Autoreianos (1208-1214) mentionne le Protovestiarite *Basile Comnène* à propos de son mariage avec une princesse de Brabant ⁽⁶⁾.

Théodore I^{er} Lascaris avait marié sa fille aînée, Irène, à Andronic Paléologue, créé despote. Devenue veuve, Irène épousa *Jean Ducas Vatatzès*, originaire de Didymotique et qui remplissait alors l'office de Protovestiarite, ou, probablement, de Protovestiaire ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Anne Comn. I. 199 Bonn. I. 152. 2. Leib.

⁽²⁾ Ps.-Cod. de off. 9.

⁽³⁾ Ps.Cod. 20-21.

⁽⁴⁾ Pressel. Ioannis Tzetzae epistulae. Tubingae 1851, lettre 3. p. 4. Τῷ ἀνεψίῳ τοῦ πρωτοβεστιαρίτου κυρίου Μιχαήλ τοῦ Βουρτζῆ. Indiqué par le R. P. V. Laurent, qui voudra bien trouver ici l'expression de ma bien vive reconnaissance.

⁽⁵⁾ Papadopoulos-Kerameus. Analekta II. p. 363, lignes 2. 3. 4. Indiqué par le P. L. Stiernon, qui voudra bien trouver ici, lui aussi, mes bien vifs remerciements.

⁽⁶⁾ Cod. Paris. gr. 1234, fol. 267^r. Il se pourrait qu'on puisse lire aussi: du protovestiaire, ce que donne le texte du Vatic. Reg. 66. (Protovestiarii Imperatorii (?) Comneni et filiae τῆς Βραβαίνης. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

⁽⁷⁾ Acropol. 29 et scolie. Cf. R. Guiland. Fonctions et dignités des eunuques. Etudes byzantines II. 1944. 213.

Jean III Vatatzès créa Protovestiarite *Georges Zagarommatès*, cité comme tel dans un acte de 1249 ⁽¹⁾, lui prescrivant de mettre fin au différend existant entre les habitants du château de Koukoulos (?) et le monastère de Saint Jean à Patmos, à propos de Pyrgos, sur le Méandre. Zagarommatès est encore mentionné dans deux chrysobulles, l'un de 1259, à propos de donations faites au même monastère ⁽²⁾, l'autre, de mai 1263, de Michel VIII Paléologue et qui est un faux, relatif à des propriétés du monastère de la Théotokos Chotzobiotissa à Amorgos ⁽³⁾. Dans ces deux chrysobulles, Zagarommatès est cité sans indication de titre.

Théodore II Lascaris nomma Grand Domestique *Andronic Muzalon*, qui était alors Protovestiarite ⁽⁴⁾. La charge de Protovestiarite étant devenue ainsi vacante, Théodore II Lascaris créa Protovestiarite, *Caryanités* ⁽⁵⁾. Commandant les troupes byzantines, Caryanités participa à l'assassinat des frères Muzalon ⁽⁶⁾. Pachymère considère Caryanités comme un homme de valeur ⁽⁷⁾. Il était déjà âgé, à la mort de Théodore II Lascaris, en 1259. Michel VIII Paléologue, le jugeant suspect, voulut le faire arrêter, mais Caryanités s'échappa et se réfugia chez les Turcs, qui le massacrèrent ⁽⁸⁾. Ses parents et ses amis avaient jugé, eux aussi, prudent de s'expatrier ⁽⁹⁾.

Sous le règne de Michel VIII Paléologue (1261-1282), l'aventurier Lachanas, qui s'était fait proclamer roi de Bulgarie et qui assiégeait Ternobe (Tirnovο), mit plusieurs fois à mal les armées byzantines. Une armée, sous les ordres du Protovestiarite *Mourinos*, était venue au secours de cette dernière ville; elle fut complètement battue et dispersée ⁽¹⁰⁾.

Après la défaite de Mourinos, Lachanas s'attaqua à l'armée byzantine, commandée par le Protovestiarite *Aprenos*, qui fut tué et ses troupes mises en déroute ⁽¹¹⁾.

⁽¹⁾ F. Dölger. Regesten No 1797.

⁽²⁾ F. Dölger. Regesten No 1871.

⁽³⁾ F. Dölger. Regesten No 1918.

⁽⁴⁾ Acropl. 131.

⁽⁵⁾ Acropl. 131.

⁽⁶⁾ Acropl. 170.

⁽⁷⁾ Pachym. I. 63.

⁽⁸⁾ Acropl. 170.

⁽⁹⁾ Pachym. I. 63.

⁽¹⁰⁾ Pachym. I. 466.

⁽¹¹⁾ Pachym. I. 466.

Andronic II Paléologue (1282-1328) envoya contre les Turcs, Alexis Philanthropène, échanson, et lui adjoignit le Protovestiarite *Libadarios*, bon général, mais déjà âgé ⁽¹⁾. Inquiet des succès et de la popularité de Philanthropène, Libadarios le jugea suspect d'aspirer au trône; il parvint à le faire arrêter et il le fit aveugler ⁽²⁾. Le Protovestiarite Libadarios fut vivement félicité par Andronic II Paléologue, qui le promut Grand Stratopédarque ⁽³⁾.

Au XIV^e siècle, les textes mentionnent les Protovestiarites suivants:

En octobre 1324, sous le règne d'Andronic II Paléologue, le Protovestiarite *Andronic Cantacuzène* est mentionné comme témoin, lors de la signature du traité signé entre Andronic II Paléologue et Venise pour une durée de cinq ans ⁽⁴⁾. En août 1325, Andronic III Paléologue adresse à son parent, Andronic Cantacuzène, un *prostagma* au sujet d'une propriété réclamée par le monastère du Prodrome, près de Serrès ⁽⁵⁾.

Vers 1348, Jean VI Cantacuzène envoya une ambassade au pape Clément VI pour se justifier de certains de ses actes et pour traiter diverses questions. Parmi les ambassadeurs figurait le Protovestiarite *Georges Spanopoulos* ⁽⁶⁾.

Vers 1350, Jean VI Cantacuzène rentra à Thessalonique, laissant derrière lui *Diplovatzès*, Protovestiarite et Archonte de Berrhoé, homme expérimenté et habile à résoudre les situations difficiles ⁽⁷⁾.

Sous le règne de Manuel II Paléologue, en 1394, un *pittakion* du patriarche de Constantinople, Antoine IV, adressé aux *képhalai* de Lemnos, au sujet de la dot de l'épouse de Chrysoloras Kaloéthès, est adressé au Protovestiarite *Théodore Paléologue*, *theios* de l'empereur ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ Pachym. II. 210; Nic. Gregor. I. 195.

⁽²⁾ Pachym. II. 220-221; 230-231; Nic. Gregor. I. 196-201.

⁽³⁾ Pachym. II. 231.

⁽⁴⁾ Diplom. Veneto-Levantin. Venetiis 1880. I. p. 203. Indiqué par le R. P. V. Laurent. Cf. Dölger. Regesten No 2515.

⁽⁵⁾ F. Dölger. Regesten No 2678.

⁽⁶⁾ Cantac. III. 53. C'est à tort qu'Halecki (Un empereur de Byzance à Rome. Varsovie 1930, p. 17) écrit que Spanopoulos était Protovestiaire.

⁽⁷⁾ Cantac. III. 135.

⁽⁸⁾ Miklosich et Müller. Acta II. 267. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

Un certain *Démétrios Mourinos*, pansébaste-sébaste et Protovestiarite est cité, au XIV^e siècle, dans une lettre du patriarche Calliste I^{er} à Jean V Paléologue ⁽¹⁾ et dans le chrysobulle d'un empereur Paléologue ⁽²⁾.

La charge de Protovestiarite existait encore au XV^e siècle. Les textes nous ont transmis les noms des Protovestiarites suivants:

En 1430, Jean VIII Paléologue envoya le Protovestiarite *Marc Paléologue Jagaris* ou *Jagros*, avec Sphrantzès, en ambassade auprès de Mourad II et se montra assez mauvais diplomate ⁽³⁾. En 1438, alors qu'il était Grand Stratopédarque, il fut envoyé de nouveau en ambassade auprès du pape Martin V ⁽⁴⁾. Nous ignorons la date à laquelle il fut nommé Protostrator ⁽⁵⁾.

Le Protovestiarite *Démétrios Paléologue Métochite* témoigne, avec Jean Lascaris, Dishypatos et Domestique de l'empereur, que le discours prononcé par le cardinal Isidore de Kiev, au concile de Florence (1439) est bien l'œuvre de ce dernier ⁽⁶⁾.

Georges Sphrantzès est qualifié à tort de Protovestiaire; il ne fut que Protovestiarite. Sans doute, la Chronique de Sphrantzès est intitulée Χρονικὸν Γεωργίου τοῦ Φραντζῆ τοῦ πρωτοβεστιαρίου,, mais dans le codex Paris., il est qualifié de πρωτοβεστιαρίτου, τοῦ μετέπειτα γεγονότος μεγάλου λογοθέτου⁽⁷⁾. Sans doute, Sphrantzès dit qu'il fut nommé Protovestiaire par Jean VIII Paléologue ⁽⁸⁾, mais la leçon est mauvaise, car plus loin on le voit qualifié de Protovestiarite par Constantin XII Dragosès ⁽⁹⁾. Désireux de récompenser les services et le dévouement de son fidèle Sphrantzès, Constantin XII Paléolo-

(1) Archim. Christophore Kténas. Σιγιλλιώδη καὶ ἄλλα πατριαρχικά ἔγγραφα τῆς ἐν Ἀθῶν ἱερᾶς, βασιλικῆς, πατριαρχικῆς καὶ σταυροπηγιακῆς μονῆς τοῦ Δοχειαρίου. Ἐπ. Ἐτ. Βυζ. Σπουδῶν V. 1928. p. 101.

(2) Archim. Christ. Kténas. Τὰ χειλημιαρχεῖα τῆς ἐν Ἀγίῳ Ὁρει ἱερῆς, βασιλικῆς, πατριαρχικῆς καὶ σταυροπηγιακῆς μονῆς τοῦ Δοχειαρίου. Ἐπ. Ἐτ. Βυζ. Σπ. VII, 1930. 108.

(3) Sphrantzès 155 B.

(4) Sphrantzès 156 B.

(5) Sphrantzès 153 B. Cf. R. Guiland. Le protostrator. Rev. des Et. Byz. V. 1950. 174.

(6) G. Mercati. Scritti d'Isidori il cardinale Ruteno e codici a lui appartenuti. Roma 1926. p. 4. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(7) Sphrantzès 3. Cf. R. Guiland. Le Protovestiarite Georges Phrantzès. Rev. des Et. byz. VI. 1948. p. 48-57.

(8) Sphrantzès, 157-158. Cf. 227 B.

(9) Sphrantzès 223 B.

gue le nomma Grand Logothète ⁽¹⁾, charge considérable, mais cependant inférieure à celle de Protovestiaire. Il est évident que l'empereur ne pouvait songer à conférer à Sphrantzès une charge moins élevée que celle qu'il avait déjà. La haute charge de Protovestiaire n'avait, en principe, qu'un seul titulaire. Or, Sphrantzès déclare que deux dignitaires possédaient déjà la même charge que lui ⁽²⁾. Il ne peut s'agir que de la charge de Protovestiarite, charge inférieure et plus nominale que réelle.

RODOLPHE GUILLAND

⁽¹⁾ Sphrantzès 229-232 B.

⁽²⁾ Sphrantzès 227-228 B.

INDEX

I. Noms de Personnes.

Aprenos, protovestiarite 5.
 Bourtzès, Michel, πρωτοβεστιάριτης 4.
 Cantacuzène, Andronic, protovestiarite 6.
 Caryanités, protovestiarite 5.
 Comnène, Basile, protovestiarite 4.
 Diplovatatzès, archonte de Berrhoè, protovestiarite 6.
 Jagaris, cf. Paléologue Jagros, Marc.
 Jagros, cf. Paléologue Jagaris, Marc.
 Lascaris, Jean, dishypatos, domestique de l'empereur 7.
 Libadarios, protovestiarite, stratopédarque, grand 6.
 Michel, protovestiarite Cf. Bourtzès, Michel
 Mourinos, protovestiarite 5.
 Mourinos, Démétrios, pansébaste-sébaste, protovestiarite 7.
 Muzalon, Andronic, domestique (grand) protovestiarite 5.
 Paléologue, Andronic, despote 4.
 Paléologue, Théodore, protovestiarite 6.
 Paléologue Jagaris ou Jagros, Marc, protostrator, protovestiarite, grand stratopédarque 7.
 Paléologue Métochite, Démétrios, protovestiarite 7.
 Philanthropène, Alexis, échanson 6.
 Romanos, protovestiarite 4.
 Spanopoulos, Georges, protovestiaire 6. n. 6, protovestiarite 6.
 Sphrantzès, Georges, grand logothète, protovestiaire (?), protovestiarite, λογοθέτης μέγα, πρωτοβεστιάριτης 7.
 Vatatzès, Jean Ducas, protovestiaire, protovestiarite 4.
 Zagarommates, Georges, protovestiarite 5.

II. Fonctions et Dignités.

Appariteur, grand: 3.
 Archonte de Berrhoé: Diplovatatzès: protovestiarite 6.
 βεστιάριτης 3.
 Despote: Paléologue, Andronic 4.
 Dishypatos: Lascaris, Jean 7, domestique de l'empereur 7.
 Domestique de l'empereur: Lascaris, Jean 7, dishypatos 7.
 Domestique, grand: Muzalon, Andronic 5, protovestiarite 5.
 Echanson: Philanthropène, Alexis 6.
 Hétériarque, grand 3.
 Logothète, grand: Sphrantzès, Georges 7, protovestiaire (?), protovestiarite, λογοθέτης μέγας πρωτοβεστιάριτης 7.
 λογοθέτης μέγας: Sphrantzès, Georges 7, grand logothète, protovestiaire, (?), protovestiarite, πρωτοβεστιάριτης 7.
 Maître des Cérémonies, grand: 3.
 Pansébaste-sébaste: Mourinos, Démétrios 7, protovestiarite 7.
 Primicier de la Cour 3.
 πρωτοβεστιάριτης: Sphrantzès, Georges, grand logothète, protovestiaire (?), protovestiarite, λογοθέτης μέγας 7; Bourtzès, Michel 4.
 Protostrator: Paléologue Jagaris ou Jagros, Marc 7, protovestiarite, grand stratopédarque 7.
 Protovestiaire 3.7.4. n. 6; Spanopoulos, Georges 7 n. 27, protovestiarite 6; Sphrantzès, Georges (?) 7, grand logothète, protovestiarite, λογοθέτης μέγας, πρωτοβεστιάριτης 5, Vatatzès, Jean Ducas, 4, protovestiarite 4.

Protovestiarite 3.7.; Aprenos 5; Cantacuzène, Andronic 6; Caryanités 5; Comnène, Basile 4; Diplovatatzès, 6, archonte de Berrhoè 6; Libadarios 6, grand stratopédarque 6; Michel 3; Mourinos 5; Mourinos, Démétrios 7, pansébaste-sébaste 7; Muzalon, Andronic 5, grand domestique 5; Paléologue, Théodore 6; Paléologue Jagaris ou Jagros, Marc 7, protostrator, grand stratopédarque 7; Paléologue Métochite, Démétrios 5; Romanos 4; Spanopoulos, Georges 6, proto-

vestiaire 6 n. 6; Sphrantzès, Georges, grand logothète, protovestiaire (?), λογοθέτης μέγας, πρωτοβεστιάριτης 7; Vatatzès, Jean Ducas 4, protovestiaire 4; Zagarommatès, Georges 5.

Ὑπέρτης τῆς παραστάσεως 3.

Stratopédarque, grand: Libadarios 6, protovestiarite 6; Paléologue Jagaris ou Jagros Marc, 7, protostrator, protovestiarite 7.

Vestiaire impérial 4.

Vestiarite 3.

PER L'INTERPRETAZIONE DI TEODORO METOCHITES QUALE UMANISTA BIZANTINO

IL PROBLEMA.

In un brillante articolo di alcuni anni or sono, H. Hunger pose in giusta evidenza la personalità di Teodoro Metochites e concluse che egli fu, ad un tempo, fervido credente nell'ortodossia, scrittore tra i più significativi del secolo XIV e precursore dell'Umanesimo ⁽¹⁾. La formula « ein früher Vorläufer des Humanismus » è, certo, suggestiva, ma anche ambigua; come tutte le 'categorie' storiografiche, anche quella del 'precorrimiento' ha una sua giustificazione, ma è pur limitante ed approssimativa. Dire che Metochites è precursore dell'Umanesimo occidentale, è, infatti, cosa diversa dall'affermare che egli è un umanista, cioè un umanista bizantino. Notevoli sono le 'affinità' rilevate dal bizantinista viennese, di cui indubbiamente grande è il merito; ritengo tuttavia che bisogna rendere perspicuo ciò che non è nella ricerca dello Hunger e dimostrare che Teodoro Metochites è umanista bizantino, così come Basilio di Cesarea e Gregorio di Nazianzo sono umanisti cristiani ⁽²⁾.

Il Verpeaux, generoso interprete di Niceforo Choumnos, immaturamente scomparso, ha indicato la legittimità di un discorso sull'umanesimo bizantino, proprio perché questo è diverso da quello occidentale né deve necessariamente coincidere con esso ⁽³⁾: l'umanesimo bizantino è un fatto storico che promana dall'umanesimo cristiano del IV secolo ed è un concetto autonomo, che ebbe i suoi rappresentanti e i suoi rinnovatori specialmente nei secoli IX-X e XIV-XV.

⁽¹⁾ H. HUNGER, *Theodoros Metochites als Vorläufer des Humanismus in Byzanz*, « Byz. Zeitschr. » 45, 1952, p. 19.

⁽²⁾ Mi richiamo a W. JAEGER, *Cristianesimo primitivo e paideia greca*, tr. it., Firenze, 1966, p. 98 ss.

⁽³⁾ J. VERPEAUX, *Nicéphore Choumnos homme d'état et humaniste byzantin*, Paris, 1959.

Ma recentemente il Pertusi, nel suo ponderoso volume sulle versioni omeriche di Leonzio Pilato e sulla cultura greca del primo Umanesimo ⁽¹⁾, ha negato che si possa parlare di un umanesimo dei bizantini, se si eccettua Areta di Cesarea. Il Pertusi riprende e sviluppa una formula di C. Neumann ⁽²⁾, secondo cui in Bisanzio « die grossen Faktoren blieben in einem Aggregatzustand, der eine lebendige Durchdringung ausschloss ». E nell'orma di A. Heisenberg ⁽³⁾, ricalcata da G. Pasquali ⁽⁴⁾, il Pertusi conferma che ai bizantini « mancò il senso della scoperta » ⁽⁵⁾, « una fusione vitale con il mondo antico » ⁽⁶⁾, per concludere che « dal IX secolo in poi non ci fu più stacco con il mondo antico; non ci fu umanesimo e non ci fu rinascimento, perché non ci fu problema. Nel XIV secolo... la lettura dei classici è soltanto intensificata, e con intenti puramente eruditi; non ha e non si propone scopi di restaurazione di una forma classica o di comprensione umana o di valutazione storica. Tutto ciò era lontano dalla mentalità bizantina » ⁽⁷⁾.

In ultima analisi, secondo il Pertusi, nel XIV secolo a Bisanzio lo studio dei classici fu un mero fenomeno di erudizione, ovvio, domestico, banale, consuetudinario, di una tradizionalità aliena da fermenti e da istanze umane, di un immobilismo opaco, se non spento. E, in polemica con l'Hunger e col Verpeaux, il Pertusi ritiene che non si possa parlare per il secolo XIV né di precorrimiento dell'umanesimo occidentale né di umanesimo bizantino ⁽⁸⁾, perché non vi è traccia di una « reazione contro la mentalità scolastica del secolo che lo precedette ». Il metro di giudizio adottato dal Pertusi è fornito da un aspetto né compatto né totalitario dell'umanesimo occidentale né, invero, autentico o incontrovertibile, come mostra or ora il Kri-

⁽¹⁾ A. PERTUSI, *Leonzio Pilato fra Petrarca e Boccaccio*, Venezia, 1964, p. 500 ss.

⁽²⁾ C. NEUMANN, *Byzantinische Kultur und Renaissancekultur*, « Historische Zeitschrift » 91 (1903), p. 227.

⁽³⁾ A. HEISENBERG, *Das Problem der Renaissance in Byzanz*, « Historische Zeitschrift » 133 (1926), p. 393 ss.

⁽⁴⁾ G. PASQUALI, *Medioevo bizantino*, in *Stravaganze quarte e supreme*, Venezia, 1951, p. 113 ss.

⁽⁵⁾ *Op. cit.*, p. 500.

⁽⁶⁾ *Op. cit.*, p. 503.

⁽⁷⁾ *Op. cit.*, p. 519.

⁽⁸⁾ *Op. cit.*, p. 517, n. 2 e 3.

steller nel documentato capitolo *Umanesimo e Scolastica nel Rinascimento italiano* di un suo libro stimolante ⁽¹⁾.

Quanto al metodo sincritico, che proprio nel Metochites ebbe un suo eccellente fruitore, retaggio di quel classicismo di cui neppure il Pertusi riesce, forse, a buon diritto, ad essere immune, esso, seppure è valido, non può costituire un infallibile metro di giudizio; lo stesso Heisenberg, che pur indulse al confronto delle due civiltà a detrimento di quella bizantina — e questo mandò in solluchero il Pasquali — aveva affermato la necessità di una caratterizzazione storica, autonoma, della civiltà bizantina: «Aber nicht der Vergleich, wie Neumann ihn durchführte, ist mir heute das Wichtige, sondern die Charakteristik der byzantinischen Zustände um ihr selbst willen und aus ihren eigenen Bedingungen heraus; gerade dies wird man von einem Byzantinisten auch zunächst erwarten» ⁽²⁾.

Ma quando, nella delineazione del profilo storico della civiltà bizantina, l'Heisenberg giunge al classicismo dell'età dei Paleologi, egli è pur sempre dominato dal *cliché* della superiorità dell'Occidente, anche se è sfiorato dal sospetto — e questo è notevole — che per una personalità rilevante come Teodoro Metochites si possa parlare di umanesimo: «Lo studio degli antichi è praticato più alacramente di prima, ma non più con lo spirito libero, individualistico dell'età dei Comneni, bensì con spirito di nuovo enciclopedico, talvolta più dotto, per lo più solo più pedante, a poco a poco sempre più meschino. Umanesimo è forse una parola troppo superba per ciò che ora fu curato da Teodoro Metochites e Niceforo Gregoras, poiché questi uomini, nel resto eccellenti e veramente dotti, non ambirono ad una nuova umanità. Noi vediamo un esteso sapere dell'Antico, ma raramente il tentativo di un ardito volo verso nuove grandi mete e verso creazioni originali».

È una posizione-limite che può esser superata con una valutazione più attenta e più assidua dell'opera di Metochites, soprattutto di quella degli ultimi suoi anni. Infatti, la concezione dell'Antico in Teodoro Metochites è viva e vitale, non è solo il mero risultato di un'erudizione libresca, ma è una conquista culturale, umana e sociale. Il Beck ha potuto affermare che il classicismo di Metochites non è pedantesco, che egli è stato il primo bizantino che abbia tentato

⁽¹⁾ P. O. KRISTELLER, *La tradizione classica nel pensiero del Rinascimento*, Firenze, 1965, p. 111 ss.

⁽²⁾ A. HEISENBERG, *art. cit.*, p. 395.

di « analizzare il classico come tale » e infine che egli non vide negli antichi « un'eredità che dovesse portare all'esaurimento la propria forza creativa » ⁽¹⁾.

Nelle pagine seguenti mi propongo di caratterizzare concretamente qualche aspetto della concezione e della cultura classica di Metochites: è l'unico modo legittimo di far progredire la visione storica dell'umanesimo bizantino. Il modulo critico, perseguito dal Pertusi, dopo essere stato prestigiosamente adoperato dal Pasquali — mentre la bizantinistica ufficiale italiana si compiaceva di minuzie iperbizantine e di revisione delle altrui bucce, rifuggendo dai problemi d'interpretazione storica e dai testi che potessero rinnovarla — non mi sembra più al passo col progresso degli studi, può solo condurre, mi si consenta di dirlo, a perpetuare luoghi comuni, che non sono sostenuti da riscontri testuali.

Senza eco rimase nella bizantinistica italiana il saggio del Dölger sul classicismo dei bizantini ⁽²⁾ né è valso a correggere alcune intemperanze pasqualiane il pacato contributo di Del Grande ⁽³⁾; il Pertusi è uno studioso di alto livello scientifico, ma la sua valutazione del classicismo bizantino rischia di apparire sostanzialmente poco dissimile da quella di un Giannelli ⁽⁴⁾, contro cui ebbi già occasione di reagire ⁽⁵⁾. L'interpretazione storicistica del classicismo bizantino, retamente sostenuta anche dall'Impellizzeri ⁽⁶⁾, è fondamentale per ammettere, sceverare e caratterizzare le epoche dell'umanesimo bizantino.

CHE COSA È UN CLASSICO PER METOCHITES.

Fra i tratti caratteristici, che secondo l'Hunger lasciano considerare Teodoro Metochites un precursore degli umanisti occidentali,

⁽¹⁾ H.-G. BECK, *Theodoros Metochites*, München, 1952, p. 75.

⁽²⁾ F. DÖLGER, *Der Klassizismus der Byzantiner, seine Ursachen und seine Folgen*, in « Geistige Arbeit » 5, 1938, Nr. 12, p. 3 ss., poi in Παπαροπού, Ettal, 1961, p. 38 ss.

⁽³⁾ C. DEL GRANDE, *Bisanzio o la difesa della tradizione*, in *Filologia Minore*, Napoli, 1956, p. 285 ss.

⁽⁴⁾ C. GIANNELLI, *Scripta Minora*, Roma, 1963, p. 239 ss.

⁽⁵⁾ M. GIGANTE, *Antico, Bizantino e Medioevo*, « La Parola del Passato » 1964, p. 194 ss.

⁽⁶⁾ S. IMPELLIZZERI, *La letteratura bizantina da Costantino agli iconoclasti*, Bari, 1965.

figura «l'amore del libro e la stima della propria biblioteca»⁽¹⁾. Tale tratto è, per me, rilevante per affermare che Metochites dev'essere considerato umanista: il libro antico è per lui un compagno di vita, fedele, inalienabile, perfetto, capace di ridurre in suo potere chi a lui ricorre. I pregi stilistici e il contenuto particolare possono indubbiamente determinare il valore di un'opera, così come la bellezza che si dispiega in un'opera lunga è più degna di ammirazione che quella contenuta in un'opera breve, ma prevale nel giudizio di valore di Metochites la presenza assidua e continua del libro nella vita dell'uomo, con la sua capacità di conquistare totalmente chi lo ha tra le mani. Questo concetto è da lui espresso in uno dei suoi ultimi saggi in prosa, dedicato a Demostene e Aristide, da me edito per la prima volta⁽²⁾, così:

βελτίονα⁽³⁾ τῶν ἄλλων ἂν εἶναι ὅν τις ἂν ἐν χερσὶν ἔχοι καὶ δῖσιν ἐκάστοτε νῦν εἶναι, ὥς ἐπὶ τῶν ὁμοίων καὶ ἀναμνηρίστων καλῶν τοῦ αἰ παρόντος, οἶμαι, κατὰ τὴν ἐποπτείαν ἢ τινὰ χρῆσιν, μάλιστ' αἰ πάντ' ἂν ἴσχοντος καὶ πρὸς ἑαυτοῦ ποιεῖσθαι δυναμένου τὸν ἐποπτεύοντά οἱ ἢ καὶ ὀπθοῦν χρώμενον⁽⁴⁾.

Io credo di non affermare il falso, se qui vedo in atto una concezione della perennità e della contemporaneità dei classici antichi, che non ha nulla di stantio, di pedantesco o di didascalico, ma è moderna e quasi liberata da ogni fine contingente: una concezione che ha per fondamento una «fusione vitale» del lettore col libro, del bizantino con l'antico.

CHE COS'È UNA BIBLIOTECA PER METOCHITES.

Fra i tanti rimpianti della grandezza passata dell'impero, in un capitolo dei *Miscellanea*⁽⁵⁾ non manca quello della ricchezza e della floridezza dei monasteri di un tempo, sia degli eremi sia dei cenobii. E fra gli splendori e gli ornamenti, che lo scrittore evoca, figurano i tesori dei libri della sapienza divina, di consueta consul-

⁽¹⁾ H. HUNGER, *art. cit.*, p. 19.

⁽²⁾ «La Parola del Passato», 100, 1965, p. 51 ss.

⁽³⁾ *Sc. τὸν λόγον.*

⁽⁴⁾ Ed. GIGANTE, p. 76. Per l'interpretazione, v. anche p. 60 s. e 72.

⁽⁵⁾ Cap. 40 ed. MÜLLER-KIESSLING (Leipzig 1821, Amsterdam 1966), p. 250 ss.

tazione in ogni momento di necessità: ὁ βιβλων θεοσόφων θησαυροί, καὶ χρήσεις νόμιμοι, καὶ κατὰ καιρὸν ἐν παντὶ τῷ τῆς χρείας ⁽¹⁾. È noto che Metochites nel pieno fulgore della potenza di ministro di Andronico II restaurò il vecchio monastero di Chora: più di una volta — nelle due prime poesie della raccolta, edite da M. Treu ⁽²⁾ — egli parla di sé come «fondatore» del monastero; e in un mosaico egli si fece raffigurare nell'atto di offrire la chiesa rinnovata a Cristo ⁽³⁾.

La restaurazione fu effettivamente integrale: fra le opere nuove spiccava la biblioteca. Ad essa sono consacrati dal poeta i vv. 1145-1211 del I carme, che per essere pubblicati non si può dire siano noti o siano stati studiati ⁽⁴⁾. L'opera poetica, come quella in prosa, di Metochites non è immune da ridondanze, prolissità e durezza espressive, anzi è ancora più complessa e intricata; tuttavia da essa — quale ultima opera, composta proprio tra le mura di quel celebre monastero — non si può prescindere per una valutazione adeguata della sua personalità. Nei versi che citeremo Teodoro Metochites ci dà la sua idea sulla biblioteca e ci offre la possibilità di scorgere l'accento nuovo della sua concezione umanistica: alla sera della vita, è più che mai vigile la sua coscienza di cristiano ortodosso, che però non gli vieta una comprensione altissima e sincera della sapienza pagana: le due 'sapienze' sono poste l'una accanto all'altra: l'una e l'altra sono patrimonio comune di tutti e forniscono la conoscenza e l'amore di Dio e l'educazione letteraria a chi la desidera con ardente brama. I libri sacri della biblioteca sono varii e numerosi, utilissimi e confermantì in vario modo le verità della fede; accanto ad essi i libri profani altrettanto numerosi, noti a quanti — come il poeta — li possono studiare con piena dedizione e libertà da altri impegni:

1145 πρὸς δ' ἄρα τοῖσι ταμεῖον ἔτ' αὐτὴν δῆτ' ἄρ' αὐτὸς
παντοίων θέμαν ἡδὲ πολυαρίθμων βιβλων,
ἡμὲν ὅσαι τῆς ἡμετέρης σοφίης ἔασι δὴ
θειότερας, αἵπερ μάλ' ἐπίχρειοι ἔασ' αὐταί

⁽¹⁾ Ed. cit., p. 255.

⁽²⁾ Nel *Programm des Victoria-Gymnasiums zu Potsdam*, Potsdam, 1895.

⁽³⁾ Cf., per tutti, C. DIEHL, *Études Byzantines* (Paris, 1905, New York, 1963), p. 397 ss.

⁽⁴⁾ Ho collazionato i due codici Parisini 1176 (A), f. 30^r-31^v e 2751 (B) f. 20^v-21^v.

παντοῖαί θ' ἅμα καὶ τ' ἐπὶ ταῦτά λέγουσαι πολλαί,
 ἡδ' ἔθ' ὅσαι τῆς θύραθεν Ἑλλήνων σουφίης
 χ' αὖται πολλαί καὶ σχεδὸν ἅς τ' ἐγνώκαμεν, οἷ γε
 ἀμφὶ λόγους σπουδὴν ἔχομεν πολὺ τ' ἀσχολὸν αὐτήν.

La cosa più bella per Saffo è ciò di cui ci s'innamora (fr. 16 LP v. 3 s. ἔγω δὲ κῆν' ὅτ/τω τις ἔραται): per Metochites, dalla biblioteca si può attingere ciò di cui ci s'innamora, ciò che si ama (ὦν τις ἔραται), come da una dispensa comune si può attingere ciò di cui si ha bisogno. Facile ne è la fruizione per chiunque sia sollecito della propria formazione, ambisca l'acquisto dell'educazione letteraria, e sia sostenuto da un impegno ardente e da un inflessibile amore:

1153 ὥς κεν ἔη λαβεῖν τάχ' αὐτόθεν, ὦν τις ἔραται,
 ὥς νύ τ' ἀπ' ἄρ ταμείου κοινοῦ, τοῦ κεν χρειώ,
 ῥεῖ' ἐπεὶ μάλ' ἐγκέεται πολλαὶ χρέεσθαι,
 ὅστις ἀν' αὐτὴν σπουδὴν προύθετο ἴφι κάουσιν
 παιδείας τε λόγων τε κτῆσιν ἔρωτ' ἀτρέπτω.

Non si può non rilevare il concetto che è necessario un amore ardente della cultura pagana perché questa diventi largitrice dei suoi tesori. La *bibliotheca praesens* ha il suo significato, la sua funzione solo per chi abbia l'ansia interiore, vibrante di possesso. Inoltre, i testi raccolti nella biblioteca sono un tesoro imperituro, perenne, non soggetto a diminuzione pur dopo ogni uso, sono un apparato di beni, un segno di amore universale, di filantropia, di cui può godere tutta l'umanità, come l'aria, la terra e l'acqua: come questi beni dispensati da Dio, la biblioteca è patrimonio comune, a cui senza pausa possono attingere il ricco e il povero:

1158 ἐντὶ μὲν οὖν ὅδε θησαυρὸς τᾷ γε μουνᾷ πουλὺς
 ἀφθιτος ἀμείωτος αἰεὶ μετὰ πᾶσαν χρῆσιν
 καὶ τ' ἀγαθῶν νυ παρασκευή, φιλανθρώπευμα
 πάγκοινόν γ' ἐκκείμενον ἔς τ' ἄρα πάντας βρουτούς,
 ὥσπερ ἡέρα πάντεσσιν ἀνθρώποις κοινήν
 πουλυδότης Θεὸς ἐνθετο γαῖάν τ' ἡδέ τε ὕδωρ
 αὐτόθεν ἀκάματον χρῆσιν ὅς τ' ὀλβιος, ὅς τ' ἄρ
 πάντα πένης ἢ μάλα τ' ἐνδεῆς βιότοιο.

È notevole che un uomo come Metochites, che neppure nella sventura ha mai smarrito il senso della sua aristocrazia intellettuale, la coscienza di casta eletta e indistruttibile, concepisca la biblioteca

come mezzo di affratellamento universale, come strumento d'unione del ricco e del povero; e non è chi non veda che il ruolo che il poeta assegna al patrimonio culturale degli antichi non è affatto convenzionale o sbiadito: la cultura antica è indispensabile all'educazione umana, come l'aria che respiriamo, la terra su cui ci muoviamo, l'acqua che ci nutre.

Io non so veramente se una siffatta concezione possa essere definita immobile e, tanto meno, formalistica o esteriore. L'amore dell'Antico si risolve nell'amore dell'uomo; gli *studia humanitatis* sono creatori e propulsori di *humanitas*, sono il sostrato ineliminabile e inesauribile di ogni educazione umana. I classici non sono solo fattori di *paideia*, ma anche di *filantropia*: il loro studio annulla ogni differenza di censo e di classe. Siamo molto lontani da una concezione meramente formalistica o erudita dell'Antico: qui non è solo implicato l'individuo, ma tutta la società. E, come stiamo per vedere subito, in primo luogo i monaci. Infatti, della sapienza sacra e profana hanno bisogno sempre tutti gli uomini, ma non meno ne hanno bisogno quanti hanno consacrato la loro vita a Cristo: perché con lo studio degli antichi essi possano vedere quanto superiore sia la sapienza cristiana alla pagana e sappiano esser forti ed esperti di ogni specie di armi difensive contro le eventuali seduzioni concettuali.

Qui riemerge nell'occasione contingente l'immagine del conflitto tradizionale delle due culture, che era stato già sistemato nei primi secoli cristiani e specialmente nel IV: l'affermazione del primato della sapienza cristiana è di obbligo per un credente come Metochites, ma tutto il suo essere, non solo il suo cuore, è per l'Antico. È, in ogni modo, innegabile che l'arroccarsi su tale posizione non intacca l'universalismo della concezione unitaria dei classici sacri e profani:

1166 ἀτὰρ ἄδ' αὖ νῦν ἐκκέεται χρῆσις πάγκοινος
 ἐξ ἧρ' ἐμεῖο παρασκευῆς ἱερῶν τε βίβλων
 ἡδὲ τε ἀλλοτρίων αὖ σοφίης Ἑλλάδος,
 ἧς κεν αἰὲ μερόπεσσι βρουτοῖς ἐντὶ χρεῖῳ,
 κούδ' ἐν ἑλαττον ὅσοι Χριστοῦ κέκλεντ' ὄνομ' αὐτοῦ
 ἀμφὶ τέ τιν' ἕτερ', ὅφρα τε μάλα τά τ' ἄρ' οἰκεῖα
 τά τ' ἀλλότρι' ὁρῶεν, ὅσω τε κρείσσονα πολλὸν
 κείνων ἡμέτερα τάδε, καὶ τ' ἅντα σφιν ἔχοιεν
 ἴστασθαι κρατεροί, δαήμονες εὖ πολέμοιο
 ὀπλίσεων ἐξ ἧρ' αὐτῶν κατ' ἄρα σφῶν αὐτῶν.

I monaci sono naturalmente i primi a poter usufruire d'un bene comune, così prezioso; Metochites confessa — sarà lecito che un dubbio s'insinui sulla sua sincerità — che nell'allestimento della biblioteca egli pensò, più che agli altri, ai monaci — sua primissima cura —: poiché essi hanno scelto di vivere nel monastero per tutta la vita, Metochites si preoccupò perché non mancasse nulla di quanto arrecasse vantaggio all'anima, desiderò ardentemente che essi potessero acquistare tutti i beni nel loro tempo libero. La vita dei monaci dev'essere cara a Cristo, ma insieme spiritualmente serena, agevole e tranquilla: deve poter offrire un nobile farmaco all'accidia. Si sa che il demone dell'accidia si annida soprattutto negli eremi, ma anche la vita cenobitica non ne è immune. È vero che i cenobiti si sottopongono incessantemente ai lunghi travagli della vita comune, essi che, essendosi proposta la fuga dal mondo e dalle sue gioie, nello slancio spirituale verso l'altezza celeste si sono quasi liberati dalla materia; ma è anche vero che la tensione spirituale talvolta necessariamente si spezza e l'umana natura vacilla e cede all'accidia. Né l'attività comune né la preghiera possono debellare l'accidia; secondo Metochites, il rimedio migliore è applicarsi allo studio dei libri dei sapienti, degli *ἄνδρες ἑμπρονες*: dallo studio il monaco attinge il dolce e l'utile: un addolcimento moderato e innocente del cuore e un arricchimento dello spirito. Dopo, riprende meglio la sofferta vita comune:

1176 τὰς μὲν ἐγὼν οὕτω κ' ἐνσκευασάμην παντοίας
βίβλους κοινὸν ἂν' ἅπασιν ἀγαθόν· ἀτὰρ ὑμῖν
πλεῖν ἢ περ χ' ἐτέροισιν, ὅσοι τὴν μονὴν αὐτὴν
πὰρ βιοτεύειν ἤρησθε πρόπαντα βίον,
ὕμέες ὅττι περ ἐστὲ μέλημ' ἐμοὶ πρῶτατον
ἔμμεν' ἅπαντ' εὖ, ὅσσα φέρησιν ὄνειαρ ψυχῇ,
καὶ τε μενοινάω ⁽¹⁾ μάλα καὶ τε μέμαα καὶ τε
κάρτ' ἔραμ' ἀμφὶ μάλ' ἀσχολὸν ὁμῖν ἐσθλ' ἅπαντα,
ὥς κεν ἄρα βιοτεύοιθ', ὥς κεν φίλον Χριστῷ
ξύν θ' ὑμῖν ⁽²⁾ γλυκύθυμον ἀνά τε φέρον ῥαστώνην,
ἣν γ' ἐπέοικεν ἦτορ ἀτάλουσιν ⁽³⁾ καὶ σύν τ' αὖ

(1) μενηνάω codd., TREU.

(2) ἡμῖν codd., TREU.

(3) Elimino la virgola dopo ἦτορ.

φάρμακον ἀμόθεν, ὅττι ποθ' ὑμῖν ἀκηδίας ἐσθλὸν
 ἀμφὶ πόνοισι διαμπερὲς ἀτρύτοισιν, οὓς κεν
 ἤρατε συνεχέας, ⁽¹⁾ φυγέειν αὐτὸν μάλ' ἀπαντα
 κόσμον ἔχοντες προύθεσιν ἀμφιδὸν ἡδέ τε κόσμου
 ξύν θ' ἀπάσας καθάπαξ τερπωλάς· ὦ μέγα λῆμμα·
 ὦ κρατεροφροσύνας ὀρμημα τόσον θωυμαστόν,
 βρουτὸν ἐόντ' ἀνθρώπον ἀπ' ἐκ θ' αὐτὸν ⁽²⁾ δῆ δρᾶναι
 τήν τε φύσιν ὑπερβάμεν' ἐς τ' οὐράνιον ὕψος
 ἀλλόμενον καλλείπονθ' ἀπαν ὕλης βριθόσυνον.
 ἀλλὰ τ' ἀναγκαίῃ τήν φύσιν ἐνεστ' ὀκλάζεν
 καὶ μή τ' ἀτροπον αἰὲν ἀκάματον ἀμφαίρεσθαι
 κάρτ' ἀνώδρομον ἰέμεναι, τῷ κἀνίот' ἄρα
 χρεὶ' ἐνδιδόμεναί πως ὥς κ' ἀζήμιον ἔμπηρ.
 τί δ' ἂν ἐν σφίσι ἀκηδίας ἀλέξῃμ' ἄλλο
 κρέσσον ἔπειτ' ἢ βίβλοις προσσχέμεν αὐτόθεν ἀνδρῶν
 ἐμφρόνων νόον εὐτροπον ἅμα τ' ἐκεῖθεν ἀδύνειν
 μέτρια καὶ τ' ἀζήμια κεῖαρ, ὥσπερ ἐφάμην,
 πρὸς δ' ἔτι καὶ μάλ' ὄνησιν ἐπαυρίσχεσθαι κεῖθεν·
 ἐξ ἅρ' ἔπειτ' αὐθις πονέειν, ἃ προύθεσις ἐντί.

Con l'affermare che dallo studio dei profani i monaci ritraggono l'utile e il dolce Metochites sembra rifugiarsi nello schema dell'umanesimo cristiano di Basilio di Cesarea: οὐκ ἄχαρὶ γε μὴν οὐδὲ τὴν θύραθεν σοφίαν περιβεβλησθαι . . . οὐκ ἄχρηστον ψυχαῖς μαθήματα τὰ ἔξωθεν (πρὸς τοὺς νέους 3,4). Ma subito dopo, concludendo le sue considerazioni sulla biblioteca, egli riafferma la validità universale dei libri divini e umani:

1206 ἦτοι τὰ μὲν ἐγὼν παρ τόνδε νόον ταμίευσα
 τῇ μονᾷ θησαυρίσματ' ὀνήσιμα βίβλων ἐσθλά,
 τὰ μὲν κέν νύ τ' ἐπίχρεα πουλλαπλάσι' ἢ χρῆν
 ἀτὰρ ἐπ' ἐκκλησίας ὕμνοπόλοισι Θεοῖο·
 τᾶλλα δ' ὅν εἴρηται τρόπον ἄλλοις τ' αὖ δῆτ' ἐκτός ⁽³⁾
 καὶ τε μονασταῖς αὐτοῖς βέλτιστ' ἢ μάλ' ἔχοντα.

(1) Erroneamente il TREU interpunge dopo φυγέειν.

(2) Così leggo nei codici. Il TREU legge ἀπ' ἐχθ' in A e scrive ἀπέχθ'.

(3) Erroneamente scrive il TREU: τ' αὐδῇ τ' ἐκτός.

È tuttavia nelle prime serie di versi, che abbiamo dianzi citate, che si mostra in tutta la sua ampiezza e in tutta la sua profondità ciò che è una biblioteca per Metochites. Essa realizza un ideale di educazione letteraria, di affrancamento dalle angustie, d'innalzamento spirituale, di comune filantropia: un tesoro di cultura e di amore che può essere attinto da chi arde dal desiderio di cultura e di amore.

Questa riteniamo possa esser definita una concezione umana e umanistica del classico, in cui hanno rinvenuto la migliore espressione l'inquietudine perenne e la mobilità spirituale di Metochites, così come l'ansia e l'ambizione di essere l'erede e il successore degli antichi ⁽¹⁾.

UN MOTIVO DELLA CULTURA UMANISTICA DI METOCHITES: 'LA CITTÀ SENZA MURA'.

Per intendere correttamente l'umanesimo di Teodoro è importante sorprendere lo scrittore a contatto con gli antichi maestri della sapienza e, soprattutto, vedere quali siano le più vive sollecitazioni culturali che egli abbia ricevute e il modo in cui le abbia adoperate nella sua opera. Se tale ricerca è stata eseguita dal Beck per i *Miscellanea*, i motivi che percorrono le sue poesie non sono stati ancora studiati, poiché tale produzione è ancora nella massima parte inedita. Di tali motivi mi limito qui a indicarne solo uno: esso può essere sufficientemente indicativo della 'fusione vitale' del sentimento e della cultura dello scrittore: una prova, non unica, dell'eccellenza del suo gusto letterario, della sua capacità critica e della sua emulazione degli antichi: una caratteristica, insomma, del suo umanesimo che sa patire e riesprimere il fascino dell'Antico, senza diventare impersonale o banale, e che si conserva cristiano, nel momento stesso in cui si irrobustisce, alimentandosi di linfe pagane.

Giovanni Stobeo ⁽²⁾ è l'unico ad attribuire a Metrodoro di Lampsaco, discepolo prediletto di Epicuro, la sentenza bellissima: πρὸς μὲν τὰλλα δυνατόν ἀσφάλειαν πορίσασθαι, χάριν δὲ θανάτου πάντες ἄνθρωποι πόλιν ἀτείχιστον οἰκοῦμεν: «Contro ogni altra cosa possiamo acquisirci sicurezza, ma a causa della morte tutti noi uomini abitia-

⁽¹⁾ *Miscellanea*, p. 395: καὶ ἡμῖν, οἱ καὶ τοῦ γένους ἐσμέν καὶ τῆς γλώττης αὐτοῖς κοινωνοὶ καὶ διάδοχοι.

⁽²⁾ *Flor.* 118, 33, *Ecl.* IV 51,32.

mo una città senza mura ». Ma la sentenza nei gnomologi si rinviene con la paternità di Epicuro: così nel codice Palatino 129 ⁽¹⁾ e nel Parigino gr. 1168 ⁽²⁾; nella silloge Vaticana di Sentenze epicuree, scoperta da K. Wotke⁽³⁾, che ha per titolo Ἐπικούρου προσφώνησις, la sentenza è la trentunesima. L'Usener ha spiegato ⁽⁴⁾ come in siffatte raccolte fosse facile la caduta di un lemma e come, perciò, la paternità passasse da Metrodoro a Epicuro. Si può pensare che nel I secolo d.C. circolasse qualche raccolta di sentenze di Epicuro e di Metrodoro, ché l'Autore del *Dialogus de oratoribus* (c. 31) scrive: « ne Epicuri quidem et Metrodori honestas quasdam exclamationes adsumere iisque prout res poscit uti alienum erit oratori ». È altrettanto certo però che anche il gnomologio — non esclusivamente epicureo —, cui attinse Massimo Confessore nel VII secolo, attribuiva la sentenza ad Epicuro ⁽⁵⁾.

L'incerta paternità della *honestia exclamatio* non è solo un fenomeno della tradizione escrptoria e gnomologica: la sentenza rispecchia fedelmente la posizione dottrinarica della scuola epicurea di fronte alla morte. Prima che defluisse, con la sua incisiva e poetica nudità, nelle sillogi fiorenti negli ambienti filosofici di ogni indirizzo, che si proponevano di perseguire la *sapientia*, la sentenza fu liberamente ripresa e sviluppata da Filodemo nel IV libro *De morte*, col. 37, 18 ss.: « L'essere afferrati e portati via dalla morte che piombi improvvisa, come qualcosa che cada oltre ogni calcolo e aspettativa, a noi no, ma càpita bensì alla maggior parte degli uomini che ignorano che ogni uomo, anche se sia più forte dei Giganti, è effimero di fronte alla vita e alla morte, e incerto è non solo il domani, ma anche il momento dell'oggi (25 ss. καὶ ἀδελόν ἐστιν οὐ τὸ αὐριον μόνον, ἀλλὰ καὶ τὸ αὐτίκα δῆ). Tutti abitiamo una città senza mura dinanzi alla morte (27 ss. πάντες γὰρ ἀτ(ε)λάχιστον πόλιν πρὸς θάνατον οἰκοῦμεν), perché tutto è pieno di cause produttrici di morte e perché tale è la costituzione dell'umana natura. Tanto deboli noi siamo e l'anima

⁽¹⁾ Cf. Metrodori fr. 51 KÖRTE.

⁽²⁾ Epicuri fr. 339 USENER.

⁽³⁾ « Wiener Studien », X, 1888, p. 175 ss.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 190.

⁽⁵⁾ PG 91, 1865, 904 B. — Oltre che nell'edizione Körtiana di Metrodoro (Lipsiae, 1890), il testo della sentenza si rinviene nelle edizioni di Epicuro, a c. di H. USENER (Lipsiae, 1887), di P. v. d. MÜHLL (Lipsiae, 1922) e di C. DIANO (Florentiae, 1946), non in quella di G. ARRIGHETTI (Torino, 1960).

ha i pori adattissimi alla mortale esalazione, ed il mondo che ci circonda produce innumerevoli cause — sia occasionali sia spesso intelligibili — della nostra dissoluzione ed inoltre la malvagità degli uomini altre ne introduce, inafferrabili all'umana immaginazione e moltissime ancora. Sicché — a meno di non essere veramente sciocchi — assurdo e incredibile bisogna stimare non (col. 38) se uno muore, ma se dura a campare per un certo tempo, e prodigiosissimo se tiri fino alla vecchiaia » ⁽¹⁾.

L'immagine metrodorea, che per l'epicureo Filodemo vale quasi come simbolo dell'umana fralezza e dell'impotenza di fronte alla morte, ritorna in Teodoro Metochites, due volte: nei *Miscellanea* e in una delle poesie ancora inedite.

Nel capitolo 27 della maggior opera in prosa sui *θρήνοι ἐπὶ τῷ τῶν ἀνθρώπων βίῳ* ⁽²⁾ il motto, adespoto, è giudicato formalmente grazioso ed elegante e contenutisticamente vero: καὶ παλαιὸς μὲν λόγος, ὥς ἐνεκεν θανάτου πόλιν ἀτείχιστον οἰκοῦμεν, καὶ ἀστείως ⁽³⁾ μὲν οὗτος εἴρηται καὶ ἀληθῶς. La morte è, infatti, pronta, in agguato ed espugna facilmente la vita in ogni circostanza (ἐνεκεν τῆς ἐτοιμότητος τοῦ θανάτου καὶ ἀδηλίας, καὶ τῆς μὴ δυσκαταγωνίστου ζωῆς ἐν παντὶ τῷ παραστάντι τοῦ καιροῦ). Basta un lieve assalto: la morte accede contro di noi e con sicurezza e rapidità debella ed annienta la nostra vita fisica (καὶ ὁρῶμεν γὰρ ἐκάστοτε τὸ τοῦ θανάτου καθ' ἡμῶν ἔφοδον διὰ τῆς τυχούσης προσβολῆς, καὶ ἀνύσιμον εὖ μάλα τάχιστα καταπολιορκῆσαι καὶ καθελεῖν τὸν ἡμέτερον ἐν τῷ σώματι βίον). Indi lo scrittore estende la validità dell'immagine all'alternanza dell'umana sorte, al passaggio dalla prosperità all'avversità, dalla perfetta sanità alle malattie, dal colmo della felicità all'estrema sciagura (ἀτὰρ δὴ παραπλησίως καὶ ἐνεκεν δυσπραγίας ἐκ τῶν βελτίστων, καὶ ἐνεκεν νόσων ἐξ ὑγείας ἀκράτου, καὶ ἐνεκεν πάσης κακοδαιμονίας καθάπαξ μετὰ πᾶσαν εὐδαιμονίαν, ἀτείχιστον πόλιν οἰκοῦσιν εἰκόκαμεν).

E poiché la città degli umani è senza difese, non vi è possibilità di resistere o di opporsi vittoriosamente a tutte le minacce che incombono sulla vita (καὶ οὐδὲν ἄρα προσίσταται οὐδ' ἀντιπράττειν πέφυκεν ἀήττητον πρὸς ἅπασαν κατὰ τὸν βίον ἐπήρειαν).

⁽¹⁾ Il testo e l'interpretazione furono da me stabiliti in « La Parola del Passato », 44, 1955, p. 357 ss.

⁽²⁾ Ed. cit., p. 179; H.-G. BECK, *op. cit.*, p. 103, n. 5.

⁽³⁾ Sul concetto di ἀστεία in Metochites, cf. BECK, *op. cit.*, p. 64.

La seconda volta, il motto ricorre, insignito del nome di Epicuro — bisogna perciò supporre come fonte i *loci communes* di Massimo Confessore, di cui anche altrove fruì il nostro scrittore — nell'inedito carme XX, che s'intitola "Ἐτι εἰς ἑαυτὸν μετὰ τὴν τροπὴν τῆς κατ' αὐτὸν τύχης, una delle sette poesie del ciclo a se stesso o dell'instabilità della vita, da me già studiate in un saggio in via di pubblicazione nelle *Byzantinische Forschungen*, dedicate a Franz Dölger. Nei vv. 125 ss., che qui pubblico per la prima volta (cod. Paris. gr. 1176 f. 238^r e 2751 f. 157^v), Teodoro Metochites ricorda l'incertezza dei termini della vita umana di tutti — compresi i suoi nemici che ora godono della sua sventura —, ed evocando l'inevitabile paura che incombe sui mortali, richiama l'antica parola di Epicuro, che abitiamo una città senza mura. Non v'è presidio né scampo dalla morte, la cui sgomentante presenza è vicina ed uguale per tutti, per chi è giovine, per chi è vecchio, per chi, debole di costituzione, è dominato dal rapido destino e per chi, forte, appare irresistibile per virile vigore:

125 Πρὸς δέ θ' ἅπασιν ἄδηλα ζωᾶς τέρμαθ' ὀπηδεῖ.
 Τίς δ' οἶδ' εἰ κεν ἐς αὖριον ἢ τρίτατον ζωὸς ἡμαρ
 εἰν μερόπεσσ' ἔσσοιτο; Τόδ' ἅπασιν ἡδέ τ' ἄρ' αὐτοῖς
 δεῖος ἄφυκτον, ἐπεὶ θανάτοιο πάντες ἔκατι,
 φησὶ παλαιὸς Ἐπικούρου λόγος, ἀτείχιστον
 οἰκέομεν πόλιν· οὐδέ τις εἰνθάδ' ἔνεστι φρουρὰ
 οὐδέ τις ἀποφυγὴ τ' ἄλεωρή τε βρουτοῖσιν,
 ἀλλ' ἄρα τάρβος αἰεὶ ῥὰ τόδ' ἀτρεκέως ἔγγιστα
 πάντεσ' εἰς' ἐόν, ὅς τε νεώτατος ἄλλων, ὅς τε
 δῆτα παλαιότατος ἀφνειὸς βιότοιο ζωῆς
 εἰν ἐτέεσσιν, ὅς τ' ὠκύμορος ἄγχι θανάτου
 ἐμφανέως δοκέει τελέθων φυὰν ἀμενηνός,
 ὅς τε κρατερός ἡνορέηφι μάλα νύ τ' ἄαπτος.

Metochites, inserendo nei suoi tormentati ragionamenti la splendida massima, immemore della condanna plutarchea di Epicuro da lui condivisa nei *Miscellanea*, riconosce — verrebbe voglia di dire, alla maniera di Seneca, corrispondente di Lucilio — la validità universale del suo contenuto e, liberandola dalla inerte, anche se comoda, posizione di anello di una aurea catena gnomologica, le dona nuova vitalità, ancorandola ad una forma metrica e linguistica, anch'essa nuova e profondamente contaminata. Il pagano Filodemo e il cri-

stiano Teodoro si riconoscono perfettamente in quella massima: la coscienza della debolezza umana nell'uno si conserta con la dottrina del sapiente epicureo, nell'altro con la fede cristiana.

Per l'intelligenza di Teodoro Metochites il nome di Epicuro non costituiva un impedimento o una barriera: altrettanto evidente che aperto ci si disvela, dunque, il suo umanesimo.

MARCELLO GIGANTE

LA DATE EXACTE DU CHRYSOBULLE D'ALEXIS 1^{er} COMNÈNE EN FAVEUR DES VÉNITIENS ET SON CONTEXTE HISTORIQUE

Au début du règne d'Alexis I^{er} Comnène (1081-1118), les Vénitiens aidèrent les Byzantins à repousser les Normands dans l'Adriatique et à la suite de cette intervention, l'empereur accorda à la République de Saint-Marc des privilèges importants, qu'il confirma notamment par un chrysobulle dont nous connaissons encore le texte. Par cet acte qui rappelait les liens traditionnels entre la Vénétie et Byzance, Alexis reconnaissait au doge de Venise le titre de protosébasté impérial et au patriarche de cette ville le titre de métropolite hypertime, et des rentes importantes étaient en même temps concédées à ces deux dignitaires. En outre, les Vénitiens obtenaient le contrôle des Amalfitains qui tenaient boutique à Constantinople, puisque le chrysobulle impérial faisait de ces derniers les tributaires de l'église de saint Marc de Venise à laquelle ils devaient payer une rente annuelle. La République d'Amalfi, qui avait tenu une grande place dans l'empire, était tombée sous la domination normande et il était naturel que l'empereur plaçât ses sujets sous la tutelle des Vénitiens, qui avaient beaucoup souffert de la concurrence des commerçants amalfitains dans l'Orient grec au XI^e siècle. Par ailleurs, Alexis cédait aux Vénitiens les établissements commerciaux et les « échelles maritimes » situés à Constantinople entre les lieux-dits Hebraica et Vigla, et des dons importants étaient consentis à la République de Saint-Marc dans la capitale et à Dyrrachium. Enfin, l'empereur permettait à Venise d'exercer librement le commerce à Constantinople et dans tout l'Empire, et les Vénitiens étaient de ce fait exonérés de tous les droits de douane et de toutes les taxes que l'État byzantin imposait aux transactions commerciales.

En raison de l'imprécision des sources historiques, le chrysobulle en question a été attribué tour à tour à l'année 1082 ou à l'année 1092. Mais les Vénitiens intervinrent aux côtés des Byzantins contre les Normands en 1081 et en 1084, et la plupart des historiens modernes

croient volontiers que l'empereur n'attendit pas l'année 1092 pour les remercier de leur précieux concours dans l'Adriatique. C'est pourquoi ils attribuent de préférence le chrysobulle que nous connaissons à l'époque qui suivit immédiatement la première intervention vénitienne à Dyrrachium, c'est à dire à l'année 1082. En vérité, comme on le précisera ultérieurement, cette hypothèse ignore le contexte historique de l'heure, en révélant une interprétation trop étroite de la politique d'Alexis I^{er} Comnène et des profonds changements qui marquèrent l'histoire de l'Empire byzantin, de l'Europe et du monde dans la seconde moitié du XI^e siècle. Mais elle ne semble pas non plus confirmée par les sources historiques du chrysobulle, et c'est ce que nous devons préciser avant de replacer cet acte dans une perspective d'ensemble.

En dehors du récit d'Anne Comnène, qui rappelle les dispositions essentielles du chrysobulle à la suite de la seconde intervention vénitienne dans l'Adriatique en 1084 ⁽¹⁾, le texte grec de l'acte d'Alexis I^{er} Comnène a disparu aujourd'hui et nous n'en possédons plus que la traduction latine, qui apparaît successivement dans les versions occidentales de deux diplômes impériaux du XII^e siècle conservés aux Archives de Venise. En confirmant ou en étendant les avantages accordés par leurs prédécesseurs, les empereurs avaient, comme on sait, l'habitude d'insérer les actes antérieurs dans le nouveau privilège, et cette pratique nous permet de lire l'acte d'Alexis dans le texte latin de deux chrysobulles octroyés successivement aux Vénitiens par Manuel I^{er} Comnène en 1148 ⁽²⁾ et Isaac II Ange en 1187 ⁽³⁾. Les originaux de ces deux textes des successeurs d'Alexis sont également perdus. Ainsi, en dehors du témoignage d'Anne Comnène rappelé précédemment, nous possédons exclusivement deux traductions respectives du diplôme d'Alexis. Ces deux traductions, indépendantes en tant que telles, correspondent à des recensions byzantines originales étroitement subordonnées l'une à l'autre, puisque le diplôme grec d'Isaac reproduisait le chrysobulle en question d'après le texte publié précisément par Manuel Comnène en 1148. Mais, si les originaux d'Isaac et de Manuel ne représentent pas deux sources différentes au départ, leurs traductions latines, qui ont été exécutées séparément,

(1) ANNE COMNÈNE, *Alexiade* VI, 5, 10.

(2) G. L. F. TAFEL et G. M. THOMAS, *Urkunden zur älteren Handels- und staatsgeschichte der Republik Venedig*. I, Wien, 1856, pp. 113-124.

(3) *Ibid.*, pp. 179-189.

conservent une valeur propre et les divergences qu'elles manifestent entre elles à propos de la date de l'acte d'Alexis confirment évidemment qu'elles sont indépendantes l'une de l'autre. C'est pourquoi, bien qu'il soit postérieur à celui de Manuel, le diplôme d'Isaac peut fournir, dans sa traduction latine, une date plus exacte du chrysobulle d'Alexis I^{er} Comnène en faveur des Vénitiens ⁽¹⁾.

Dans la version latine de l'acte d'Isaac, le chrysobulle d'Alexis I^{er} Comnène en faveur des Vénitiens est en effet daté du mois de mai de l'an du monde 6600. Le millésime correspond à l'indiction XV qui l'accompagne et il permet d'attribuer ce chrysobulle à l'année 1092. En revanche, dans la traduction du diplôme de Manuel I^{er} Comnène, l'acte d'Alexis porte arbitrairement la date de mai 6200 indiction V. Cette date et l'indiction qui la précède ne concordent pas matériellement. Certes, l'indiction V peut attester l'année 1082 qui est traditionnellement acceptée par les savants modernes depuis la publication par Tafel et Thomas des documents des archives vénitiennes ⁽²⁾. Mais elle ne correspond pas de toute manière à l'an du monde 6200, qui révèle d'ailleurs une époque antérieure de plusieurs siècles au règne d'Alexis Comnène. C'est ce que constatait déjà Zachariae von Lingenthal dans son édition du *Jus graeco-romanum*. En commentant l'acte de Manuel qu'il publiait en 1857, un an après Tafel et Thomas,

⁽¹⁾ C'est à tort qu'on accorde plus de valeur pour le chrysobulle d'Alexis à l'acte de Manuel qu'au diplôme d'Isaac, en croyant que le premier document est supérieur au second pour des raisons chronologiques. Puisqu'il s'agit notamment de traductions dont les originaux ont disparu, ces raisons sont dépourvues de fondement critique comme le révèle la suite de notre démonstration.

⁽²⁾ G. L. F. TAFEL et G. M. THOMAS, *ibid.*, p. 43. En réalité, Tafel et Thomas reprenaient une opinion émise par J. F. LE BRET, *Staatsgeschichte von Venedig I*, Leipzig, 1769, p. 275, qui rapportait l'octroi du chrysobulle d'Alexis I^{er} Comnène à l'année 1082 d'après l'indiction V, en écartant naturellement l'année 6200 qui n'a aucune valeur. Comme on l'a déjà noté, Le Bret faisait apparemment plus de cas de l'acte de Manuel que de l'acte d'Isaac parce que ce dernier était postérieur au premier. On sait ce qu'il faut penser de cette remarque. Cependant, Le Bret se fondait sur la traduction latine du chrysobulle d'Alexis dans l'acte de Manuel, sans citer ses sources, et cette référence incomplète a pu laisser croire qu'il connaissait la traduction originale du chrysobulle d'Alexis qui aurait été faite à Venise à la fin du XI^e siècle. C'est notamment l'erreur de F. CHALANDON, *Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène*, Paris, 1900, p. 82, n. 3. Mais les passages reproduits par Le Bret indiquent très clairement que celui-ci cite l'acte d'Alexis d'après la traduction latine du chrysobulle de Manuel conservée aux archives de Venise.

le savant allemand notait en effet à propos de la date du chrysobulle d'Alexis dans la traduction de cet acte: « Editores notant « annus ex prave intellectis numeris grecis corruptus est: uti indictionis quintae docet additamentum est annus mundi 6590-1082 p. Chr. isque prorsus convenit ». Meo iudicio ex nov. LXXXVII infra legendum est: quinte decime indictionis sexcentesimo ut ad annum p. Chr. 1092 referatur »⁽¹⁾. La novelle LXXXVII était naturellement la version latine de l'acte d'Isaac, où Zachariae von Lingenthal affirmait à son tour au sujet de l'indiction decime quinte, arbitrairement contestée par Tafel et Thomas: « Editores verbum decime uncis includunt, quo jure nescio. Vide supra nov. LIV »⁽²⁾.

Zachariae von Lingenthal, reproduit par Zepos dans la nouvelle édition du *Jus graeco-romanum* parue à Athènes en 1931, réfutait ainsi l'argumentation des éditeurs des archives de Venise, en rapprochant les deux dates du chrysobulle d'Alexis dans ses deux versions latines successives et en montrant la valeur de la seconde par rapport à la première. C'est pourquoi il plaçait sans hésitation ce chrysobulle en mai 1092. D'ailleurs, cette date est indirectement confirmée par l'interprétation de la double faute chronologique qui accompagne le texte d'Alexis dans la traduction de l'acte de Manuel. Car il s'agit bien d'une double faute qui ne mérite aucun crédit, contrairement à l'hypothèse de Tafel et Thomas. Pour sa part, le millésime 6200 qui figure dans ce texte provient certainement d'une mauvaise interprétation du nombre 6600, puisque la traduction latine de l'acte de Manuel comporte une erreur du même genre pour le vidimus du chrysobulle de Jean II Comnène qu'elle présente à la suite. En effet, ce chrysobulle est faussement attribué à l'an du monde 6234 indiction IV et tous les éditeurs, y compris Tafel et Thomas, rétablissent ici sans difficulté le millésime 6634 qui correspond à cette indiction⁽³⁾. Ainsi, le traducteur latin de l'acte de Manuel confondait 6200 avec 6600 dans le chrysobulle d'Alexis, puisqu'il écrit ailleurs 6234 à la place de 6634, et la coïncidence permet d'affirmer avec certitude que l'an du monde 6600 était bien la date de ce chrysobulle dans le diplôme de Manuel comme dans le diplôme d'Isaac. Quant à l'indic-

(1) ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *J.G.R.*, III, Lipsiae, 1857, p. 438.

(2) ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *J.G.R.*, III, p. 522. La novelle LIV est évidemment la traduction latine du chrysobulle de Manuel.

(3) G.L.F. TAFEL, et G. M. THOMAS, *ibid.*, p. 123.

tion V que Tafel et Thomas ont retenu pour cette date, elle apparaît dans cette perspective comme une confusion paléographique évidente entre ε' et ιε' ⁽¹⁾ et elle doit être rejetée par les éditeurs modernes. Ceux-ci peuvent restituer sans difficulté pour le diplôme d'Alexis, dans l'original grec de Manuel Comnène, l'indiction XV correspondant à l'an du monde 6600; la restitution est d'autant plus sûre qu'elle reproduit ainsi le vidimus du texte d'Alexis dans l'acte d'Isaac Ange, qui procède justement, répétons-le, de cet original.

D'après la reconstitution de l'original grec du diplôme de Manuel 1^{er} Comnène en faveur de la République de saint-Marc, c'est donc en mai 1092 que l'empereur Alexis accorda solennellement aux Vénitiens le chrysobulle très complet que nous lisons dans les archives vénitiennes et on n'a, semble-t-il, aucune raison matérielle de contester cette date. Au reste, la datation d'un document de cette importance ne pouvait prêter à confusion à l'époque du chrysobulle de Manuel Comnène, c'est -à -dire au milieu du XII^e siècle; elle était de toute manière connue à cette époque par les chancelleries officielles, à Venise comme à Byzance. Certes, Chalandon et la majorité des historiens modernes considèrent, non sans raison apparente, que « l'année 1092 est... bien tardive » ⁽²⁾ à cet égard puisque l'acte impérial correspond, semble-t-il, aux promesses faites par Alexis avant la première intervention vénitienne dans l'Adriatique en 1081 ⁽³⁾, et qu'il peut être étonnant dans ces conditions que l'empereur ait attendu dix ans pour tenir sa promesse. Cependant, on a dit plus haut ce qu'il fallait penser des méprises de Chalandon ⁽⁴⁾. Si l'on considère les faits dans leur ensemble, la date de mai 1082 qu'on retient communément pour le grand chrysobulle inséré dans les diplômes de Manuel et d'Isaac apparaît au contraire singulièrement prématurée. A cette date, les Vénitiens ont certes remporté un premier succès sur les Normands, mais ils n'ont pas encore donné toute leur mesure, et cette époque est mal choisie pour fixer la date de l'acte solennel dont nous lisons encore les traductions dans les archives de Venise. En fait, quand on

⁽¹⁾ La chute d'un iota est une faute paléographique facile à expliquer à toutes les époques.

⁽²⁾ Voir CHALANDON, *ibid.*, p. 82.

⁽³⁾ Voir ANNE COMNÈNE, *Alexiade* IV,2, où l'empereur promet en effet d'accorder par chrysobulle aux Vénitiens tout ce dont ils auraient besoin, quelle que soit d'ailleurs l'issue des combats auxquels ils participeraient auprès des Byzantins.

⁽⁴⁾ Voir p. 29, n. 2

sait l'importance des privilèges qui furent confirmés par cet acte, on pourrait légitimement s'étonner que l'empereur n'eût pas attendu un succès plus complet pour concéder définitivement des avantages aussi étendus à la République de saint Marc. Aussi bien Anne Comnène rappelle simplement qu'après l'intervention vénitienne de 1081 l'empereur accorda des bienfaits et des présents à ses alliés ⁽¹⁾.

En définitive, le récit d'Anne Comnène peut justement attester que les promesses de l'empereur ne furent pas confirmées dans l'ensemble avant le triomphe décisif des Byzantins alliés aux Vénitiens sur les envahisseurs normands en 1084, et sans doute avec des délais divers. De toute manière, Anne indique implicitement que les privilèges très complets qu'elle énumère et qui correspondent aux dispositions du chrysobulle de 1092 n'ont pas été nécessairement accordés dans l'immédiat. Après avoir rappelé l'ensemble de ces dispositions à l'issue du récit de l'intervention vénitienne contre les Normands en 1084, elle affirme en effet qu'elle va reprendre son discours au point où elle l'avait interrompu, en laissant entendre qu'elle venait d'anticiper plus ou moins sur la suite des faits. A ce sujet, la formule, ἐπαναγέσθω αὖθις ὁ λόγος ὅθεν ἐξέπεσε καὶ καθ' εἰρμὸν ἐχέσθω τῆς διηγήσεως, qui introduit le rappel des événements de l'année 1085 ⁽²⁾, suggère opportunément que les concessions accordées aux Vénitiens par Alexis ont pu demander plusieurs étapes, à partir même de l'intervention vénitienne de 1084.

Ainsi, l'*Alexiade* confirme indirectement, semble-t-il, la date que nous avons fixée précédemment, d'après les sources diplomatiques, pour le chrysobulle solennel de l'empereur en faveur des Vénitiens. En raison des dispositions très complètes qu'il énumère, ce document n'a certainement pas été rédigé dans la fièvre des combats qui marquèrent la première intervention vénitienne contre les Normands en 1081, et Anne Comnène permet même de croire que l'ensemble des clauses qu'il présente, est sensiblement postérieur au triomphe définitif

⁽¹⁾ Parmi les bienfaits (εὐεργεσιῶν) évoqués sans précision par la fille de l'empereur, figurait peut-être, à titre précaire, la dignité de protosébaste impérial portée par le doge Domenico Silvio dès 1083 (voir plus loin). Quoi qu'il en soit, ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, *ibid.*, indique bien dès le début que son père devait réaliser ses promesses par étapes « Ἀλλὰ καὶ τοὺς Βενετίκους προσκαλεῖται δι' ὑποσχέσεων καὶ δώρων... τὰ μὲν ἐπαγγελάμενος, τὰ δὲ καὶ προτείνων ἤδη » et elle laisse entendre à ce sujet que l'attitude d'Alexis n'était pas dépourvue d'attentisme.

⁽²⁾ *Id.*, VI, 6, 1.

des Byzantins et des Vénitiens sur les envahisseurs à la fin de 1084. Mais, en sus des bienfaits et des présents qui accompagnèrent le succès limité de 1081 ⁽¹⁾, ce nouveau triomphe fut certainement marqué dans l'immédiat par d'importantes concessions byzantines à l'égard de la République de Saint-Marc, puisqu'à la date de 1084 qui correspond justement à l'insertion dans le récit d'Anne Comnène des clauses de l'acte de mai 1092, le chroniqueur vénitien André Dandolo mentionne un chrysobulle d'Alexis reconnaissant au doge Vital Falier (1084-1095), récemment élu, le titre de duc de Dalmatie et de Croatie et de protosébaste impérial ⁽²⁾. A vrai dire, comme on doit le démontrer, cette titulature, exclusive de tout autre privilège dans le récit de Dandolo, était suffisante en elle-même pour justifier l'octroi d'un premier diplôme impérial, attesté explicitement dans les sources historiques. Cependant, précisons déjà que le titre de protosébaste, qui avait été créé spécialement par Alexis Comnène ⁽³⁾, figure en bonne place dans les dispositions du chrysobulle de 1092, telles qu'elles sont insérées dans les actes de Manuel et d'Isaac et dans le résumé d'Anne Comnène, et qu'il peut juridiquement apparaître à l'origine des privilèges plus étendus qui devaient être accordés successivement à la République de saint Marc.

De fait, avant 1084, cette dignité nouvelle avait probablement été comédée d'une manière précaire au prédécesseur de Vital Falier, le doge Domenico Silvio, puisque ce dernier porte notamment le titre de protosébaste impérial dans deux documents privés de l'année 1083 qui font mention de sa personne ⁽⁴⁾. Mais, dans ces deux docu-

⁽¹⁾ Parmi ces présents, figurera peut-être aussi la Pala d'Oro de Saint Marc de Venise. Si l'impératrice Irène qui apparaît sur la Pala est bien la femme d'Alexis Comnène, il est clair que ce rétable du X^e ou du XI^e siècle a pu faire partie des dons que l'empereur adressa aux Vénitiens à parti de 1081. Je dois cette hypothèse aux suggestions de M. André Grabar et je l'en remercie.

⁽²⁾ Voir ANDRÉ DANDOLO, *Chronique IX*, IX (cf. R.I.S.³ XII, 1, pp. 217-218). Sur la valeur du témoignage d'André Dandolo qui vivait au XIV^e siècle et qui peut prêter à caution, voir W. LENEL, *Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs an der Adria*, Strassburg, 1897, pp. 85-103 et R. CESSI, *Storia di Venezia II*, Venezia, 1958, p. 471.

⁽³⁾ Voir DU CANGE, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis* s.v. *σέβαστος* et L. BRÉHIER, *Les institutions de l'empire byzantin*, Paris, 1949, pp. 138-140, qui mentionne justement la création de ce titre dans les réformes administratives opérées par Alexis I^{er} Comnène après son arrivée au pouvoir.

⁽⁴⁾ Voir L. LANFRANCHI, *Famiglia Zusto*, Venezia, 1955, pp. 6 et 9.

ments, Domenico Silvio n'est pas appelé duc de Dalmatie et de Croatie, et cette omission peut confirmer précisément qu'un acte solennel d'Alexis I^{er} Comnène reconnut spécialement à Vital Falier la suzeraineté sur les deux provinces ⁽¹⁾, en lui conférant également la dignité de protosébaste, déjà octroyée à son prédécesseur par la chancellerie impériale. Pour sa part, Domenico Silvio avait été déposé par le peuple en 1084, à la suite d'un échec provisoire de la flotte vénitienne dans l'Adriatique ⁽²⁾, et Vital Falier, qui représentait peut-être un parti d'opposition plus directement lié aux classes marchandes de Venise ⁽³⁾, devait obligatoirement recevoir de l'empereur byzantin tous les titres correspondant aux exigences du jeune impérialisme de la République de saint Marc.

Dans cette perspective, on constate que la reconnaissance du titre de duc de Dalmatie et de Croatie au doge de Venise en 1084 répondait de toute manière à la conjoncture du moment. A cette date, les Vénitiens, après avoir redressé une situation critique, ont assuré pour longtemps leur suprématie dans l'Adriatique en empêchant les Normands de s'installer sur la côte dalmate, et il était tout naturel que Byzance leur confirmât sans attendre la suzeraineté traditionnelle sur les régions voisines, qui leur étaient plus largement contestées d'ailleurs. En 1076, Grégoire VII avait de fait étendu son autorité sur le nouveau royaume croate du prince Zvonimir, et l'événement avait certainement irrité la République de saint Marc puisqu'en 1077 le pape reproche à Venise son attitude, après avoir été en bons termes

⁽¹⁾ Régions encore mal délimitées à la fin du XI^e siècle.

⁽²⁾ Conformément au long récit de Guillaume de Pouille V, 154-198, cet échec eut lieu à la fin de 1084 (cf. GUILLAUME DE POUILLE, *La Geste de Robert Guiscard*. Ed. trad. comm. et introd. par M. MATHIEU, Palermo, 1961, pp. 332-333). Il correspond certainement à la grave défaite vénitienne signalée par ANNE COMNÈNE, *Alexiade* VI, 5, 7. Cependant les sources occidentales sont nécessairement plus explicites sur cette défaite que la *Chronique* de ROMUALD DE SALERNE R.I.S.³ VII, 1, p. 196, date précisément de novembre 1084. De son côté Lupus Protospatarius (*M.G.H. SS V.*, p. 61) semble placer la victoire de Robert Guiscard en janvier 1085. Mais la chronologie des événements de 1084-1085 n'est pas très nette chez ce chroniqueur et, à tout prendre, son récit peut également permettre de dater l'échec provisoire de Venise dans l'Adriatique à la fin de 1084.

⁽³⁾ ANDRÉ DANDOLO, *Chronique* (R.I.S.³ XII, 1, p. 217), affirme en effet que Vital Falier persuada lui-même aux Vénitiens de déposer Domenico Silvio.

avec elle ⁽¹⁾. Mais, en rappelant la juridiction traditionnelle du pape sur l'Illyricum, la décision pontificale avait également indisposé l'aristocratie byzantine qui avait réagi de manière diverse ⁽²⁾. Le basileus Michel VII, qui régnait à l'époque et qui était en difficulté avec les Vénitiens, entretenait pour sa part les meilleures relations avec la papauté, et il semblait que Rome avait pu abuser des heureuses dispositions de l'empereur à son égard. C'est pourquoi, après avoir restauré l'alliance de Byzance avec Venise et contribué à établir la suprématie vénitienne sur les côtes de l'Adriatique, Alexis devait s'empres- ser de reconnaître au doge de la République de Venise le titre de duc

⁽¹⁾ Sur les rapports entre Venise et Grégoire VII, voir R. CESSI, *Venezia e Gregorio VII*, Studi gregoriani I, Roma, 1947, pp. 491-500 et Id. *La crisi Veneziana al tempo di Gregorio VII*, Studi gregoriani V, pp. 109-113. En fait, la crise qui affecte les rapports entre Grégoire VII et Venise à partir de 1077 intéresse globalement l'attitude conciliatrice de cette dernière à l'égard de l'empereur Henri IV, qui n'avait pas réussi à s'entendre avec le pape malgré l'entrevue de Canossa (28 janvier 1077). Mais il est certain qu'au cours des années 1076-1077 tous les événements se tiennent et que la politique de Grégoire VII en Croatie a influé sur les rapports entre la papauté et la République de saint Marc. Au reste, la question croate est liée aux développements de la querelle du sacerdoce et de l'empire, puisque Zvonimir favorise la réforme grégorienne dans ses états et que Venise accepte au contraire cette réforme à contrecœur sous la pression du pape. C'est pourquoi on a tort de contester le témoignage de Dandolo concernant la reconnaissance par l'empereur byzantin du titre particulier de duc de Croatie au doge de Venise en 1084.

Certes, ce titre n'apparaît pas dans la titulature officielle du doge avant la fin du XI^e siècle (cf. R. CESSI, *Storia della Repubblica di Venezia*, I, Milano, 1944, p. 130). Mais il était déjà suffisamment répandu à cette date puisqu'en 1101 le roi de Hongrie, Coloman, l'évoque explicitement dans une lettre au doge Michel I^{er} Vital (1095-1102). Les termes de cette lettre sont même très suggestifs: « Sed tamen quia in principibus meis et senioribus dubium videtur utrum te ducem Croatiae et Dalmatiae nominaverim, volo, imo desidero... ut omne prius de medio auferatur ambiguum » (cf. TAFEL et THOMAS, *ibid.*, p. 65-66). Tout en confirmant le témoignage de Dandolo, ils montrent précisément que le titre de duc de Croatie n'a pas été reconnu sans hésitation au doge de Venise, et le fait explique la lente apparition de ce titre dans les sources diverses. Par prudence, la République de saint Marc omettait dans les premiers temps de revendiquer systématiquement sa juridiction sur la Croatie qui pouvait notamment indisposer la papauté. Précisons qu'à Byzance le titre de duc de Dalmatie, à l'exclusion de celui de duc de Croatie, était reconnu au doge depuis 998-999, si l'on en croit Dandolo lui-même (cf. R.I.S.³, XII, 1, pp. 196-197).

⁽²⁾ A cet égard, Nicéphore Bryenne avait cherché à intervenir en Croatie.

de Dalmatie et de Croatie, qui réservait la suzeraineté nominale de l'empire d'Orient sur les régions contestées ⁽¹⁾. Ce titre s'opposait très nettement aux prétentions régaliennes de Zvonimir ⁽²⁾ et il répondait à l'intérêt bien compris des deux parties. Au reste, d'après Dandolo, c'est à la requête d'une ambassade envoyée spécialement par Vital Falier à Constantinople que Byzance reconnut le titre en question, et le fait confirme indirectement que le chrysobulle très complet qui nous est parvenu ne peut remonter à l'année 1082.

Certes ce chrysobulle omet de préciser l'octroi de la dignité de duc de Dalmatie et de Croatie au doge de Venise. Mais, comme il concède d'une manière perpétuelle (*indesinentem esse atque perpetuum*) à ce dernier le titre de protosébaste, qui figure également d'après Dandolo dans la requête de Vital Falier à l'empereur en 1084, la conclusion ressort des faits eux-mêmes. Si ce titre avait été accordé définitivement en 1082, les Vénitiens ne l'auraient pas réclamé une nouvelle fois à Byzance en 1084. C'est aussi pourquoi le chrysobulle que nous possédons ne peut être daté, semble-t-il, de mai 1082.

Dans une perspective inverse, ajoutons qu'en omettant de mentionner le titre de duc de Dalmatie et de Croatie, le chrysobulle daté de 1092 se distingue très explicitement de l'acte signalé par Dandolo à l'avènement de Vital Falier. En fait, comme l'atteste l'ambassade envoyée à Constantinople en 1084, ce dernier, élu dans des conditions difficiles, cherchait surtout à cette date une investiture de la cour byzantine, et cette investiture, répétons-le, justifiait à elle seule l'octroi d'un chrysobulle qui servirait de base à des revendications ultérieures ⁽³⁾. C'est seulement quand le pouvoir de Vital Falier se serait affermi qu'on pourrait songer à Venise comme à Byzance à des con-

⁽¹⁾ En parlant de la reconnaissance du titre de duc de Dalmatie et de Croatie au doge de Venise en 1084, André Dandolo évoque explicitement le partage intervenu entre Charlemagne et Nicéphore au début du IX^e siècle, partage qui laissait l'Illyricum à l'empire d'Orient.

⁽²⁾ Déjà la reconnaissance du titre de *dux Dalmatiae* au doge de Venise en 998-999 avait été dirigée contre les incursions des Croates qui menaçaient les villes maritimes de l'Adriatique. Mais, comme cette première mesure n'avait pas réussi à contenir ces derniers qui s'appuyaient maintenant sur l'Occident, la précision *dux Dalmatiae et Croatiae* était indispensable au doge de Venise à partir du dernier quart du XI^e siècle.

⁽³⁾ Pour assurer son élection, Vital Falier avait dû faire des dons et des promesses qu'il ne pouvait réaliser sans l'appui des Byzantins.

cessions plus étendues au commerce vénitien. D'ailleurs, la politique de Vital Falier ne portera tous ses fruits qu'aux alentours de 1094. A cette époque, le doge pourra compter sur l'alliance contradictoire de la papauté et de l'empereur germanique, et cette évolution permet encore de placer en 1092 la rédaction du grand chrysobulle en faveur des Vénitiens.

De toute manière, en attestant très clairement que la République de saint Marc ne songeait encore à l'avènement de Vital Falier qu'à affermir sa suprématie politique dans l'Adriatique, le récit de Dandolo confirme bien, semble-t-il, que l'ensemble des franchises accordées dans tout l'Orient aux commerçants vénitiens par Alexis Comnène sont nécessairement postérieures. Certes, tout en consacrant la suzeraineté de Venise sur la Dalmatie et la Croatie, l'acte impérial de 1084 confirmait déjà sans doute plusieurs avantages qui étaient reconnus aux commerçants vénitiens à Constantinople, puisque en 1090 Vital Falier donne au monastère de saint Georges des biens divers qui ont été accordés à la République de saint Marc ⁽¹⁾ et qui sont précisément situés dans les quartiers concédés aux Vénitiens par le texte de 1092. Mais, dans cette donation, il est notamment question d'un chrysobulle et d'un *πρακτικόν* ⁽²⁾, et le fait atteste qu'au début de son règne, Alexis I^{er} Comnène prit en faveur des Vénitiens des mesures diverses qui devaient être reprises et complétées au gré des circonstances. C'est pourquoi, en admettant même qu'il ait été précédé par des actes plus ou moins solennels de la chancellerie impériale, le texte très complet, dont les dispositions nous ont été conservées par les chrysobulles de Manuel et d'Isaac en faveur des

⁽¹⁾ Voir notamment G. K. F. TAFEL et G. L. THOMAS, *ibid.*, p. 55-63, qui donnent une édition du document et en citent les sources.

⁽²⁾ « ... quarum nos ab Imperatore Alexio invenimus pro grossovoli et pratico cartulas... » *Ibid.* Il semble bien d'ailleurs d'après le récit d'Anne Comnène que les franchises accordées aux Vénitiens intéressèrent d'abord Constantinople. Après avoir décrit précisément les endroits de la capitale où ces franchises furent concédées, l'*Alexiade* VI, 5, 11, dit en effet à propos de l'extension des privilèges en province: *οποι ποτ' αν εκεινοι ητησαντο*. « partout où les Vénitiens le demanderaient ». Il y a donc eu plusieurs étapes dans ces privilèges qui intéressèrent peu à peu la plupart des villes de l'empire, à l'exclusion des rivages de la mer Noire et, à cet égard, la liste très précise de ces villes dans le chrysobulle de 1092 peut montrer que ce texte représente nécessairement l'aboutissement d'une évolution qui a pu durer plusieurs années.

Vénitiens, ne peut être antérieur à l'année 1092. Dans sa rédaction très circonstanciée, ce texte récapitulait les diplômes précédents, dont il étendait les privilèges.

D'ailleurs, s'il mentionne dans ses considérants les interventions vénitiennes dans l'Adriatique comme la source première des générosités impériales, le chrysobulle de 1092 ne fait pas pour autant de ces interventions le motif exclusif de la politique libérale d'Alexis Comnène à l'égard de la République de saint Marc. On peut même dire qu'il envisage les succès de Venise dans l'Adriatique avec un certain recul; « Quid vero amicis et ministris, periculis se obicere pro amicis et dominis eligentibus, reddet quis equi ponderis et maxime, quando spontanea pro his in contamina in hiis, que contra hostes sunt, preliis hi venerint?.. Reddit vero, quanta dat temporis et que amicis et ministris sunt placentia », dit l'empereur dans le préambule du document où l'expression « quanta dat temporis » s'oppose, semble-t-il aux événements qui sont rappelés dans la phrase précédente. Au reste, le βασιλεύς ajoute, après avoir évoqué précisément les interventions vénitiennes dans l'Adriatique, qu'il accorde aux Vénitiens de très larges privilèges parce que ceux-ci continuent de le servir à la date du chrysobulle « quod nunc quoque nobis auxiliantes perseverant ». Ainsi, l'acte impérial daté de mai 1092 n'était pas exclusivement destiné à récompenser Venise de son intervention décisive contre les Normands. Il s'insérait dans un ensemble politique beaucoup plus vaste, et la remarque permet de justifier la date du document dans les sources diplomatiques, en le situant très exactement dans le contexte historique original qui marque le début du règne d'Alexis I^{er} Comnène. Telle doit être la suite de cette étude.

* * *

Comme on l'a souvent répété, l'importance des privilèges accordés aux Vénitiens par Alexis I^{er} Comnène atteste un tournant décisif dans l'histoire de Byzance et des rapports entre l'Orient et l'Occident. Certes en 992, Basile II le Macédonien avait déjà publié un chrysobulle en faveur des citoyens de Venise résidant à Byzance ⁽¹⁾. Mais en plaçant ces derniers sous la juridiction du logothète du drome ⁽²⁾,

⁽¹⁾ L. G. F. TAFEL et G. M. THOMAS, *ibid.*, pp. 36-39.

⁽²⁾ Le logothète du drome était l'héritier du *curiosus cursus publici* du Bas-Empire dont il prolonge le titre en grec, et il était à la fois le ministre de l'intérieur et le ministre des affaires étrangères de l'empire byzantin.

ce privilège, accordé par l'empereur à la demande du doge Pierre II Orseolo, avait eu pour but de mettre fin aux exactions fiscales, que les fonctionnaires impériaux de rang subalterne faisaient subir continuellement aux commerçants vénitiens dans l'empire. Il était avant tout l'acte d'un souverain soucieux d'affirmer son autorité et de s'assurer l'alliance vénitienne pour le plus grand bien de l'État byzantin, et il restituait sans doute un état de fait antérieur. D'ailleurs, tout en étant placés sous la juridiction du logothète du drome, les Vénitiens devaient toujours acquitter à la douane impériale des droits d'entrée et de sortie qui restaient fort élevés ⁽¹⁾, et, à cet égard, l'acte de 992 se distingue nettement du diplôme de 1092 qui constitue une véritable révolution par rapport à la situation qu'il avait créé. Désormais, grâce au chrysobulle d'Alexis I^{er} Comnène en leur faveur, les Vénitiens sont exemptés de toutes les taxes qui frappent les transactions commerciales terrestres ou maritimes, à l'intérieur et aux frontières de l'empire ⁽²⁾. Tout en conservant la suzeraineté nominale du βασιλεύς sur leur patrie, ils sont pratiquement soustraits au contrôle de l'administration byzantine dont ils relevaient depuis 992. De cette manière, ils obtiennent aussi une place privilégiée dans le commerce indigène, et le fait doit être replacé dans l'histoire intérieure de Byzance dont Venise fait toujours partie d'une façon ou d'une autre ⁽³⁾.

(1) Ces droits étaient acquittés à la douane d'Abydos. Ils étaient de deux sous d'or à l'entrée et de quinze sous d'or à la sortie. Comme on l'a justement fait remarquer (cf. G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine au X^e siècle*, II, Paris, 1900, p. 313) les droits de sortie étaient plus lourds que les droits d'entrée parce que les produits exportés avaient plus de valeur que les marchandises importées.

(2) Ces taxes sont explicitement nommées par le chrysobulle de 1092 qui dit des Vénitiens « non prebentibus omnino pro qualibet propria negotiatione quidlibet commerci gratia vel cujusui condicionis quae demosio infer-tur, pacti, quasi xilocalami, limenatici, poriatichi, canisci, exafolleos, archontichii et aliorum tributorum causa eorum que debent negociari ». En dehors du κομμέρκιον, qui figure en premier lieu, on trouve une énumération quasi complète des impôts divers qui frappaient toutes les transactions commerciales à Byzance. Voir sur ces taxes H. ANTONIADIS-BIBICOU, *Recherches sur les douanes à Byzance*, Paris, 1963, pp. 122-141.

(3) C'est à juste titre que Mme Antoniadis-Bibicou considère que Venise ne fait plus exactement partie de l'empire byzantin au Moyen Age, puisque le chrysobulle de Basile II le Macédonien en faveur des Vénitiens appelle ces derniers « extraneos ». Cependant, comme l'atteste l'octroi de dignités

Dans cette perspective, on constate précisément que l'attitude de Byzance envers la République vassale est intimement liée à la rivalité qui oppose au XI^e siècle la bureaucratie impériale et les classes marchandes de Constantinople, étroitement dépendantes des structures de l'Etat traditionnel, à la grande aristocratie militaire, toujours plus libre et toujours plus audacieuse à l'égard du pouvoir central. Pour leur part, les commerçants et les artisans orientaux, inféodés à la caste sénatoriale des hauts fonctionnaires civils dans l'appareil étatique hérité du Bas-Empire, voyaient nécessairement dans leurs concurrents italiens installés à Constantinople des rivaux dangereux pour la prospérité de leurs entreprises, et la lutte entre le commerce local et le commerce occidental n'avait cessé de croître à la faveur des troubles politiques ⁽¹⁾ et des développements de la féodalité byzantine.

En fait, l'essor continu de cette dernière causait les plus graves préjudices aux transactions commerciales officielles en favorisant spécialement les importateurs. Par l'intermédiaire des échelles maritimes dont Michel Attaliatè atteste toute l'importance à l'époque qui nous intéresse, les grands propriétaires laïcs et ecclésiastiques, les grandes institutions monastiques entretenaient des relations directes avec les négociants occidentaux à l'insu de la douane impériale ⁽²⁾. Ces relations, avantageuses pour les deux parties, étaient naturellement défavorables à l'Etat byzantin, dont la prospérité financière dépendait d'une organisation commerciale autarcique, qui profitait également aux classes marchandes de Constantinople et aux fonctionnaires de l'administration impériale. C'est pourquoi, sous le règne de Michel VII (1071-1078), étroitement lié aux intérêts de l'aristocratie civile et justement hostile aux Vénitiens, l'eunuque Niképhoritzès, qui était l'homme à tout faire de l'empereur, avait supprimé les échelles maritimes des grands propriétaires en créant à Rhodosto un établis-

auliques au doge de la République, Venise sait reconnaître son allégeance à la suzeraineté byzantine quand cette revendication correspond à son intérêt. C'est précisément le cas au moment de l'arrivée au pouvoir d'Alexis I^{er} Comnène. Au reste, l'octroi de chrysobulles aux Vénitiens confirme ce point de vue; en principe, les documents de cet ordre n'étaient accordés qu'aux sujets de l'empire.

⁽¹⁾ Le schisme de 1054 avait déjà montré l'inimitié qui existait à Constantinople entre la population indigène et les commerçants italiens.

⁽²⁾ MICHEL ATTALIATÈ, *Chronique*, pp. 278-279.

sement d'Etat pour la vente du blé ⁽¹⁾. L'initiative, qui s'était d'ailleurs étendue à d'autres domaines, constituait une politique cohérente. La suppression des échelles maritimes exigeait en effet l'institution de monopoles d'Etat qui avaient pour but de remplir le trésor, après le désastre de Mantzikert (1071) dû à l'incapacité de Romain IV Diogène et de l'aristocratie militaire.

Quels qu'aient été leurs résultats, les initiatives économiques de Niképhoritzès expliquent certainement la prospérité des finances et de la monnaie byzantine sous Michel VII. Le *μιχαηλᾶτον*, frappé à l'effigie de cet empereur, sera longtemps recherché après la chute de ce dernier. A cette époque cependant, l'institution d'un commerce d'Etat était vouée à l'échec. Pour restaurer d'une manière durable les finances impériales et l'économie byzantine, il aurait fallu consentir des exonérations diverses en faveur des classes populaires et frapper durement les puissants (*οἱ δυνατοί*). Mais les réformes de cet ordre, qui avaient rétabli la situation politique en d'autres temps, étaient impraticables dans la seconde moitié du XI^e siècle; à cette date l'aristocratie foncière était devenue une véritable féodalité indépendante du pouvoir central ⁽²⁾, et la pression fiscale s'exerçait tout particulièrement sur le peuple des villes et des campagnes ⁽³⁾. Dans ces conditions, les initiatives étatiques de Niképhoritzès freinaient les échanges économiques en restaurant des pratiques héritées des structures serviles du Bas-Empire et en maintenant un système politique ina-

⁽¹⁾ *Ibid.*, pp. 201-204.

⁽²⁾ L'allèlengyon, qui avait durement imposé les riches sous Basile II, avait été aboli par Romain III Argyre (cf. GEORGES CÉDRÈNE, *Chronique* II, 486), et l'audace croissante de l'aristocratie foncière rendait vaine toute mesure de cet ordre dans la seconde moitié du XI^e siècle. Pour une étude très pertinente de l'allèlengyon institué par Basile II et supprimé par Romain III, voir N. SVORONOS, *Société et organisation intérieure dans l'empire byzantin au XI^e siècle: les principaux problèmes*, Oxford, 1966, pp. 4-5. Voir aussi G. I. BRATIANU, *Etudes byzantines d'histoire économique et sociale*, Paris, 1938, pp. 152-155, qui montre bien que la politique de Niképhoritzès était inconséquente après la suppression de l'allèlengyon.

⁽³⁾ Sur les profits réalisés par le fisc et les agents du fisc au XI^e siècle, les contemporains sont unanimes. Pour le témoignage particulièrement significatif de Kékauménos, voir P. LEMERLE, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des « Conseils et Récits » de Kékauménos*, Bruxelles, 1960, pp. 90-93. Le témoignage de cet aristocrate de l'époque montre indirectement que les classes populaires, écrasées par les exactions fiscales, étaient obligées de se donner à la féodalité militaire.

dapté au développement des forces productives, qui favorisait de toute manière l'essor de la grande propriété féodale alliée aux commerçants italiens.

De fait, ces initiatives, qui avaient provoqué une spéculation certaine au profit de quelques hauts fonctionnaires civils, dont le comportement évoquait en définitive celui de la féodalité militaire ⁽¹⁾, devaient être sans lendemain. Dès la chute de Michel VII et de son puissant ministre (1078), Nicéphore Botaniate, qui appartenait à la caste militaire, rétablissait les échelles maritimes ⁽²⁾ en facilitant le triomphe définitif de la féodalité byzantine alliée aux Vénitiens sous Alexis I^{er} Comnène. C'est pourquoi, dans les semaines qui suivirent son arrivée au pouvoir, ce dernier promettait d'accorder tout ce qu'elle voudrait à la République de saint Marc en la considérant comme son alliée naturelle ⁽³⁾. La coïncidence n'est pas fortuite: c'est l'alliance de l'aristocratie marchande vénitienne qui devait permettre le triomphe de la féodalité byzantine, et le chrysobulle de 1092 s'insère à cet égard dans un contexte qui dépasse largement la lutte contre les Normands ⁽⁴⁾.

Certes, en généralisant à Constantinople et dans tout l'empire la pratique des échelles maritimes indispensables aux commerçants italiens pour le développement de leurs affaires, les Comnènes présageaient à longue échéance la chute de Byzance et la suprématie économique et politique de l'Occident sur l'Orient. Après les mesures de

(1) Michel Attaliat signale la hausse du prix du blé (*Chronique, ibid.*). On rappellera également ici à titre indicatif qu'à la fin du XI^e siècle, le système de la *πρόνοια*, qui devait connaître un grand développement sous les Comnènes, profitait d'abord aux hauts fonctionnaires civils, et que Niképhoritzès en fit précisément un grand usage. Voir G. OSTROGORSKY, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*. Trad. française de Henri Grégoire, Bruxelles, 1954, pp. 9-25.

(2) Voir MICHEL ATTALIAT, *Chronique*, pp. 279-280.

(3) Alexis I^{er} Comnène prend définitivement le pouvoir en entrant de force à Constantinople le 1^{er} avril 1081 et, dès le mois de juin de la même année, il fait appel aux Vénitiens, comme on l'a dit plus haut d'après le récit d'Anne Comnène, *Alexiade* IV, 2. Le rapprochement ne peut être le fruit du hasard.

(4) De toute manière, d'ailleurs, les Vénitiens devaient intervenir contre les Normands qui risquaient de leur barrer les débouchés de l'Adriatique s'ils s'étaient installés à Dyrrachium, et il est clair que la lutte contre les Normands ne peut expliquer à elle seule la politique d'Alexis I^{er} Comnène à l'égard de la République de saint-Marc.

Botaniate, la reconnaissance officielle de ces échelles aux Vénitiens et l'octroi des franchises qui les accompagnaient annonçaient en effet le déclin irrémédiable de la monnaie byzantine, en privant définitivement le trésor de ses ressources traditionnelles. Mais, en brisant un appareil administratif anachronique et en rompant avec les pratiques d'une autarcie désuète, Alexis Comnène devait, par une contradiction qui est dans la nature des choses, sauver l'empire grec dans l'immédiat. De toute manière, il allait introduire dans le gouvernement de l'Etat byzantin les pratiques politiques de la classe dominante dont il représentait les intérêts. Le fait est bien établi pour l'administration intérieure de l'empire et il a été analysé à maintes reprises. Pour répondre aux impératifs de la féodalité triomphante, les Comnènes démantelèrent l'appareil d'Etat sénatorial issu du principat romain et ils créèrent une nouvelle hiérarchie de fonctionnaires et de nouvelles dignités auliques, comme le révèle notamment l'octroi du titre de protosébaste impérial au doge de Venise ⁽¹⁾. Mais cette politique avait justement ses implications extérieures. Alors que sous Michel VII les civils au pouvoir inclinaient à l'alliance normande et à l'entente avec la papauté, pour limiter les prétentions des Vénitiens et des féodaux indigènes, Alexis Comnène devait repousser les envahisseurs et réprimer les exactions de la bureaucratie byzantine, en s'appuyant sur les républiques italiennes dont les riches négociants avaient partie liée avec l'aristocratie foncière de l'Orient grec.

Précisons que l'alliance avec les républiques italiennes répondait de toute manière aux exigences de la féodalité militaire puisqu'en 1111, Alexis Comnène accordera également aux Pisans des privilèges commerciaux dans l'empire byzantin. Certes, ces privilèges seront moins importants que ceux qui avaient été concédés précédemment aux Vénitiens; au surplus, ils devaient avoir pour but de neutraliser la suprématie commerciale de la République de saint Marc, qui était sans doute insupportable après vingt années d'activités incontrôlées dans presque toutes les régions dépendant de Byzance. Mais les privilèges accordés aux Pisans par Alexis Comnène à la fin

⁽¹⁾ L'importance des réformes d'Alexis I^{er} Comnène à cet égard a été notée par certains historiens qui ont justement montré la rupture avec le passé à partir de 1081. Voir à ce sujet F. W. BUSSELL, *The Roman Empire. Essays on the constitutional history from the accession of Domitian (81 A.D.) to the retirement of Nicephorus III (1081)*. London, Longmans, 1910. 2 vol. in-8°

de son règne n'en révèlent pas moins la constance d'une politique dont nous analysons les fondements dans l'histoire intérieure de l'empire grec, et ils confirment à leur tour que le chrysobulle de 1092 et l'alliance vénitienne n'étaient pas exclusivement liés à l'affaire normande.

Ainsi, en dehors de la guerre normande ou en liaison indirecte avec elle, le chrysobulle de 1092 constitue en quelque sorte un épisode de la lutte implacable que les factions byzantines se livrèrent avant et après l'arrivée des Comnènes au pouvoir. Comme cette lutte se poursuivit longtemps après l'avènement d'Alexis I^{er}, il est clair que la date de mai 1092 n'est pas trop tardive à cet égard pour le texte en question. A cette date, bien que les opérations de la flotte vénitienne dans l'Adriatique aient été lointaines, Alexis I^{er} Comnène avait toujours besoin de la République de saint Marc pour briser les résistances du parti civil et des classes marchandes byzantines qui lui avaient mené la vie dure depuis dix ans. Sous cet aspect, le texte daté de mai 1092 s'insère très précisément dans l'ensemble des mesures prises par Alexis Comnène pour briser l'administration traditionnelle et assurer le triomphe définitif du système féodal dans l'appareil d'Etat byzantin. C'est aussi pourquoi, au regard de Byzance comme de Venise, la date de 1082, ou même de 1084, peut apparaître prématurée pour le diplôme que nous étudions. En définitive, comme l'attestent les sources diplomatiques, c'est seulement en 1092 que l'empereur put résumer et compléter dans un texte de caractère général et particulier les actes successifs qu'il avait dû prendre à l'égard des Vénitiens, ses alliés de l'intérieur et de l'extérieur. La nécessité de cette alliance et les résistances qu'elle devait rencontrer de la part des commerçants indigènes, inféodés aux derniers représentants du parti civil, peuvent justement confirmer que l'empereur dut attendre cette date pour accorder aux Vénitiens des privilèges dans tout l'Empire, et notamment dans des ports fort éloignés du théâtre d'opération de la guerre normande.

* * *

Pour conclure, précisons que cette date constitue également un tournant dans l'histoire générale, qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on considère Byzance. En Occident, le début de l'année 1092 est marqué par le succès provisoire d'Henri IV dans la querelle du Sacerdoce et de l'Empire, et cet événement exerce indirectement son influence sur les rapports vénéto-byzantins. De fait, en 1090, Ur-

bain II qui cherchait à s'implanter à Rome depuis son élection (1088) a dû s'éloigner de la Ville éternelle, où l'antipape Clément III a fait son entrée avec l'appui des Impériaux, et l'effacement provisoire de la papauté clunisienne favorisait sans doute Venise, qui avait déjà tant souffert des initiatives de Grégoire VII en Croatie. A la faveur de cet effacement, la République de saint Marc pouvait plus librement s'allier à Byzance, sans compromettre sa politique occidentale et notamment ses intérêts commerciaux dans l'empire germanique. C'est un aspect de la question qu'on doit particulièrement souligner ici puisque le chrysobulle de 1092 confirme au patriarche vénitien le titre de métropolite hypertime, en indiquant apparemment un certain relâchement dans les liens entre Venise et la papauté et en concrétisant d'une manière inattendue ⁽¹⁾ la situation politique des rapports vénéto-byzantins dans l'histoire générale.

Certes, le titre de métropolite hypertime a pu figurer dans les diplômes d'Alexis qui ont précédé le grand chrysobulle de 1092 et il a peut-être accompagné l'octroi au doge de la République des dignités qui apparaissent en 1084 dans la chronique de Dandolo. Mais, on notera que ce dernier conserve à cet égard un silence qui contredit, semble-t-il, cette hypothèse. Au surplus, en dépit d'un premier succès d'Henri IV et de Clément III à Rome ⁽²⁾, Grégoire VII était toujours vivant en 1084 et cette année paraît difficilement acceptable pour la reconnaissance — tout au moins la reconnaissance définitive ⁽³⁾ — du titre en question, qui n'aurait pas manqué d'irriter le pape particulièrement prévenu à l'égard d'Alexis Comnène. C'est pourquoi cette reconnaissance a dû intervenir plus tard, à la faveur de l'attitude conciliante d'Urbain II, qui avait cherché à s'entendre avec l'empereur grec dès le début de son pontificat et qui devait confirmer sa politique par la suite.

En définitive, la politique très réaliste d'Urbain II dans tous les domaines atteste bien, semble-t-il, la reconnaissance effective de la

⁽¹⁾ Sur ce titre qui apparaît justement pour la première fois dans le chrysobulle de 1092 et qui est nouveau dans la titulature ecclésiastique byzantine, voir V. GRUMEL, *Titulature de métropolites byzantins. II. Métropolites hypertimes*, Mémorial Louis Petit, Bucarest, 1948, pp. 153-184.

⁽²⁾ Clément III est intronisé une première fois à Rome avec l'appui de l'empereur Henri IV le 24 mars 1084.

⁽³⁾ Comme le titre de protosébaste au doge, le titre de métropolite hypertime est accordé de manière définitive au patriarche de Venise par le chrysobulle de mai 1092.

dignité de métropolitite hypertime au patriarche vénitien en mai 1092. A cette date, on note en effet une différence dans l'attitude de la papauté à l'égard de ce dernier. Alors que Grégoire VII avait exalté en 1074, la dignité patriarcale du titulaire du Grado dans l'Eglise universelle ⁽¹⁾, Urbain II se contenta surtout de reconnaître au patriarche vénitien Pierre Badoaro, élu en 1093, la juridiction métropolitaine traditionnelle sur les évêques suffragants du siège. Ce faisant, il répondait aux impératifs politiques de la République de saint Marc, qui était gênée dans ses entreprises sur le continent par les revendications intempestives de l'Eglise vénitienne du Grado sur le patriarcat d'Aquilée. Comme l'affaire interférait avec la querelle des investitures puisque ce patriarcat avait adhéré à la politique de Henri IV, il est clair que Grégoire VII voulait s'appuyer sur le Grado pour abaisser sa rivale acquise aux Impériaux. Mais, dans la correspondance d'Urbain II, la dignité patriarcale du titulaire de ce dernier siège reste purement honorifique. Pour le deuxième successeur de Grégoire VII, comme pour l'empereur byzantin, le patriarche du Grado n'est qu'un métropolitite hypertime et la correspondance du pape en 1093 peut confirmer en toute hypothèse que cette limitation des ambitions du Grado, voulue par les Vénitiens et abandonnée par Grégoire VII en 1074, n'était réellement possible qu'après la mort de celui-ci ⁽²⁾. C'est pourquoi le retour de la papauté à la politique d'équilibre entre Aquilée et le Grado n'apparaît pas dans les documents pontificaux avant l'époque du chrysobulle de mai 1092, dont il justifie peut-être à son tour la date ⁽³⁾.

(¹) Dans une lettre datée du 31 décembre 1074, Grégoire VII compare la dignité du patriarche du Grado à celle des quatre grands dignitaires de l'Eglise universelle, sans doute Rome, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. Voir KEHR, *R.P.R., Italia pontificia*, VII, 2, n° 98, pp. 57-58.

(²) Précisons que la rente accordée par les Byzantins au patriarche de Venise avec la dignité de métropolitite hypertime permettait peut-être de résoudre certains problèmes posés par la réforme grégorienne dans les rapports entre l'Eglise et l'Etat à Venise. Pour n'être qu'une hypothèse, la conjecture mérite d'être signalée.

(³) Au reste le prédécesseur de Pierre Badoaro, le patriarche vénitien Jean Saponario, est mort à Constantinople en 1092 (cf. ANDRÉ DANDOLO, *Chronique*, IX, IX, R.I.S.² XII, 1, p. 218), et cet événement peut aussi confirmer que la place du métropolitain du Grado dans la titulature byzantine fut définitivement fixée à cette date. L'octroi du chrysobulle de mai 1092 a sans doute été l'occasion d'une ambassade vénitienne à Constantinople.

Ainsi, ce chrysobulle s'insère également dans un contexte historique qui dépasse infiniment la lutte que l'aristocratie militaire byzantine a dû mener pour s'emparer définitivement du pouvoir. D'ailleurs, en contribuant au triomphe des féodaux byzantins et en favorisant les activités des négociants italiens en Orient au détriment du commerce local, il préparait naturellement la renaissance des classes urbaines dans l'Occident latin. Mais, à l'inverse de la situation qu'il créait en Orient, il amorçait en Europe occidentale le lent déclin de la féodalité et l'essor des jeunes États modernes. Parmi ces derniers, on citera notamment la France capétienne, où le pouvoir royal imposera progressivement son autorité aux grands feudataires, avec l'appui des classes populaires, libérées des structures serviles de l'économie antique, qui avaient arrêté le développement du commerce et de l'artisanat byzantin au XI^e siècle ⁽¹⁾. Le mouvement n'atteindra pas l'Allemagne médiévale où l'institution impériale maintient sans doute des structures sociales ⁽²⁾ et politiques qui rappellent à certains égards celles de l'empire byzantin à la fin du XI^e et au début du XII^e siècle. Du reste, dès 1095, Henri IV reconnaît aux Vénitiens de larges privilèges dans ses États ⁽³⁾ et l'exemple byzantin n'a pas été sans influence sur la décision de l'empereur germanique, lié comme Alexis Comnène aux exigences de la féodalité triomphante en Allemagne et en Italie.

De toute manière, l'année 1092 consacre l'épanouissement du système féodal dans les empires d'Orient et d'Occident et elle peut être celle du chrysobulle en faveur des Vénitiens qui revêt une importance décisive à cet égard. Dès 1093 d'ailleurs, Urbain II rentre à Rome en provoquant l'effondrement de la politique impériale en Italie

⁽¹⁾ Sur la disparition des survivances de l'esclavage antique dans le servage occidental à partir du XI^e siècle, voir à titre indicatif Ch. E. PERRIN, *Le servage en France et en Allemagne*, X Congresso internazionale di Scienze storiche Roma 4-11 settembre 1955, Relazioni III, pp. 213-245. Pour la localisation particulière de ce phénomène dans la France du Nord soumise à l'influence capétienne, au XI^e siècle, voir P. PETOT, *Les fluctuations numériques de la classe servile en France du IX^e au XIV^e siècle*; *Ibid.*, *Comunicazioni* VII, pp. 189-190.

⁽²⁾ Sur la féodalité en Allemagne au XI^e et au XII^e siècle, voir Ch. E. PERRIN, *ibid.*

⁽³⁾ Voir notamment pour le rappel de ces privilèges F. THIRIET, *Histoire de Venise*, Paris, 1952, p. 22, qui souligne avec raison la permanence de l'alliance traditionnelle de Venise avec l'empereur Henri IV. (cf. ANDRÉ DANDOLO, *Chronique*, IX, IX, R.I.S.², XII, 1, p. 219).

et en assurant dans ce pays l'avenir de la papauté, étroitement unie à l'aristocratie locale. Sans tarder, Alexis I^{er} Comnène s'adresse au pape légitime pour la croisade contre les Turcs, qui doit précipiter l'introduction de la féodalité en Orient. Le phénomène est bien connu; mais il était nécessaire d'en montrer les développements dans l'histoire des rapports entre Venise et Byzance à la fin du XI^e siècle ⁽¹⁾.

ANDRÉ TUILIER

(1) Le synchronisme entre les privilèges accordés aux Vénitiens par Alexis I^{er} Comnène et la première croisade de 1095 a déjà été relevé par P. LEMERLE, *ibid.*, Relazioni III, pp. 595-620, notamment p. 616. Les conclusions de la présente étude confirment pleinement ce point de vue par des arguments différents.

ΑΓΝΩΣΤΟΣ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΚΟΜΜΗΤΑ ΠΡΟΣ ΚΟΥΜΑΝ ΠΕΡΙ ΓΛΩΣΣΗΣ (*)

Ἐν τῇ Βιβλιοθήκῃ τοῦ Σπουδαστηρίου Βυζαντινῆς καὶ Νεοελληνικῆς Φιλολογίας τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν ἀπόκειται ὁ ὑπ' ἀριθ. 29 κώδιξ, ἐκ τῶν καταλοίπων τοῦ Σπ. Λάμπρου, περιέχων λόγους καὶ ἐπιστολάς αὐτογράφους, ἐν πολλοῖς δὲ ἀνεκδότους καὶ ἀγνώστους, τοῦ Στεφάνου Κομμητᾶ (¹). Ἐν τῷ κώδικι τούτῳ περιλαμβάνεται καὶ ἡ κατωτέρω τὸ πρῶτον ἐκδιδομένη ἐπιστολή, ἣτις ἀπευθύνεται πρὸς τὸν Κωνσταντῖνον Κούμαν καὶ ἀφορᾷ εἰς τὸ ἐπίμαχον κατὰ τὴν ἐποχὴν ἐκείνην ζήτημα τῆς γλώσσης, τὴν ὁποίαν ὥφειλε νὰ υἱοθετήσῃ τὸ Ἑλληνικὸν ἔθνος (²).

Ὁ Στέφανος Κομμητᾶς ἦτο Θεσσαλὸς λόγιος, γεννηθεὶς περὶ τὸ 1770 καὶ ἀποθανὼν περὶ τὸ 1830. Ἀπὸ νεαρᾶς ἡλικίας ἀφωσιώθη εἰς τὴν διδασκαλίαν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης εἰς σχολεῖα τῆς γενετεῖρας Κωφῶν (τῆς ἐπαρχίας Ἀλμυροῦ Λαρίσης), τῆς Βιέννης καὶ τοῦ Βουκουρεστίου. Κατὰ τὴν ἐν Αὐστρίᾳ διαμονὴν αὐτοῦ ὁ Κομμητᾶς διετέλεσεν ἀντεπιστέλλον μέλος τῆς ἐν ἔτει 1811 ἰδρυθείσης ὑπὸ τοῦ μητροπολίτου Οὐγγροβλαχίας Ἰγνατίου ἐν Ἰασίῳ « Ἑταιρείας τοῦ Ἑλληνικοῦ Λυκείου », ἣτις ὡς κύριον ἔργον εἶχε τὴν διάδοσιν τῆς παιδείας εἰς τὸν ὑπόδουλον Ἑλληνισμόν, ἰδίᾳ διὰ τῆς συστάσεως σχολείων. Τὸν σκοπὸν τοῦτον ὁ Κομμητᾶς ὑπηρέτησε μετὰ φανατισμοῦ καθ' ὅλην αὐτοῦ τὴν ζωὴν, λόγῳ καὶ ἔργῳ, ἀποθνήσκων δὲ ἀφῆκε σημαντικὸν χρηματικὸν ποσὸν ὑπὲρ τοῦ σχολείου τῆς γενετεῖρας του. Ἐξέδωκεν ἱκανὰ ἔργα, ἐν οἷς καὶ τὰ ἑξῆς: « Παιδαγωγὸς ἢ Πρακτικὴ Γραμματικὴ », « Ἑλληνικὴ Μυθολογία », « Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεῖα » (δεκάτομος, πολλάκις ἐπανεκδοθεῖσα), « Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία », « Παλαιὰ Γεωγραφία, περιέχουσα τὰ ὀνόματα τῶν τόπων καὶ πόλεων ». Διεκρίθη πάντοτε διὰ τὸν ἐνθερμον αὐτοῦ πατριωτισμόν καὶ ὑπῆρξε μέλος τῆς « Φιλικῆς Ἑταιρείας ».

(*) Ἡ παροῦσα ἀποτελεῖ μέρος εὐρυτέρας μελέτης περὶ τοῦ Κομμητᾶ.

(¹) Γ. Θ. Ζώρα - Φ. Μπουμπουλίδου, *Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων Σπουδαστηρίου Βυζαντινῆς καὶ Νεοελληνικῆς Φιλολογίας τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν*, Ἀθῆναι 1964, σελ. 73 ἐπ. (Βλ. κώδ. ἀριθ. 29).

(²) Βλ. Β. Σκουβαρά, *Ἀνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, Ἔρπονός εἰς Ἀδαμάντιον Κοραῖν*, Ἀθῆνα 1965.

Ἔλαβεν ἐνεργὸν μέρος εἰς τὰς ἀναφυεῖσας κατὰ τὴν ἐποχὴν ἐκείνην γλωσσικὰς διενέξεις καὶ τὰς σχετικὰς σφοδρὰς ἐριδας, ἰδίᾳ μεταξὺ Κοραῆ, Κοδρικᾶ, Καταρτζῆ καὶ ἄλλων. Ὁ Κομμητᾶς, καταπολεμῶν πᾶσαν γλωσσικὴν ἀλλοίωσιν ἢ παραφθοράν, ἐκηρύχθη ὑπὲρ τῆς ἐπικρατήσεως τοῦ ἀρχαίου ἑλληνικοῦ λόγου.

Γράφει ὁ Σκουβαράς: « Ἀπὸ τὸ 1800 ποὺ τύπωσε ὁ Σιέφανος Κομμητᾶς τὸν “ Παιδαγωγὸν ” στὴ Βιέννη, ὑποστήριξε μὲ πάθος τὴ γλωσσικὴ θέση — τὴν ἰδίᾳ περίπου ποὺ εἶχε διατυπώσει ἄλλοτε ὁ Εὐγένιος Βούλγαρης: Σ’ ὅλα τὰ συγγράμματά μας πρέπει νὰ προτιμοῦμε τὴν ἀρχαία ἑλληνικὴ γλῶσσα· στὴν τελειότητά της μποροῦμε νὰ πλησιάσουμε, βελτιώνοντας βαθμιαῖα τὴ λαλουμένη. Ἡ βελτίωσις ὥστόσο δὲν πρέπει νὰ εἶναι αὐτοσκοπός, γιὰ τὴ δημιουργία ἐνὸς νέου τύπου ἑλληνικῆς — ὅπως ὑποστήριζε ὁ Κοραῆς — ἀλλὰ μεταβατικὰ καὶ προοδευτικὰ βήματα γιὰ νὰ φτάσουμε στὴν ἀρχαία γλῶσσα καὶ μάλιστα τὴν ἀττικὴν: « Ταῦτ’ οὖν ἐνθυμουμένους οὐκ ἀλόγως ἐδόκουν μομφῆς ἄξιοι εἶναι καὶ πολλῆς, ὅσοι τὴν Ἀττικὴν φωνὴν ἀφεῖναι διδάσκουσι, καὶ τὴν ἡμετέραν, ἣν τό γε νῦν ἔχον βαρβάρως προλέμεθα, βελτιῶσαι, οὐκ οἶδ’ ἦν τινα βελτίωσιν λέγοντες, παραινοῦσιν. Εἰ γάρ, τὸ παντὸς μορίου βαρβαροφώνου ἀπαλλάξαι καὶ τοῦ ἀπαρεμφάτου καὶ τοῦ μέλλοντος τὴν χρῆσιν εἰσαγαγεῖν, καὶ ἐν ὕφει ταπεινῷ ἐξενεγκεῖν τὰ λεγόμενα, ὥστε πᾶσι καὶ πεπαιδευμένοις καὶ ἀπαιδευτοῖς εὐξύνετα εἶναι, ξένων καὶ φωνῶν καὶ μορίων καὶ φράσεων βαρβαροφώνων ἀπηλλαγμένα, βελτίωσις, αὐτῆς καλεῖται, Ἑλλάς ἐστὶ φωνὴ ἐν ταπεινοτέρῳ τῷ ὕφει. Ὅθεν καὶ Γραμματικὴν καὶ Λεξικὰ αὐτῆς συντάξασθαι τῆς Ἑλληνικῆς φωνῆς ἀνάγκη. Τοῦτο δ’ ἐν εὐχερέστερον γένηται καὶ κατὰ τὸ εἶκός, ἀνάγκη τὴν Ἀττικὴν μανθάνειν καὶ γράφειν καὶ λέγειν, ὥς εἴρηται. Εἰ δ’ ἄλλο τι καλεῖται βελτίωσις, ἢ τις ἂν εἴη αὕτη, ἄλλος γινώτω τε καὶ εἰπάτω· ἡμῖν δὲ φθοράν μάλιστα καὶ βαρβαρισμὸν ἐπινοεῖν, οὐ βελτίωσιν τὸ τοιοῦτον καλεῖν ἐπέρχεται » (¹).

Μετὰ τοῦ συνδιασώτου αὐτοῦ Νεοφύτου Δούκα, ὁ Κομμητᾶς ἐπετέθη δριμύτατα καὶ κατὰ τῶν κοραϊστῶν καὶ κατὰ τῶν κοδρικιστῶν, τὰς δὲ βασικὰς γλωσσικὰς θεωρίας ἀναπτύσσει εἰς τὰ ποικίλα αὐτοῦ ἔργα, ὡς καὶ εἰς πολλὰς ἐπιστολάς, ἀπευθυνομένας πρὸς ὁμογενεῖς, ἀλλὰ καὶ πρὸς ξένους καὶ δὴ καὶ πρὸς τὸν Γερμανὸν φιλέλληνα Εἰρηναῖον Θεῖρσιον (²).

Παραλήπτῃς τῆς ἐκδιδομένης κατωτέρω ἐπιστολῆς εἶναι ὁ γνωστὸς διδάσκαλος τοῦ Γένους Κωνσταντῖνος Κούμας, γεννηθεὶς ἐν Λαρίσῃ τῷ 1777 καὶ ἀποθανὼν ἐν Τεργέστῃ τῷ 1836. Ἐδίδαξεν ἀπὸ ἡλικίας 21

(¹) Β. Σκουβαράς, Ἀνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ’ ἂν, σελ. 321.

(²) Κ. Σάθας, Νεοελληνικῆς Φιλολογίας Παράρτημα, Ἱστορία τοῦ ζητήματος τῆς Νεοελληνικῆς Γλώσσης, Ἐν Ἀθήναις 1870, σελ. 277-284.

μόλις ἐτῶν εἰς τὰ ἑλληνικὰ σχολεῖα Λαρίσης, Τσαριτσάνης καὶ Ἀμπελακίων, ἐν συνεχείᾳ δὲ μετέβη εἰς Βιέννην, ἐνθα παρηκολούθησε μαθήματα ἐν τῷ ἐκεῖσε Πανεπιστημίῳ. Τῷ 1809 ἱδρυσε τὸ «Φιλολογικὸν Γυμνάσιον» ἐν Σμύρνῃ, τῷ δὲ 1814, προσκληθεὶς ἐπιμόνως ὑπὸ τοῦ πατριάρχου, ἐδίδαξεν εἰς τὴν Μεγάλην τοῦ Γένους Σχολὴν ἑλληνικά, φιλοσοφίαν, μαθηματικά. Ἐπιστρέψας βραδύτερον εἰς Σμύρνην, ἐδίδαξεν ἐκεῖ μέχρι τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως, ὁπότε, ἀναγκασθεὶς νὰ ἐγκαταλίπη τὴν πόλιν ἐκείνην, ἐγκατεστάθη ἐν Τεργέστη, ἐνθα παρέμεινε μέχρι τοῦ θανάτου αὐτοῦ.

Συνέγραψεν ἱκανὰ ἔργα, κατὰ μέγα μέρος μεταφράσεις καὶ ἐρανίσματα· σημαντικώτερα εἶναι ἡ δωδεκάτομος «Ἱστορία τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων», ἐκδοθεῖσα τῷ 1832 ἐν Τεργέστη καὶ ἡ ἐν Βιέννῃ τὸ ἐπόμενον ἔτος ἐκδοθεῖσα «Ἑλληνικὴ Γραμματικὴ», πρὸς σχολικὴν χρῆσιν.

Ὁ Κούμας, ἀναμειχθεὶς εἰς τοὺς γλωσσικοὺς ἀγῶνας, ἐτάχθη ὑπὲρ τῶν θεωριῶν τοῦ Κοραῆ, τοῦ ὁποῦ ἀνεδείχθη ὁ πιστότερος καὶ φανατικώτερος ὁπαδὸς καί, ὡς ὁ ἴδιος λέγει περὶ ἑαυτοῦ, «κανεὶς ἴσως δὲν ἐσεβάσθη τοῦ ἀνδρὸς (δηλ. τοῦ Κοραῆ) τὰς γνώμας ὅσον ὁ Κούμας»⁽¹⁾.

Ὡς παρατηρεῖ ὁ Δημαρᾶς: «(Ὁ Κούμας) δὲν εἶναι σὲ θέσιν νὰ δημιουργήσῃ μόνος τοῦ καινούρια κατάστασις· ἀλλὰ ὅταν τοῦ ὑποδείξῃ κάποιος τὸ σωστό, τὸ ἀποδέχεται καὶ τὸ ἀκολουθεῖ μὲ πίστιν καὶ μὲ συνέπεια. Μέσα στὴν ὁμάδα τῶν ἀνθρώπων πού ἐδέχθησαν τὴν ἀκτινοβολίαν τοῦ Κοραῆ, δίκαιο εἶναι νὰ δώσουμε ἰσότιμην θέσιν στὴν κάπως ὥχρῃ, τὴν κάπως παθητικὴν μορφήν τοῦ Κούμα, δίπλα στὴν γενναίαν καὶ ἀδιάκοπον ἀνανεωμένην προσπάθειαν τοῦ Φαρμακίδου»⁽²⁾.

* * *

Ἡ ἐκδιδομένη ἐπιστολή καταλαμβάνει τὰ φύλλα 25^ο-32^ο τοῦ μνημονευθέντος κώδικος, σίρζεται ἐν καλῇ καταστάσει καὶ ἔχει γραφῇ εὐκρινῶς· φέρει ὁμῶς ἱκανὰς ἰδιοχείρους διορθώσεις ἐν τῷ κειμένῳ καὶ προσθήκας ἐν τῷ περιθωρίῳ. Ἡ ἐπιστολή δὲν ἀναφέρει προσφώνησιν τινα, γράμμασιν ὁμῶς τοῦ Κωνσταντίνου Σάθα ἐχαράχθη μεταγενεστέρως ἡ ἐπιγραφή «Περὶ γλώσσης. Ἐπιστολή Κομμητᾶ πρὸς Κούμαν, ἐκ Βιέννης». Ὅτι δὲ ἀπευθύνεται πρὸς τὸν Κούμαν πιστοποιεῖται κατὰ τρόπον ἀναμφισβήτητον ἐκ τοῦ περιεχομένου.

Δὲν ἀναγράφεται ἡμερομηνία ἀποστολῆς, οὐδ' ἄλλη τις ἐνδειξις, πλὴν ὅτι πρόκειται περὶ ἀπαντήσεως εἰς ἐπιστολὴν γραφεῖσαν τὴν 12ην Δεκεμ-

(1) Κ. Κούμας, *Ἱστορία τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων*, τόμ. IB', 1832, σελ. 587.

(2) Κ. Δημαρᾶς, *Ὁ Κοραῆς καὶ ἡ ἐποχὴ του*, Βασικὴ Βιβλιοθήκη, ἀριθ. 9, Ἀθῆναι 1958, σελ. 58.

βρίου· συνεπῶς ὁ Κομμητᾶς πρέπει νὰ ἔγραψε ταύτην πιθανῶς κατὰ Ἰανουάριον ἢ Φεβρουάριον τοῦ ἐπομένου ἔτους, ὅπερ ἐκ πλειόνων στοιχείων δύναται νὰ καθορισθῇ τὸ 1815:

α) Ὁ Κομμητᾶς, ἀναφερόμενος εἰς ἑαυτόν, γράφει (σελ. 9, στίχ. 13): « ἄνθρωπον ὑπὲρ ἑπταετίαν, ὡς οἶσθα, ἤδη κοπιῶντα », ἐπίσης δ' ἐν σελ. 11, στίχ. 21: « ἀλλὰ διὰ τοὺς ὑπὲρ αὐτοῦ μᾶλλον ἢ ἑπτὰ ἔτη καταναλωθέντας πόνους μισούμενος ». Ὡς γνωστόν, τῷ 1811 (15ην Μαρτίου), ὁ Κομμητᾶς, ἀγγέλλων τὴν ἐκδοσιν τῆς « Ἐγκυκλοπαιδείας » του, πληροφορεῖ ὅτι ἐκοπίασεν « ἤδη ὑπὲρ τριετίαν », δεδομένου δὲ ὅτι ἡ δημοσιευθεῖσα ἀνωτέρω εἰς τὸν Λόγιον Ἑρμῆν ἀγγελία θὰ ἐγράφη τελευτῶντος τοῦ 1810, ἢ ἐν τῇ ἐπιστολῇ ἀναγραφομένη ἑπταετία πρέπει νὰ ἀρχίζῃ τῷ 1807 καὶ νὰ λήγῃ τῷ 1814.

β) Ὁ Κομμητᾶς γράφει (σελ. 19, στίχ. 17 ἐπ.): « νῦν δὲ ἐκ τε τῆς ἀπαντήσεως πρὸς τὸ γράμμα μου καὶ ἐκ τῆς ἀπανταχόσε ἀποστολῆς » καὶ (σελ. 20, στίχ. 16 ἐπ.): « δέδεικται μοι ἱκανῶς ἐν τῇ πρὸς Κοραῆν ἐπιστολῇ μου, ἣν βέβαια ἀνέγνως ». Προφανῶς πρόκειται περὶ τῆς ὑπὸ τοῦ Κοραῆ πρὸς τὸν Κομμητᾶν ἀπευθυνθείσης τὴν 25ην Ὀκτωβρίου 1814 ⁽¹⁾ ἐπιστολῆς, εἰς ἣν ὁ τελευταῖος ἀπήντησε τὴν 9ην Νοεμβρίου τοῦ αὐτοῦ ἔτους ⁽²⁾.

γ) Ὡς προκύπτει ἐκ τῶν (ἐν σελ. 20, στίχ. 19 ἐπ.): « ὦν λοιπὸν καθηγητῆς σχολείου τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει » καὶ τῶν (ἐν σελ. 21, στίχ. 22 ἐπ.): « ὁ Θεὸς ηὐδόκησε νὰ εἶσαι διδάσκαλος κοινὸς τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει πατριαρχικῆς σχολῆς », ὁ Κομμητᾶς ἀναφέρεται εἰς τὴν ἐποχὴν καθ' ἣν ὁ Κούμας εὐρίσκετο εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν. Ἀκριβῶς δὲ εἰς τὴν πατριαρχικὴν σχολὴν οὗτος ἐδίδαξεν ἀπὸ 1ης Σεπτεμβρίου 1814 μέχρι τῶν ἀρχῶν Αὐγούστου 1815· ἐπομένως ἐντὸς τοῦ χρονικοῦ τούτου διαστήματος, καὶ δὴ καὶ μετὰ τὴν 12ην Δεκεμβρίου 1814 μέχρι Αὐγούστου 1815, πρέπει νὰ ἐγράφη ἡ ἀπάντησις τοῦ Κομμητᾶ.

δ) Ἐν σελ. 21, στίχ. 2 ἐπ.: « μὴ δ' εἴ τίς τι εἴποι περὶ τῆς ἐν τῇ Φυσικῇ σου, καὶν τῷ Ἀγάθωνι φράσεως, τοῦτο σὲ ταραττέτω », πρόκειται περὶ τῆς ὑπὸ τοῦ Κούμα ἐκ τῆς γερμανικῆς γλώσσης μεταφράσεως τοῦ ἔργου τοῦ Wieland Ἀγάθων, γενομένης ἐν Βιέννῃ τῷ 1814.

⁽¹⁾ Τὸ κείμενον τῆς ἐπιστολῆς τοῦ Κοραῆ πρὸς Κομμητᾶν τῆς 25ης Ὀκτωβρίου 1814 βλ. ἐν Κ. Δ η μ α ρ ᾱ, Ἐκλογὴ ἐπιστολῶν Ἀδαμαντίου Κοραῆ, Σχόλια καὶ ἐπιμέλεια, Ἀθῆναι 1952, σελ. 87-88.

⁽²⁾ Τὸ κείμενον τῆς ἀπαντήσεως τοῦ Κομμητᾶ πρὸς τὸν Κοραῆν τῆς 9ης Νοεμβρίου 1814 βλ. ἐν Β. Σ κ ο υ β α ρ ᾱ, Ἀνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἀν., σελ. 261 ἐπ.

Πάντα τὰ ἀνωτέρω πείθουν ὅτι ἡ μὲν 12η Δεκεμβρίου τῆς ἐπιστολῆς τοῦ Κούμα εἶναι τοῦ ἔτους 1814, ἡ δὲ ἐπιστολή τοῦ Κομμητᾶ ἐγράφη κατὰ Ἰανουάριον ἢ Φεβρουάριον τοῦ 1815.

Ὅσον ἀφορᾷ εἰς τὸ περιεχόμενον, ἡ ἐπιστολή ἀνήκει εἰς τὰ κείμενα τῆς ἐκκραγείσης μεταξὺ τῶν Ἑλλήνων λογίων τῶν πρώτων δεκαετιῶν τοῦ 19^{ου} αἰῶνος φιλολογικῆς διενέξεως. Θέμα αὐτῆς εἶναι τὸ γλωσσικὸν ζήτημα καὶ ἡ μεταξὺ κοραϊστῶν καὶ ἀντικοραϊστῶν σφοδρὰ πολεμική, ἣτις τὴν ἐποχὴν ἐκείνην εὐρίσκετο ἐν πλήρει ἀναπτύξει. Εἰς τὴν διαμάχην ταύτην ἀντίπαλοι τοῦ Κοραῆ ἦσαν ὁ Νεόφυτος Δούκας καὶ ὁ Παναγιώτης Κοδρικᾶς. Ὁ Κομμητᾶς ἐτάχθη ἀναφανδὸν ὑπὲρ τοῦ Δούκα καὶ κατέκρινε μετὰ σφοδρότητος τὰς θεωρίας καὶ τὰ συγγράμματα τοῦ Κοραῆ.

Ὡς παρατηρεῖ ὁ Δασκαλάκης: « Ἡ πάλη αὕτη τῶν τριῶν μερίδων, καλουμένων ὑπὸ τῶν ἀντιπάλων των “ Σχολαστικῶν ” ἢ “ Μακαρονιστῶν ”, “ Κοραϊστῶν ” ἢ “ Τρακαριστῶν ” καὶ “ χυδαϊστῶν ”, καθ’ ἡμέραν καθίστατο ὀξυτέρα, ἐκφεύγουσα τοῦ ἀρχικοῦ σκοποῦ της, ὁ ὁποῖος ἦτο ἡ ἀναζήτησις τῶν ὀρθοτέρων καὶ προσφορωτέρων μέσων παιδείας τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ καὶ ρίπτουσα τὸ ἔθνος εἰς παραζάλην ἀκάρπου διαμάχης, δὲν γνωρίζομεν ποῦ θὰ κατέληγεν, ἂν δὲν διεκόπτετο ἀποτόμως λόγῳ τῆς κηρύξεως τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως » (1).

Αἱ δύο κύριαι ἀντίπαλοι παρατάξεις (κοραϊσταὶ καὶ ἀντικοραϊσταὶ) προσπαθοῦν νὰ προσεταιρισθοῦν τοὺς ἀξιολογωτέρους τῶν Ἑλλήνων πρὸς τὸ μέρος αὐτῶν. Ὁ Κ. Κούμας – διακεκριμένος πλέον σχολάρχης τῆς πατριαρχικῆς σχολῆς – ἀποτελεῖ τὸ μῆλον τῆς ἐρίδος μεταξὺ τῶν ἀντιμαχομένων. Οὗτος ἔχει ὁμῶς ἐκδηλωθῇ ὑπὲρ τοῦ Κοραῆ. Διὰ τοῦτο, ἴσως καὶ τῇ παροτρύνσει τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου Κυρίλλου τοῦ ΣΤ’, ἐπιθυμῶν νὰ μεσολαβήσῃ ὑπὲρ συνδιαλλαγῆς τῶν διεστῶτων, γράφει πρὸς τὸν συμπατριώτην του Στέφανον Κομμητᾶν, μὲ ἀντικειμενικὸν σκοπὸν νὰ τὸν πείσῃ, ὥστε νὰ παύσῃ τὴν δριμυτάτην πολεμικήν, τὴν ὁποίαν ἀσκεῖ κατὰ τοῦ Κοραῆ.

Ὡς ἐπιχειρήματα ὁ Κούμας προσάγει: α) τὴν εἰλικρίνειαν τῶν αἰσθημάτων καὶ τὴν μακρὰν φιλίαν, β) τὸ ἀσύμφορον διὰ τὸν Κομμητᾶν τοιαύτης πολεμικῆς, διότι δὲν ἀρμόζει εἰς πεπαιδευμένους καὶ λογίους ἢ ἀγανάκτησις, ἢ ἀδιαλλαξία καὶ ἡ ἐριστικὴ διάθεσις, δεδομένου μάλιστα ὅτι ὁ Κοραῆς ἔχει πλέον ἐδραιωθῇ εἰς τὴν συνείδησιν τοῦ Γένους ὡς φιλογενὴς καὶ σοφώτατος καί, ἐπομένως, ἐκ τῆς ἀντιμετρήσεως θὰ ζημιωθῇ μᾶλλον αὐτὸς ὁ Κομμητᾶς.

(1) Ἀπ. Δασκαλάκης, Ὁ Ἀδαμάντιος Κοραῆς καὶ ἡ ἐλευθερία τῶν Ἑλλήνων, Ἀθῆναι 1965, σελ. 256-257.

Ἐξ ἀντιθέτου ὁ Κομμητᾶς: α) ὑποστηρίζει ὅτι αἱ τῶν φίλων συμβουλαὶ πρέπει νὰ στηρίζονται ἐπὶ τῶν πραγματικῶν γεγονότων καὶ νὰ εἶναι πειστικά, β) ὑπενθυμίζει τὰ ἐναντίον τῆς παρατάξεως αὐτοῦ γραφόμενα εἰς τὸν Λόγιον Ἑρμῆν καὶ εἰς τὰ προλεγόμενα διαφόρων ἔργων κοραϊστῶν συγγραφέων, γ) ψέγει τὸ γεγονὸς ὅτι ὁ ἐπιστολογράφος συνετάχθη καὶ οὗτος μετὰ τῶν κολάκων ὑμνητῶν τοῦ Κοραῆ, τῶν ἀποκαλούντων αὐτὸν « νέον Σωκράτην », δ) ὑπενθυμίζει τοὺς παρ' αὐτοῦ καταβληθέντας κόπους διὰ τὴν συγγραφὴν καὶ ἐκδοσιν ἐθνικῆς σημασίας ἔργων, ἄνευ βοηθείας τινός, ὡς ἡ τῶν Ζωσιμαδῶν ἐναντι τοῦ Κοραῆ, ε) ἀντιπαραθέτει πρὸς τὸν Κοραῆν τὸν Νεόφυτον Δούκαν, ς) κατηγορεῖ τὸν Κοραῆ, διότι τὸν συκοφαντεῖ δι' ἐπιστολῶν τοῦ ἀπευθυνομένων πρὸς διαφόρους φίλους καὶ ἰδιαιτέρως πρὸς τὸν οἰκουμενικὸν πατριάρχην καὶ ζ) προτρέπει τὸν Κούμαν νὰ ἐναγκαλισθῇ τὴν ἰδέαν τοῦ ἐξαρχαϊσμοῦ τῆς γλώσσης καὶ βεβαιοῖ ὅτι αὐτός, νεώτερος ὢν, ἐπιστήμων δὲ καὶ σχολάρχης τῆς μεγαλυτέρας σχολῆς τοῦ Ἑλληνισμοῦ, πέπρωται νὰ ἀναδειχθῇ ὁ πραγματικὸς « νέος Σωκράτης » τῆς ἀναγεννωμένης Ἑλλάδος.

Κατωτέρω ἐκδίδομεν τὸ κείμενον τῆς ἐπιστολῆς, συνοδεύοντες τοῦτο μετὰ τινων ἐπεξηγηματικῶν σημειώσεων ⁽¹⁾.

[Περὶ γλώσσης. Ἐπιστολὴ Κομμητᾶ πρὸς Κούμαν - ἐκ Βιέννης] ⁽²⁾

f. 25^c Τὸ ἀπὸ ιβ' Δεκεμβρίου τοῦ παρελθόντος ἔτους γράμμα σου ⁽³⁾ ἔλαβον καὶ ὑπερεχάρην, ὡς εἰκός, καὶ διότι οὐκ ἀπολείπει τῆς φιλίας, καὶ διότι

⁽¹⁾ Σιωπηρῶς προέβημεν εἰς τὴν διόρθωσιν ἀβλεψιῶν τινων γραφῆς ὡς καὶ τῆς στίξεως. Ὁλόκληρον τὸν κώδικα θέλομεν ἐκδώσει προσεχῶς.

⁽²⁾ Τὸ δημοσιευόμενον κείμενον εἶναι τὸ πρόχειρον τῆς ἐπιστολῆς, τὴν ὁποίαν ὁ Κομμητᾶς, καθαρογράφας, ἀπέστειλε πρὸς τὸν Κούμαν. Δὲν ἀναγράφεται τόπος ἀποστολῆς, ἡμερομηνία καὶ προσφωνήσις πρὸς τὸν παραλήπτην, οὐδὲ τὸ ὄνομα τοῦ ἀποστολέως. Διὰ χειρὸς Κ. Σάθα προσετέθη μεταγενέστερον ἐν περιθωρίῳ ἡ ἑνδειξις: « Περὶ γλώσσης - Ἐπιστολὴ Κομμητᾶ πρὸς Κούμαν, ἐκ Βιέννης ». Καὶ ὁ μὲν ἀποστολεὺς εὐχερῶς προκύπτει ἐκ τοῦ γραφικοῦ χαρακτῆρος τοῦ ἐπιστολογράφου, ὁ δὲ παραλήπτης ἐκ τοῦ περιεχομένου τῆς ἐπιστολῆς. Ἡ ἡμερομηνία δύναται νὰ καθορισθῇ, δι' οὗς λόγους ἐκτίθενται ἀνωτέρω, κατὰ προσέγγισιν, περὶ τὰς ἀρχὰς τοῦ ἔτους 1815, τόπος δὲ ἀποστολῆς πρέπει νὰ εἶναι ἡ Βιέννη, ἐνθα κατὰ τὴν ἐποχὴν ἐκείνην εὐρίσκετο ὁ Στέφανος Κομμητᾶς. Ἐν τῇ ἐπιστολῇ ταύτῃ, ὡς ἀνωτέρω ἐλέχθη, ὁ Κομμητᾶς καταφέρεται κατὰ τοῦ Κοραῆ, χρησιμοποιοῦν αὐστηροὺς ἐναντίον αὐτοῦ χαρακτηρισμοὺς καὶ κατηγορίας. Πολλοὶ τούτων εἶναι ἐπανάληψις φράσεων καὶ κρίσεων, τὰς ὁποίας ὁ Κομμητᾶς εἶχε διατυπώσει καὶ εἰς ἄλλα συγγράμματα ἢ ἐπιστολάς.

⁽³⁾ Ὁ Κούμας εἶχεν ἀποστείλει προφανῶς μακρὰν ἐπιστολὴν πρὸς τὸν Κομμητᾶν, ὑπὸ ἡμερομηνίαν 12ης Δεκεμβρίου (1814), κατακρίνων φιλικῶς τὴν κατὰ τοῦ Κοραῆ πολεμικὴν του καὶ προσπαθῶν νὰ πείσῃ αὐτὸν νὰ μεταβάλλῃ στάσιν.

παρρησιαστικώτερον συνεβούλευσας φίλῳ ἐπὶ τε τῇ παρρησίᾳ καὶ φιλίᾳ
πολλὰ χαίροντι καὶ τότε νομίζοντι τὸν φίλον ἀληθῆ, ὅτε παρρησιαστικώτερα
5 λέγει πρὸς αὐτὸν τὰ δόξαντα. Ὡς τοίνυν τοιοῦτον αἰ νόμιζέ με, φίλων
ἄριστε, καὶ λέγε παρρησιαστικώτατα πρὸς ἐμὲ τὸ δοκοῦν καὶ συμβούλευε,
καὶ ἔξεις με μᾶλλον φίλον· καὶ εἴ τι καὶ οὐ καταθύμιον ἔσται, τὸ μὲν λεγό-
μενον σκέψομαι καὶ ἀπαντήσω τὸν λόγον, τῷ δὲ φίλῳ χάριτας ὁμολογήσω
καὶ ἀληθῆ νομίσω φίλον ⁽¹⁾. Τοιοῦτον οὖν νομίζων καὶ σὲ πρὸς ἐμὲ εἶναι,
10 μηδὲν παθεῖν οἶομαι, ἐὰν μετὰ παρρησίας δικαιολογήσασθαι πειραθῶ
πρὸς ὅσα μοι ἔγραφες, καὶ τὴν ἐμὴν γνώμην εἰπεῖν πρὸς ἄνδρα φίλον καὶ
φιλόσοφον ἐλευθέρως.

Φρονίμου ἀνδρὸς νομίζω, φίλων ἄριστε, εἶναι τὸ πείθεσθαι εἰς τὰς
τῶν φίλων συμβουλὰς, ἀλλὰ καὶ εὐήθους μάλιστα, ἂν ἀπλῶς ὥς ἀπὸ φίλου
15 δέχεται ταύτας, χωρὶς νὰ ζητήσῃ καὶ λόγον καὶ νὰ ἐξετάσῃ, ἂν ὀρθῶς
ἔχωσιν ἢ μή· διότι οἱ φίλοι πολλάκις ἄκοντες ἐξαπατῶνται εἰς τὰς συμ-
βουλὰς. Ἴνα λοιπὸν καὶ ἐγὼ ἀποφύγω δικαίως τοῦ εὐήθους τὸν ἔλεγχον,
ἐξετάζω μετὰ λόγου ἕκαστα τῶν γεγραμμένων σοι ὧδε. Οὐδεὶς, φίλων
ἄριστε, τῶν ἀπάντων ἐστὶν ὁ ἀντιλέγων, ὅτι τὸ μὴ βαρυθυμεῖν εἰς τοὺς
20 κατατρεγμοὺς τῶν πόνων τοῦ ἐστὶν ἀγαθόν· ἀλλὰ βλέπω ὅτι ἡ ἀνθρωπεία
φύσις ὑπόκειται φύσει εἰς τὸ πάθος τοῦτο καὶ ἡ φιλοσοφία ἀδυνατεῖ νὰ
τὸ ἐμποδίσῃ, καὶ ἄλλος ἄλλως ἀποδεικνύει ἕκαστος τὴν βαρυθυμίαν του,
καθ' ὃν δύναται τρόπον· καὶ πολλοὶ μὲν τυχὸν δικαίως, οἱ σοφώτεροι δέ,
ὥς ἐπὶ τὸ πλεῖστον, καὶ ἀδίκως, ὥς ἐξ ὑπεροχῆς καταφρονοῦντες τῶν ἄλλων·
i. 25^v 25 καὶ νομίζω ὅτι μαρτυρίαν τούτου || καὶ ἀπόδειξιν οὐ ζητήσεις· εἰδεμή,
θεωρήσας τῶν νεωστὶ ἐκδοθέντων βιβλίων τὰ προλεγόμενα, τῶν παρὰ φι-
λοσόφων μάλιστα, καὶ τὸν Λόγιον Ἑρμῆν, εὐρήσεις πολλάς οὐ μόνον ὀρ-
γὰς καὶ βαρυθυμίας, ἀλλὰ κεραυνοὺς ὥς ἀπ' οὐρανόθεν ἐκ Διὸς ⁽²⁾ ἐνσκή-

24 ὥς ἐξ ὑπεροχῆς καταφρονοῦντες τῶν ἄλλων in marg. addidit cod.
25 post τούτου cancellavit δὲ cod.

(1) Ὁ Κομμητᾶς ἐν ἀρχῇ τῆς ἐπιστολῆς βεβαιοῖ τὸν Κούμαν ὅτι εἶναι πρόθυμος νὰ δεχθῇ συμβουλὰς καὶ ὑποδείξεις τῶν φίλων του, ἐφ' ὅσον εὐρίσκει ταύτας ὀρθὰς καὶ δικαίας, ἀδυνατεῖ ὁμῶς νὰ συμμορφωθῇ πρὸς αὐτάς, ὅταν ὑπαγορεύωνται ἄνευ ἐκτιμήσεως τῆς πραγματικότητος: « ἐγὼ — γράφει — δέχομαι μὲν μετὰ πολλῆς χαρᾶς τὰς μετὰ λόγου συμβουλὰς οὐ μόνον τῶν φίλων, ἀλλὰ καὶ παντὸς ἄλλου· ἀλλὰ πάλιν, ὅταν εὐρῶ αὐτάς μὴ μετὰ λόγου, δὲν νομίζω ἑμαυτὸν τοσοῦτον εὐήθη, ὥστε νὰ δέχωμαι ἀπλῶς πᾶν τὸ ὥς ἐξ ὑπεροχῆς λεγόμενον » (σελ. 58, στίχ. 73-77).

(2) Ὁ Κομμητᾶς ἐπανειλημμένως κατηγορεῖ τὸν Κοραῆν ὥς θεωροῦντα ἑαυτὸν ἰσότιμον πρὸς τὸν ὑπατον τῶν Ὀλυμπίων θεῶν. Βλ. ἐπίσης κατωτέρω (σελ. 58, στίχ. 54): « ὥς ἀπ' οὐρανόθεν ἀπὸ Διὸς θώκου ἐπαπειλεῖν » (σελ. 59, στίχ. 79): « ἂν δὲν ἐβλεπον τοὺς ἀπὸ μετεώρου κεραυνοὺς παρὰ τοῦ, ὥς μὲν σὺ λέγεις, Σωκράτους, ὥς δ' αὐτὸς φρονεῖ, Διὸς ».

πτοντας· καὶ μάλιστα παρ' ἀνδρῶν ἐν ἀνέσει τρεφομένων καὶ ἄλλων δαπα-
 30 νώντων εἰς τοὺς πόνους αὐτῶν· καὶ διὰ τοῦτο οὐδὲν μέλον αὐτοῖς εἰ πωλη-
 θήσονται ἢ μὴ τὰ ἐκδιδόμενα, μήτε δαπανήσασιν, μήτε διὰ τοῦτο χρεω-
 θεῖσιν, ἀλλὰ καὶ ἄδρὸν προσεπιλαβοῦσι μισθόν ⁽¹⁾. Ὅταν λοιπὸν ἡ ἀνθρω-
 πεία φύσις εἶναι τοιαύτη καὶ οἱ φιλόσοφοι ὑπόκεινται εἰς τοῦτο πολλάκις
 καὶ ἀδίκως, πῶς ἐγὼ πρέπει νὰ γένω τόσον εὐήθης καὶ ἡλίθιος, ὥστε
 35 νὰ μὴν αἰθάνωμαι τὴν κακίαν τῶν κάκιστ' ἀπολουμένων ἀνθρωπαρίων ⁽²⁾,
 οἵτινες ἐκ φθόγου καὶ ψυχῆς μοχθηρίας σύστασιν ⁽³⁾ ἐποιήσαντο οὐχὶ νὰ
 ἀντισταθῶσιν εἰς τὰς ἰδέας μου, ἀλλὰ νὰ ζημιώσωσιν ἀνθρώπον ὑπὲρ
 ἑπταετίαν, ὡς οἶσθα, ἤδη κοπιῶντα ⁽⁴⁾, στενοχωρούμενον πανταχόθεν, εἰς

32 *δταν* ex corr.

37 ante ἀντισταθῶσιν cancellavit na cod.

(¹) Ὁ Κομμητᾶς κατηγορεῖ τὸν Κοραῆν ὅτι τρόπον τινὰ ἐμπορεύεται τὴν ἐκ-
 δοσιν τῶν ἔργων του καὶ ὅτι σπεύδει νὰ ἐπωφεληθῇ προσφορῶν καὶ οἰκονομικῶν βοη-
 θημάτων φίλων καὶ ὑποστηρικτῶν του, ἐνῶ αὐτὸς διὰ τῶν ἰδίων καὶ μόνων δυνάμεων
 καὶ προσωπικῶν στερήσεων κατορθώνει νὰ ἐκδίδῃ τὰ ἔργα του, μὴ ἀποβλέπων εἰς
 συμφέροντα καὶ κέρδη. Τὰ αὐτὰ συμπληροῖ ἐπίσης ἐν σελ. 56 στίχ. 38 ἐπ.: « στενοχω-
 ρούμενον πανταχόθεν, εἰς τε τῶν πρὸς τὸ ζῆν ἀναγκαίων πορισμὸν καὶ εἰς εὐρεσί-
 ποθεν, ὧν στεροῦμαι εἰς ἐκδοσιν ». Βλ. καὶ κατωτέρω, σελ. 65, στίχ. 232 ἐπ.

(²) Διὰ τοὺς ποικίλους χαρακτηρισμοὺς, δι' ὧν ὁ Κομμητᾶς ὀνομάζει τὸν Κοραῆν
 καὶ τοὺς ὁπαδοὺς του, βλ. Β. Σ κ ο υ β α ρ ᾱ, 'Ανέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἀν.,
 σελ. 344-345. Εἰδικώτερον βλ. αὐτόθι σελ. 314, ἐνθα ὀνομάζει τὸν Ἀλέξανδρον Βασι-
 λείου: « κάκιστ' ἀπολούμενον ἀνθρωπάριον ».

(³) Ὁ Κομμητᾶς κατηγορεῖ τὸν Κοραῆν καὶ τοὺς ὁπαδοὺς του ὅτι συνέπτυξαν
 ἐναντίον του ὠργανωμένην ἀντίδρασιν βλ. καὶ σελ. 60, στίχ. 97: « πᾶν δεινὸν πάσχων
 ἐκ τοσαύτης παρασκευῆς καὶ φατρίας ».

(⁴) Διὰ τὰς προσγενομένας ζημίας εἰς τὸν Κομμητᾶν ὑπὸ τῶν κοραϊστῶν βλ.
 Β. Σ κ ο υ β α ρ ᾱ, 'Ανέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἀν., σελ. 264, ἐνθα εἰς
 ἐπιστολὴν τοῦ Κομμητᾶ πρὸς τὸν Κοραῆν ἀναγράφονται τὰ αὐτὰ περίπου: « Οἱ δ' ἐν
 Βουκουρεστίῳ τὰ σὰ φρονοῦντες καὶ χεῖρον ἔτι χαλεπαίνουσι βοῶντες, πηδῶντες,
 ἀπειλοῦντες, ζημιοῦντες τὸ δυνατόν αὐτοῖς καὶ τίνος τῶν θηρίων οὐκ ἀγριώτερον κι-
 νούμενοι καὶ παντοίῳ τρόπῳ πειρώμενοι τοὺς ἐμοὺς ὑπὲρ ἑπταετίαν πόνους ὑπὲρ τοῦ
 ἑλληνικοῦ πανταχόθεν ἀποκλείειν. Ἀλλὰ τοὺς τοιούτους χαίρειν ἑῶντες ὡς μήτε σε
 ἀξίως τιμῶντας, μητ' ἐμὲ βλάψαι, ὡς αὐτῶν ἡ προαίρεσις, δυναμένους· μηδὲ φοβούμενον
 αὐτῶν τὴν βλάβην ». Συγγενῇ πρὸς τὰ ἀνωτέρω εἶναι ὅσα ὁ Κομμητᾶς ἐπαναλαμβάνει
 ἐν τῷ « Λόγῳ στηλιτευτικῷ κατὰ τῆς αἰρέσεως τῶν κοραϊστῶν »: « Ἐτυπώθη βιβλίον
 πάντων ἄριστον πρὸς διδαγὴν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης (ἐννοεῖ τὸν Παιδαγωγόν). Διὰ
 νὰ ἐμποδισθῇ αὐτὸ τὸ καλόν, ἐπανεστάτησαν πολλοί, καὶ ἄλλοι ἐτύπωσαν ἄθλια τινα
 παραμαζώματα, ἄλλοι δὲ κατεσπάραττον αὐτὸ καὶ τὸν πονήσαντα διαφόρως, ὁ δὲ
 ὑπασπιστὴς τοῦ αἰρεσιάρχου, ἀφ' οὗ δὲν ἐμπόδισαν αὐτὸν ἀπὸ τὴν ἑλὴν ἐκδοσιν καὶ
 ἐπιθυμοῦντες μετὰ τὴν ἐκδοσιν, ὡς πραγματευτῆς ἐδιωρίσθη νὰ ἀγοράσῃ τινὰ σώματα,
 καὶ εὐθὺς ἐμήνυσε τὸν ἐκδότην νὰ τῷ στείλῃ, ἀναγνοὺς δὲ τὰς κατὰ τῆς φατρίας ἐπιστά-
 σεις. μετέγνων, νομίζων ὅτι βιάσει τὸν ἄνδρα ὑπὲρ ἀργυριδίου νὰ προσκυνήσῃ τὴν εἰκόνα
 τὴν βορβορώδη τοῦ αἰρεσιάρχου. Ἀλλ' ὁ μὲν ἔμεινε δεικνύων τὴν ἑαυτοῦ ἐμφυτον μο-

τε τῶν πρὸς τὸ ζῆν ἀναγκαίων πορισμὸν καὶ εἰς εὐρεσίην ποθεν, ὧν στεροῦμαι
 40 εἰς ἔκδοσιν, καὶ τὰ μὲν αὐτῶν παρακλήσεσι θερμαῖς καὶ δεήσεσιν ἱκετικαῖς
 κτώμενον, τὰ δὲ καὶ χρεωστοῦντα; Καὶ ταῦτα πάντα διὰ τί; Ἵνα δυνηθῶ
 νὰ φέρω εἰς τέλος ἔργον, ὅπερ καὶ ἐγὼ ἐνόμισα, καὶ παρὰ πολλῶν ἤκουσα
 καλῶν κἀγαθῶν, ὡς τὸ ἀναγκαιότατον πάντων ἐστὶ πρὸς ὠφέλειαν· ἐγὼ
 λέγω, ὧ δια ταῦτα ἔδει συναγανακτεῖν πάντα Ἕλληνα, καὶ φίλον
 45 καὶ ἐχθρόν, πρὸς το δίκαιον τοῦ πράγματος ἀφορῶντα, πρέπει, λέγει
 ὁ φίλος Κούμας, νὰ νομίζω ἀνάξιον ἑμαντοῦ τὴν ἀγανάκτησιν εἰς το-
 σαύτας καὶ τοιαύτας συστάσεις καὶ καταδρομὰς καὶ νὰ σιωπῶ· καὶ
 εἰς μὲν τοὺς σοφοὺς, οὓς καὶ Σωκράτας τοῦ αἰῶνος ⁽¹⁾ τινὲς οὐκ ὀκνοῦσι
 καλεῖν, τὸ καταφέρεισθαι παντὸς πεπαιδευμένου τοῦ ἔθνους, τὸ ἐπιχειρεῖν
 ε. 26· 50 κωλύειν τὸν Ἕλληνα κάλαμον, τὸ ὀνομάζειν αὐτὸν || μόνον φιλόσοφον
 καὶ πάντας τοὺς εἰς τὰ αὐτοῦ ἐναντιούμενους ἀντιφιλοσόφους καλεῖν,
 ὡς ἀντιφερομένους εἰς αὐτὴν δὴ τὴν φιλοσοφίαν αὐτόν ⁽²⁾· τοῖς τοιού-

χθέρῳ, ὁ δὲ συγγραφεὺς, οὐ πρὸς ἀργύριον τεθηπὼς κατέπτυσεν αὐτοῦ τὸ ἀχρεῖον καὶ μοῦ-
 τρον καὶ ψυχὴν». (B. Σκ ο υ β α ρ ᾱ, Ἐκδότα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἀν., σελ. 294).

(1) Ὁ Κομμητᾶς εἰρωνεύεται τὸν Κούμαν, διότι ὁ τελευταῖος ἀπεκάλει τὸν
 Κοραῆν « Σωκράτην τοῦ αἰῶνος » (βλ. καὶ κατωτέρω πολλάκις). Περὶ τοῦ χαρακτη-
 ρισμοῦ « Σωκράτης τοῦ αἰῶνος μας » βλ. Κ. Κ ο ὑ μ α, Ἱστορία τῶν ἀνθρωπίνων
 πράξεων, IB', ἐνθ' ἀν., σελ. 582.

(2) Συγγενῇ γράφει ὁ Κομμητᾶς καὶ ἐν τῷ « Λόγῳ στηλιτευτικῷ κατὰ τῆς αἵρέ-
 σεως τῶν κοραϊστῶν »: « Λοιπὸν βλέπετε μήπως τις ψευδοφιλόσοφος, προφέρων συνε-
 χῶς τὸ ὄνομα τῆς φιλοσοφίας ὡς κενὴν ἀπάτην σὰς ἀπατήσῃ, μεταχειριζόμενος τὸ ὄνομα
 τοῦτο ὡς δέλεαρ τῆς ἀπάτης. Βλέπετε ὅτι ὁ ἀληθὴς φιλόσοφος πράττει τὰ τῆς φιλοσο-
 φίας. Δὲν προφέρει συνεχῶς τὸ ὄνομα διὰ νὰ τρομάξῃ τοὺς ἀκούοντας, ἀλλὰ διδάσκει τὸ
 πρᾶγμα, καὶ τότε μαθαίνει ὁ μαθητὴς ὅτι ἐγένετο φιλόσοφος, ὅταν τῇ ἀληθείᾳ γένηται
 τοιοῦτος. Ὁ δὲ ψευδοφιλόσοφος, διὰ νὰ συστήσῃ τὰς ἀπάτας του, προφέρει εἰς πᾶσαν
 στιγμὴν τὴν φιλοσοφίαν· καὶ νομίζει μὲ τὴν λέξιν ὅτι θέλει τρομάξῃ καὶ τοὺς ἀληθεῖς
 φιλοσόφους, καὶ μάλιστα, ὅταν ὀνομάξῃ αὐτοὺς ἀντιφιλοσόφους, τότε νομίζει ὅτι διεγεί-
 ρει τοὺς λαοὺς ὅλους κατ' αὐτῶν, καὶ ἐκτελεῖ αὐτοῦ τὸν σκοπὸν » (B. Σκ ο υ β α ρ ᾱ,
 Ἐκδότα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἀν., σελ. 285). Καὶ κατωτέρω: « Καὶ εἰς ὅλα
 αὐτοῦ τὰ αὐτοσχεδιάσματα (ὁ Κοραῆς) εἰς τί κατεγίνετο; Εἰς τὸ νὰ λέγῃ ἑαυτὸν μὲν
 φιλόσοφον, τοὺς δὲ λοιποὺς πεπαιδευμένους τοῦ ἔθνους, ὅσοι ἐγνώριζον αὐτοῦ τὴν προ-
 δοσίαν, νὰ ὀνομάξῃ ἀντιφιλοσόφους καὶ σχολαστικούς· καὶ μὲ τοῦτον τὸν τρόπον νὰ
 καταπροδοθῇ πᾶσα ἡ Ἑλλάς » (B. Σκ ο υ β α ρ ᾱ, Ἐκδότα ἀντικοραϊκὰ κείμενα,
 ἐνθ' ἀν., σελ. 304). Καὶ περαιτέρω: « Ὁ δὲ αἰρεσιάρχης, ὡς ἀπ' οὐρανοῦ ὀνομάζει
 αὐτὸν φιλόσοφον, καὶ λέγει ὅτι, ἂν δὲν πάσῃ καταφερόμενος τῆς φιλοσοφίας, ἑαυτὸν
 καὶ τὰ ἴδια αὐτοῦ αὐτοσχεδιάσματα ὀνομάζων φιλοσοφίαν, θέλει φανερωθῇ τὸ ὄνομα
 του (ἐννοεῖ τὸν Δούκαν) . . . Τοσοῦτον ἡ ἀναισχυντία ἐγένετο εἰς αὐτοὺς φυσικὸν ἰδίωμα,
 ὥστε τοὺς αἰσχυνομένους, ἂν τι ψευσθῶσι, νομίζουσιν ἀντιφιλοσόφους· καὶ μόνους τού-
 τους νομίζουσι φιλοσόφους, ὅσοι εἶναι καθαρῶς ἐνδεδυμένοι τὴν ἀναισχυντίαν· καὶ
 μόνην γνωρίζουσι φιλοσοφίαν τὴν ἀναισχυντίαν » (B. Σκ ο υ β α ρ ᾱ, Ἐκδότα
 ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἀν., σελ. 312).

τοῖς ἔξεστιν ἀγανακτεῖν, βαρυθυμεῖν καὶ πάντα λέγειν καὶ πράττειν, καὶ τέως ὥς ἀπ' οὐρανόθεν ἀπὸ Διὸς θώκου ἐπαπειλεῖν: θ έ λ ε ι
 55 φ α ν ε ρ ω θ ῆ ν τὸ ὄνομά του ⁽¹⁾, ἂν δὲν παύσῃ ὁ ἀντιφιλόσοφος οὗτος καταπολεμῶν τὴν φιλοσοφίαν· εἰς τοὺς τοιούτους λέγω ταῦτα καὶ εἰς τοὺς ὁπαδοὺς αὐτῶν τὸ κατασπαράττειν, οἷα τίγρεις καὶ λέοντας καὶ παρδάλεις ⁽²⁾, ἐπιπηδῶντας εἰς τοὺς ἐπιθυμοῦντας λόγῳ, ἵνα ἀποκαλυφθῇ τὸ ἀληθές καὶ ὑπερασπιζομένους τὸ καταπολεμούμενον ἀγαθόν, ὃ μόνον
 60 κατελείφθῃ εἰς τὴν Ἑλλάδα ⁽³⁾, τ' ἄλλα πάντα ἀφελοῦσης τῆς τύχης, εἶναι ἀρετὴ καὶ δόξα ἀθάνατος, καὶ οὐδεὶς οὐδὲν λέγει, ἀλλὰ μᾶλλον θαυμάζει αὐτὰ ὥς σοφῶν καὶ τεθηπῶς κέχνηεν ἐπ' αὐτοῖς· μόνον δὲ εἰς ἐμέ, τὸν δικαίως ὀργιζόμενον, λέγει ὁ φίλος Κούμας, συμβουλεύων με ὥς φίλος, ὅτι δὲν κάμουςι τιμὴν αἱ ἀγανακτήσεις καὶ πρὸς τούτοις μὲ βλάπτουσι, καὶ
 65 δὲν τὸ γνωρίζω. Καὶ εἰς μὲν ἐκείνων τὰ ἐντόσθια ἡ σπουδὴ ἔκαμε μεγίστην βελτίωσιν, μόνον δὲ εἰς τὰ ἐμὰ λέγουσιν οἱ ἀγοραῖοι ἄνθρωποι ὅτι δὲν ἔκαμε κᾶμμίαν βελτίωσιν. Ἄλλ' οἱ φίλοι, οὗς ἐγὼ μάλιστα σέβομαι καὶ τιμῶ καὶ τὰς συμβουλὰς αὐτῶν ὥς θεῖα νομίζω λόγια, φαίνεται ὅτι τὸ μὲν κάρφος τὸ ἐν τῷ ἐμῷ ὀφθαλμῷ περιεργότατα βλέπουνσι, τὰς δὲ τοσαύτας
 70 καὶ τηλικαύτας δοκοὺς ⁽⁴⁾ ἐκόντες παραβλέπουσιν· ὅθεν καὶ τὴν ἐμὴν βαρυθυμίαν οὕτως ἀπλῶς καταδικάζουσι, χωρὶς κᾶν νὰ ἐξετάσωσιν, ἂν ἔχω δίκαιον ἢ μή, καὶ νὰ ἀποδείξωσι τὸ ἄδικον, ἵνα ἴδωσιν, ἂν ἐγὼ πείθωμαι εἰς τὸν λόγον ἢ μή. Ἄλλ' ἴσθι, φίλων ἄριστε, ὅτι ἐγὼ δέχομαι μὲν μετὰ πολλῆς χαρᾶς τὰς μετὰ λόγου συμβουλὰς οὐ μόνον τῶν φίλων,
 1. 26^v 75 ἀλλὰ καὶ παντός ἄλλου· ἀλλὰ πά||λιν, ὅταν εὖρω αὐτὰς μὴ μετὰ λόγου, δὲν νομίζω ἐμαυτὸν τοσοῦτον εὐήθη, ὥστε νὰ δέχωμαι ἀπλῶς πᾶν τὸ ὥς

54 ἀπ' οὐρανόθεν ex corr. 68 primum λόγους post cancellavit et συμβουλὰς s.l. scripsit cod. ὥς ex corr. 73 τὸν ex corr. 74 μὲν s.l. 76 ὥστε in marg. addidit cod.

(1) Ὁ Κομμητᾶς ὑποδηλοῖ τὴν ὑπὸ τοῦ Κοραῆ (Προλεγόμενα εἰς τὸν Α' τόμον Παραλλήλων Βίων τοῦ Πλουτάρχου) διατυπωθεῖσαν κατὰ τοῦ Δούκα ἀπειλήν: «Μ' ἔτυχε πρὸ μηνῶν ὀλίγων νὰ ἴδω παλαιὸν σύγγραμμα ἐκδεδομένον ἀπὸ ἀντιφιλόσοφον τοῦ ὁποίου τὸνομα θέλει φανερωθῇ, ἂν δὲν παύσῃ νὰ συκοφαντῇ τὴν Φιλοσοφίαν».

(2) Τὰ αὐτὰ περίπου γράφονται καὶ ἐν τῷ «Λόγῳ στηλιτευτικῷ κατὰ τῆς αἰρέσεως τῶν κοραϊστῶν» (B. Σ κ ο υ β α ρ ᾱ, Ἀνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἀν., σελ. 312): «οἱ μὲν ὁπαδοὶ αὐτοῦ ἄρχισαν ὥς λύκοι ὀρυόμενοι κατ' αὐτοῦ (δηλ. τοῦ Δούκα), καὶ παρδάλεις βρυχώμεναι, καὶ μόνον δὲν κατεξέσχισαν τὸν ἄνδρα».

(3) Ὁ Κομμητᾶς ὥς «τὸ καταπολεμούμενον ἀγαθόν, ὃ μόνον κατελείφθῃ εἰς τὴν Ἑλλάδα» ἐννοεῖ τὴν ἐλληνικὴν γλῶσσαν. Συγγενῇ πρὸς τὰ ἀνωτέρω ἀναγράφονται καὶ ἐν «Λόγῳ στηλιτευτικῷ κατὰ τῆς αἰρέσεως τῶν κοραϊστῶν» (B. Σ κ ο υ β α ρ ᾱ, Ἀνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἀν., σελ. 277, 292, 299, 307 κλπ.).

(4) Βλ. Ματθ., 7,4-5.

ἐξ ὑπεροχῆς λεγόμενον ⁽¹⁾· μήτε νομίζω ὅτι οἱ φίλοι τοσαύτην ἄνοιαν καταγινώσκουσί μου. Οὕτω, λοιπόν, φίλων ἄριστε, εἶχές με· ἂν εὐπειθέστατον εἰς τὰς φιλικωτάτας σου συμβουλὰς, ἂν δὲν ἔβλεπον τοὺς ὥς ἀπὸ μετεώρου κεραυνοὺς παρὰ τοῦ, ὥς μὲν σὺ λέγεις, Σωκράτους ⁽²⁾, ὥς δ' αὐτὸς φρονεῖ, Διὸς καί, ὥς πάντες οἱ ἐκεῖθεν ἐρχόμενοι λέγουσι, Τίμωνος ⁽³⁾· ἂν δὲν ἀνεγίνωσκον τὰς ἀνωνύμους ἐπιστολὰς καὶ τᾶλλα ληστρικὰ μᾶλλον ἢ ἀνθρώπινα καμώματα ⁽⁴⁾, εἰς τὰ ὅποια ἐγώ, φιλοσοφῶν τὰ πάντα τῶν ἀνθρώπων, ἀδιαφόρησα· ἂν δὲν ἔβλεπον τὸν Λόγιον Ἑρμῆν, μετὰ τρίμηνον παῦσιν, 85 γεναίως ἀναλαβόντα μάχας ἐν ὑποθέσεσιν οὐκ ἀληθέσιν ⁽⁵⁾, ἵνα δείξῃ τοῖς πᾶσι τὴν πολλὴν αὐτοῦ βαρυθυμίαν· ἂν, λέγω, δὲν ἔβλεπον ταῦτα πάντα τὰ ὑπὲρ ἀνθρώπων καὶ Σωκρατικά παραδείγματα, ἔλεγον ὅτι ὁ φίλος Κούμας ἔχει δίκαιον νὰ συμβουλευῇ καὶ νὰ ἐπιπλήττῃ ἐμὲ τὸν φίλον αὐτοῦ Κομμητᾶν, ἀναξίως ἐμαντοῦ βαρυθυμήσαντα. Ὅποτε δὲ ἐκεῖνοι καταπο- 90 λεμηθέντες εἰς δοξασίας, μόνον μετὰ λόγου εἰς τὰς ὁποίας συμβαίνουν καὶ παρὰ λόγον ἀνθρωπίνας οὔσας, καὶ διὰ τοῦτο οὐδὲν παράδοξον φαίνεται, ἂν, ὥς βλαπτικαὶ νομιζόμεναι τῷ ἔθνει παντί, καταπολεμῶνται, ἐπειδὴ

77 ὅτι ex corr. 91 παρὰ λόγον: παράλογον cod. διὰ τοῦτο in marg. addidit cod.

(1) Βλ. ἀνωτέρω, σελ. 50, σημ. 1.

(2) Ὁ Κομμητᾶς ψέγει τὸν Κούμαν, ὅστις ὀνομάζει τὸν Κοραῆν « Σωκράτην τοῦ αἰῶνος »· βλ. ἀνωτέρω σελ. 57, σημ. 1.

(3) Βλ. καὶ κατωτέρω, σελ. 66, στίχ. 264: « οἱ ἐκεῖθεν ἐρχόμενοι καλοῦσιν αὐτὸν Τίμωνα ».

(4) Παραλλήλους σχέψεις διατυπώνει ὁ Κομμητᾶς καὶ ἐν τῷ « Λόγῳ στηλιτευτικῷ κατὰ τῆς αἰρέσεως τῶν κοραϊστῶν »: « Μεταχειρίζεται (ὁ Κοραῆς) πρᾶγμα παντὸς ἀτιμοτάτου ἀνθρωπαρίου ἀτιμότατον, ἐφευρίσκει τρόπον, ὅστις ὑπερβαίνει πᾶν εἶδος προδοσίας, ἀρνεῖται τὸ ἔθνος τὸ ἴδιον καὶ τὸ ὄνομα τὸ ἴδιον » (B. Σκουβαρᾶ, Ἀνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἀν., σελ. 297· βλ. ἐπίσης αὐτόθι, σελ. 350).

(5) Τὰ αὐτὰ περίπου ἐπαναλαμβάνει ὁ Κομμητᾶς καὶ ἐν τῷ « Λόγῳ στηλιτευτικῷ κατὰ τῆς αἰρέσεως τῶν κοραϊστῶν »: « Μ' ὅλον τοῦτο, ἀφ' οὗ ὁ Μισοπόνηρος Φρενοπολίτης αἰρεσιάρχης (δηλ. ὁ Κοραῆς) ἐξέδωκε τὴν ἐπιστολὴν τὴν κατὰ Νεοφύτου τοῦ Δούκα, καὶ ψοφῆσας πρότερον, εὐθὺς ὁ ἀλογώτατος Ἑρμῆς ἐν τοιοῦτον πολῦτιμον πετράδι, δὲν ἠθέλησε νὰ ἀφήσῃ χωρὶς νὰ τὸ κηρύξῃ, ἀλλ' εὐθὺς ἀναστὰς διελάλησεν αὐτό, διὰ νὰ συμβοηθῇ τὸ δυνατόν αὐτῷ εἰς τὴν πτώσιν τῆς ἐλληνικῆς δόξης, καὶ εὐθὺς καὶ ἀπεφύσησε τὸ ψυχάριον πάλιν. Καὶ ταῦτα πάντα εὗρίσκει ἕκαστος ὁ βουλόμενος, ὅταν εὐκαιρῇ καὶ θέλῃ νὰ διασκεδάξῃ τὸν καιρὸν, καὶ νὰ γυρίξῃ φύλλα τοῦ Λογίου Ἑρμοῦ » (B. Σκουβαρᾶ, Ἀνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἀν., σελ. 301). Βλ. ἐπίσης παρατηρήσεις Σκουβαρᾶ (αὐτόθι, σελ. 353): « (Ὁ Κομμητᾶς) ἐννοεῖ τὸν Λόγιον Ἑρμῆν τοῦ 1815, ποὺ κυκλοφόρησε μόνον σ' ἓνα φυλλάδιο καὶ σταμάτησε τὴν ἐκδόσιν του. Σ' αὐτὸ τὸ φυλλάδιο ξανατυπώθηκε ἡ « Ἀπάντησις Γερμανοῦ τινος εἰς τὴν τοῦ Ν. Δούκα πρὸς τοὺς Σοφοὺς τῆς Εὐρώπης Ἐπισκοπὴν ».

τοῦτον τὸν τρόπον ἔστιν εὐρεῖν καὶ τὸ βέλτιον· ὁπότε, λέγω, οὔτοι οὕτω
 δυσφοροῦσι κατὰ τῶν ἀναιρούντων λόγῳ τὰς ἑαυτῶν δοξασίας, ἐγώ, οὐκ
 95 εἰς δοξασίας πολεμούμενος, οὐχ ὅτι ἐχρησάμην βλαβερῶ τινι εἰς τὸ γένος
 φθονοῦμενος, ἀλλὰ διὰ τοὺς ὑπὲρ αὐτοῦ μᾶλλον ἢ ἑπτὰ ἔτη καταναλωθέν-
 f. 27^r τας || πόρους ⁽¹⁾ μισούμενος, κατατρεχόμενος, ζημιούμενος, πᾶν δεινὸν πά-
 σχων ἐκ τοσαύτης παρασκευῆς καὶ φατρίας, μονονουχὶ ξύλοις καὶ μαχαί-
 ραις κατ' ἐμοῦ φερομένης καὶ τῶν ἀγριωτάτων θηρίων ⁽²⁾ ὠμότερα διατι-
 100 θέναι με προθυμουμένης, ἐγώ, τοσαῦτα καὶ τοιαῦτα δίκαια ἔχων βαρυ-
 θυμίας καὶ ἀγανακτήσεως, δὲν κάμω τιμὴν ἑμαντοῦ βαρυθυμῶν, καὶ βλάπτω
 ἑμαντὸν καὶ δὲν τὸ καταλαμβάνω. "Εστω· ἀλλ' ἀγνοεῖς, φίλων ἄριστε, ὅτι
 τὰ τοιαῦτα ἐκτρώματα τῆς φύσεως ⁽³⁾, ἂν σιωπήσης, καταπατοῦσί σε καὶ
 καταφρονοῦσί σου ἀνθαδέστατα· διότι νομίζουσιν ὅτι διὰ τῆς ἀνθαδείας
 105 αὐτῶν καταβαλοῦσι πᾶσαν ἀρετήν, ἐὰν ὁ δίκαιον ἔχων μὴ ὀργίζεται κατ' αὐ-
 τῶν καὶ μὴ καταφρονῇ αὐτῶν τὴν κακίαν καὶ ἀμαθίαν· διότι καὶ ὁ Σωκράτης
 αὐτὸς ὑπέφερε μὲν τὴν κακίαν τῆς Ξανθίππης, ἀλλ' ἐξήλεγχε τὴν ἀμαθίαν
 καὶ οἴησιν οὐ μόνον τῶν οἰομένων εἶναι τι καὶ μηδὲν ὄντων, ἀλλὰ καὶ τῶν
 μεγάλα τινὰ φρονούντων καὶ ὑπεροπτικῶν. Ταῦτα λοιπὸν λογιζόμενος, φίλων
 110 ἄριστε, κρίνον ἐν εἰλικρινεῖ συνειδότι καὶ εἶπέ ἂν ἔχω δίκαιον. Ἰδὲ καὶ τὴν
 εἶδῃσιν τοῦ Θ. ⁽⁴⁾ καὶ εὐρήσεις τὴν ἐμὴν ἀγανάκτησιν οὐχὶ διὰ τὰ ἐκδι-
 δόμενα παραμαζώματα, διότι δὲν φοβεῖται ἡ θάλασσα ἀπὸ χαραδραῖα
 ὕδατα, ἀλλὰ διὰ τὴν μοχθηρίαν καὶ ῥυπαρίαν τοῦ κινάδους, ἐν ᾧ μάλιστα
 ἤξεύρω πειραθεῖς ὄλον κακίαν ὄντα καὶ ἀμαθίαν· καὶ τὸ ἐκείνου φέρσιμον
 115 μίσει, δικαιολόγει δὲ τὴν ἐμὴν δικαίαν ἀγανάκτησιν, καὶ συναγανάκτει
 ἄδικα πάσχοντι. Καὶ καλῶς μὲν ἐποίησας μὴ εἰπὼν τὰ ὀνόματα τῶν συναι-
 νεσάντων· ἐπειδὴ μοὶ εἶναι γνωστὴ καὶ ἐκείνων ἡ ἀχρειότης καὶ κακία·
 οὐ καλῶς δὲ ποιεῖς ἐκείνων μὲν ἀποδεχόμενος τὴν κακίαν, παρ' ἐμοῦ δὲ
 μόνον ἀπαιτῶν στωϊκὴν ἀπάθειαν. Εἰ δ' εἰδὼς τὴν ἐμὴν εἰλικρίνειαν τοῦτο
 f. 27^v 120 ποι||εῖς, δίκαια μὲν ποιεῖς καὶ εὐγνωμόνως δέχομαί σου τὴν περὶ ἐμὲ γνώ-

102 καὶ ex corr. 108 οὐ μόνον in marg. addidit cod. 111 εὐρήσεις
 ex corr. 115 καὶ συναγανάκτει ἄδικα πάσχοντι in marg. addidit cod.

(¹) Βλ. ἀνωτέρω εἰσαγωγὴν, σελ. 52.

(²) Βλ. ἀνωτέρω σελ. 56, σημ. 4.

(³) Τὸν αὐτὸν ἀκριβῶς χαρακτηρισμὸν χρησιμοποεῖ ὁ Κομμητᾶς καὶ ἐν τῷ
 «Λόγῳ στηλιτευτικῷ κατὰ τῆς αἰρέσεως κοραϊστῶν»: «να πατῇ τὴν γῆν ἐν τοιοῦτον
 ἐκτρώμα τῆς φύσεως».

(⁴) Ὑπὸ τὸ ἀρχικὸν γράμμα Θ. ὁ Κομμητᾶς ὑποδηλοῖ ἐν τῷ σημείῳ τούτῳ καὶ
 κατωτέρω τὸν Θεόκλητον Φαρμακίδην, ἀναλαμβάντα τὴν ἐκδοσιν τοῦ Λογίου Ἑρμοῦ
 τῷ 1813, ἐγκαταλιπόντος τοῦ Γαζῆ τὴν Βιέννην (βλ. καὶ Λόγιον Ἑρμῆν, 1813,
 σελ. 248).

μην· ἔδει ὁμῶς προσθεῖναι τῇ συμβουλῇ τὸ μὴ μιμηθῆναι με τὰ αἴσχη
ἐκεῖνα τῆς Ἑλλάδος, διότι τοῦτον τὸν τρόπον ἐξηλείφετο καὶ ἡ παραμικρὰ
ὑπόνοια τῆς ἐμῆς εὐηθείας. Καὶ περὶ μὲν τούτων ταῦτα, περὶ δὲ τοῦ Δούκα
λέγω ὅτι, ἂν τι ἐκεῖνος εἶπε κατὰ σοῦ ἢ σὺ κατ' αὐτοῦ, ἐγὼ εἰς ταῦτα δὲν
125 ἀνακατώνομαι, διότι μήτε θέλω, ὀνομάζων τινὰ Σωκράτην τοῦ αἰῶνος
χαμερπῶς καὶ ἐμοῦ ἀναξίως, νὰ ἀπολαύσω δόξαν, ἀλλ' ἦν δυνατὸν ἐξ ἰδίων
μου ἀρετῶν νὰ ἀποκτήσω τοῦτο τὸ μέγα καὶ σεβάσμιον ὄνομα· καὶ τὰ
τῶν ἄλλων καμώματα δὲν προξενούσι τιμὴν μήτε εἰς ἐμὲ μήτε εἰς ἄλλον, ὅς
τις ἀληθῶς ἐπαγγέλλεται παιδείαν. Τοῦτο μόνον λέγω ὅτι, ἂν εἰς τὴν συν-
130 ἔλευσιν ἦν λέγεις, ὁ μὲν Κοραῆς ὠνομάσθη Σωκράτης τοῦ αἰῶνός μας ⁽¹⁾,
ὁ δὲ Δούκας ἐδυσφημίσθη, ἐγὼ τὴν μὲν σωκρατοσύνην τοῦ Κοραῆ δὲν
φθονῶ, τοῦ δὲ δυσφημουμένου Δούκα τὴν δόξαν, ὥς πρὸς τὸ μέλλον σκο-
πῶν, ζηλεύω. Οὐδ' ἐγὼ με καθεύδειν τοῦ ἀνδρὸς τὸ τρόπαιον καὶ ἐπιθυμῶ
νὰ γένω Θεμιστοκλῆς· καὶ πιστευσόν μοι ὅτι λέγω τὴν ἀλήθειαν, διότι,
135 καταπολεμούμενον τὸν Ἑλληνα λόγον ὑπὸ τοιαύτης παρασκευῆς καὶ φα-
τρίας, αὐτὸς φθὰς ὑπεστήριξε, καί, κρίνας ἀπαθῶς καὶ μετὰ παραβολῆς τὸ
πρᾶγμα, θέλεις μοι δώσει δίκαιον. Καὶ σκόπει καὶ ἐξ αὐτῶν, ἃ μοὶ γράφεις,
τὴν ἀλήθειαν· διότι λέγεις, ὅτι οἱ αὐτόθι ὀρίσαντες τὴν μετάφρασιν τοῦ
Γαλλικοῦ λεξικοῦ προετίμησαν τὴν φράσιν τοῦ Κοραῆ ⁽²⁾, ἣν ἔχει εἰς τὴν
140 πρὸς Ἀλέξανδρον ἐπιστολήν, τὴν πρὸ τῶν παραδόξων ἐφευρέσεων δηλαδὴ,
ἐνθα ἡμεῖς ἠνωμένοι· καὶ ἐπαινῶ τοὺς ἄνδρας, κἂν πρὸς χάριν συγκατέ-
νευσαν εἰς αὐτά· ἂν ὁμῶς προτιμήσωσι τὴν τοῦ Εὐγενίου ⁽³⁾, ἔτι μᾶλλον
ε. 28^ε ἐπαίνου ἀξιοὶ ἔσονται, ὥς εἰς τὰ ἀρχαῖα ἀνατρέχοντες κάλλη τῆς || φωνῆς,
ἐνθα πλησιάζουσα, μᾶλλον βελτιοῦται. Ἀλλὰ σύγχαιρε καὶ σὺ, διότι ἐνταῦθα

124 λέγω ὅτι in marg. addidit cod. 128 τιμὴν in marg. addidit cod.
129 ἐπαγγέλλεται ex corr. 137 ἃ ex ὧν 138 ὀρίσαντες τὴν ex ὀρισθέντες εἰς
139 Γαλλικοῦ ex γαλλικοῦ 140 δηλαδὴ in marg. addidit cod. 141 κἂν πρὸς
χάριν συγκατένευσαν εἰς αὐτά in marg. addidit cod. 144 ἀλλὰ σύγχαιρε καὶ
σύ τῆς ἐμῆς γνώμης ἀγκίθυρον in marg. addidit cod.

(1) Βλ. ἀνωτέρω, σελ. 55, σημ. 2.

(2) Πρόκειται περὶ τοῦ Γαλλοελληνικοῦ Λεξικοῦ τοῦ Γρηγ. Ζαλικογλου, ὁπερ
ἐξεδόθη τὸ πρῶτον τῷ 1809 ἢ, ἴσως, περὶ τοῦ « ἐκ τῆς γαλλικῆς γλώσσης ἀπὸ τὴν ἐν
Λουγδούνῳ (Lyon) γενομένην κατὰ τὸ 1804 ἐκδοσιν εἰς τόμους δέκα τρεῖς μεγάλου
ὀγδόου », ὡς γράφει εἰς δήλωσιν τοῦ ὁ μεταφραστῆς Κ. Κούμας (βλ. Λόγιος Ἑρμῆς,
1811, σελ. 151).

(3) Πρόκειται περὶ τοῦ Εὐγενίου Βουλγάρεως, τοῦ θεωρηθέντος ὡς ἐκλεκτοῦ
χειριστοῦ τοῦ ἀρχαῖζοντος λόγου. Πβλ. « Ἀλλ' ἀφοῦ ὁ κλεινὸς Εὐγένιος (Λογικὴ,
Προδιατρ. πρῶτ. β') ἀπεδοκίμασε τὴν χυδαῖαν γλῶσσαν, ἤρχισαν πάλιν οἱ διδάσκαλοι
μας νὰ κρατῶνται ἰσχυρῶς ἀπὸ τὴν παλαιάν (Κ. Κούμας, Ἱστορία τῶν ἀνθρωπίνων
πράξεων, IB', ἐνθ' ἀν., σελ. 576).

145 εἰς Βιένναν εἰς συνελεύσεις ἀνδρῶν βασιλικῶν ἐκ παντὸς γένους καὶ φυ-
 λῆς, οὗς ἡ φορὰ τοῦ καιροῦ συνήγαγεν ἐνταῦθα, προετιμήθη μὲ χειρῶν
 κρότους τὸ τοῦ Θεοτόκου ὕφος τὸ ἐν τοῖς Κυριακοδρομίοις ⁽¹⁾· διότι καὶ
 τοῦτο εἶναι ἐτι μεῖζον σημεῖον τῆς βελτιώσεως τῆς ἡμετέρας διαλέκτου
 καὶ τῆς ἐμῆς γνώμης ἀγχίθυρον. Διότι ἡ ἐμὴ γνώμη ἐστὶ νὰ μανθάνωμεν
 150 καλῶς τὴν Ἑλληνικὴν ἐν τε καταλήψει ἀκριβεῖ καὶ ἐν τῷ γράφειν ὀρθῶς
 καί, ὅπερ ἐστὶ δυνατόν βουληθεῖσι, καὶ τῷ λέγειν ⁽²⁾· καὶ τοῦτο νομίζω
 βελτίωσιν καὶ τῆς παρούσης διαλέκτου. Εἶτα ἅς γράφῃ ἕκαστος ὅπως
 θέλει. Καὶ περὶ τούτου μὲν ἱκανὰ ταῦτα, νῦν δὲ ἔρχομαι εἰς ἐκεῖνο, εἰς
 δ εἶδον μάλιστα καὶ σὲ βαρυθυμοῦντα, εἰ καὶ ἀδήλως πως, ὅμως βαρέως,
 155 ὥς ἐστιν εἰκάσαι, διότι μὲ καταδικάζεις ἐξοκέιλαντα εἰς τὸ μέγα καὶ ἀσύγ-
 γνωστον τοῦ Δούκα ἀμάρτημα, καὶ πειράζω τὸν Σωκράτην τοῦ αἰῶνος,
 ὅστις καὶ αὐτὸς κοπιάζει κατὰ τὸ μέτρον τῆς δυνάμεως πρὸς ὄφελος τοῦ
 γένους. Ἐγώ, φίλων ἄριστε, περὶ τοῦ Κοραῆ εἶχον μὲν ὑπόληψιν ὥς ἄν-
 δρὸς σοφοῦ, οὐχὶ δὲ καὶ ὥς ἰσχυρογνώμονος, μὴ πειραθεῖς τοῦ ἀνδρός,
 160 καὶ μάλιστα καὶ τὴν κωμωδίαν ὁρῶν αὐτὸν ποιοῦσαν, μεταβαλλόμενον ἐκ
 συμφρονήσεως καὶ νομίζων μέγα τι κατορθώσασθαι, ἐὰν μὴ ἀφηρημένως
 τινὰ γράφω, μηδὲ ἐπιπλήττω γενικώτερον, ἀλλὰ μὴ πρὸς αὐτὸν τὸν τῆς
 παρασκευῆς ἑξαρχον γράφω προσωπικῶς καὶ ἀποδείξω λογικῶς ὅσον μὲν
 ὥς πρὸς τὸν Ἑλληνα λόγον ἐβλάβη τὸ Ἑλληνικὸν ἐκ τῆς ἀπάτης τῶν
 165 βουλευμάτων αὐτοῦ καὶ ὅσον ὠφελήθησεται, ἐὰν μεταβληθῇ ἐπὶ τὸ βέλτιον
 μετὰ λόγου καὶ διδάξῃ τὸ Ἑλληνικὸν οὐ μόνον ἔχεσθαι τοῦ Ἑλλήνος λόγου,
 ὥς καὶ πρότερον ἀπρίξ, ἀλλ' ἐπειδὴ ἐν ἐπιδόσει τὸ γένος αὔξῃ, προστιθέναι
 εἰς δόξαν αὐτοῦ παρὰ τοῖς ἔθνεσι καὶ τὸ λέγειν. Ταῦτα λογισάμενος, ἐνό-
 μιμα ἀναγκαῖον ὥς πρὸς ἄνδρα φιλόσοφον νὰ γράφω πρὸς αὐτὸν τὸν ἴδιον ⁽³⁾
 170 καί, εἰ μὲν κατορθώσω τι, ὧν διενεοῦμένην, καλῶς, εἰ δὲ μή, οὐδὲν ἡλπιζον

155 ἐξοκέιλαντα ex ἐγοκέιλανταν.

(1) Ὁ Κομμητᾶς ἐννοεῖ τὸν καθαρῶντα λόγον τοῦ Νικηφόρου Θεοτόκη, ὡς
 χρησιμοποιεῖται ἐν τῷ « Κυριακοδρομίῳ ».

(2) Τας γνώμας ταύτας αὐτουσίας καὶ κατ' ἀναλυτικώτερον τρόπον διατυπώνει
 ὁ Κομμητᾶς ἐν τῇ ὑπὸ ἡμερομηνίαν 7ης Ἰανουαρίου 1815 καὶ πρὸς τὸν Κοραῆν ἀπευ-
 θυνομένη ἐπιστολῇ αὐτοῦ: « Τέταρτον· εἰ, μανθάνοντας ἐν τοῖς Ἑλληνικοῖς γυμνασίοις
 τὴν ἑλληνικὴν φωνὴν ἐν καταλήψει ἀκριβεῖ, καὶ γράφοντας αὐτὴν ὀρθῶς, καὶ προῖεμένους
 ἀξίως, ἐστι καὶ τὴν παντὸς τοῦ ἔθνους βελτιῶσαι διάλεκτον μᾶλλον, ἢ ἀφέντας ἐκείνην,
 καὶ πρὸς ταύτης μόνην τὴν βελτίωσιν ἐνασχολουμένους » (B. Σ κ ο υ β α ρ ᾱ, Ἀνέκ-
 δοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα ἐνθ' ἀν., σελ. 264-265, ἰδίᾳ δὲ ἐν σελ. 265).

(3) Πρόκειται περὶ τῆς ἐν ἔτει 1814 σταλείσης ὑπὸ τοῦ Κομμητᾶ πρὸς τὸν
 Κοραῆν ἐπιστολῆς (B. Σ κ ο υ β α ρ ᾱ, Ἀνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἀν.,
 σελ. 261. Βλ. ἐπίσης αὐτόθι, σελ. 270 καὶ 337 κέξ.).

ε. 28^ν δεινὸν συμβῆσθαι, κακῶς εἰδὼς καὶ τῶν ἐλπίδων ψευθεῖς. || Ἐπειδὴ
 ἐκεῖνος, ἀντὶ νὰ ἀποκριθῇ εἰς τὸν καθ' αὐτὸ σκοπὸν τοῦ γράμματός μου
 καὶ νὰ ἀποδείξῃ τὰς ἰδέας μου ἐσφαλμένας λόγῳ καὶ νὰ συστήσῃ τὰς ἐαυ-
 τοῦ ὁμοίως λόγῳ, καί, εἴ τί που ἔπαθον ἀφιλόσοφον, νὰ μοὶ συμβουλεύσῃ,
 175 ὥς σὺ νῦν ποιεῖς, ἀντὶ λέγω τούτων ἀπάντων καὶ ὅσα χαρακτηρίζουσιν
 ἄνδρα φιλόσοφον, ταῦτα μὲν πάντα ἀπέπτυσεν, ὥς μὴ τῆς αὐτοῦ φιλοσοφίας
 ὄντα καὶ ἀντιφιλόσοφα, φιλοσοφικώτατα δὲ καὶ κατ' ἄνδρα Σωκράτην, μὲ
 διέβαλε πρὸς σέ, πρὸς ἄλλους φίλους καὶ πρὸς τὸν παναγιώτατον Πατριάρχην
 αὐτόν⁽¹⁾· καὶ δ' ἂν ἐγὼ ἐποίησα, παρὰ πάντων μομφῆς τῆς ἐσχάτης ἐνομί-
 180 σθην ἄξιος, τοῦτο αὐτὸς ἠθικώτατα ἐποίησεν ὁ Σωκράτης ὁ σός, πέμψας
 τήν τε αὐτοῦ διαβολήν καὶ τὰ ἐμὰ γράμματα πρὸς τοὺς ὁμοίους αὐτῷ τὰ
 ἡθῇ, ἵνα χρησάμενοι τῇ πάντων μάλιστα αὐτῶν χρησιμότητι τῶν ἡθῶν,
 διαδῶσι πανταχοῦ καὶ φανῇ ἡ σωκρατικὴ αὐτοῦ δύναμις⁽²⁾. Ταύτην τὴν
 χρηστοθήθειαν ὁ κακοηθέστατος ἐγὼ μήτε θέλω νὰ ἔχω καὶ εἴ τις φίλος
 185 ἐμὸς εὐχομαι νὰ μὴν ἔχῃ, ἔστω καὶ σωκρατικωτάτη! Καὶ μὴ νομίσης ἄλλο
 τι εἶναι, φίλων ἄριστε, ἀλλὰ καὶ ὁ πέμψας τὰ γράμματα καὶ ὁ ἀναισχύντως
 διαδοὺς⁽³⁾ τῆς αὐτῆς ἐνέχονται χρηστοθηθείας, ἵνα μὴ εἴπω θηριωδίας·
 ἢ πῶς ἂν ἄλλως διεδίδοντο, ἐμοῦ μὴδ' εἰς τοὺς φίλους δείξαντος, εἰμὴ δτε
 ἠναγκάσθην; Πῶς, λοιπόν, γράμματα στελλόμενα παρ' ἐμοῦ καὶ πρὸς ἐμέ
 190 διαδίδονται εἰς ὅλον τὸν κόσμον, χωρὶς ἐγὼ νὰ ἔχω τὴν παραμικρὰν εἰδήσιν,
 ἂν δὲν ἦτον διὰ διαβολήν; Κρίνον, ἀνάκρινον καὶ εἰπέ ἐν εἰλικρινείᾳ συνει-
 δότος τίς ἐστι χρηστοηθέστερος ὁ λέγων κατὰ μόνας τὴν γνώμην του ἢ ὁ
 διαβάλλων πανταχοῦ; Ἄλλ' ὅλα τὰ ἔθνη λέγουσιν ὅτι ὁ διάβολος εἶναι τὸ

179 ἂν ex corr. 180 ἄξιος in marg. addidit cod. ὁ Σωκράτης ὁ σός
 in marg. addidit cod. 182 τῇ ex corr. 185 ante ἔστω cancellavit καὶ cod.

(1) Τὰ αὐτὰ ἐπαναλαμβάνει ὁ Κομμητᾶς ἀπ' εὐθείας πρὸς τὸν Κοραῆν, ἐν τῇ
 ἐπιστολῇ του τῆς 9ης Νοεμβρίου 1814: « Σὺ δέ... σπειρᾷ με πρὸς πολλοὺς σοφοὺς καὶ
 ἄλλως φίλους ἄνδρας διαβαλὼν, καὶ πρὸς τὸν παναγιώτατον δὲ αὐτόν ἡμῶν πατριάρ-
 χην » (B. Σ κ ο υ β α ρ ᾱ, Ἐνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἄν., σελ. 261. Περὶ
 τῆς ἀναμείξεως τοῦ πατριάρχου εἰς τὰς μεταξὺ Κοραῆ καὶ Κομμητᾶ διανέξεις βλ. καὶ
 Κ. Θ. Δ η μ α ρ ᾱ, Ἐκλογή ἐπιστολῶν Ἀδσμαντίου Κοραῆ, Σχόλια καὶ ἐπιμέλεια, -
 ἐνθ' ἄν., σσ. 87-88 καὶ B. Σ κ ο υ β α ρ ᾱ, Ἐνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἄν.,
 σελ. 303 κέξ. καὶ 323 κέξ.).

(2) Ταῦτα γράφει ὁ Κομμητᾶς ἀπ' εὐθείας πρὸς τὸν Κοραῆν εἰς τὴν ἀπὸ 9ης
 Νοεμβρίου 1814 ἐπιστολὴν αὐτοῦ: « πρὸς διαβολὰς ἐτράπη, οὐ κατὰ φιλόσοφον ἄνδρα
 ποιήσας » (B. Σ κ ο υ β α ρ ᾱ, Ἐνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἄν., σελ. 262,
 325 καὶ 327.

(3) Πρόκειται περὶ τοῦ ἐν Βιέννῃ στενοτάτου φίλου, λογίου καὶ θερμοτάτου
 κοραϊστοῦ Ἀλεξάνδρου Βασιλείου, ὅστις ἐκυκλοφόρει εἰς ἀντίγραφα τὰς ἐπιστολάς
 τοῦ Κοραῆ.

χειρίστον τοῦ κόσμου ὄν, καὶ θεῶ καὶ ἀνθρώποις ἐχθρόν. Ναί, ἡμπορεῖ νὰ
 195 εἰπῇ ὁ φίλος καὶ εἰρηνικὸς Κούμας, ἀλλ' ἂν δὲν ἐγραψάς τι κακόν, τί φοβῇ
 f. 29^r τὴν διαβολήν; Ἐγώ, φίλε, φοβοῦμαι. Ἐγώ, ἂν || ἤξευρον ὅτι δὲν πειράζεται,
 ἐξέδιδον τὴν ἐπιστολήν μου, καὶ τότε ἔπεμπον αὐτὴν αὐτῷ· ἀλλὰ δὲν ἔπεμ-
 ψα αὐτὴν ἐπὶ μηδενὶ ἄλλῳ σκοπῷ εἰ μὴ τῷ πεῖσαι, καθὼς ἡμπορεῖ ἕκαστος
 νὰ συμπεράνῃ ἀναγνούς, ἂν δὲν περιφέρηται διεφθαρμένη· ἐπειδὴ πᾶν τὸ
 200 γινόμενον διὰ διαβολήν, διαφθείρεται. Ὅθεν ἐγὼ καὶ ἄκων μὲν, δμῶς
 εἶμαι ἀναγκασμένος νὰ ἐκδώσω καὶ τὴν ἐμὴν καὶ τὴν ἐκείνου, ὑποσημειώσας
 τὰ δέοντα, καὶ διὰ νὰ φανῶσι τοῖς τε νῦν καὶ τοῖς ἐπιούσιν οἱ ὀρθῶς λέγον-
 τες καὶ λογικῶς, καὶ οἱ διαβάλλοντες· καί, ἂν ποιήσω πρᾶγμα οὐ καταθύμιον,
 τὸ πταῖσμα δὲν ἀνάγεται εἰς ἐμέ, ἀλλ' εἰς τοὺς αἰτίους. Ταῦτα, λοιπόν,
 205 φίλων ἄριστε, κρῖνον λογικῶς καί, ἂν τι αἷτιον ἐξωτερικὸν ἐμποδίξῃ σε νὰ
 εἰπῇς πρὸς με τὴν ἀλήθειαν, ἐγὼ ἄρκοῦμαι, ἂν κατ' ἰδίαν τὴν εἰπῇς — εἰς δ
 καὶ εἰμὶ ὑπερβέβαιος — καὶ ἂν διανοηθῇς ὅτι καὶ ἡ κωμῳδία αὐτὴ ἐφεύσθη
 τῆς ἐλπίδος, μεταβαλοῦσα ἦθος ἀνδρὸς ἀδαμαντίνου ⁽¹⁾ τὴν γνώμην καὶ
 πάντων ἰσχυρογνωμονεστάτου. Τούτων οὕτως ἐχόντων, ἐθαύμασά σου, ὥς
 210 εἰκός, βλέπων ὅτι τὸν πάντων ἰσχυρογνωμονέστατον ἀνδρῶν ὀνομάζεις
 Σωκράτην τοῦ αἰῶνός μας. Ποῖος; Σὺ, ὅστις βαρυνθυμεῖς καὶ ἀδημονεῖς
 διότι τις ἐτόλμησε νὰ ὀνομάσῃ τὸν μέγαν ἐκεῖνον ἄνδρα Εὐγένιον ⁽²⁾, τὸν
 πολλὰ ὠφελήσαντα τὸ γένος, καὶ διότι πολλοὺς καὶ καλοὺς μαθητὰς ἀνέ-
 δειξεν ἀξιόους τῆς διδασκαλικῆς καθέδρας, καὶ διότι πολλὰ καὶ ὠφέλιμα
 215 συνέγραψε φιλοσοφικά τε καὶ ἠθικά, καὶ διότι διὰ τὴν ἑαυτοῦ σοφίαν καὶ
 δεξιότητα τοῦ νοῦς ἐν πάσῃ τῇ Εὐρώπῃ μεγάλην ἐκτήσατο ὑπόληψιν καὶ
 δόξαν, ἐξ ἧς καὶ τὸ γένος μεγάλως ἐτίμησε· τοῦτον δὲ τὸν τοιοῦτον ἄνδρα,
 ἐπειδὴ τις, ὀρῶν τὴν ὑπεροχὴν τὴν πρὸς τοὺς ὁμογενεῖς κατὰ φιλοσοφίαν,
 ὠνόμασεν ὕπατον τῶν φιλοσόφων ⁽³⁾, ὥς πρῶτον τοῦ γένους ἡμῶν, σὺ

199 τὸ s.l. 200 μὲν in marg. addidit cod. 208 μεταβαλοῦσα ex corr.

(1) Ὁ Κομμητᾶς παίζει μὲ τὸ ἐπίθετον « ἀδαμάντινος » καὶ τὸ ὄνομα τοῦ Κοραῆ Ἀδαμάντιος.

(2) Πρόκειται περὶ τοῦ καὶ ἀνωτέρω μνημονευομένου Εὐγενίου Βουλγάρεως.

(3) Περὶ τοῦ τίτλου τούτου, τοῦ ἀποδιδόμενου εἰς Σχολάρχας τῆς Μεγάλης τοῦ Γένους Σχολῆς, βλ. Κ. Κούμα, *Χημείας ἐπιτομή*, Βιέννη 1808 (Πρόλογος): « Ἐπωνομάσθη οὕτως Ἰάκωβός τις Μάνος Ἀργεῖος, περὶ τὸ 1700 ἔτος εἰς Κωνσταντινούπολιν σχολαρχήσας· καὶ πρὸ ὀλίγων ἐνιαυτῶν ἔλαβε τοιαύτην ἐπωνυμίαν ἀπὸ Ἀθανάσιον τὸν Πάριον ὁ μακαρίτης Εὐγένιος ὁ Βούλγαρης· ἦτο μὲν ἀληθῶς ὁ Εὐγένιος ἀνὴρ τοιοῦτος, ὁποῖος ἠδύνατο νὰ φέρῃ τιμὴν εἰς πᾶν γένος διὰ τὴν πολυμαθείαν του, καὶ πολὺ πλέον εἰς τοὺς Γραικοὺς, εἰς τοὺς ὁποίους ὑπῆρξε πρῶτος εἰσηγητὴς τῶν νεωτέρων φιλοσόφων, καὶ ἤνωσε τὴν Ἑλλάδα μὲ τὴν Εὐρώπην κατὰ τὴν θεωρίαν τῆς φιλοσοφίας· καὶ περὶ τοῦ ὁποίου εἶναι ἀξία ἡ Ἀγαμεμνόνειος εὐχή, " τοιοῦτον ἡμῖν εἴησαν δέκα υἱες

29• 220 ἀγανακτεῖς καὶ || βαρυνθυμεῖς ἐπὶ τούτῳ, καὶ αἰσχύνῃν νομίζεις τοῦ γένους,
εἴ τις τοῖς ἀξίοις τὸν πρέποντα ἀποδίδωσιν ἔπαινον καὶ τὸ προσῆκον ἀπο-
νέμει ὄνομα· σύ, λέγω, ὁ οὕτω φειδόμενος μὴ τις ἀναξίως προσλάβῃ τι
ὄνομα ἀνοίκειον αὐτῷ, ἀποδίδεις τὸ μέγα καὶ περιβόητον ὄνομα τῷ Κοραῇ,
ὀνομάζων αὐτὸν Σωκράτην τοῦ αἰῶνός μας. Καλῶς! Δεῖξον γοῦν ἀντὶ
225 ποίας ἀρετῆς ἢ ποίας τῆς πρὸς τὸ γένος εὐεργεσίας ὀνομάζεις αὐτὸν Σωκρά-
τῆν, καὶ ἔξεις καμὲ λάτριν αὐτοῦ καὶ σοῦ θερμότερον· δεῖξον αὐτοῦ μαθητὰς
τοσούτους, ὅσοι δείκνυνται τοῦ Εὐγενίου ἐκείνου· συγγράμματα τοσαῦτα
ὅσα τοῦ μεγάλου ἀνδρὸς ἐκείνου, ἄξια τῆς τοῦ γένους ὠφελείας. Ἄλλ' οὐκ
ἔχεις. Πῶς, λοιπόν, φίλων ἄριστε, ἀποδίδεις ὄνομα ἔνδοξον αὐτῷ μηδὲν
230 ποιήσαντι σωκρατικόν; ἢ νομίζεις ἱκανοὺς τοὺς Αὐτοσχεδίους στοχασμούς,
οὓς καὶ αὐτοὺς ξένοις ἀναλώμασιν ⁽¹⁾ ἀνέτως τρεφόμενος ἐξέδωκεν ὑπόμισθος
ἐν ᾧ σύ, ὁ Δούκας καὶ ἄλλοι, σύ, δ' εἰ βούλει, πρόσθε καὶ ἐμέ, μετὰ πολ-
λῆς τῆς δυστυχίας καὶ στενοχωρίας ὑστερούμενοι, ἐξεδώκαμεν, πονήσαντες
καὶ δυσχερῶς τρεφόμενοι, ὅσον ἀποζῆν, οὐχ ὑπὲρ κενοῦ τινος δοξαρίου ⁽²⁾
235 ἢ κερδαρίου, ἀλλ' ὑπὲρ τῆς ὠφελείας τῶν ὁμογενῶν· καὶ μάρτυς τῆς ἀλη-
θείας τοῦ λόγου ὁ μεσίτης βληθεὶς Γαζῆς ⁽³⁾, ἵν' ὑπάγω εἰς Ἰάσιον διδάσκαλος
ὑπὲρ τὰς πέντε χιλιάδας μισθὸν καὶ πᾶσαν ἀνάπαισιν ἔχων ἱκανήν· καὶ
ἐκεῖνα μὲν κατεφρόνησα, τὸ δὲ πονεῖν καὶ ζῆν στενοχωρημένα προετίμησα,
ἵνα φέρω εἰς ἔκβασιν ὁ ἐπεχειρησάμην ἔργον, καίτοι πανταχόθεν κατα-
30• 240 τρεχόμενος. Ἀντὶ ποίας, λοιπόν, ἄλλης || ἀρετῆς ἀξιοῖς αὐτὸν Σωκράτην
καλεῖσθαι; ἢ διότι ἐπειράθῃ παντοίως νὰ ἀποδείξῃ ἐν πᾶσι τοῖς ἔθνεσι,

220 ἐπὶ τούτῳ in marg. addidit cod. αἰσχύνῃν ex corr. 227 Εὐγενίου
ex corr. 233 ἐξεδώκαμεν ex ἐξέδωμεν 236 primum ἀπέλθω post cancel-
lavit et ὑπάγω scripsit cod. 237 ἔχων ἱκανήν in marg. addidit cod.

Ἀχαιῶν". Ἀλλὰ δὲν εὗρίσκετο ὄνομα ἄλλο νὰ σημάνῃ τὴν πρὸς τὸν ἄνδρα τιμὴν, ἐκτὸς
τοῦ γεμάτου ἀπὸ οἷσιν καὶ ἀπειροκαλίαν Ὑπατος τῶν φιλοσόφων; ».

(¹) Ὁ Κομμητᾶς ὑπονοεῖ τὴν πρόθεσιν τῶν φίλων τοῦ Κοραῆ νὰ ἐκδώσουν τοὺς
« Αὐτοσχεδίους στοχασμούς » του (βλ. Β. Σκουβαρά, Ἀνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ
κείμενα, ἐνθ' ἀν., σελ. 338).

(²) Τὴν αὐτὴν φράσιν ὁ Κομμητᾶς εἶχεν ἤδη γράψει καὶ ἀλλαχοῦ (Ἐγκυ-
κλοπαιδεῖα Ἑλληνικῶν μαθημάτων, τόμ. Α', Βιέννη, 1812, σελ. ε'): « κενόν τι δοξάριον
μεταδιώκων ἢ κέρδος παράλογον ».

(³) Ὁ Ἀνθιμος Γαζῆς, καίτοι ὁπαδὸς τοῦ Κοραῆ, ἐν τούτοις μὴ ὦν μισαλλό-
δοξος καὶ φανατικός, διετήρει φιλικὰς σχέσεις καὶ μὲ τοὺς ἀρχηγέτας τῆς ἀντικοραϊκῆς
παρατάξεως Νεόφυτον Δούκαν καὶ Στέφανον Κομμητᾶν, καὶ ἔνεκα γενικωτέρων λόγων,
ἀλλὰ καὶ διότι ἐσχόπευε νὰ χρησιμοποιοῦσιν αὐτούς ὡς διδασκάλους τῆς ἐν Μηλέαις τοῦ
Πηλίου Ἰδρυθείσης ὑπὸ τοῦ Γρηγορίου Κωνσταντᾶ Σχολῆς (βλ. Β. Σκουβαρά, *Σελίδες ἀπὸ τὴν ἱστορίαν τῆς Μηλιώτικης Σχολῆς*, περ. Ἡώς, τεύχ. 92-97, σσ. 253
καὶ 260).

δι' αἰωνίαν αἰσχύνην τοῦ ἔθνους, ὅτι ἐν τῇ Ἑλλάδι πάσῃ δὲν εὐρίσκεται
 τις τῶν γραμματικῶν, ὅστις διακρίνει ὅτι τὸ τουτέστιν ἐστὶ τοῦτ' ἐστι;
 ἢ διότι ἐμποδίζει τὸν ἐλληνικὸν κάλαμον ἀπὸ τοῦς Ἑλληνας ἐπὶ προφάσει,
 245 ὅτι δὲν δυνάμεθα νὰ γράφωμεν ὡς ὁ Θουκυδίδης καὶ Πλάτων καὶ Δημοσθέ-
 νης, καὶ ἔτι ὅτι πλείονα χρόνον δαπανήσομεν γράφοντες ἐλληνιστὶ ἢ δὲν
 δαπανήσομεν τὸ ἡμέτερον ἰδίωμα μεταχειριζόμενοι; ἢ διότι πειρᾶται παν-
 τοίως νὰ ἀποδείξῃ πάντα τὸν ἔχοντα διαφορετικὰ αὐτοῦ φρονήματα ὅτι
 εἶναι ἀντιφιλόσοφος καὶ προσεπιφοβίζει ὅτι θέλει φανερωθῇ τὸ ὄνομά
 250 του ⁽¹⁾, ἂν δὲν παύσῃ νὰ πολεμῇ τὴν φιλοσοφίαν ὁ ἀντιφιλόσοφος, χωρὶς
 νὰ ἐντραπῇ ὀνομάζειν μόνα τὰ διανοήματα αὐτοῦ φιλοσοφίαν, καὶ εἴ τις
 ἄλλος διανοεῖται εἴτε λογικώτερον εἴτε μή, ἀντιφιλοσοφίαν; ἢ διότι ἔστειλεν
 ἐκεῖθεν βαρυνθυμήσας τοὺς μορμόλυνκας, τοὺς τοιχορύχους, τοὺς ληστὰς,
 τοὺς κακομοίρους γραμματικούς, τοὺς ῥουφῶντας τὰ αἵματα τοῦ γένους,
 255 ἐνταῦθα, καὶ οἱ ἀκρίτως τὰ ἐκείνου δεχόμενοι ὡς λυσσῶντες ἐξέδωκαν εἰς
 τύπους; ἢ, τέλος, διότι ἐγὼ γράψας αὐτῷ, σκοπὸν ἔχων τὸ πείσαι καὶ
 ἀναμένων φιλοσοφικὴν ἀνάλυσιν τῶν λόγων μου καὶ ἀναίρεσιν μετὰ λόγου,
 εἰς ὅσα ἐσφάλην, καὶ τῶν βελτιόνων ἐκθῆσιν, σὺ δὲ πρόσθε καὶ ἔλεγχον
 τέως τοῦ ἴσως θερμοτέρου ζήλου μου, ἀντὶ τούτων τῶν φιλοσοφικῶν,
 260 ἤκουσα διαβολὰς πρὸς τοὺς φίλους καὶ πρὸς τὸν παναγιώτατον αὐτὸν
 Πατριάρχην ⁽²⁾; Καί, φοβούμενος μὴ κρύψω ἐγὼ τὴν διαβολὴν καὶ δὲν
 γένη γνωστὴ εἰς οὐς θέλει, ἔστειλε πανταχοῦ τὸ διαβάλλον του γράμμα
 καὶ τὴν ἐμὴν ἐπιστολήν, ἵν' ἔχῃ δῆθεν εὐπρόσωπον ἀπολογία; Ἐὼ τοῦτο,
 ὅτι πάντες οἱ ἐκεῖθεν ἐρχόμενοι καλοῦσιν αὐτὸν Τίμωνα· οὐ γὰρ ἐγὼ
 265 κρίνειν ἐξ ὧν ἄλλοι λέγουσι βούλομαι, ἀλλ' ἐξ αὐτῶν αὐτοῦ τῶν τύποις
 f. 30^v ἐκδεδομένων λόγων. Πείσον τοίνυν ἀντὶ || ποίας ἀρετῆς ἀξιοῖς αὐτὸν τοῦ
 ὀνόματος τούτου; ποίαν ὁμόνοιαν κατώρθωσε μεταξὺ διαφορομένων μερῶν
 τοῦ ἔθνους, ὃς διέσχισε μᾶλλον τὰ συνημμένα ἐξ ἀρχῆς μὲ καινοτομίας
 παραλόγους, ὃς καὶ αὐτὸς ἴσως αἰσχύνεται καὶ οἱ φίλοι αὐτοῦ μάλιστα καὶ
 270 οἱ ἐν Κωνσταντινουπόλει περὶ τοῦ Γαλλικοῦ λεξικοῦ ⁽³⁾ ὕφος ὀρίζοντες

245 Δημοσθένης ex δημοσθένης 246 γράφοντες ex χράφοντες 247 πει-
 ρᾶται ex corr. 248 αὐτοῦ ex corr. 251 post ἐντραπῇ cancellavit καὶ
 cod. ὀνομάζειν ex corr. καὶ εἴ τις ἄλλως ... ἀντιφιλοσοφίαν in marg. addi-
 dit cod. 257 μετὰ λόγου in marg. addidit cod. 258 ἔλεγχον ex corr.
 263 ἵν' ex corr. 268 ὃς διέσχισε ... ὀρίζοντες ὑπερβάλλουσι; in marg. addi-
 dit cod.

(¹) Βλ. ἀνωτέρω σελ. 57, σημ. 2.

(²) Βλ. ἀνωτέρω σελ. 63, σημ. 1. Ἐπίσης Β. Σκουβαρᾶ, Ἀνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, ἐνθ' ἀν., σσ. 261, 164, 270, 323-325, 327).

(³) Περὶ τοῦ Γαλλοελληνικοῦ Λεξικοῦ βλ. ἀνωτέρω σελ. 61, σημ. 2.

ὑπερβάλλουσι; ποῖον πρᾶγμα εἶπεν ἀποδεικτικῶς καὶ οὐχὶ ἀποφαντικῶς
ὥς Ζεὺς ἢ ποῖον πρᾶγμα συνεβούλευσε πρὸς δόξαν τοῦ ἔθνους καὶ οὐχὶ
ἴδιον δοξάριον; Καὶ ἀποδείξας, εὐρήσεις ἐμὲ μάλιστα πάντων τῷ λόγῳ
πειθόμενον καὶ τιμῶντα ἀξίως τοὺς τιμῆς ἀξίους μετὰ λόγου· ἀλόγως δὲ
275 νὰ λατρεύω τὸν τυχόντα νομίζω ὅτι εἶναι εὐθείας ἢ χαμερπείας ἔργον καὶ
ἀποφεύγω τὸ ὄνομα. Ἄλλ' εἶναι φιλόσοφος ἄριστος καὶ φιλογενής· ἀλλὰ
τὸ μὲν φιλογενὲς πάντες Ἕλληνας ἔχουσιν ἐξ ἴσου καὶ οὐδεὶς νομίζει ἑαυ-
τὸν κατώτερον κατὰ ταύτην τὴν ἀρετὴν, κατὰ δὲ τὸ φιλόσοφον ἔχέτω τὸ
πρωτεῖον. Καὶ πάντες καλοῦσιν αὐτὸν ὕπατον, τοῦτο δὴ τὸ παρὰ σοὶ πολε-
280 μούμενον ὄνομα, καὶ οὐδεὶς φθονεῖ· καὶ παραχωρεῖ αὐτῷ τοῦ πρωτείου
καὶ διὰ τὴν σπουδὴν καὶ διὰ τὸ γῆρας ⁽¹⁾· οὐδεὶς ὁμῶς δύναται μετὰ λόγου
νὰ ὀνομάσῃ Σωκράτην ἄνθρωπον εἰς τοσαῦτα ἀνθρώπινα πάθη ὑποκείμενον
καὶ ζῶντα μάλιστα. Καὶ ἐγώ, φίλων ἄριστε, πρότερον μὲν ἐσεβόμεν τὸν
ἄνδρα καὶ διὰ τὴν πρὸς φιλοσοφίαν ὑπεροχὴν καὶ διότι δὲν εἶχον τοιαύτην
285 ὑπόληψιν αὐτοῦ κακίας, καί, ὅσα ληστρικὰ καὶ θηριώδη κατὰ τοῦ Δούκα
ἐλέχθησαν, ἐνόμιζον μὴ τῆς αὐτοῦ γνώμης εἶναι, μηδὲ χαίρειν ἐπὶ τοῖς
τοιούτοις, ἀλλὰ λυπεῖσθαι μᾶλλον καὶ δυσαρεστεῖσθαι. Νῦν δέ, ἐκ τε τῆς
ἀπαντήσεως πρὸς τὸ γράμμα μου καὶ ἐκ τῆς ἀπανταχόσε ἀποστολῆς ἐπὶ
διαβολῇ αὐτοῦ τὸν τρόπον μαθὼν, δίκαιός εἰμι λέγειν αὐτὸν μάλιστα πάντων
290 μὴ εὐσχημονεῖν· καὶ προστεθήσεται τῇ ἐμῇ γνώμῃ καὶ πᾶς ὅστις, χωρὶς
τινος προλήψεως καὶ χρώμενος τῷ ἰδίῳ αὐτοῦ λογικῷ, κρίνειν ἐπιχειρεῖ.
f. 31· Καὶ τοῦτο δείξω πάντως ἐκ||διδούς τὰς ἐπιστολάς καὶ ὁποίου τινὸς τὸν
τρόπον τὸ τοιοῦτον ἴδιον· καί, ἂν φαίνεται τοῦτο οὐκ εὐσχημον, ὁ ἀναγκάσας
με τῇ περιφορᾷ τῶν ἐπιστολῶν, δίκαιος εἶναι νὰ ἔχῃ τὸ ὄνομα καὶ οὗτος
295 ἃς ἔχῃ καὶ τὸ κρίμα εἰς τὸν λαιμόν του. Καὶ περὶ μὲν τούτων τοσαῦτα εἰς
ἀπόκρισιν πρὸς τὸ γράμμα σου καί, ἂν λανθάνωμαι, κρίνον ἀπαθέστερα·
ἐγὼ δὲ τὴν τοιαύτην ἀπολογίαν ἐποίησάμην πρὸς σε, παρρησιασθεὶς ὥς
πρὸς φίλον καὶ ταῦτα ἀφορμὴν δόντα με. Νῦν δὲ καὶ σοῦ πλέον παρρησια-
ζόμενος καὶ ταῦτα εἰπεῖν σοὶ προθυμοῦμαι. Γνωστόν σοί ἐστι, φίλων ἄριστε,

274 ἀλόγως ex corr. 275 ἢ χαμερπείας in marg. addidit cod. 276 ἀλλὰ
in marg. addidit cod. 277 ἑαυτὸν ex corr. 278 κατὰ in marg. addidit
cod. 283 καὶ ζῶντα μάλιστα in marg. addidit cod. 284 τοιαύτην ex τοσαύτης
288 καὶ ἐκ ex καὶ ἐκ τε 292 post ἐπιστολάς cancellavit καὶ τοῦτο ποιῆ-
σαι οὐκ ἐξ ἰδίας τινὸς μοχθηρίας, ἀλλὰ (ἀναγκαζόμενος δὲ in marg.) δεδοικῶς μήπως
ἡ ἐμὴ περιφέρεται διαφθαρεῖσα ἐπιστολὴ καὶ δίκαιον ἔχω νὰ ὑποπτεύωμαι τοῦτο, διότι
περιφέρεται καὶ δείξω κατὰ τὸ δυνατόν cod. καὶ s.l. 296 σου ex της.

(1) Τῷ 1815 ὁ Κοραῖς ἦτο 68 περίπου ἐτῶν. Ὁ Κομμητᾶς ἀναφέρει μετὰ τινος
χαιρεκακίας τὴν προκεχωρημένην ἡλικίαν τοῦ ἀντιπάλου του.

300 ὅτι μέχρι νῦν ἐδιδασκόμεθα τὸν Ἑλληνα λόγον ἐν καταλήφει καὶ γραφῇ·
 ἀλλ' ἐπειδὴ πάντες προθυμούμεθα ἐπὶ τὸ βέλτιον προαγαγεῖν τὴν τοῦ
 ἔθνους παιδείαν, δίκαιοί ἐσμεν ἵνα καὶ τὸ λέγειν προσθῶμεν πρὸς βελτίωσιν
 ἐν ταύτῃ τῇ παιδείᾳ, διότι τοῦτον τὸν τρόπον καὶ τὴν μάθησιν εὐκολυνοῦμεν
 τοῦ Ἑλληνος λόγου καὶ τὴν ἡμετέραν διορθώσομεν διάλεκτον, συνηθίζοντες
 305 νὰ προφέρωμεν ἑλληνιστὶ πάσας τῶν πραγμάτων τὰς ὀνομασίας καὶ πολλὰς
 φράσεις τῆς καθ' ἡμᾶς διαλέκτου διορθώσομεν τοῦτον τὸν τρόπον· ἄλλως
 δὲ ἀδύνατον, καὶ ὥς λέγωμεν ὅσα θέλομεν. Ὅτι δὲ καὶ τὸ πρᾶγμα εἶναι
 εὐκόλον καὶ εὐχερὲς βουλευθεῖσι, δέδεικται μοι ἱκανῶς ἐν τῇ πρὸς Κοραῆν
 ἐπιστολῇ μου, ἣν βέβαια ἀνέγνως· καί, ἂν ἔχῃς αὐτήν, ἀνάγνωθι καὶ αὐθις
 310 μετὰ προσοχῆς καὶ ἀπαθῶς καί, ἣν οὐκ ἠθέλησεν εὐλογίαν ὁ Κοραῆς,
 f. 31^v θέλησον σὺ καὶ ἤξεῖ σοι. Ὡν λοιπὸν καθηγητῆς ἢ σχολείου τοῦ ἐν Κωνσταν-
 τινουπόλει καὶ ἐπιστάτης τοῦ ἐν Σμύρῃ γυμνασίου, ἔχεις πολλὴν καὶ καλὴν
 τούτου εὐκαιρίαν. Μὴ δειλιᾷς, λοιπόν, διὰ τὴν προσθήκην πράγματος
 τοσαῦτα ἀγαθὰ εἰς πρόοδον τοῦ Ἑλληνικοῦ καὶ βελτίωσιν τῆς νῦν διαλέ-
 315 κτου ἐπαγγελλομένου· καὶ ἡ μικρὰ δυσκολία οἴσει καρπὸν μέγιστον.
 Γενοῦ σὺ πρῶτος εἰς τὴν ἀρχὴν τοῦ ἀγαθοῦ τούτου, καὶ ὃν κατέπτυσεν ὁ
 Κοραῆς στέφανον τῆς δόξης, τοῦτον σὺ ἐγκολπώθητι, χαίρειν εἰπὼν τοῖς
 περὶ τούτου μὴ ὀρθῶς φρονοῦσι. Καὶ τὴν γραφίδα σου κίνει μᾶλλον πρὸς
 τὸ ἑλληνικώτερον μετὰ τοῦ σαφοῦς καὶ μὴ φοβοῦ τὴν φατρίαν· μὴ δ' εἰ τίς
 320 τι εἴποι περὶ τῆς ἐν τῇ Φυσικῇ σου ⁽¹⁾, κἂν τῷ Ἀγάθωνι φράσεως τοῦτό
 σε ταραττέτω· οὐ γὰρ ἀνδρὸς σοφοῦ τὸ ἐμμένειν τοῖς ποτε οὐκ ὀρθῶς
 δόξασι. Σὺ δὲ πειρῶ τὴν τοῦ ἔθνους βελτίωσιν αὐξῆσαι κατὰ γε τὸν Ἑλλη-

302 καὶ τὸ λέγειν in marg. addidit cod. 303 post παιδεία cancellavit
 καὶ τὸ λέγειν cod. 318 γραφίδα ex γραφίδα

(1) Πρόκειται περὶ τοῦ ἔργου « Σύνοψις Φυσικῆς εἰς χρῆσιν τῶν πρωτοπείρων μαθητῶν τοῦ φιλολογικοῦ τῆς Σμύρνης Γυμνασίου, ὑπὸ Κ. Μ. Κούμα, διὰ δαπάνης τοῦ κυρίου Ἰωάννου Ἀλφιέρου. Ἐν Βιέννῃ τῆς Ἀουστρίας, ἐκ τῆς τυπογραφίας. I.B. Σβεκίου, 1812 ». Ἐκεῖ ὁ Κούμας παρουσιάζεται ὑπέρμαχος τῶν γλωσσικῶν ἰδεῶν τοῦ Κοραῆ καὶ θερμὸς ἐπαινέτης αὐτοῦ: « Παράδειγμα καλῶς διωρθωμένης γλώσσης μᾶς ἔδωκεν ἀνὴρ δαιμόνιος, τὸν ὅποιον δὲν δύναμαι νὰ ἐπαινέσω, μὴδ' ἂν εἶχα τοῦ Δημοσθένους τὴν δύναμιν, ὁ σοφὸς Χιοσμυρναῖος Κοραῆς. Τοῦτο τὸ παράδειγμα σᾶς ἔβαλα πρὸ ὀφθαλμῶν εὐθύς ὅπου ἠνοιχθῇ τὸ φιλολογικόν μας Γυμνάσιον. Τοῦτο ἀκολουθοῦντες χαίρετε καὶ σεῖς παραλληλίζοντες κατὰ τὰς δυνάμεις σας φράσεις τῆς σημερινῆς γλώσσης μὲ φράσεις Θεοκριτείου, Εὐριπιδείου κλπ. Ἀγάλλεται κ' ἐμοῦ ἡ καρδία διότι ἠξιώθην νὰ σᾶς γίνω ὁδηγὸς εἰς δρόμον, τὸν ὅποιον ὑπαγορεύει μὲν αὐτὸς ὁ ὀρθὸς λόγος, μᾶς ἔδειξε δὲ πρῶτος ὁ σοφὸς καὶ πολυμαθὴς συμπατριώτης σας ». Ἐγκώμια διὰ τὸν Κοραῆν βλ. ἐπίσης εἰς Λόγιον Ἑρμῆν, 1813, σελ. 94 καὶ ἀλλαχοῦ. Περὶ τῶν κοραϊκῶν θέσεων τοῦ Κούμα εἰς τὸν πρόλογον τῆς « Φυσικῆς » του, βλ. εἰς Λόγιον Ἑρμῆν 1813, σελ. 178.

να λόγον καὶ ἑλληνικὸν καταστήσαι τὸ σεαυτοῦ μέρος. Τοῦτο δὲ διανοεῖται
καὶ ὁ Δούκας ποιῆσαι, ἣν δὲ Θεὸς νὰ ὑπάγῃ εἰς δ σπεύδει, τοῦτο ἐπιθυμῶ
325 καὶ γὰρ, ἂν ἡ τύχη μὲ καταστήσῃ πῃ διδάσκαλον κοινοῦ σχολείου· καὶ ὁ
μὲν ἐπὶ τούτῳ καὶ διαλόγους συνθεῖς, ἐκδίδωσιν, ἐγὼ δὲ διανοοῦμαι.
Τοῦτο ποιήσον καὶ σύ. Ὡ πόσον αἰσχυρόμεθα, φίλων ἄριστε, ὅποτε ἀναγ-
καζόμεθα χρῆσθαι τῷ Ἑλληνι λόγῳ μετ' ἀνδρῶν, οὓς πολλοὺς καὶ ἀξιόους ἡ
φορὰ τοῦ καιροῦ συνήγαγεν ἐνταῦθα, καὶ δυσκολευόμεθα διὰ τὸ ἀηθές·
330 καὶ κεῖνοι ἐλευθέρως προίενται φωνήν, ὅσον οὐρανὸς καὶ γῆ, ἀπέχουσιν
αὐτῶν τῆς φωνῆς. Ἄλλ' ἕως πότε ἄνθρωποι νὰ διαφερώμεθα ματαίως,
παρασκευὰς καὶ φατρίας ποιοῦντες; ἕως πότε νὰ μὴν ὁμονοῶμεν καὶ νὰ
μὴν καταγινώμεθα πάντες εἰς τὴν ἀληθῶς βελτίωσιν τοῦ ἔθνους; Τίς ἐστίν
f. 32^r ὁ || τόσον ἰσχυρογνώμων, ὅστις δὲν γνωρίζει ὅτι καὶ δόξα τοῦ Ἑλληνικοῦ
335 καὶ καύχημά ἐστίν ὁ Ἑλλήν λόγος, γραφόμενος ὀρθῶς ὡς ἰδία φωνή;
Τίς δὲ πάλιν οὐ νομίζει προσθήκην μεγίστην τῆς δόξης τοῦ ἔθνους, ἐὰν
ἐθισθῇ παρὰ τοῖς πεπαιδευμένοις, καὶ τοῖς γυμνασίοις καὶ νὰ ὁμιλῇται;
Ἄρχου, τοίνυν, φίλων ἄριστε, σὺ πρῶτος τοῦ τοιούτου ἀγαθοῦ καὶ μὴ
δειλιᾷς· ἐπειδὴ ὁ Θεὸς ηὐδόκησε νὰ εἶσαι διδάσκαλος κοινὸς τῆς ἐν Κων-
340 σταντινουπόλει πατριαρχικῆς σχολῆς, ἐνθα ἔξεις πάντως εἰς τοῦτο συνεργὸν
καὶ τὸν παναγιώτατον Πατριάρχην ⁽¹⁾, ἄνδρα σοφώτατον καὶ προθυμού-
μενον πολλὰ εἰς βελτίωσιν τοῦ ἔθνους. Τοῦτο δὲ γράψον καὶ τοῖς ἐν Σμύρνη
σοῖς, ἐνθαρρύνων αὐτούς· καί, μετὰ παρέλευσιν τριῶν ἐνιαυτῶν, ὄψει τὸν
καρπὸν πολλαπλάσιον. Ἐὰν τοῦτο ποιήσῃς, σὺ καὶ τὰ διεστῶτα ἐνώσεις
345 καὶ ἄγγελος εἰρηνοποιὸς κηρυχθήσῃ καὶ ἀρχηγὸς τοιούτου ἀγαθοῦ ὀνομα-
σθήσῃ παρὰ τε τοῖς νῦν οὖσι καὶ τοῖς μεθ' ἡμᾶς ἐσομένοις. Καί, ἐὰν τοιού-
του εὐεργετήματος ἄρξῃ πρὸς τὸ Ἑλληνικὸν καὶ τοιαύτην ποιήσῃς
ἐνωσιν, ἐγὼ ἄγνοω τίς ἐστὶ οὕτω βάσκανος ὁ μὴ ἀληθῶς σε ὀνομά-
ζειν Σωκράτην τοῦ αἰῶνός μας θελήσας, ὅσον βάσκανος καὶ ἂν ᾗ. Ἄλλ'
350 ἐγὼ, ὡς φίλος πρὸς φίλον γράφων, ταῦτα νομίζω ἀξίως τῆς πρὸς
ἀλλήλους ἡμῶν φιλίας γεγράφθαι· εἰ καὶ παρρησιαστικώτατα, ἀλλ' οὐδὲν
ἀληθέστατα, κατὰ γε τὸ ἐμοὶ δοκοῦν. Σὺ δὲ κρίνας ἀπαθέστερον καὶ
χωρὶς τινος προλήψεως, εὐρήσεις τὸν δίκαιον ἔχοντα, καὶ ἂν λανθάνωμαι
εἰς τὰς γνώμας μου ἢ μή· καὶ βουλευθεὶς λόγῳ τι ἀποδείξαι, ἔξεις με

328 πολλοὺς καὶ ἀξιόους in marg. addidit cod. 332 φατρίας ex corr.
336 τοῦ ἔθνους in marg. addidit cod. 346 οὖσι in marg. addidit cod.
348 οὕτω βάσκανος in marg. addidit cod. 349 ἢ ex εἶναι 351 κατὰ γε τὸ
ἐμοὶ δοκοῦν in marg. addidit cod.

(1) Πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως ἦτο τότε ὁ Κύριλλος ὁ ΣΤ' (1813-1819).

355 τῷ λόγῳ πειθήνιον καὶ μὴ βαρυθυμοῦντα, ἐὰν ἡ ῥύμη τοῦ λόγου, γι-
νομένη λογικῶς, παρασύρῃ καὶ τι ἀνιάρῳν.

Ὑγλαίνε.

Ἡ ἀνώτερω δημοσιευομένη ἐπιστολὴ τοῦ Στεφάνου Κομμητᾶ πρὸς τὸν Κωνσταντῖνον Κούμαν παρουσιάζει σημαντικὸν ἐνδιαφέρον διὰ τὸν βιογράφον τοῦ Θεσσαλοῦ λογίου, ἀλλὰ γενικώτερον καὶ διὰ τὸν μελετητὴν τοῦ γλωσσικοῦ ζητήματος ἐν Ἑλλάδι κατὰ τὰς πρώτας δεκαετηρίδας τοῦ παρελθόντος αἰῶνος. Ἐν αὐτῇ ὁ Κομμητᾶς ἀναπτύσσει κατὰ τρόπον συνοπτικὸν καὶ σαφῇ τὰς βασικὰς περὶ τῆς γλώσσης θεωρίας αὐτοῦ καὶ ὑποδεικνύει τὴν πορείαν, τὴν ὁποίαν ὀφείλει νὰ ἀκολουθήσῃ τὸ πνευματικῶς ἀναγεννώμενον ἔθνος, ἵνα καταστῇ ἀντάξιον τῆς μακρᾶς καὶ ἐνδόξου παραδόσεως. Ταυτοχρόνως τὸ κείμενον τοῦτο — ἀνέκδοτον μέχρι τοῦδε καὶ ἄγνωστον — παρέχει ἱκανὰ νέα στοιχεῖα πρὸς καλυτέραν γνωριμίαν καὶ ἀσφαλεστέραν ἐκτίμησιν τῆς κατὰ τοῦ Κοραῆ καὶ τῶν ὁπαδῶν αὐτοῦ σφοδρᾶς πολεμικῆς ἐκ μέρους τῶν ἐκπροσώπων τῆς πλέον συντηρητικῆς μερίδος, μεταξὺ τῶν ὁποίων συγκατελέγετο καὶ ὁ Κομμητᾶς.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ Θ. ΖΩΡΑΣ

L'APPLICAZIONE PRATICA DEL DIRITTO EREDITARIO BIZANTINO SECONDO LA C. D. « PEIRA D'EUSTAZIO ROMANO »

Ben noto è il particolare interesse che, fra le fonti di cognizione del diritto bizantino ⁽¹⁾, presenta la cosiddetta « Peira d'Eustazio Romano » (assegnata all'XI secolo) in quanto essa è una συλλογή ἀποφάσεων τῶν βυζαντινῶν δικαστηρίων ⁽²⁾.

Poiché di recente mi sono occupato dell'applicazione pratica del diritto bizantino quale risulta da alcuni passi di tale Πείρα relativi alla compravendita ⁽³⁾, ci si può ora, proseguendo nel medesimo tipo d'indagine, soffermare su alcuni passi della stessa fonte relativi alla successione ereditaria. Ci si limiterà a considerare sole due delle forme bizantine di delazione ereditaria d'origine romana, cioè l'intestata e la testamentaria, tralasciando altre parti del diritto ereditario.

Nei limiti indicati si esamineranno alcune fattispecie (ὑποθέσεις) concrete che hanno dato origine a controversie giudiziarie, le relative decisioni (ἀποφάσεις) — in massima parte di colui che il redattore della Peira chiama ὁ Μάγιστρος, *non adiecto nomine proprio* — e talora anche le loro motivazioni, le fonti giuridiche sulle quali sono state basate, alcune divergenti interpretazioni di tali fonti.

Si potranno così cogliere altri aspetti dell'applicazione pratica del diritto risultanti dalla Πείρα e, al tempo stesso, mettere in luce anche qualche punto relativo alla cultura giuridica e alla forma *mentis* degli uomini di legge ricordati in tale fonte.

⁽¹⁾ Un'esposizione sistematica ne è stata iniziata con il 1° volume del *Diritto Bizantino. Parte Generale. Le fonti di cognizione*, Roma, Tipolit. Pioda, 1963.

⁽²⁾ *Jus Graeco-Romanum*, Ed. Zepoi, IV, pp. 11-260.

⁽³⁾ In *Rivista di Studi Bizantini e Neo-ellenici*, N.S.I, 1965-66, pagg. 33-80.

* * *

Circa le classi di successibili *ab intestato*, in vari passi della Peira appare applicato il diritto bizantino e precisamente la legislazione c.d. macedone contenuta nel Prochiro e nei Basilici che, abrogando le parziali modifiche apportate dalla Ecloga c.d. Isaurica, ⁽¹⁾ era — come noto — ritornata al sistema giustiniano stabilito nelle novelle 118 e 127 ⁽²⁾.

Per la prima classe di tali successibili va anzitutto ricordata Peira 48.9 ove è riferito un caso giudiziario relativo alla successione *ab intestato* di una binuba deceduta lasciando figli nati dai suoi due matrimoni.

Il Μάγιστρος divide (ἐμέρισε) la dote κατὰ τὸν νόμον fra i figli nati da ambedue i matrimoni, poiché essi dovevano ereditare τὰ αὐτῆς [μητρὸς] οἰκεῖα πράγματα (la προῖξ bizantina, come la φερνή greca, è infatti — a differenza della *dos* romana — di proprietà della moglie), mentre ognuna delle due discendenze (ἐκατέρα γυνή) aveva diritto di prendere la *donatio propter nuptias* (προγαμιαία δωρεά) del proprio padre (essendone questi rimasto proprietario). Lo stesso Μάγιστρος divide anche ἐπίσης fra tutti i figli le spese di giudizio (ammontanti a 24 nomismata) quelle dei funerali καὶ τὰ λοιπὰ. Nel testo è anche accennato a una donazione (dell'ammontare di due libbre) fatta dalla *de cuius* a favore di uno dei suoi figli; ma la lacuna che in questo

⁽¹⁾ Delle ἐπιδιορθώσεις apportate al diritto ereditario giustiniano dall'Ecloga Isaurica mi occupai in modo particolare in uno studio destinato alla Raccolta di Scritti in memoria di Francesco Calasso.

⁽²⁾ Poiché il russo ЛІПШІЦ (Липшиц) a pag. 122 del suo recente libro intitolato: Эклога-византийский законодательный свод VIII века (pubblicato in: Памятники средневековой истории народов центральной и восточной европы, Москва, 1965) dopo aver (a proposito dell'ordine dei successibili *ab intestato*) esattamente affermato: «il sistema dell'Ecloga ha esercitato minori influssi nel posteriore diritto bizantino che la legislazione giustiniana», aggiunge: «però (однако) alcuni ricercatori (e cita le pp. 79-80 dell'Ecloga pubblicata dal bulgaro БЛАГОЕВ, il cui commento giuridico è dallo stesso ЛІПШІЦ — a pag. 16 — qualificato «prezioso, di gran pregio», [ценный]) affermano che le disposizioni legislative dell'Ecloga [sulle classi dei successibili *ab intestato*] sono state accolte dagli autori del Prochiro (30,2,5-10) e dell'Hexabiblos d'Armenopilo» (5,8,5-14), va precisato che questa opinione (alla quale il ЛІПШІЦ non aderisce, ma che riporta senza confutarla) è basata su un'inesatta interpretazione di Proch. 30,5 (= Hex. 5,8,6), come si avrà occasione di dimostrare nello studio ricordato nella nota precedente.

punto presenta il testo ⁽¹⁾ non consente di stabilire se vi fosse menzione delle giustiniana *collatio* (συνεισφορά) *descendentium* (C. 6, 20, 3, e 17; Proch. 30, 11, 12) che aveva sostituito l'antecedente *collatio bonorum*. La fine del passo riferisce una decisione relativa alla manumissione parziale del servo comune, conforme al regime giustiniano (C. 7,7,1; cfr. anche Inst. Just. 2,7,4) riprodotto in Bas. 48,14,4, che, abolito il *ius adcrendi* classico a favore del condomino non manumissore, aveva stabilito — *favore libertatis* — che uno dei condomini potesse manomettere interamente (πάντως) il servo comune pagando all'altro il valore della sua quota. Poiché infatti uno dei figli della defunta era minore (ἀφῆλιξ) e gli altri suoi fratelli volevano manomettere gli schiavi appartenuti alla loro comune madre, il Μάγιστρος — affinché il minore non fosse defraudato (διὰ τὸ μὴ περιγραφῆναι τὸν ἀφῆλικον) — ordinò che gli altri fratelli dessero al minore la parte a lui spettante degli schiavi manomessi.

Si può inoltre ricordare Peira 48,7 a proposito della successione *ab intestato* di figli dell'adultera.

Poiché si è accennato alla μοιχεία, fra i passi che vi si riferiscono ve n'è uno — Peira 25,23 (riprodotto in Hex. 6,2,15) — in cui è ricordata un'opinione del Μάγιστρος, dal redattore della Peira qualificata « strana » e « imbarazzante » (παράδοξος, ξενοπρεπής, ἄπορος).

Secondo infatti il Μάγιστρος se il matrimonio è stato sciolto a causa d'adulterio della donna — cioè μεγάλου φανέντος ἐγκλήματος — il marito non lucra nulla della dote; se invece il matrimonio è stato sciolto per essersi la donna recata al circo o per essere andata al banchetto o al bagno con estranei — cioè ἐπὶ μικροῖς καὶ οὐδαμινοῖς πράγμασιν — il marito lucra la dote. Secondo ὁ βέστης ⁽²⁾ ciò sarebbe stato disposto dai νομοθέται non senza fondamento e non senza motivo (οὐδὲν κενὸν οὐδὲ ἄνευ λόγου). Infatti all'adulterio la donna potrebbe esser spinta dal marito qualora questi potesse sperare di lucrare la dote, mentre l'andare al bagno o a banchetto (*nolente marito*, come precisa la nov. 134,10 di Giustiniano) o all'ippodromo o a teatro (*ignorante vel prohibente marito*) è tutta colpa della sola

⁽¹⁾ *Jus graeco-romanum* (ed. ΖΕΡΟΙ), IV, p. 195, nota 6.

⁽²⁾ Poiché sembra che ὁ βέστης sia persona diversa dal Μάγιστρος non apparirebbe fondato (come già si è avuto occasione di rilevare in *Riv. Studi Biz. e Neo-ellenici*, N.S.I. 1965-66, p. 35 nota 1 e p. 58 n. 2) il mutamento d'opinione dello Zachariae accennato nella Prefazione della sua edizione della Peira (J.G.R. I, 1836, p. iv).

moglie (τὸ πᾶν ἀμάρτημα τῆς γυναικὸς ἐστὶ), tanto più che il νόμος non punisce la donna per aver commesso ἀπαξ uno di tali atti, ma solo se li ha compiuti πολλάκις.

Poiché nel passo della Peira ora in esame è aggiunto, riferendo sempre l'opinione del Μάγιστρος, che se la moglie adultera ha figli a questi spettano due terzi della dote, mentre un terzo va al monastero nel quale è stata relegata, qualora siano decorsi due anni senza che il marito l'abbia ripresa con sè, il κείμενον del κεφάλαιον del titolo περὶ λύσεως γάμων al quale è fatto espresso riferimento è quella parte di Bas. 28,7,1 riprodotte — come appare meglio dall'ediz. Heimbach (III, 217) che non da quella curata dallo Sheltoma (A. IV, 1375) — il cap. 10 della novella 134 (del 556) di Giustiniano, inserita nel citato passo dei Basilici dopo la riproduzione dei §§ 1 e 2 ⁽¹⁾ e prima dei §§ 3-7 della novella 117. A meno che fra la novella 134 di Giustiniano e la novella 32 di Leone 6° il Saggio sia stata emanata un'altra disposizione legislativa alla quale si sia voluto riferire il Μάγιστρος, se il νόμος da lui interpretato è il cap. 10 della novella 134 di Giustiniano, si potrebbe spiegare la sua « strana » e « imbarazzante » opinione con il fatto ch'egli abbia riferito l'ultima frase di tale capitolo 10 ⁽²⁾ solo al terzo caso ipotizzato (mancanza di discendenti e di ascendenti dell'adultera o esistenza di suoi ascendenti non conniventi nel reato di adulterio), nel quale il marito lucra tutto, anziché a tutte le ipotesi (« *omnibus casibus* ») contemplate in tale capitolo 10, compresa quindi anche quella dell'adultera che lasci solo figli ⁽³⁾ o solo ascendenti non conniventi nell'adulterio. La novella 117 cap. 8 di Giustiniano, avendo prima chiaramente detto « *causas ex quibus sine periculo repudium mittere et dotem lucrari potest* » ed avendo poi indicato le singole « *iustae causae* » di divorzio, non poteva far sorgere dubbi al riguardo. Se dunque l'opinione del Μάγιστρος ricordata in Peira 25,23 si riferiva al cap. 10 della novella

(1) Il § 2 è epitomato nei Basilici perchè le disposizioni patrimoniali ivi contenute erano state abrogate dal cap. 10 della nov. 134 di Giustiniano.

(2) « » in omnibus casibus, pacta dotalibus instrumentis inserta, marito reserventur ».

(3) Mentre in tal caso, secondo il cap. 10 della nov. 134 di Giustiniano, ai figli spettano i due terzi della sostanza materna (cioè della dote e della *reliqua mulieris substantia*), secondo Peira 25,23 ai figli vanno i due terzi della sola dote.

134 di Giustiniano, ὁ βέσσης avrebbe cercato — per giustificarla — la « ratio » di una legge che in realtà non esisteva ⁽¹⁾.

Alle altre classi di successibili *ab intestato*, secondo la legislazione macedone nuovamente conforme al diritto giustiniano, si accenna in Peira 48,3 il cui testo molto conciso rende opportuna qualche integrazione che sarà indicata fra parentesi quadre.

A proposito della seconda classe è detto che se il *de cuius*, deceduto intestato, lascia due fratelli [germani] e cinque figli di un [altro] fratello [predefunto, anch'egli germano], l'eredità si divide in tre parti, poiché i figli, quanti essi siano, τῷ τοῦ οἰκείου πατρὸς ὑπείσρχονται προσώπῳ καὶ τοσοῦτον λαμβάνουσιν ὅσον ὁ πατήρ αὐτῶν ἐμελλε λαμβάνειν. Ai figli di un fratello o sorella germani (seconda classe giustiniana dei successibili *ab intestato* predefunti spettava infatti, in base alla nov. 127,1 di Giustiniano (riprodotta in Proch. 30,7 e poi in Hex. 5,7,11) un diritto di rappresentazione ⁽²⁾.

Se non vi sono fratelli [germani del *de cuius*], ma [solo] figli di fratelli germani [predefunti], l'eredità si divide *per capita* (κατὰ πρόσωπα καὶ κεφαλὴν), cioè quanti essi sono vengono egualmente chiamati all'eredità ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Per quanto riguarda la successione intestata dei νόθοι παῖδες nella prima parte di Peira 48,2 (= prima parte di Peira 54,4) è applicato quanto disposto dal νόμος e cioè da Bas. 32,2,4 (ed. J. Zepos, III, p. 894) tratto dal cap. 12,4 della nov. 89 di Giustiniano (cfr. anche c. 5 della nov. 18) e riprodotto in posteriori fonti bizantine (ad es. Hex. 5,8,66) e metabizantine (ad es. Νομικόν composto da Teofilo di Giannina, ed. Gkines 1960, IO,6). Circa la capacità dei νόθοι παῖδες di ricevere per testamento paterno quanto è detto in altra parte di Peira 48,2 (e 54,4) è conforme al diritto giustiniano (C. 5,27,2 e 8; nov. 18,5; nov. 89,12,2 4) e riprodotto anche da Psello (ed. Zepol, J. G. R. VII, p. 405) e, successivamente, in Hex. 5,8,66. Per la capacità dei νόθοι παῖδες di ricevere per testamento materno, cfr. Peira 54,7 e 25,17 (Hex. 5,8,68).

⁽²⁾ Cfr. nello stesso senso, anche Peira 48,10: Deceduta intestata una persona che aveva lasciato due sorelle [germane] e otto figli di tre fratelli [anch'essi germani, predefunti], il Μάγιστρος giudicò che l'eredità fosse divisa in cinque parti e che una di esse la prendesse ciascuna delle due sorelle e [per diritto di rappresentazione] i figli di ciascuno dei tre fratelli premorti.

⁽³⁾ Nello stesso senso continua Peira 48,10 in cui è detto che se nella fattispecie giudicata dal Μάγιστρος non vi fossero stati fratelli [germani] del *de cuius*, ma solo figli di fratelli [predefunti], l'eredità sarebbe stata divisa *per capita* (κατὰ κεφαλὴν, ὥστερ ὁ νόμος φησί). Ma poiché nella

Il passo in esame ricorda poi la preferenza data (in caso di premorienza di fratelli germani o unilaterali) ai figli di fratelli [germani o unilaterali] rispetto agli zii. Secondo infatti Proch. 30,5-10 (tratti dal σύντομος, composto da Teodoro d'Ermopoli, della nov. 118 di Giustiniano) i figli di fratelli germani appartengono alla seconda classe di successibili *ab intestato* e i figli di fratelli unilaterali alla terza, mentre gli zii sono compresi nella quarta.

Se — così conclude Peira 48,3 — mancano figli di fratelli [germani o unilaterali] viene chiamato all'eredità il [parente] più prossimo nel grado (ὁ ἐγγύτερος τῷ βαθμῷ). A questa quarta classe si riferiscono anche altri passi della Peira ai quali si può brevemente accennare.

In Peira 48,11 (che dovrà essere ricordata ancora per quanto riguarda i lasciti εἰς ψυχικά) è riferito il caso, giudicato dal Μάγιστρος, di un *de cuius* deceduto intestato che aveva lasciato quattro sue prime cugine (*consobrinae*, πρῶται ἐξαδέλφαι, «che si usa chiamare ἐξαδέλφαι»), due delle quali da parte di padre e altre due da parte di madre; esse non potevano succedere *in stirpem* (κατὰ σειράν), ma *per capita* (κατὰ κεφαλὴν). In base a questa decisione del Μάγιστρος può essere così integrata l'ultima parte di Peira 14,6: [πρῶτοι] ἐξαδέλφοι οὐχὶ κατὰ σειράν καλοῦνται (ἀλλὰ κατὰ κεφαλὴν) ὅπερ ὁ ῥωμαῖος ἐν κάπιτά φησιν ⁽¹⁾.

Nella prima parte di Peira 48,4 è genericamente detto che premorti tre primi cugini (ἐξαδέλφοι, parenti in quarto grado) del *de cuius*, doveva essere chiamata *ab intestato* all'eredità la persona lasciata all'estremo grado [della parentela] (ἐν τῇ ἄκρῃ τῆς συγγενείας προσληφθεῖσα).

In Peira 49,30 è riferito questo caso giudiziario. Deceduta intestata e senza figli, ma lasciando parenti in ottavo grado e cioè dei τρισεξαδέλφοι, una donna che aveva sposato uno di essi (in proposito è ricordata la liceità del matrimonio con la propria τρισεξαδέλφη, cioè con la cugina in terzo grado che è parente ἐξ αἵματος in ottavo grado) ⁽²⁾, questi fu riconosciuto coerede insieme al pro-

fattispecie concreta vi erano due sorelle [germane] e tre figli di fratelli [germani predefunti], l'eredità doveva esser divisa *per stirpes* (κατὰ σειράν). |

⁽¹⁾ Alla nota 5 di pag. 37 dell'edizione zachariana della Peira (= Zepoi, J.G.R. IV, nota 1 a pag. 45) «cf. infra tit. XLVIII, c. 3 et 10» va corretto in c. 1 e 11.

⁽²⁾ Secondo infatti i νόμοι e τὰ θεῖα τῶν πατέρων θεσπίσματα erano proibiti i matrimoni fino al settimo grado ἐξ αἵματος.

prio fratello (cioè con un altro τρισεξάδελφος della *de cuius*, poiché aveva lo stesso grado di parentela [l'ottavo] e secondo il νόμος (cioè Bas. 45,2,14) il parente in ottavo grado καὶ μὴ ὑπείσέλθῃ τὴν κληρονομίαν ἔχει τὴν ἐκ τοῦ νόμου βοήθειαν (cfr. anche Peira 48,6 54,9 ⁽¹⁾ ed Hex. 5,8,17). Appare dunque chiaro da questa decisione che il vedovo doveva ereditare come τρισεξάδελφος della moglie defunta e non come marito, poiché, essendovi un altro parente della moglie (un altro suo τρισεξάδελφος, fratello del vedovo) non poteva aver luogo l'ἀλληλοκληρονομία, intesa nel senso di *mutua hereditas ab intestato inter coniuges* ⁽²⁾).

A questa ἀλληλοκληρονομία allude, senza menzionarla espressamente, la seconda parte di Peira 48,4 in cui è citato ἐκ μέρους il νόμος (cioè Bas. 45,5,2, tratto dalla C. 6,18,1 del 428) in base a cui il marito e la moglie succedono reciprocamente *in universum* [ius] εἰς ὁλόκληρον [δικαίον]) «secondo l'antico diritto» [solo] quando manchi ogni «successione, legittima o naturale, di discendenti, ascendenti [o collaterali] escluso il fisco», come è ripetuto in Peira 48,5: «[è da sapere] che se un uomo e una donna, senza alcuna parentela fra loro, si sono sposati, unici e soli succedono reciprocamente fra loro in base alla parentela stabilita dalla legge (ἐκ τῆς δοκούσης τῷ νόμῳ συγγενείας)», qualificando impropriamente ⁽³⁾ come συγγένεια il vincolo del coniugio.

Dall'ordine dei successibili *ab intestato* conforme, nei passi finora esaminati della Peira, al diritto bizantino, si discosta invece la decisione giudiziaria riferita in una parte di Peira 54,6.

Deceduto (intestato) un figlio all'età di venti anni, ὁ βέστης giudicò che dovessero essere chiamati all'eredità sua madre per un terzo e i suoi zii per i residui due terzi. In proposito è espressamente av-

⁽¹⁾ In questo passo della Peira è precisato: μὴ ὄντων [συγγενῶν] πλησιεστέρων ed è aggiunto il richiamo al νόμος (Bas. 45,2,14; cfr. poi anche Hex. 5,8,17), tratto da D. 38,8,9.

⁽²⁾ Sui vari significati di ἀλληλοκληρονομία nelle fonti giuridiche bizantine v. *Rivista di Studi Bizantini e Neo-ellenici*. N.S.I. 1964, p. 107 note 3 e 4.

⁽³⁾ In tale improprietà non incorse, ad esempio, Demetrio Chomatianos (Epistola n. 2, col. 16, ed. Pitra) secondo il quale, poiché in Gen. 2,24 i coniugi sono considerati μία σὰρξ, fra essi v'è una ἑνωσις (e precisamente una ἑνωσις κατὰ γάμον che si differenzia dagli altri otto tipi di unione indicati da Chomatianos), cioè un vincolo che non è συγγένεια (parentela) né ἀγχιστεία (affinità).

vertito che tale decisione — non conforme al diritto bizantino — fu presa διὰ τὸ εἶναι τὸν υἱὸν ἐθνικόν, cioè βαρβαρικοῦ γένους. Secondo tale decisione in materia di successione intestata si doveva perciò seguire il sistema della personalità della legge⁽¹⁾, mentre in materia di successione testamentaria il testatore, che nelle fattispecie concrete che saranno a suo tempo esaminate⁽²⁾, era un πατρίκιος βαρβαρικοῦ γένους, doveva seguire le norme del diritto bizantino.

Circa la parte della successione intestata destinata εἰς ψυχικόν ci si può soffermare sui seguenti passi.

Secondo Peira 48,1⁽³⁾ qualora sia deceduto intestato chi lasci parenti collaterali (οἱ ἐκ τοῦ πλαγίου συγγενεῖς) e [non] figli (καὶ <μὴ> παῖδας) né ascendenti], i suoi schiavi devono essere manomessi; secondo la consuetudine (ἐκ συνήθειας) [in tal caso] un terzo delle sue sostanze va destinato *pro salute animae* (εἰς ψυχικόν), calcolando in questo terzo il valore degli schiavi manomessi.

Dal modo come è formulato questo passo sembrerebbe che fonte dell'erogazione di un terzo εἰς ψυχικόν sia la συνήθεια. E questa infatti è stata la interpretazione del Maridakis⁽⁴⁾. Senonchè fonte di tale destinazione non è la συνήθεια, cioè l'ἄγραφος νόμος, bensì l'ἔγγραφος νόμος e precisamente la novella 12 di Costantino VII^o Porfirogenito, emanata fra il 945 e il 959 che, come noto, generalizzò la norma (stabilita solo per il caso del prigioniero di guerra morto intestato) della novella 40 di Leone VI^o il Saggio, della quale il Bruck⁽⁵⁾ ha cercato d'individuare l'origine storica. Poichè un'altra novella aveva disposto che dovesse pervenire un terzo per la redenzione dei peccati (ὑπὲρ λύτρον τῶν ἁμαρτιῶν) agli ἐν Χριστῷ

⁽¹⁾ Come già notato dallo Zachariae, *Geschichte des griech. römisch. Recht*, 3 Auflage, 1892, p. 138, Anm. 395.

⁽²⁾ Riferite nella parte che sarà più avanti esaminata di Peira 54,6 e in 14,16.

⁽³⁾ Riprodotta in Hex. 1,18,22 e 5,8,78.

⁽⁴⁾ Dopo aver esattamente osservato che quanto riferito in Peira 14,6 e 48,1 corrisponde al contesto della novella 12 di Costantino VII^o Porfirogenito, il Maridakis (*Τὸ ἀστικὸν δίκαιον ἐν ταῖς νεαραῖς τῶν βυζαντινῶν αὐτοκρατόρων* 1922, p. 279 nota 28) aggiunge: τὴν δόσιν τοῦ τρίτου πρὸς ψυχικὴν σωτηρίαν ἀνάγει εἰς συνήθειαν. Πρωστίθεται οὕτω καὶ ἕτερον ἐπιχείρημα ὅτι ἡ Νεαρα (τ. ε. 12 Κωνσταντίνου τοῦ Πορφυρογεννήτου) εἰς συνήθειαν ὀφείλει τὴν γένεσιν της.

⁽⁵⁾ *Kirklich soziales Erbrecht in Byzanz. Johannes Christostomus und die Makedonischen Kaiser* in Studi Riccobono, III, pp. 376-423 (recensito da E. Volterra in *Studia et Documenta Historiae et Iuris*, 1937, p. 188 sgg.).

ἀδελφοῖς solo quando (in mancanza di eredi) acquistasse il fisco, la consuetudine aveva limitato l'erogazione del terzo εἰς ψυχικὸν al caso in cui l'eredità fosse devoluta ai collaterali o al fisco ⁽¹⁾. Il riferimento alla συνήθεια contenuto in Peira 48,1 va perciò spiegato in quanto nella fattispecie concreta alla quale il passo si riferisce v'era la presenza di collaterali. Si può ricordare che poi, nel 1306, fu emanata in questa materia un'altra novella — la 26 di Andronico II Paleologo ⁽²⁾ — il cui quarto paragrafo ⁽³⁾ contiene norme sopravissute in epoca metabizantina, nella quale fu coniato il vocabolo τριμορία ⁽⁴⁾.

Un'analoga decisione a quella or ora esaminata, riferita in Peira 48,1, ma senza espresso riferimento alla συνήθεια (né al νόμος), risulta da Peira 48,11 in cui, dopo aver ricordato che in una determinata fattispecie concreta (alla quale già si è avuto occasione di accennare) dovevano essere chiamati all'eredità dei parenti collaterali di quarto grado (e precisamente quattro πρῶται ἐξαδέλφαι del *de cuius*, due delle quali ἀπὸ πατρὸς e altre due ἀπὸ μητρός), si aggiunge che prima deve esser detratto dalla sostanza del defunto, morto ἀδιάθετος, un terzo da destinare per la salvezza della sua anima (εἰς ψυχικὴν ὠφέλειαν τοῦ μεταστάντος) ⁽⁵⁾.

Nella prima parte di Peira 54,10 è invece ricordato un caso in cui era sorto dubbio se le norme (della novella 12 di Costantino VII^o Porfirogenito) relative all'erogazione di un terzo εἰς ψυχικόν dovesero essere applicate qualora fosse deceduto intestato un ὑπεξούσιος. Il giudice non fu dell'opinione secondo la quale anche in questo caso si sarebbe dovuta ammettere tale erogazione, motivando la sua decisione con la considerazione che nel testo legislativo non era stato espressamente previsto il caso dell' ὑπεξούσιος (διὰ τὸ μὴ ῥητῶς ἐν τῷ ἐδάφει τῶν νόμων κεῖσθαι), né che era prassi, secondo antica consuetudine, disporre una tale destinazione di beni (μηδὲ ἀπὸ μακρᾶς συνήθειας τοῦτο πραχθῆναι ποτέ).

⁽¹⁾ Siciliano Villanueva, *Diritto bizantino*, 1906, pp. 101-102.

⁽²⁾ Zepoi, J.G.R. I, p. 533; G. S. Maridakis, *Ἀστικὸν δίκαιον* (cit.) pp. 283-287.

⁽³⁾ Cfr. anche Hex. 5,8,9. In Hex. 5,8,95 ne è riprodotto il primo paragrafo.

⁽⁴⁾ Su di essa v. G.S. Maridakis, *Ἀστικὸν δίκαιον* (cit.), p. 285.

⁽⁵⁾ Cfr. anche Peira 14,6.

* * *

Esaminiamo ora alcuni casi d'invalidità di disposizioni testamentarie.

Un primo caso è riferito in Peira 14,16. Un πατρίκιος βαρβαρικοῦ γένους aveva disposto nel suo testamento (διαθήκη) che la seconda sua moglie divenisse κυρία καὶ ἐξουσιάστριαν di tutta la sua sostanza. Egli lasciava anche una figlia, nata dal primo matrimonio, che si trovò così a ricevere molto meno della matrigna. Il Μάγιστρος perciò ἑρμηνεύει tale disposizione testamentaria in rigorosa conformità della volontà della legge (πρὸς τὴν νομικὴν ἀκρίβειαν καὶ γνώμην), così motivando la sua decisione: il testatore, anche se di stirpe barbarica, essendo venuto nell'impero bizantino (τῇ ῥωμαϊκῇ βασιλείᾳ) ed essendo quivi stato onorato di grande dignità (ἀξιωματι μεγάλῳ τιμηθεὶς) e stimato degno di molti donativi (καὶ πολλῶν δωρεῶν ἀξιοθεὶς), doveva seguire le leggi bizantine (ἀνάγκη ἐλχε τοῖς ῥωμαίων ἔπεσθαι νόμοις) e non testare secondo la propria legge nazionale (μὴ ἐθνικῶς); se non conosceva il rigore delle leggi [bizantine] (τὴν τῶν νόμων ἀκρίβειαν) doveva informarsene e imparare quello che doveva fare. È evidente che ὁ Μάγιστρος dovette vedere — ed esattamente — nella indicata disposizione testamentaria una violazione della C. 5,9,6, pr. e 4 secondo la quale il coniuge binubo non poteva lasciare al nuovo coniuge una porzione superiore a quella ricevuta dal meno favorito dei figli di primo letto. Va notata la motivazione data dal Μάγιστρος della necessità dell'applicazione (che noi diremmo territoriale) delle leggi bizantine in materia testamentaria e cioè come una specie di corrispettivo per gli onori e le ricchezze acquistati da un βαρβαρικοῦ γένους venuto nell'impero bizantino e ivi divenuto πατρίκιος.

Un secondo caso è in Peira 54,6. Il πατρίκιος Δαβίδ ὁ Ἰβηρος aveva disposto per testamento che se suo figlio fosse deceduto ἄτεκνος καὶ ἀδιάθετος, la sua eredità sarebbe spettata agli zii del figlio. Deceduto quest'ultimo, avendo i suoi zii preso possesso (κατασχόντων) dell'eredità ed essendo stata però mossa azione giudiziaria, ὁ βέστης decise che siccome il figlio era deceduto a 20 anni, la disposizione testamentaria — da qualificare come una *substitutio* [*pupillaris*] o [διπλῇ] ὑποκατάστασις — non era valida perchè in base al νόμος (cioè Bas. 35,10,14) la *substitutio* [*pupillaris*] valeva per i figli che fossero morti non oltre il 14° anno d'età (cioè fino a che non avessero raggiunto l'età minima richiesta per la capacità di testare: ὅτι

ὁ υἱὸς ἐδύνατο διατίθεσθαι καὶ εἰς ὅλον τὸν κλήρον ἐπεὶ ὑπερέβη τὴν ἡβήν). Fu così applicato anche in questo caso, per quanto riguardava la successione testamentaria, il diritto bizantino, pur essendo il testatore un πατρίκιος βαρβαρικοῦ γένους. Ma aperta così la successione intestata, non furono del pari applicate — come si è visto — le norme bizantine relative alla successione intestata; fu infatti ammesso il concorso fra madre (per un terzo) e gli zii (per due terzi), motivando espressamente tale ammissione διὰ τὸ εἶναι τὸν υἱὸν ἐθνικόν.

Un terzo caso è contenuto in Peira 14,22. Una persona, non avendo beni propri, aveva disposto per testamento dei beni della figlia (che questa aveva ereditato dalla madre predefunta) lasciandoli al monastero τῆς νέας κώμης e nominando il suo cathegumeno esecutore testamentario (ἐπίτροπος). Ma il Μάγιστρος τὴν τοιαύτην διαθήκην ἀνέτρεψε per i seguenti motivi: anche se il testatore avesse avuto una propria sostanza immobiliare della quale avesse potuto disporre βεβαίως per testamento (il che non si era verificato nella fattispecie concreta), non avrebbe potuto lasciare — in base a molti νόμοι — tale successione a un δυνατόν πρόσωπον. Tale disposizione di beni altrui e, in particolare, di orfani, a favore di un monastero rendeva quindi « *inutilis* » (ἀνίσχυρος) il testamento. Il Μάγιστρος pertanto decise che l'orfana non dovesse essere defraudata dei suoi beni materni, la cui ἐπιτροπή spettava all'avo e all'ava. Va notato, in questa decisione, l'espresso riferimento alle norme legislative bizantine dirette contro i δυνατοί.

A una questione sorta se dovesse considerarsi [parzialmente] « *ruptum* » un testamento per sopravvenienza di un *postumus suus* (nel testo della Peira si parla però di preterizione del figlio: ὡς ἀμνημονεύτου καταλειφθέντος τοῦ υἱοῦ) è fatto cenno in Peira 67,1.

Nel suo testamento un padre aveva nominato erede (da notare l'ancora persistente uso dell'*institutio heredis*) il suo unico figlio; morto quest'ultimo, il testatore, senza aver cambiato la sua διαθήκη, era anch'egli poi deceduto ἐπὶ τῇ πρώτῃ διαθήκῃ, lasciando la moglie incinta (ἐγκυμονούσης τῆς γυναικὸς αὐτοῦ). Sorta incertezza (ἀμφιβολία) se fosse legale « *rumper* » (ῥηχθῆναι) — secondo la terminologia tecnica giuridica romana — il testamento a causa della preterizione del figlio (ὡς ἀμνημονεύτου καταλειφθέντος τοῦ υἱοῦ: *rectius*, « per sopravvenienza del *postumus suus* »), fu deciso che il testamento dovesse ritenersi « *ruptum* » per quanto riguardava l'*institutio he-*

redis ⁽¹⁾, mentre dovevano rimanere validi i legati, i fedecommissi, le manumissioni — tutti espressamente menzionati nei νόμοι — e anche i ψυχικά poichè, anche se questi ultimi non erano ῥητῶς menzionati dal νόμος, dovevano intendersi compresi nelle altre (τὰ ἄλλα) disposizioni riconosciute dalle leggi.

In quanto dunque in questo caso [di sopravvenienza di un *postumus*] fu giudicato che vi dovesse essere una « *ruptura* » solo parziale del testamento, la decisione riferita nella Peira corrisponde ad Ecloga 5,5 (2ª parte), mentre in base a Prochiro 25,2 (tratto da D. 28,3,3,pr. 1) — riprodotto in Hex. 5,5,1 — la « *ruptura* » del testamento doveva essere totale ⁽²⁾.

Il permanere della validità dei ψυχικά è stato motivato nel passo in esame della Peira ricorrendo a un'interpretazione che si potrebbe dire evolutiva. Poichè — vi si dice — i costumi cambiano con il volger del tempo (con la venuta del cristianesimo la cura dell'anima è divenuta più forte della cura di cose materiali, come, ad esempio, la costruzione di un ippodromo o di un bagno) e poichè Giustiniano nella sua « *repurgatio legum* » (ὁ Ἰουστινιανὸς ἐν τῇ ἀνακαθάρσει τῶν νόμων) ha voluto che fosse osservato il significato delle parole (φυλάξαι τὴν σημασίαν τῶν ῥημάτων), « ciò che è riconosciuto dalle leggi »

⁽¹⁾ In questo passo la citazione di un ἔξωθεν σχολίον εἰς τὸ « ῥήγνυται κατὰ τὰς ἐνστάσεις » e l'aggiunta: καὶ ἐστὶ τοῦτο σχολίον ἀπὸ τῶν δε λουδίκις [βιβλίων] forse indica che era stato consultato un manoscritto dei Digesti (sempre in Peira 67,1 la compilazione giustiniana è qualificata una « *repurgatio* »: — ὁ Ἰουστινιανὸς ἐν τῇ ἀνακαθάρσει τῶν νόμων. — A proposito della posizione della legislazione giustiniana rispetto ai Basilici va ricordata la divergenza d'opinione fra lo Scheltema e il Berger.

⁽²⁾ Cfr. anche Peira 14,2, dal cui testo però non appare chiaro se si riferisca alla sopravvenienza di un *postumus suus* (come va ritenuto per Peira 67,1) ovvero alla preterizione di un *suus* vivente al tempo della confezione del testamento (come in Peira 67,2 e 3). Comunque, quanto è detto in Peira 67,1 va messo a raffronto con quanto dispone l'Ecloga isaurica (seconda parte di 5,5), poichè secondo quest'ultima la sopravvenienza di un *postumus suus* è causa di *ruptura* solo parziale del testamento (il *postumus* concorre all'eredità con i suoi fratelli, ma il testamento rimane valido per ciò che non riguarda l'*institutio heredis*; nel citato passo dell'Ecloga è espressamente menzionata la validità delle manumissioni e dei legati), mentre nel diritto romano classico tale sopravvenienza era causa di *ruptura* totale del testamento. Nel tardo Hexabiblos (5,5,1, = Proch. 25,2, tratto da D. 28,3,3, pr. 1) il caso in questione è ancora menzionato fra quelli di ῥῆξις τῆς διαθήκης καθόλου.

τὰ τοῖς νόμοις διεγνωσμένα) comprende ora — dati gli accennati mutamenti di tempi e di costumi — anche i ψυχικά.

In Peira 67,2 è riferito un caso giudiziario di cui solo una parte — quella che qui interessa — riguarda la preterizione nel testamento paterno di due dei sei figli del testatore, mentre un'altra parte — alla quale conviene accennare perchè sia chiara la fattispecie concreta — è relativo alla successione contro il testamento.

Un padre di sei figli ne aveva ingiuriosamente preterito (ἀμνημοσύνη καθύβρισε) due; altri due li aveva istituiti eredi (si noti anche qui l'*institutio heredis*) della sua sostanza immobiliare; ad altri due aveva lasciato 12 libbre in semoventi e mobili. Successivamente morì la moglie dopo aver nel suo testamento anch'essa istituito eredi i due figli ai quali il padre aveva lasciato la sostanza immobiliare, e aver disposto che i due figli preteriti nel testamento del loro padre prendessero due libbre, mentre gli altri due figli (come già disposto nel testamento paterno) avrebbero dovuto ricevere dodici libbre in semoventi e mobili; essa aveva stabilito inoltre che gli esecutori testamentari (ἐπίτροποι) amministrassero come volevano (διοικῆσαι ὡς βούλονται), aggiungendo che ai figli (preteriti nel testamento paterno) non fosse lecito impugnare la διαθήκη paterna. Ma tanto i due figli ai quali sia il padre che la madre avevano lasciato le dodici libbre, quanto i due figli preteriti nel testamento paterno e ai quali la madre aveva lasciato due libbre, non vollero accettare le disposizioni testamentarie paterne e materne. Solo però i due ultimi figli impugnarono il testamento paterno (evidentemente per ottenere la correzione dell'ἀτέλεια di tale διαθήκη) ⁽¹⁾ e mossero la μέμψις (*querela [inofficiosi testamenti]*) contro il testamento materno (per ottenere la *pars legitima*); gli altri due figli decisero infatti di accettare in via di conciliazione le dodici libbre ad essi lasciate. Citati vari passi del νόμος ⁽²⁾, la causa fu decisa nel senso che il testamento paterno dovesse essere invalidato (ἡκυρώθη) solo per quanto si riferiva all'*institutio heredis* dei due figli, a causa della preterizione degli altri due, i quali avevano diritto di concorrere con gli eredi istituiti,

⁽¹⁾ Nel testo è detto che l'ἐναντίωσις è diretta ad ottenere la «ruptura» (ῥήξις) totale della διαθήκη se non è stato istituito un *heres suus*, ma un *extraneus* e solo la *ruptura* parziale se è stato istituito un *heres suus*. In Prochiro 25,5 (= Hex. 5,5,4 e 6 la preterizione di figli sia ἀντεξούσιοι che ὑπεξούσιοι è un caso di imperfezione (ἀτέλεια) del testamento.

⁽²⁾ Cioè Bas. 39,1,15; 35,8,7; 39,2,5; 39,2,13; 39,1,38 e nov. Giust. 115, cc. 3 e 5.

mentre avrebbero avuto diritto di prendere dalla sostanza materna τὸν φαλκίδιον (*rectius*: τὴν νόμιμον μοῖραν), in quanto non avevano ricevuto la « *pars legitima* » ad essi spettante.

In Peira 67,3 è riferita una questione sorta circa l'interpretazione di un testamento al fine di stabilire se in esso fossero o no stati preteriti i figli del testatore. La disposizione era del seguente tenore: « In quanto i miei esecutori testamentari avranno cura dei miei figli orfani e minori, avranno una mercede » (ὥς ποιήσουσιν οἱ ἐπίτροποι μου τὴν πρόνοιαν τῶν ὀρφανῶν καὶ ἀνηλίκων μου παίδων, ἵνα ἔχωσι τὸν μισθόν). Per una delle parti in causa con tale disposizione i figli sarebbero stati preteriti (ἀμνημόνευτοι), mentre per gli avversari non vi sarebbe stata preterizione poiché essi sarebbero stati ricordati con il dire: ὥς ποιήσωσιν οἱ ἐπίτροποι μετὰ τῶν ἀνηλίκων παίδων. Il giudice, applicando le norme del νόμος relative all'*exhereditio* ⁽¹⁾ e all'indicazione della persona dell'erede nell'*institutio heredis* ⁽²⁾, ritenne che nella fattispecie vi fosse stata tale preterizione, poiché anche se si può istituire erede o diseredare ἀορίστως, occorre che ogni frase indichi in modo chiaro τὸ ὑποκείμενον πρόσωπον. In questo caso furono dunque applicate le norme di Basilici (35,8,1,2 per l'*exhereditio* e 35,9,9 per l'*institutio heredis*) e, quindi, del diritto giustiniano.

Un caso giudiziario, deciso invece dichiarando la validità di un testamento che era stato impugnato, è riferito in Peira 25,41. Deceduta, dopo aver fatto testamento, una donna, sua sorella — che voleva succederle *ab intestato* — l'aveva accusata d'adulterio allo scopo di « *rumpere* » (ῥηγνύειν) il testamento. L'attrice sostenne infatti in giudizio che, avendo la defunta commesso tale reato, non avrebbe avuto la capacità di testare (cioè, sarebbe stata priva della *testamenti factio c.d. activa*). Ma la domanda non fu accolta dal

(¹) Come noto, nel diritto giustiniano (abolita la distinzione classica secondo la quale la *exhereditio* dei maschi doveva esser fatta *nominatim* mentre quella delle figlie o dei nipoti poteva esser fatta *cumulativamente*) fu stabilito che la diseredazione dovesse esser fatta sempre *nominativamente*, sotto pena di « *ruptura* » del testamento. Nel passo ora in esame della Peira (67,3) è citato Bas. 35,8,1,2 (tratto da D. 28,2,1,2), ove è spiegato che *exheredare nominatim* significa ἐπεῖν τὸ ὄνομα ἢ τὸν χρηματισμόν ἢ τὸ ἐπώνυμον.

(²) In questo passo della Peira è citato Bas. 35,9,9 (cfr. Prochiro 30,15, epitome di D. 28,5,9,8 di Ulpiano riprodotto anche in Hex. 5,8,40): ἔρρωται ἡ ἔνστασις εἰ καὶ τὸ ὄνομα τοῦ κληρονόμου [μὴ] λεχθῇ, ἀλλ' ὁμολογούμενον γνῶρισμα μὴ ὂν ἐφύβριστον

giudice che dichiarò valido il testamento per i seguenti motivi: in base al νόμος (cioè Bas. 60,34,35 tratto da C. 9,1,13) il fratello non può muovere accusa di δημόσιον ἔγκλημα ⁽¹⁾; in base ancora al νόμος (cioè a Bas. 28,7,1, derivato dalla nov. 117,8, §§ 1-2 di Giustiniano) colei che è stata condannata per adulterio è punita (con la rasatura e la relegazione in un monastero), ma i suoi figli possono ereditare da essa; se perciò in tal caso il fratello non prende nulla dalla sorella condannata per adulterio, a maggior ragione non prenderà nulla qualora la sorella sia μὴ ἐλεγχθείσης; in base sempre al νόμος (cioè Bas. 60,77,44, derivato da D. 48,5,43) anche se la donna sia stata ripudiata illegalmente (παρὰ τοὺς νόμους), chi la prende (in moglie) non commette adulterio, perchè per commettere tale reato occorre δόλος e questo nella fattispecie concreta era mancato poiché l'unione della donna con il secondo uomo era stata preceduta da γαμικὰ σύμφωνα.

Circa la determinazione dell'oggetto della successione testamentaria va ricordato Peira 14,1, secondo cui ὁ πατρίκιος ritenne che se alcuno avesse istituito un erede nel proprio testamento menzionando solo alcuni suoi beni e preterendone altri, anche questi avrebbe potuto reclamare l'erede poiché τῷ ἄσωμάτῳ [δικαίῳ] τῆς κληρονομίας ἐνεπάγησαν ⁽²⁾. Se invece avesse nominato, un esecutore testamentario (ἐπίτροπος) - la terminologia usata nel testo: ἐὰν δὲ διαθήκην γράφων τις ἐπίτροπον ἐνστήσῃται echeggia quella, d'origine romana, relativa all'ἐνστασις τοῦ κληρονόμου — e avesse dimenticato di menzionare alcuni suoi beni, questi sarebbero stati ereditati dai suoi eredi (legittimi), a meno che alla fine del testamento non avesse aggiunto: « se avessi dimenticato di nominare qualche mia proprietà, voglio che anche questa sia amministrata (διοικεῖν) dal mio esecutore testamentario ». Se ciò non è aggiunto, quanto ha dimenticato sarà acquistato dai suoi parenti, cioè a dire dai suoi eredi legittimi ⁽³⁾. Questa opinione fu contrastata dal πρωτοασηκρήτις Πέτρος il quale, riferendosi a una famosa caratteristica regola successoria romana (che in epoca tarda aveva subito una limitazione nella sua applicazione), oppose che in tal modo essa sarebbe stata violata, poiché il *paganus* non può avere

⁽¹⁾ Il muovere tale accusa è reato punito con ἔξορα (nella Peira per errore — corretto dallo Zachariae — è scritto ἐξ ἀπορίας).

⁽²⁾ Sulla definizione di κληρονομία nella Parafrasi greca delle Istituzioni giustinianee, v. *Annali di Storia del diritto* V-VI, 1961-62 pagine 146-149.

⁽³⁾ Fino a questo punto il testo di Peira 14,1 è riportato in Hex. 5,1,27.

eredi in parte intestati e in parte testamentari. Ma ὁ Πατρίκιος ribattè che tale regola — derivata da quella anteriore e più ampia: *nemo pro parte testatus pro parte intestatus decedere potest* — valeva quando alcuno lasciava un κληρονόμον, ma non quando nominava un ἐξωτερικὸν ἐπίτροπον. Secondo l'interpretazione del Πατρίκιος l'accennata regola romana, limitata in D. 50,17,7 solo al *paganus* (poichè essa ormai non valeva più per il *miles*), avrebbe perciò subito una nuova limitazione con l'applicazione solo al caso dell'*institutio* di un κληρονόμος e non anche di ἐξωτερικὸς ἐπίτροπος.

Analogo pensiero, sempre riferito al Πατρίκιος, è riportato in parte di Peira 54,10. Secondo quest'ultima se un *paganus* ha istituito nel testamento quello che giuristi romani chiamavano un *heres ex re certa*, l'erede acquista tutti i beni del defunto, perchè il *paganus* non può (a differenza dal *miles*) «*pro parte testatus, pro parte intestatus decedere*» (D. 50,17,7). Se invece si è nominato un ἐπίτροπος, menzionando solo alcuni dei propri beni e preterendone altri, οὐ χρήσεται τῷ γενικῷ τῆς οὐσίας ὀνόματι, poichè all'eredità dei beni non menzionati saranno chiamati i parenti (cioè gli eredi) *ab intestato*, non essendo questi impediti dall'ἐπίτροπος.

A proposito della determinazione dell'oggetto dell'amministrazione dell'esecutore testamentario in Peira 14,4 è detto che se faccio testamento e nomino un esecutore testamentario (ἐπίτροπος) per tutta la mia sostanza, qualora al tempo della confezione del testamento avessi posseduto dieci libbre e successivamente ne abbia acquistate altre due, non si può opporre all'esecutore testamentario che il testatore al momento della confezione del testamento possedeva solo dieci libbre, altrimenti occorrerebbe πάντως cambiare i testamenti, dato che ogni giorno sopravviene un'ἀπορία o un'εὐπορία. Così anche, se istituisco alcuno erede per cento libbre, poi, per sopravvenute circostanze, la mia sostanza si riduce a dieci libbre, non è εὐχερὲς per l'erede trovare le cento libbre. L'empirica giustificazione data — e riportata a un νόμος a proposito del quale lo Zachariae ha osservato: «*in Basilicis nostris non invenio*» — è che gli uomini sono soliti scrivere di più o di meno di quello che hanno!

In Peira 43,8 è data notizia di una questione sorta a proposito della interpretazione di parte di una disposizione testamentaria (senza *institutio heredis*), qualificabile come un *fideicommissum familiae* (nov. 159 di Giustiniano), ma che presenta anche qualche analogia con quanto disposto da Ecl. 1,5 per il caso di premorienza della moglie sposata con ἑγγραφὸς γάμος.

Il Saronite Davide morendo aveva lasciato scritto di volere che sua moglie avesse tutto la sua sostanza (ἔχειν πᾶσαν τὴν ὑπόστασιν) come padrona e signora (κυρίαν καὶ ἐξουσιάστριαν), senza dover render conto (ἀλογαρίαστον καὶ ἀλογοθέτητον) e che doveva amministrare tutto (καὶ διοικεῖν πάντα) per il figlio del testatore, al quale figlio sarebbe dovuto andare tutto alla morte della madre. Sorta questione circa l'interpretazione da dare a ἀλογαρίαστον καὶ ἀλογοθέτητον (la validità della disposizione non fu perciò messa in dubbio) due contrastanti opinioni vi furono al riguardo. Secondo infatti οἱ κριταὶ καὶ ὁ πρωτοασηκρῆτις la vedova avrebbe potuto fare suoi i frutti e le entrate di tutti i beni del marito, essendo stata lasciata a lei tutta la sua sostanza come κυρίαν καὶ ἐξουσιάστριαν. Essa avrebbe potuto amministrarla senza dover render conto (ἀλογαρίαστον καὶ ἀλογοθέτητον), essendo solo obbligata a conservare τὰ πρωτότυπα σώματα, cioè il capitale originario e a non agire dolosamente al riguardo di esso; il figlio avrebbe, alla morte della madre, avuto diritto a tali beni senza aver alcuna azione contro di essa per i frutti né per le entrate. Diversa fu l'interpretazione — poi prevalsa — del Μάγιστρος ⁽¹⁾ il quale, adducendo varî passi dei Basilici ⁽²⁾, ritenne invece che la donna dovesse render conto delle entrate dei beni da lei amministrati e conservare anche i frutti per il figlio, poichè secondo il νόμος «τὸ μὴ λογαρίαζεσθαι» non significa non render conto o non custodire o non conservare i frutti per l'erede, ma solo che non si è responsabili se, amministrando i beni, non se ne è ricavato il massimo reddito ⁽³⁾ o se, senza dolo, si sono pagati prezzi superiori agli effettivi ⁽⁴⁾; cioè a dire, non si è responsabili per ciò che si è amministrato bene o male, purché non dolosamente. Il che non significa che ci si possa appropriare dei frutti per esser stato scritto ἀλογαρίαστον. Ciò infatti non sarebbe conforme alla volontà del legislatore (νομοθέτης), poichè occorre un'espressa autorizzazione affinché l'amministratore possa far sue τὰς λοιπάδας.

⁽¹⁾ Nella Peira è detto che ὁ Μάγιστρος fu da tutti ammirato per le chiare e illuminanti leggi da lui addotte a sostegno della sua opinione (v. nota seguente).

⁽²⁾ Cioè Bas. 44,1,112 (D. 30,119); 44,1,38 (D. 6,42,18); 44,16,8,3 (D. 34,3,8,5-6); 44,16,9 (D. 34,3,9); 44,16,22 (D. 34,3,23); 44,16,27,9 (D. 34,3,28,9); 44,16,30,2 (D. 34,3,31,1); 37,5,4 (D. 26,5,4); 37,5,40 (C. 5, 34)

⁽³⁾ Ad esempio, per non aver seminato o non aver coltivato tutto il podere; per non aver piantato tutta la vigna.

⁽⁴⁾ Ad esempio, per aver pagato 20 nomismata ciò che ne valeva

Ci si può ora soffermare su alcuni casi di difetto di forma del testamento a proposito del requisito dei testimoni.

Poiché alcuni avevano testimoniato di aver sottoscritto (ὑπογράφαι) un testamento, ma di ricordare — τυχόν — solo due o tre atti del testatore e di aver dimenticato gli altri, ὁ Μάγιστρος — secondo quanto riferisce Peira 14,5 — non accettò tale testimonianza εἰς βεβαίωσιν del testamento, motivando la sua decisione in base al νόμος (cioè Bas. 35,1,25) secondo cui quando un testatore, dopo aver detto molte cose, ne voglia dire ancora delle altre, ma gli venga meno la voce, non è efficace (οὐδὲ ἐνεργά εἰσι) nemmeno ciò che ha detto prima, a causa della sopravvenuta morte del testatore⁽¹⁾. Sembra dunque che tale motivazione sia basata su una deduzione analogica: dall'ἀτελεία del testamento per sopravvenuta morte del testatore prima della τελεία dell'atto, il Μάγιστρος ha argomentato la difettosità della testimonianza ai fini della βεβαίωσις τῆς διαθήκης.

Un altro caso in cui ὁ Μάγιστρος rifiutò la βεβαίωσις di un testamento — con la conseguente apertura della successione intestata — è indicato in Peira 14,24. «*Rogati*» alcuni (cinque) testimoni per un testamento, uno di essi lo aveva sottoscritto; un altro aveva segnato solo il segno della croce (σταυρός); gli altri tre, venuti dopo che il testatore aveva cessato di parlare (μετὰ τὸ τὴν φωνὴν ἐκκοπῆναι τοῦ διαθέμενου) e dopo che aveva perduto la ragione (καὶ τὰς φρένας ἀλλοιωθῆναι), fidandosi degli altri due testi, avevano sottoscritto e sigillato il testamento. Ma ὁ Μάγιστρος giudicò che la διαθήκη non era stata compiuta κατὰ νόμον; e infatti secondo il νόμος i testimoni dovevano essere simultaneamente presenti fino al compimento del testamento.

Un terzo caso in cui ὁ Μάγιστρος οὐ παρεδέξατο [εἰς βεβαίωσιν] un testamento è menzionato in Peira 14,23. Una διαθήκη fu infatti dichiarata «*inutilis*» (... οὔτε ἰσχὺν ἔσχευ) — per il *jus civile*, per il *jus praetorium* e per l'*auctoritas constitutionum* (cioè per le tre fonti storiche relative alla forma dei testamenti indicata come *jus tripartitum* nelle Ist. di Giustiniano II, 10,3,5, passo riportato anche in Proch. 21,4 e, poi, anche in Hex. 5,1,4) — a causa dell'insufficienza sia del

solo 10; per aver comprato una coppia di buoi a un prezzo superiore al loro valore; per aver dato a salariati πλειονὰς τῶν τετυπωμένων ῥόγας.

In tali casi l'amministratore... μηδὲ εἰς ταῦτα εὐθύνεσθαι ἀλλ' ἐκχωρεῖν τὰς κατὰ τοῦ ἀπαιτήσαντος τῷ κληρόνομῳ ἀγωγάς.

(¹) Cfr. Hex. 5,1,11.

numero dei testimoni, sia delle loro sottoscrizioni, sia dei sigilli che erano solo tre. Il caso sarebbe rientrato nella previsione legislativa della novella 42 di Leone VI^o il Saggio secondo la quale il testamento mancante delle formalità relative ai sigilli e alle sottoscrizioni di testimoni non doveva (come ritenuto da un'opinione basata sulla tradizione) considerarsi invalido, bensì (in conformità di un'altra opinione che fu accolta legislativamente) doveva valere come testamento orale, purchè i testimoni riconoscessero l'autenticità dell'atto ⁽¹⁾. Ma dal passo in esame della Peira non risulta che ὁ Μάγιστρος abbia applicato tale novella di Leone, essendosi attenuto al diritto anteriore.

Decisione e motivazione analoghe appaiono dal principio di Peira 14,6. Dichiarato « *inutilis* » (... οὐτε λοχὺν ἔχει), in base alle tre accennate fonti costituenti il *ius tripartitum* giustiniano, un testamento sottoscritto da soli tre testi, fu aperta la successione *ab intestato*.

Intorno alla capacità (ἰκανότης) di testimoniare in un testamento v'è un passo, cioè Peira 14,20 ⁽²⁾ da cui, a proposito dell'incapacità di un condannato per reato d'adulterio di testimoniare in un testamento e dell'invalidità (ἀκυρία) secondo il *ius civile* e il *ius praetorium* del testamento in cui egli abbia testimoniato, si ha notizia che il redattore della Peira chiese al Μάγιστρος il motivo per il quale se il testamento fosse stato, per ipotesi, sottoscritto da sette o nove testimoni, uno dei quali convinto d'adulterio, esso dovesse essere considerato invalido e non fosse sufficiente per la sua validità il numero di cinque testi. Egli infatti comprendeva solo che, qualora fossero cinque i testi (cf. nov. 41 di Leone VI^o il Saggio) e uno di essi fosse stato condannato per adulterio, il testamento fosse invalido, poiché in tal caso sarebbe mancato il numero sufficiente di testimoni. Il Μάγιστρος rispose che, non avendo il νόμος detto che ὁ ἐλεγχόμενος μοιχὸς dopo la confezione del testamento lo invalida, σωζομένου τοῦ

⁽¹⁾ La motivazione che giustifica il dispositivo della novella 42 di Leone VI^o il Saggio mostra l'incomprensione del valore della forma che, se rettammente intesa, è - come è stato esattamente affermato - « suggello e garanzia della giuridicità ».

⁽²⁾ Cfr. anche Peira 14,17 (circa la capacità degli ἀρχοντες ἐκάστου τόπου di testimoniare nei testamenti) 14,9 (circa la capacità del padre, del figlio ὑπεξούσιος e di altri due suoi fratelli συναπexούσιοι di testimoniare nello stesso testamento); 14,18 (circa l'incapacità del καταδικασθεὶς ἀρχων τῷ περὶ ἀδικίας δικαστῶν ἢ ἀρχοντος di testimoniare in un testamento).

ἄλλου ἀριθμοῦ τῶν μαρτύρων, ma che ὁ καταδικασθεὶς τῷ περὶ μοιχείας [ἐγκλήματι] non può testimoniare, colui che è stato condannato per adulterio — e che quindi è conosciuto come tale — se è stato « *rogatus* » dal testatore o dagli altri testi e abbia sottoscritto il testamento, lo invalida poiché, essendo alcuni testi χρήσιμοι e altri εὐπόλητοι essi — e così anche il testatore — non avrebbero προφανῶς accettato che sottoscrivesse insieme a loro un condannato per siffatto reato; per questa loro supposta opinione il testamento viene invalidato. È quindi la presunta volontà dei testimoni e del testatore il motivo d'invalidazione di un testamento per la presenza di una persona — il condannato per adulterio — che contaminerebbe tutto l'atto fatto in sua presenza.

Circa la necessità della βεβαίωσις del testamento in caso di morte dei testimoni, in Peira 14,3 e in parte di 14,5 si distingue:

se avendo, ad esempio, sottoscritto un testamento sette testimoni, ne sopravvivano cinque, essi sono sufficienti per la βεβαίωσις (cfr. nov. 41 di Leone VI° il Saggio) e non v'è bisogno del confronto (σύγκρισις) delle sottoscrizioni dei testimoni deceduti;

se non sopravvivano cinque testi: quelli che sono ancora in vita, βεβαιούσι essi stessi le loro sottoscrizioni; per ciò che riguarda i testimoni deceduti va seguita questa procedura: chi esibisce il testamento deve esibire una scrittura di confronto (ἀντισύγγραφον) e per ciascuna sottoscrizione, due altre ὑπογραφαί — la cui verifica (σύγκρισις) deve esser compiuta per mezzo di notai e del loro πριμμικύριος ⁽¹⁾ — della stessa persona, sottoscrizioni che devono esser apposte sulla stessa carta sulla quale egli abbia scritto « ho sottoscritto di mia propria mano » (ὑπέγραψα ἰδιοχείρως).

Nel caso di sopravvivenza di tutti i testi qualora essi siano stati più di cinque, in Peira 14,5 è ricordata una divergenza d'opinione fra ὁ πατρίκιος ὁ ἄλωπός e ὁ Μάγιστρος: mentre infatti il primo riteneva che non si potesse procedere alla βεβαίωσις se tutti i testimoni non fossero stati presenti (in un caso in cui avevano sottoscritto quindici testi aveva voluto ⁽²⁾ che fossero tutti presenti), il secondo aveva dissentito ritenendo che ciò fosse un'innovazione (καινοτομία) contraria al τὸ πρᾶγμα νόμου.

⁽¹⁾ Nel 1° cap. dell'Ἐπαρχικὸν Βιβλίον (Zepoi, J.G.R. II, pp. 371-374) è sovente menzionato il πριμμικύριος della corporazione dei ταβουλλάριοι.

⁽²⁾ Zepoi, J.G.R. IV, p. 44 linea 33: καὶ οὕτως ἐκδίδου τὸ χιστὸν (ἀν βιστὸν, i. e. Visum?).

In Peira 14,11 sono descritte le formalità di apertura del testamento in assenza dei testimoni che l'avevano sottoscritto ⁽¹⁾. La procedura seguita dal Μάγιστρος fu la seguente. Egli chiamò il questore tutti i suoi ἀντιγραφεῖς, i νοτάριοι e altre persone rispettabili, in funzione di testimoni (non essendo presente alcuno di quelli che avevano sottoscritto l'atto) e davanti a loro fu esibito il testamento. I νοτάριοι del questore annotarono il giorno e il luogo del dissuggeramento (ἀνασφραγισμός), il nome dei testimoni presenti ad esso e di quelli che avevano sottoscritto il testamento. Il Μάγιστρος poi recise τὸ λίγανον con i sigilli e procedette alla ricognizione dell'intero contesto (ἡ πᾶσα ὑφ' ἧς γραφῆς) di cui fu fatta copia (τὸ ἴσον). Furono collocati dentro il testamento anche i primi sigilli (rotti) e fuori fu legato ἐτέρῳ λίνῳ. I testimoni chiamati per l'apertura apposero i loro sigilli e ciascuno scrisse sul proprio: σφραγίς μου· εἰμὶ τοῦ δέινος, affinché fosse manifesto che egli stesso aveva scritto il suo nome. Tali testi non sottoscrissero il testamento. Il questore, infine, appose il suo sigillo. È noto che la competenza del questore in questa materia era stata dalla consuetudine (confermata legislativamente dalla novella 44 di Leone VI° il Saggio) sostituita a quella del *magister census* allorché la competenza di quest'ultimo, cessata l'originaria funzione fiscale dell'apertura del testamento, fu considerata un'anomalia dopo che era rimasta come relitto storico anche quando la nuova funzione dell'apertura era quella di tutelare gli eredi testamentari. Da quanto riferito nell'esaminato passo della Peira non risulta invece utilizzata la nuova concessione fatta dal Leone VI° il Saggio con la sua ricordata novella 44 e cioè che competenti ad apporre i sigilli in caso di apertura del testamento fossero, a Costantinopoli, oltre il questore, anche altri alti magistrati (fra i quali l'ἐπαρχὸς πόλεως e nelle province gli στρατηγοὶ e κριταί).

In Peira 14,21, dopo aver detto che il testamento (come documento) è un κοινὸν (perciò non ἰδικόν) δικαίωμα, che deve essere esibito a chi ne richieda l'apertura (ἀνοιξίς) e la *confirmatio* (βεβαίωσις), è riferito che il Μάγιστρος decise che se la domanda di chi aveva fatto tale richiesta fosse risultata fondata, l'attore non doveva essere condannato alle spese; in caso contrario doveva essere condannato ad esse (cioè a dire: la condanna alle spese segue la soccombenza).

(1) All'apertura del testamento in caso di sopravvivenza dei figli del testatore e dei testimoni che avevano sottoscritto la διαθήκη si riferisce Peira 14,7 (tali testimoni devono δυνάμειν καὶ βεβαιῶν il testamento).

È poi aggiunto che, riconosciuto l'intero contesto (τὴν πᾶσαν ὕφην) del testamento davanti al tribunale, se ne deve far copia (τὸ ἴσον), ma essa non va consegnata πᾶν all'attore: a questi va rilasciata solo copia della parte che s'accorda con le sue affermazioni. La giustificazione data è di cercare di frenare lo spirito di litigiosità: πολλὰ γὰρ ἐκ τούτου γίνονται ἐναντία, ἐκφόρων γινομένων τῶν γραφομένων.

Alla revoca di un testamento mediante una δευτέρα διαθήκη accenna Peira 14,12 in cui è riferito che il Μάγιστρος — basandosi su Bas. 39,2,1,2 — sentenziò, ἐπὶ τῇ δίκῃ τοῦ καπιχαβῆ, che il secondo testamento rendeva *inutilis* (ἀνίσχυρος) il primo ⁽¹⁾, fino a che tale secondo testamento non divenisse *irritum* (ἀκυρωθῇ). La decisione è conforme alla norme bizantine d'origine romana, ma la terminologia è meno tecnica di quella che poi appare, ad esempio, nel tardo Hexabiblos (5,5). Nel passo esaminato della Peira è infatti qualificato ἀνίσχυρος (e nel citato Bas. 39,2,1,2: παράνομος) il testamento che i giuristi romani avrebbero invece qualificato *rumpitum*; inoltre nelle due fonti bizantine ora citate è usato ἀκυρος in senso generico, mentre *irritum* era dai giuristi romani detto il testamento solo in alcuni particolari casi.

La stessa decisione è ripetuta — ma con espresso accenno all'*institutio heredis* — in Peira 14,13 ⁽²⁾.

Una costituzione di Teodosio II e Valentiniano III del 431, accolta nel diritto giustiniano (C. 6,23,21,5), aveva, fra l'altro, ammesso la revoca di un testamento mediante uno posteriore anche *imperfectum* (non sottoscritto, né suggellato) nel quale fossero stati istituiti gli eredi legittimi. Ad essa va ricollegata Peira 14,14 ove si legge: «[è da sapere] che spesso il secondo testamento imperfetto (ἀτελής) distrugge (ἀμαυροῖ) il primo perfetto (τὴν τελείαν πρώτην [διαθήκην]) » e si cita Bas. 39,2,2 (cfr. anche Hex. 5.5.11) in base a cui il secondo testamento non rompe (οὐ ῥήσσει, conformemente alla terminologia tecnica romana) il primo, a meno che sia un *testamentum militis* o sia stato istituito in esso un erede *ab intestato*.

⁽¹⁾ Nella Peira è precisato: ... τὴν μὴ φαινομένην πρώτην [διαθήκην] ἢ καὶ φαινομένην ...

⁽²⁾ «[È da sapere] che se il secondo testamento, καὶ ἐπὶ δῆλοις πράγμασι σῆ τὴν ἐνστάσιν [τοῦ κληρονόμου] revoca (nel testo della Peira: ἀνατρέπει, annulla; secondo la terminologia giuridica romana: *rumpit*) il primo ».

* * *

Per concludere si possono mettere in evidenza i seguenti punti.

Mentre un caso di successione intestata relativa a una persona βαρβαρικοῦ γένους (Peira 54,6) fu regolato non in base al diritto bizantino, bensì secondo la legge personale (ἐθνικῶς) del *de cuius*, in due casi di successione testamentaria — decisi l'uno dal Μάγιστρος (Peira 14,16) e l'altro dal βέστης (Peira 54,6) — che interessavano un πατρίκιος βαρβαρικοῦ γένους fu applicato il diritto bizantino, motivando tale applicazione con la considerazione che essa dovesse essere come un corrispettivo degli onori e delle ricchezze acquistati da un βαρβαρικοῦ γένους venuto nell'Impero bizantino.

Nella maggior parte dei casi visti — prevalentemente decisi dal Μάγιστρος — e relativi alla successione sia intestata che testamentaria fu applicato quanto stabilito dal νόμος (indicante generalmente, per antonomasia, i Basilici: mentre in Peira 14,22 allude alla legislazione bizantina contro i δυνάτοι), i cui testi sono talora espressamente indicati, mentre talaltra è stato possibile identificare (eccetto che a proposito di Peira 14,4). Anche senza l'esplicita menzione del νόμος, appaiono a volte applicate norme giustinianee (ad es. C. 6,23,21,5 in Peira 14,4; C. 5,9,6, pr. e 4 in Peira 14,6; Inst. 2,10,3,5 in Peira 14,6; 14,20; 14,23); C. 5,27,2 e 8 e nov. Giust. 18,5 e 89,12,2-4 in Peira 48,2 e 54,4).

La decisione riferita in Peira 67,1 (e cioè che la sopravvenienza del *postumus* è causa di *ruptura* solo parziale e non anche totale del testamento) è conforme all'Ecloga c.d. Isaurica (5,5, 2^a parte) anziché al Prochiro (25,2, riprodotto in Hex. 5,5,1). Va anche notato che in Peira 43,8 è data notizia di una fattispecie concreta — interessante un σαρωνίτης — qualificabile come un *fideicommissum familiae* al quale si riferisce la nov. 159 di Giustiniano, ma che presenta però anche qualche analogia con quanto disposto dall'Ecloga Isaurica (1,5) per il caso di sopravvivenza della moglie sposata con ἑγγραφός γάμος.

In Peira 14,23 non appare applicata dal Μάγιστρος la novella 42 di Leone VI^o il Saggio; da Peira 14,11 non risultano utilizzate le nuove concessioni fatte dallo stesso imperatore con la sua novella 44, poiché la competenza del questore (risultante dal citato passo della Peira) è nella novella 44 di Leone VI^o, una conferma legislativa di una precedente consuetudine. Il numero di cinque testimoni richiesto nel testamento, come risulta da Peira 14,3 e 20 è invece conforme

a quello indicato nella nov. 41 di Leone VI° il Saggio. Da Peira 40,11 e 48,1 risulta applicata, a proposito dei ψυχικά nella successione intestata, la novella 12 di Costantino VII° Porfirogetnito, non espressamente menzionata nel testo.

Talora appaiono ancora reminiscenze, nella cultura di uomini di legge menzionati nella Peira, della tradizione romana, qualche volta ancora viva anche nelle terminologia usata: tali, ad esempio, gli accenni all'*institutio heredis* (in Peira 14,1; 14,3; essi invece mancano in Peira 14,10; 28,14; 43,8); al cosiddetto *ius tripartitum* (Peira 14,6; 14,20; 14,23). Da quanto risulta da Peira 14,1 a tale tradizione è ispirata l'interpretazione della regola « *paganus pro parte intestatus pro parte testatus decedere non potest* » (D. 50,17,7) data dal πρωτοασηκρήτις Πέτρος, ma non quella del Μάγιστρος che appare invece avere in un altro caso (Peira 14,5) un aspetto innovativo rimproverato dallo stesso Μάγιστρος a un'interpretazione (dalla quale egli dissenti avendola appunto qualificata καινοτομία... τὸ πρᾶγμα νόμου ἐνστώμενος) data dal πατρίκιος ὁ Ἀλωπός.

Un'interpretazione restrittiva (della novella 12 di Costantino VII° Porfirogenito) — negatrice dell'erogazione di un terzo εἰς ψυχικόν in caso di decesso *ab intestato* di un ὑπεξούσιος — appare da Peira 54,10 aver prevalso su un'interpretazione estensiva, mentre un'interpretazione evolutiva è riferita in Peira 67,1 circa la validità dei lasciti testamentari εἰς ψυχικόν in caso di parziale *ruptura* del testamento (per sopravvenienza di un *postumus*).

Le decisioni e i ragionamenti giuridici riferiti nei passi esaminati della Peira appaiono prevalentemente ispirati a un tecnicismo giuridico ereditato dalla tradizione dei giuristi romani e all'osservanza — talora anche espressamente menzionata — dell'ἀκριβεία τοῦ νόμου, senza perciò indulgere all'ἐπιείκεια. Non manca però anche qualche esempio (come in Peira 14,4) di quell'empirismo giuridico che è una caratteristica della *forma mentis* dei giuristi bizantini (e non di essi soltanto).

V'è dunque nella parte ora esaminata della Peira, una molteplicità di aspetti — talora contrastanti — causata, almeno in una certa misura, dal complesso processo di formazione storica della normatività giuridica utilizzata per la soluzione dei casi pratici riferiti nella Peira.

ANTONIO D'EMILIA

ΑΝΕΚΔΟΤΟΝ ΣΤΙΧΟΥΡΓΗΜΑ ΚΑΤΑ ΓΑΛΛΩΝ ΚΑΙ ΥΠΕΡ ΓΑΛΛΩΝ ΤΩΝ ΑΡΧΩΝ ΤΟΥ ΙΘ' ΑΙΩΝΟΣ

Τὸ ὑπὸ τίτλον *Κατὰ Γάλλων καὶ ὑπὲρ Γάλλων* στιχούργημα περιλαμβάνεται εἰς τὰς σελ. 121-130 τοῦ ὑπ' ἀρ. 6 κώδικος τοῦ Ζωγραφείου Κωνσταντινουπόλεως ⁽¹⁾, αὐτογράφου τοῦ Νεοφύτου Λαχοβάρη ⁽²⁾.

Ὁ τίτλος τοῦ στιχουργήματος, ὀφειλόμενος ἴσως καὶ εἰς τὸν ἀντιγραφέα, δικαιολογεῖται ἐξ αὐτοῦ τοῦ περιεχομένου τοῦ ποιήματος: Εἰς τὸ πρῶτον μέρος (στίχ. 1-62) ὁ ἀνώνυμος στιχουργὸς καταφέρεται κατὰ τῶν ἀρχῶν τῆς Γαλλικῆς Ἐπαναστάσεως καὶ ἐπιχειρεῖ νὰ ἀνατρέψῃ θεωρητικῶς αὐτάς· εἰς τὸ δεύτερον μέρος (στίχ. 63-190) ἐκθέτει τὴν πολεμικὴν δραστηριότητα τῶν Γάλλων ἐπὶ Ναπολέοντος, ἀπὸ τῶν πρώτων ἐπιτυχιῶν αὐτοῦ, τῷ 1796, μέχρι περίπου τοῦ 1802· εἰς τὸν ἐπίλογον τέλος (στίχ. 191-200) ὁ στιχουργὸς ὁμολογεῖ τὰς προθέσεις του, διαβεβαιῶν ὅτι παραμένει ἀδιάφορος ἐνὸς τῶν Γάλλων, οὔτε εὐμενῶς ἀλλ' οὔτε καὶ δυσμενῶς πρὸς αὐτοὺς διακείμενος.

(1) Ὁ κώδιξ περιγράφη ὑπὸ Ἀ. Παπαδοπούλου-Κεραμέως, Δύο κατάλογοι ἐλληνικῶν κωδίκων ἐν Κπόλει, τῆς Μεγάλης τοῦ Γένους Σχολῆς καὶ τοῦ Ζωγραφείου, «Izvestija Russkago Archeologičeskago Instituto v. Konstantinopolě» t. XIV, fasc. 2-3 (1909), σ. 64-65 [Καὶ ἀνάτυπον: Ἐν Σόφια 1909, σ. 32-33]. Μνεία τοῦ κώδικος ἐγένετο ὑπὸ Κ. Ν. Σάθα, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη* Τόμος Γ'. Ἐν Βενετίᾳ 1872, σ. ξθ'. Ἰδ. καί: Π. Ν. Ζερλέντου, *Πατριαρχῶν γράμματα διατακτικὰ πρὸς τοὺς νησιώτας περὶ δουλικῆς ὑποταγῆς εἰς τοὺς κρατοῦντας*, «Δελτίον Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας» Θ' (1926), σ. 97-116 (ἐνθα ὁμοίως δὲν μνημονεύεται τὸ «Κατὰ Γάλλων καὶ ὑπὲρ Γάλλων» στιχούργημα, παρατηροῦνται δὲ καὶ τινὰ σφάλματα, καθ' ὅσον ἡ περιγραφὴ δὲν ἐγένετο ἐξ αὐτοψίας τοῦ συγγραφέως). Φ. Κ. Μπουμπουλίδου, *Παλαιογραφικαὶ ἐρευναι ἐν Κωνσταντινουπόλει*. Ἀθῆναι 1964, σ. 9.

(2) Ἡ περὶ τοῦ Νεοφύτου Λαχοβάρη σχετικὴ βιβλιογραφία συνεκεντρώθη ὑπὸ Βασ. Βλ. Σφυρόερα, *Χρῦσανθος ὁ Αἰτωλός*, «Ἐπετηρὶς Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου» Σ' (1956). Ἀθῆναι 1957, σ. 132 σημ. Ι. Ἄς προστεθοῦν καί: Μ. Ι. Γεδεών, *Χρονικὰ τῆς Πατριαρχικῆς Ἀκαδημίας*. Ἱστορικαὶ εἰδήσεις περὶ τῆς Μεγάλης τοῦ Γένους Σχολῆς: 1454-1830. Ἐν ΚΠόλει, αωπγ', σ. 153-154 (σημ. 2). Π. Ν. Ζερλέντου, *Πατριαρχῶν γράμματα διατακτικὰ πρὸς τοὺς νησιώτας περὶ δουλικῆς ὑποταγῆς εἰς τοὺς κρατοῦντας*, ἐνθ' ἀν., σ. 97-98.

Κατὰ ταῦτα τὸ στιχοῦργημα ἀνήκει εἰς τὰ κείμενα (λογοτεχνικά ἢ ἀντιρρητικά) τὰ ἀπορρέοντα ἐκ τῆς ἐπιδράσεως τοῦ Γαλλικοῦ πνεύματος, μάλιστα τοῦ κινήματος τοῦ διαφωτισμοῦ ⁽¹⁾, ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα καὶ εἰδικώτερον ἐκ τῶν ἀρχῶν τῆς Γαλλικῆς Ἐπαναστάσεως καὶ τῶν μετ' αὐτὴν ἐπιτευγμάτων τῆς Γαλλίας ⁽²⁾.

Καὶ ὁ ἀνώνυμος συγγραφεὺς, ὅστις ἀνήκει βεβαίως εἰς τοὺς προσκειμένους εἰς τοὺς συντηρητικούς προσανατολισμούς τοῦ « οἰκουμενισμοῦ » τοῦ Φαναρίου ἀντιδρῶντας πρὸς τὰς ἐλευθεριώτερας ιδέας τῆς Δύσεως ⁽³⁾, καίτοι ἐνιαχοῦ μετὰ θέρμης περιγράφει τὴν λαμπρὰν δραστηριότητα τοῦ Ναπολέοντος καὶ τοὺς θρίαμβους τῆς Γαλλίας — κυρίως κατὰ τὴν ἐκστρατείαν εἰς Αἴγυπτον, ἥτις ἰδιαιτέρως συνεκίνησε τοὺς Ἕλληνας — ἐν τούτοις συγκρατεῖ τὸν ἐνθουσιασμόν αὐτοῦ, διαπιστῶν ὅτι ἡ φρίκη τοῦ προκληθέντος πολέμου ἐζημίωσε τὰ ἔθνη.

Εἰς τὸ πρῶτον ἰδίᾳ μέρος τοῦ στιχοῦργήματος ὑπάρχουν χωρία ἀπηχοῦντα, ἐμμέτρως, γνωστὰς ἀπόψεις τοῦ συντηρητικοῦ κλίματος τῶν χρόνων ἐκείνων:

- 20 Τί πρόληψις παράλογος καὶ μεματαιωμένη,
ἐπιμονὴ ἀνήκουστος, δόξα τεθολωμένη.
Ἐλευθερίας σύστημα! Εἰς ποῖον ποτ' αἰῶνα,
εἰς ποῖον αὐτοκράτορα, εἰς ποῖον ἡγεμόνα,
εἰς ποῖον τάχα σύστημα ρεπούμπλικας ἀκόμη
δὲν ἦτον μέγας καὶ μικρός, δὲν ἦτον σκληροὶ νόμοι,
25 δὲν ἦτον ἀξιώματα, δὲν ἦτον καὶ βραβεῖα
εἰς ὅσους ἔχουν μέριτον καὶ ὃς τοὺς κακοὺς παιδεῖα;
Ρεπούμπλικαν τί ἐννοεῖς, Γάλλε, καὶ προφητεύεις

(1) Ἰδ. προχείρως Κ. Θ. Δ η μ α ρ ᾱ, Ὁ Ἑλληνικὸς διαφωτισμός. (Ἀνάτυπον μετὰ τινων προσθηκῶν ἀπὸ τὸν τόμον Ι' τῆς Μεγάλης Ἑλληνικῆς Ἐγκυκλοπαιδείας). Ἀθῆναι 1964 (σχ. 16ον, σ. 53).

(2) Βασικὴ παραμένει ἡ ἐργασία τῆς Αἰ. Camariano, *Spiritul revoluționar Francez și Voltaire în limba greacă și română*. București 1946, σ. 7-34 (μετὰ τῆς αὐτόθι σημειουμένης βιβλιογραφίας). Ὅς προστεθοῦν ὡς ἀναφερόμενα εἰς τὸ αὐτὸ κλῆμα τῆς Γαλλικῆς γενικῶς Ἐπιρροῆς καί: Κ. Θ. Δ η μ α ρ ᾱ, Τὸ κείμενο τοῦ « Ρωσσαγλογάλλου », « Ἑλληνικά » 17 (1962), σ. 188-201 (μετὰ τῆς μνείας τῶν παλαιότερων ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ θέματος δημοσιεύσεων). — Ἑλ. Α. Ζαχαριάδου, Ἐνας σατιρικός διάλογος τοῦ 1807, « Ἐποχές », ἀρ. 18 (Ὀκτώβριος 1964), σ. 81 κέξ. [= Σταθμοὶ πρὸς τὴν Νέα Ἑλληνικὴ Κοινωνία. Ἀθήνα 1965, σ. 48 κέξ].

(3) Περὶ τῶν πνευματικῶν τάσεων καὶ τῆς συγκρούσεως τῶν ἰδεῶν κατὰ τὴν ἐν λόγῳ περίοδον σύντομον, ἀλλὰ περιεκτικόν, τὸ οἰκεῖον (Ζ') κεφάλαιον τοῦ ἔργου: Δ. Ζακυθηνοῦ, Ἡ Τουρκοκρατία. Εἰσαγωγή εἰς τὴν νεωτέραν ἱστορίαν τοῦ Ἑλληνισμοῦ. Ἀθῆναι 1957, σ. 77-92.

30 ἰσότητα καὶ ἄδειαν εἰς ὅσα θές νὰ λέγῃς;
 Τί ἄλλο τῆς ρεπούμπλικας παρ' ἀριστοκρατία
 σχεδὸν ὥς καὶ τὸ πρότερον κι ὄχι δημοκρατία;
 Πάλιν 'ς τοὺς πρώτους ἢ ἀρχή, 'ς τοὺς εὐγενεῖς ἢ δόξα,
 εἰς τοὺς σοφοὺς τὸ καύχημα, εἰς τούτους τὰ καλὰ ὅσα.
 Ὁ ἀγενής, ὁ χωρικός, ὁ ἀμαθής καὶ δύσνους
 δὲν προχωρεῖ, δὲν εὐτυχεῖ καθὼς καὶ ὁ ἀγχίνους.

« [...] Παντοῦ τὸ φαντασιῶδες αὐτὸ τῆς ἐλευθερίας σύστημα τοῦ πονηροῦ ἐπροξένησε πτωχείαν, φόνους, ζημίας, ἀρπαγὰς, ἀσέβειαν τελείαν, ψυχικὴν ἀπώλειαν καὶ ἀνωφελῆ μεταμέλειαν [...]

» Πλὴν ἅς τεχνολογήσωμην καὶ ἐπιστημονικώτερον τὸ ὄνομα αὐτὸ τῆς "ἐλευθερίας", διὰ νὰ ἰδῶμεν ἂν ἤμπορῇ νὰ συμβιβασθῇ μὲ καμμίαν ἀπὸ τὰς πολιτικὰς διοικήσεις εἰς τὰς ὁποίας διαμένει ἡ εὐταξία, ἡ χρησιμοθῆσια καὶ ἡ ἀσφάλεια τῶν πολιτῶν. Ὡς παρατρέξωμεν διὰ συντομίαν τὴν Μοναρχικὴν καὶ Ἀριστοκρατικὴν διοίκησιν, ὥσάν ποὺ εἰς αὐτάς — ὅλοι τὸ ὁμολογοῦσι — τοιαύτη ἐλευθερία δὲν δίδεται, καὶ ἅς ἐξετάσωμεν ἂν τῇ ἀληθείᾳ δίδεται ἐλευθερία εἰς μίαν καλῶς διοικουμένην Δημοκρατικὴν διοίκησιν. Ὅταν λέγωμεν "διοίκησιν", πρέπει νὰ ἐννοήσωμεν ἓνα πλῆθος ἀνθρώπων φύσει διαφόρου καταστάσεως, ὅπου κατοικοῦν εἰς μίαν καὶ τὴν αὐτὴν πολιτείαν, ἦγουν δυνατοὺς καὶ ἀδυνάτους, εὐρώστους καὶ ἀσθενεῖς, γνωστικούς καὶ ἀγνώστους. Ἡ ἐλευθερία λοιπὸν εἰς αὐτοὺς ἤμπορεῖ νὰ συστηθῇ; [...].

» Εἰς αὐτὴν οὖν τὴν Δημοκρατίαν αὐτοὺς τοὺς διαφόρου καταστάσεως ἀνθρώπους καὶ αὐτεξουσίους, ὅταν τοὺς θεωρήσωμεν καὶ ἀνυποτάκτους, πῶς ἤμπορεῖ νὰ συσταθῇ αὐτὴ ἡ διοίκησις; Ὁ δυνατὸς ἐπικρατήσῃ τοῦ ἀδυνάτου, ὁ εὐρωστός τοῦ ἀσθενοῦς, ὁ γνωστικὸς ἀπατήσῃ τὸν ἀγνώστον [...].

» Καὶ ὅταν βλέπωμεν μὲ τόσῃ σαφήνειαν ὅτι αὐτὸ τὸ περὶ ἐλευθερίας νέον σύστημα δὲν εἶναι ἄλλο παρὰ μία σύγχυσις καὶ ἀνατροπὴ τῶν καλῶν διοικήσεων, μία ὁδὸς φέρουσα εἰς τὴν ἀπώλειαν [...] δὲν θέλομεν κριθῇ ἄξιοι πάσης κατηγορίας, ἐάν δώσωμεν καὶ τὴν παραμικρὰν ἀκρόασιν εἰς τοιαύτας δολίοις καὶ ἀπατηλὰς διδασκαλίαις; [...] » ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ [Πατριάρχου Ἱεροσολύμων Ἀνθίμου] « Πατρικὴ Διδασκαλία » [1798].
 Ἰδ. προχείρως: Κοραΐς, "Ἀπαντα τὰ πρωτότυπα ἔργα. Ἀναστύλωσε καὶ ἔκρινε
 Γ. Βαλέτας. Τόμος Α₁ [Ἀθῆναι 1964], σ. 46-47. Ἐπὶ τοῦ θέματος Ἰδ. Ἀπ.
 Β. Δασκαλάκη, Ὁ Ἀδαμ. Κοραΐς καὶ ἡ ἐλευθερία τῶν Ἑλλήνων. Ἀθῆναι
 1965, σ. 94-110.

Ἄλλωστε ἡ παρεμβολή τοῦ στιχουργήματος μεταξὺ ἀναλόγου περιεχομένου ἐγγράφων ⁽¹⁾ ἀντιγραφέντων ἐν τῷ αὐτῷ κώδικι ὑπὸ τοῦ Νεοφύτου Λαχοβάρη δικαιολογεῖται ἐκ τῆς διαπιστώσεως ὑπὸ τοῦ ἀντιγραφέως τοῦ κειμένου τοῦ χαρακτῆρος τοῦ *Κατὰ Γάλλων καὶ ὑπὲρ Γάλλων* ποιήματος.

Τὸ στιχούργημα, σύγχρονον πρὸς τὰ γεγονότα, πρέπει νὰ ἐγράφη τῷ 1802. Τοῦτο ἄλλωστε, πλὴν τοῦ περιεχομένου αὐτοῦ, ἐνισχύεται καὶ ἐκ τοῦ *terminus ante quem*, ὅπερ ἀποτελεῖ ὁ χρόνος ἀντιγραφῆς (1802) ὑπὸ τοῦ Νεοφ. Λαχοβάρη τῶν ἐν τῷ μνημονευθέντι χειρογράφῳ κώδικι ἐγγράφων καὶ μάλιστα τῶν *Κατὰ Γάλλων* ⁽²⁾.

Τὸ κείμενον, ἀποτελούμενον ἐκ διακοσίων ἱαμβικῶν 15 συλλάβων στίχων μεθ' ὁμοιοκαταληξίας κατὰ διστιχίαν ⁽³⁾ καὶ συντεταγμένον εἰς γλῶσσαν ἀποκλίνουσαν, παρὰ τὴν παρουσίαν ἱκανῶν ξενικῶν στοιχείων ⁽⁴⁾, πρὸς τὸν καθαρεύοντα λόγον, στερεῖται βεβαίως λογοτεχνικῆς ἀξίας· παρουσιάζει ὅμως ὑπὸ ἱστορικὴν ἐποψίν ἱκανὸν γραμματολογικόν ἐνδιαφέρον καὶ συμβάλλει κατὰ τινα τρόπον πρὸς ἀκριβεστέραν γνῶσιν τῶν ἐπικρατουσῶν ἰδεολογικῶν ροπῶν, κατὰ τὴν τελευταίαν δεκαετίαν τοῦ ΙΗ' καὶ τὰ πρῶτα ἔτη τοῦ ΙΘ' αἰῶνος.

Κατωτέρω ἐκδίδεται τὸ κείμενον τοῦ στιχουργήματος κριτικῶς ἐπὶ τῇ βάσει τοῦ κώδικος τοῦ Ζωγραφείου ⁽⁵⁾ καὶ ἔπεται εἰς αὐτὸ Πίναξ λέξεων.

(¹) Ἰδ. Π. Ν. Ζερλέντου, *Πατριαρχῶν γράμματα διατακτικὰ πρὸς τοὺς νησιώτας περὶ δουλικῆς ὑποταγῆς εἰς τοὺς κρατοῦντας*. ἔνθ. ἀν. σ. 98-101 (ἐνθα ἀναγραφὴ καὶ περιλήψεις τῶν ἐγγράφων) Πρβλ. καί: Π. Χιώτου, *Σειρὰς Ἱστορικῶν Ἀπομνημονευμάτων, Τόμος Τρίτος* Κερκύρα 1863, σ. 679-682. — Γ. Γ. Παπαδοπούλου - Γ. Π. Ἀγγελόπουλου, *Τὰ κατὰ τὸν ἀοίδιμον πρωταθλητὴν τοῦ Ἱεροῦ τῶν Ἑλλήνων ἀγῶνος, τὸν πατριάρχην ΚΠόλεως Γρηγόριον τὸν Ε' [...], τόμος Α'*. Ἐν Ἀθήναις 1865, σ. 201-204.

(²) Ἰδ. Π. Ν. Ζερλέντου, *Πατριαρχῶν γράμματα διατακτικὰ πρὸς τοὺς νησιώτας περὶ δουλικῆς ὑποταγῆς εἰς τοὺς κρατοῦντας*, ἔνθ' ἀν., σ. 101.

(³) Τὰ περὶ τὴν ὁμοιοκαταληξίαν σφάλματα εἶναι ἱκανά, παρατηρούμενα εἰς τοὺς στίχους: 27-28, 31-32, 33-34, 41-42, 51-52, 53-54, 61-62, 99-100, 121-122, 125-126, 131-132, 143-144, 147-148, 155-156, 161-162, 171-172, 179-180, 185-186.

(⁴) Ἰδ. τὴν κατωτέρω δημοσιευόμενον Πίνακα λέξεων. Αἱ πλεῖσται ὅμως τῶν ξενικῶν λέξεων, αἱ ἀναφερόμεναι μάλιστα εἰς στοιχεῖα πολιτιστικά, ἀπορρέοντα ἐξ αὐτῶν τῶν περιγραφομένων γεγονότων, χρησιμοποιοῦνται συχνότατα εἰς κείμενα τῆς ἐποχῆς.

(⁵) Ἐν τῷ κριτικῷ ὑπομνήματι δὲν σημειοῦνται ὀρθογραφικαὶ ἀποκλίσεις ἢ σφάλματα περὶ τὴν στίξιν τοῦ γραφέως τοῦ χειρογράφου.

σ.121 Κατὰ Γάλλων καὶ ὑπὲρ Γάλλων

Τί θόρυβος, τί σύγχυσις, τί αἱματοχυσία,
 τί τύρβη, τί ἀλαλαγμός καὶ τί ἀπελπισία,
 τί θέαμα ἐλεεινόν, τί κυκεών, τί ζάλη,
 τί πόλεμος αἰφνίδιος καὶ συμφορὰ μεγάλη,
 5 τί ὄπλα αἱματοχαρῇ, τί πλήθη στρατευμάτων,
 τί φλόμπουρα ἐμφύλια, πλήθη νεκρῶν σωμάτων,
 τί ἀτμοσφαῖρα σκοτεινὴ, γῇ ἐξαγριωμένη,
 λαοὶ ἀνεξιλέωτοι καὶ ἐνθουσιασμένοι!
 Λαοὶ καὶ γλῶσσαι καὶ φυλαὶ τῆς φοβερᾶς Γαλλίας
 10 τί μάτην ταραττόμενοι ὑπὲρ ἐλευθερίας!
 Ἐγείρεσθε ὡς λέοντες, ὀρμαῖτε λύκων δίκην
 αἷμα ἀθῶον νὰ χυθῇ χωρὶς καμμίαν φρίκην!
 Τὸ ἐνεκά του τάχα τί; — Λόγος ἰσοτιμίας,
 ἐλευθερίας πρόβλημα καὶ παῦσις τῆς δουλείας!
 15 Γι' αὐτὴν τοσοῦτοι πόλεμοι, ἐμφύλιοι καὶ ξένοι,
 γι' αὐτὴν αἱμάτων ποταμοὶ ἔς ὅλα σχεδὸν τὰ γένη,
 γι' αὐτὴν ὁ ἄδης πλημμυρεῖ, ὁ Πλούτων πιὸ φωνάζει
 καὶ ὁ Χάρων ἐβαρέθηκε ψυχὰς νὰ κατεβάζη; ||

σ.122 Τί πρόληψις παράλογος καὶ μεματαιωμένη,
 20 ἐπιμονὴ ἀνήκουστος, δόξα τεθολωμένη.
 Ἐλευθερίας σύστημα! Εἰς ποῖόν ποτ' αἰῶνα,
 εἰς ποῖον αὐτοκράτορα, εἰς ποῖον ἡγεμόνα,
 εἰς ποῖον τάχα σύστημα ρεπούμπλικας ἀκόμη
 δὲν ἦτον μέγας καὶ μικρός, δὲν ἦτον σκληροὶ νόμοι,
 25 δὲν ἦτον ἀξιώματα, δὲν ἦτον καὶ βραβεῖα
 εἰς ὅσους ἔχουν μέριτον καὶ ἔς τοὺς κακοὺς παιδεῖα;
 Ρεπούμπλικαν τί ἐννοεῖς, Γάλλε, καὶ προφητεύεις
 ἰσότητα καὶ ἀδειαν εἰς ὅσα θές νὰ λέγῃς;
 Τί ἄλλο τῆς ρεπούμπλικας παρ' ἀριστοκρατία
 30 σχεδὸν ὡς καὶ τὸ πρότερον καὶ ὅχι δημοκρατία;
 Πάλιν ἔς τοὺς πρώτους ἢ ἀρχή, ἔς τοὺς εὐγενεῖς ἢ δόξα,
 εἰς τοὺς σοφοὺς τὸ καύχημα, εἰς τούτους τὰ καλὰ ὅσα.
 Ὁ ἀγενής, ὁ χωρικός, ὁ ἀμαθής καὶ δύσνους
 δὲν προχωρεῖ, δὲν εὐτυχεῖ καθὼς καὶ ὁ ἀγγίνους.
 35 Δὲν εἶν' τὸ πρᾶγμα βαθμηδὸν ὅλοι νὰ προχωρήσουν,

- μέ τὸν καιρὸν τοὺς εἰς βαθμὸν δόξης νὰ καταντήσουν.
 Πάντοτε εἶναι ἐκλογή τῶν εὐγενῶν κι ἀξίων
 καὶ ἡ τάξις εἰς τὸ ἴδιον κέντρον τῶν ἀναξίων. ||
- σ.123 Ἰσοτιμία τί δηλοῖ καὶ πῶς ἔμπορεῖ νὰ γένη
 40 οὔτε ἠκούσθῃ νὰ γενῇ, οὔτε ποτὲ συμβαίνει.
 Εἶναι πρᾶγμα ἀντικείμενον ὅχι ἔς τὴν φύσιν μόνον.
 ἀλλὰ ἀκόμη κ' εἰς αὐτὸν τὸν ἴδιον τὸν νόμον.
 Ἡ ἀνθρωπότης δέχεται ποτὲ ἰσοτιμίαν
 ὁπόχει πάντοτε μαζὶ καὶ τὴν φιλοτιμίαν;
- 45 Ὁ λόγος εἶναι φυσικὸς πάντα ὁ ὑπερέχων
 νὰ λέγεται καλύτερος νὰ φαίνεται ἐξέχων.
 Ὁ πρῶτος μόνος τοῦ ζητεῖ νὰ λάβῃ τὰ πρωτεῖα,
 νὰ λάβῃ τὸ ἀξίωμα, τὴν πρωτοκαθεδρία.
 Κι ὁ δεύτερος παραχωρεῖ, τὸ εἶναί του γνωρίζει,
 50 μόνος τοῦ τὸ στοχάζεται σχεδὸν πῶς δὲν ἀξίζει,
 ἐκτὸς ἂν εἶν' φιλότιμος, προληπτικὸς εἰς ἄκρον·
 τότε ζητεῖ, φαντάζεται κι αὐτὸς ὡς ἓνας ἄφρων.
 Ἐλευθερίαν τί ζητεῖς; Καὶ πότε ἔσουν σκλάβος;
 Εἶχε, ναί, ναί, διαφορὰν πάντοτε ὁ μέγας·
 55 πλὴν τὸν μικρὸν δὲν ἐβλαπτε, διότι καὶ οἱ δύο
 νὰ πράξουν δὲν ἐδύναντο τῶν νόμων ἐναντίο.
 Ἐξ ἴσου ἐπαιδεύοντο, κι οἱ δύο ἐστεφανοῦντο
 μέ στεφάνια νικητικά, ἐάν δὲν ἐνικοῦντο. ||
- σ.124 Ἄν φαντασθῇς τὴν λιμπερτὰν ἰσχὺν περισσοτέραν,
 60 ἐλευθερίαν, ἀνεσιν πλεον μεγαλυτέραν,
 λανθάνεσαι, σὲ βεβαιῶ· μέ τὸν καιρὸν τὸ βλέπεις
 ὅτι ἔς τὸ πρῶτον καταντᾷς κ' ἔπρεπε νὰ ἀπέχῃς.
- Ὡς τόσον ἤδη ἔγινε, πλεον δὲν ἐπιστρέφει·
 ὁ οὐρανὸς ἐσκότασε κ' ἐπύκνωσαν τὰ νέφη.
- 65 Ὁ οὐρανὸς συνηρεφής, ἡ γῆ τεθολωμένη.
 βοαί, βρυγμοί, ὀλολυγμοί ἔς ὅλην τὴν Καρθαγένη,
 εἰς ὅλα τὰ περίχωρα, ἔς ὅλην τὴν Ἰταλίαν,
 ἔς τὸν Ρῆνον καὶ εἰς τὸ Φραγκφόρτ ἔς ὅλην τὴν Γερμανίαν.
 Ζητοῦν τὰ γένη κι οἱ λαοὶ τῆς ὑδρογείου σφαίρας,
 70 καὶ μάλιστα οἱ ἄσπονδοι ἐχθροὶ τῆς Ἰγγλιτέρας,
 νὰ πληρωθῶσιν ἄπταιστον αἷμα τοῦ βασιλέως
 τὸ ἐδικόν τους χύνοντες ἀνδρείως καὶ γενναίως.

- Ζητοῦσι τὴν ἐκδίκησιν μ' ὅλον ὅπου 'ν' ματαία
 κ' ἐκ τῆς ἰδίας γενεᾶς ζητοῦσι βασιλέα.
- 75 Τί κουριόζα πεισμονή, τί θαυμασία πλάνη!
 Οὔτε ἠκούσθη νὰ σταθῇ, οὔτε ποτὲ ἐφάνη.
 Ὁ ἱμπεράτωρ πολεμεῖ, βλέπει πῶς κινδυνεύει,
 μὰ 'μβῆκε πλέον 'ς τὸν χορὸν καὶ πρέπει νὰ χορεύῃ. ||
- σ.125 Σαστίζει πιὸ συγχίζεται, δὲν ξεύρει τί νὰ κάμῃ
 80 καὶ τὴν Ρωσίαν προσκαλεῖ ταχέως νὰ συνδράμῃ.
 Πάπας συνεγειρόμενος ἅμα κατηδαφίσθη
 κλίνας αὐχένα αὐθωρόν· βλέπων πῶς ἠφάνισθη
 δίδει τιάραν, θησαυροὺς σπανιοτήτων πλῆθος,
 νὰ βγῇ ἀπὸ τὸν κίνδυνον, νὰ βγῇ ἀπὸ τὸ βύθος.
- 85 Κινοῦνται καὶ οἱ Ἑνετοί, ὁρμοῦν ν' ἀντισταθῶσι·
 θανάτου παρανάλωμα ὀλίγον νὰ γενῶσι!
 Ὁ ντόγκες καὶ οἱ εὐγενεῖς καὶ ὅλη ἡ φατρία,
 οἱ σκληροκάρδιοι κριταί, ἡ ὄντως τυραννία,
 ὅλοι τοὺς ἀφαρπάζονται· ποῦ πλέον δεσποτεία,
 90 ποῦ ἔρευνα, ποῦ ἀπειλή, ποῦ πλέον δυναστεία;
 Λύονται ἀπὸ τὰ δεσμὰ δέσμιοι ἀπ' αἰώνων
 ἐπὶ μικροῖς ἐγκλήμασιν ἢ ἐπὶ λόγοις μόνον.
 Καὶ κυματεῖ τὸ τριβαφές μὲ θρίαμβον μεγάλο
 ἀλλάζοντας τὸ σύστημα καὶ κάμνοντάς το ἄλλο.
- 95 Ὁ Μποναπάρτες εὐτυχῆς 'ς ὅλας τὰς ἐκστρατεύσεις
 καὶ τροπαιοῦχος φοβερὸς ἀπὸ τὰς θείας νεύσεις,
 ὁρμᾷ, κινεῖται, προχωρεῖ καὶ μέχρι τῶν Ἀλπέων,
 τῶν δυσβατήτων καὶ φρικτῶν ἐκείνων τῶν ὁρέων. ||
- σ.126 Ἀντίβας Καρχηδόnius δὲν εἶχε τόσην τόλμη,
 100 οὔτε Ἀλέξανδρος ποτέ, οὔτ' ἄλλος τις ἀκόμη
 δὲν ἐφθασεν ἕως αὐτοῦ· ζητεῖ νὰ προχωρήσῃ
 τὸν ἀετόν τὸν ἐχθρικὸν γιὰ νὰ κατεδαφίσῃ.
 Καὶ φθάνει εἰς τὰ σύνορα, ἐκεῖ στρατοπεδεύει
 καὶ ὁ ἱμπεράτωρ φοβηθεὶς ἀνακωχὴν γυρεύει.
- 105 Τί φοβερὸς ἥρωϊσμός, τί φρόνημα μέγαλον,
 τί νομοθέτης ἀκριβῆς καὶ κορωνὶς τῶν Γάλλων!
 Δὲν εἶναι Ἄρης μοναχά, μὰ καὶ φρικτὸς Ἀπόλλων,
 ὥς Λεωνίδας στρατηγὸς καὶ συνετὸς ὥς Σόλων.
 Συστήνει καὶ νομοθετεῖ δουκᾶτα, βασιλείας
- 110 καὶ πάντοτε μονομαχεῖ μὲ νίκας ἐξαισίας.

- Βλέπει πῶς ἡ μητρόπολις ἄρχισε νὰ κλονῇται
 καὶ μένουν εἰς τὸν τόπον του ἄλλοι Μακεδονῖται,
 Μολέ, Μορώ, ὄχι μικροί, ἔμφρονες καὶ γενναῖοι,
 ὡς ἦτον πάλαι καὶ ποτὲ Θηβαῖοι καὶ Ἀθηναῖοι.
 115 Κι ὁ νέος ὁ Θεμιστοκλῆς τρέχει εἰς τὸ Παρίσι
 τὸν γαλλικόν του τὸν σκοπὸν πᾶσχει νὰ βοηθήσῃ,
 ὅπου σχεδὸν ἐξίτηλος κοντὰ νὰ καταντήσῃ
 ὕστερον ἀπὸ γενικὴν φθοράν καὶ αἱμάτων χύσι. ||
 σ.127 Λύει, χαλνᾷ συστήματα καὶ μετασχηματίζει
 120 εἰς μέλη μόνον εἴκοσι, εὐθύς περιστοιχίζει
 καὶ ἀπ' αὐτῶν τρεῖς κόνσολοι, ἐν οἷς καὶ προεδρεύει
 καὶ ὡς αἰετὸς ὀξύπτερος ἔς τὰ πάντα μεταβαίνει·
 προβλέπει, προφυλάττεται καὶ ὅλον ἀναχαιτίζει,
 τόσων ἐχθρῶν τὰς προσβολὰς μόνος του ἐμποδίζει.
 125 Καὶ τοῦτο μόνον δὲν ἀρκεῖ, μ' ὅλον ὅπου ἔναι θαῦμα,
 ἀλλ', εἰς προσθήκην, καὶ νικᾷ γενναίως κάθε τάγμα.
 Ταράττει κάθε σύστημα, συγχίζει κάθε γένος
 καὶ θριαμβεύων προχωρεῖ παντοῦ δεδοξασμένος·
 ὡς γίγας εἰς τὴν Ἀφρικὴν, εὐθύς ὅπου ἐκστρατεύει
 130 Αἰγύπτου πάσης μόνος του ἑξαφνα βασιλεύει.
 Νόμους ἀνόμοις δίδωσι καὶ πλῆθος ἡγεμόνων
 ἐν ἀκαρεῖ διέλυσε μὲ φόβον καὶ μὲ τρόμον.
 Κι ἤθελε μείνει ἄσειστος, ἂν τύχῃ ἐναντία
 δὲν εἶχε φέρει κατ' αὐτοῦ στρατοῦ τοσοῦτου βία,
 135 διὰ θαλάσσης καὶ ξηρᾶς δυνάμεις ἀσυγκρίτους,
 ποὺ ὁ καιρὸς ἐπέδειξε πάντοτε ἀσυγκρίτους·
 καὶ πάλιν πάντα νικητὴς μέχρι καιροῦ τοσοῦτου
 διέφυγε περισωθεὶς κινδύνου τηλικούτου. ||
 σ.128 Καὶ ἔμεινεν ἀδούλωτος ὁ τοὺς πολλοὺς δουλῶσας,
 140 ἐκεῖνος ποὺ ἐδούλωσε λαοὺς, φυλάς καὶ γλώσσας,
 ἀφήσας τοποτηρητὴν στράτευμα ρωμαλέον
 ὀλίγον εἰς τὸν ἀριθμὸν μὰ ἔς τὴν ψυχὴν γενναῖον,
 ὅπερ ἀδυνατούμενον ὀλίγον κατ' ὀλίγον
 εἰς παρατάξεις φοβεράς μ' ἐχθρῶν μεγάλων θρῆνον
 145 γενναίως ἐσυμφώνησαν καὶ μὲ πομπὴν ἐβγῆκαν
 ἔνοπλοι ὅλ' ὡς νικηταί, τὴν Αἰγυπτον ἀφῆκαν.
 Γάλλοι γενναῖοι καὶ φρικτοί, δὲν εἶναι μέγα πρᾶγμα,

- ἂν ἅπαξ παρεδόθητε ἢ δῖς καὶ τρίς, γιὰ θαῦμα.
 Μὲ τόσα γένη καὶ φυλὰς τὸ νὰ παραταχθῇτε
 150 ἀναμφιβόλως ἔπρεπε καὶ νὰ ἀπελπισθῇτε·
 καὶ βέβαια ἐπόμενον εἰς τὴν ἀπελπισίαν
 νὰ ᾽δῇτε καὶ καταστροφὴν καὶ αἱματοχυσίαν.
 Πλὴν πάλ' αὐτὸ δὲν ἐγένεν, ἀλλὰ μὲ τὰς ἐλαίας,
 155 μὲ κλάδους νίκης ἐν χερσὶ καὶ περικεφαλαίας
 τὸ πᾶν καθυπετάξατε καὶ ἐδίδατε τὸν νόμον·
 μὲ μίαν μόνην ἀκοήν, μὲ τῶνομά σας μόνον
 ἐπῆραν φόβον οἱ λαοί, φρίκην πολλὴν τὰ γένη
 καὶ ἀμέσως παρεδίδοντο ὅλοι ἀπηλπισμένοι, ||
 σ. 129 διότι εἶχε δοκιμάς, θέαιρα, τραγωδίας,
 160 πτώματα Νεαπόλεως, σφαγὰς αὐτῶν μυρίας,
 θανάτου παρανάλωμα Τορίνου τοὺς πολίτας,
 διότι ἀντεστάθησαν νὰ κάμουν ἴσως νίκας·
 ματαίως ὁμως ἐφθασαν ὅλοι νὰ πολεμήσουν
 καὶ τόσον αἷμα ἀφειδῶς ἐδῶ κ' ἐκεῖ νὰ χύσουν
 165 πρὸς σύστασιν ρεαλισμοῦ, λύσιν δημοκρατίας,
 ἔργον δεινὸν τῆς γαλλικῆς σκληρᾶς ἀπελπισίας·
 εἰς τέλος παρεχώρησαν τῆς νίκης τὰ πρωτεῖα
 κ' ἐδέχθησαν ἐγαλιτὰ καὶ τὴν ἐλευθερίαν.
 Καὶ μάλιστα τὸ ἄσπονδον τὸ γένος τῆς Ἀγγλίας,
 170 ὅπου ἐπέμεν' ἐξ ἀρχῆς κατὰ δημοκρατίας,
 αὐτὸ καὶ κατετάραξε, πλὴν καὶ κατεταράχθη,
 καὶ οὔτε ποσῶς ὠφέλησε τὸ ἐνδοξὸν τανάφι.
 Ἰρλάνδα ἀπεστάτησε, Λόνδρας λαὸς φωνάζει
 καὶ ὁ Πίττ μινίστρος προσκαλεῖ καὶ στράτευμα συνάζει,
 175 δημηγορεῖ γιὰ πόλεμον· καὶ ἄλλος γιὰ εἰρήνην.
 Τὰ παρλαμέντα ἀποροῦν, δὲν ξέρουν ποιό συντείνει·
 εἰρήνη ἢ ὁ πόλεμος; ὦ, τί διαφωνία,
 τί κουριόζα συλλογὴ, τί νόστιμ' ἀπορία! ||
 σ. 130 Εἰς δύο ἀντικείμενα τὴν κρίσιν ἀμφιβάλλουν·
 180 τί βλάπτει ἢ τί ὠφελεῖ καὶ πῶς νὰ καταλάβουν!
 Σημεῖον πῶς οὔτε τὸ ἓν, ἀλλ' οὔτε καὶ τὸ ἄλλο·
 λοιπὸν εἰς μάτην ἔτρεχον εἰς κίνδυνον μεγάλο.
 Ἄν ὁπωσοῦν ὠφέλησεν Ἀμερικῆς ἡ νίκη,
 ἐντεῦθεν ἐζημίωσε πολέμου τόσο φρίκη.

- 185 Κατηφανίσθη ὁ λαός, ἐπείνασεν ὁ ὄχλος,
μέχρι θανάτου κίνδυνος κι ὄχ' ἰατρείας τρόπος.
Ἄργα τὸ ἐκατάλαβαν τὴν κεφαλὴν νὰ κλίνουν
μετὰ τῶν ἄλλων καὶ αὐτοὶ πλέον νὰ ὑπομείνουν·
ὥς τόσον παρεχώρησαν καὶ μένουν ἤδη Γάλλοι
190 καὶ τροπαιοῦχοι καὶ φρικτοὶ καὶ νικηταὶ μεγάλοι.
- Δὲν εἶμαι τζιὰ φιλόγαλλος, ἀλλ' οὔτε ἐχθρογάλλος,
τῆς ἀληθείας βέβαια φίλος πολλὰ μέγας.
Ἐν πρώτοις 'ς τὸ προοίμιον δὲν λείπω ν' ἀναιρέσω
τὸν τρόπον τῆς σκληρότητος καὶ τὸ κακὸ κονγκρέσσο,
195 ἀλλ' οὔτε πάλιν ν' ἀρνηθῶ, οὔτε νὰ σιωπήσω
θριάμβους τόσον φοβερούς, νὰ μὴν ἀπαριθμήσω·
σχεδὸν 'ς τὴν σφαῖραν ἀντηχοῦν καὶ ὅλους ἐμβομβοῦσι
καὶ οἱ μεταγενέστεροι δὲν θέλουν τάρνηθοῦσι.
Ὡς τόσον δόξα τῷ Θεῷ πῶς γενικὴ εἰρήνη
200 τὸν κόσμον ἤλευθέρωσε, φύσιν τὴν ἀνθρωπίνην.

191 ντζά

197 κι ὅλους ἐμβομβοῦσι

198 ante οἱ add. καὶ

ΠΙΝΑΞ ΛΕΞΕΩΝ

- ἀγχίνους (= εὐστροφος τὸ πνεῦμα), 34
αἱματοχαρής = ἐς 5
αἱματοχυσία, ἡ I, 152
ἀκαρής (ἐπίρρ.: ἐν ἀκαρεῖ = πάραυτα), 132
Ἄλπεις, αἱ [γεν. πληθ.: Ἀλπέων], 97
ἀναχαιτίζω 123
ἀνεξιλέωτος (= ὁ μὴ δυνάμενος νὰ ἐξιλεωθῇ), 8
ἄπταιστος (= ὁ μὴ πταίων), 71
αὐθωρόν (ἐπίρρ. = ἀμέσως), 82
βρυγμός, ὁ 66
βύθος, τό, 84
γιά (= ἤ), 148
δημοκρατία, ἡ 30 [Ἰδ. καὶ: ρεπούμπλικα, ἡ]
δίκτην (ἐπίρρ. = ὥς), 11
δουκάτον, τό (< ἰτ. ducato = χώρα ὑπὸ δουκά), 109
ἐγαλιτά, ἡ (< γαλλ. égalité = ἰσότης), 168
ἐκστράτευσις, ἡ (= ἐκστρατεία), 95

- ἐμβομβῶ (= θορυβῶ), 197
 ἐναντίο (ἐπίρρ.), 56
 ἐξίτηλος (= ἐξησθενημένος), 117
 ἐχθρογάλλος, ὁ, 191
 θολῶ [μτχ. παθ. παρακ.: τεθολωμένη] (= καθιστῶ τι θολόν, ταρασσῶ), 65
 ἱμπεράτωρ, ὁ (< ιτ. imperatore = αὐτοκράτωρ), 77, 104
 κατεδαφίζω, -ομαι (= κρημνίζω, -ομαι, ὑποκύπτω), 81, 102
 Κονγκρέσσο, τό (< ιτ. congresso = συνέδριον, κοινοβούλιον), 194
 κόνσολος, ὁ (< ιτ. console = ὑπατος), 121
 κουριόζα [θηλ. ἐπιθ.] (< ιτ. curioso -α = περιεργος, παράδοξος), 75, 178
 κυκεών, ὁ 3
 λιμπερτά (< ιτ. libertà, γαλλ. liberté = ἐλευθερία), 59
 ματαιῶ [μτχ. παθ. παρακ.: μεματαιωμένη (= ματαία)], 19
 μέριτον, τό (< ιτ. merito = ἀξία, σέβας, ἀμοιβή), 26
 μινίστρος, ὁ (< ιτ. ministro, γαλλ. ministre = ὑπουργός), 174
 νικητικός (= νικητήριος), 58
 ντόγκες, ὁ (< ιτ. doge = δόγης), 87
 ὀξύπτερος, 122
 ὀπωσοῦν, 183
 παραχωρῶ (= ὑποχωρῶ), 49, 189
 παραμέντο, τό (< ιτ. parlamento, γαλλ. parlement), 174
 πεισμονή, ἡ (= πείσμα), 75
 πρωτοκαθεδρία, ἡ 48
 ρεαλισμός, ὁ (< ιτ. realismo = φιλοβασιλεία), 165
 ρεπούμπλικα, ἡ (< ιτ. repubblica, γάλλ. république = δημοκρατία), 23, 27, 29
 [Ἰδ. καὶ: δημοκρατία, ἡ].
 σαστίζω (= συγχίζομαι, θορυβοῦμαι), 79
 σκλάβος, ὁ (= δοῦλος), 53
 σκληροκάρδιος, 88
 σκοτάζω [ὁρ. ἀορ. γ' ἐν.: ἐσκοτύσει] (= καθίσταμαι σκοτεινός), 64
 συνάζω (= συγκεντρώνω), 174
 συννεφής, -ές (= συννεφώδης), 65
 συντείνω (= συμφέρω), 176
 τσράφι, τό (< τουρκ. taraf [= χώρα, τόπος]), 172
 τζιά (< ιτ. già = πλέον, βεβαίως) 191
 τιάρα, ἡ (< ιτ. tiara = μίτρα τῶν παπῶν τῆς Ρώμης), 83
 τριβαφής -ές (= ὁ ἔχων τρία χρώματα πρόκειται περὶ τῆς γαλλικῆς σημαίας), 93
 τύρβη, ἡ (= θόρυβος, ταραχή), 2
 φιλόγαλλος, ὁ 191
 φιλότιμος (= φιλόδοξος), 51
 φλάμπουρο, τό (= σημαία), 6
 χύσι[ς], ἡ (= ροή, ἔκχυσις), 118.

ΦΑΙΔΩΝ Κ. ΜΠΟΥΜΠΟΥΛΙΔΗΣ

Ἀθῆναι

THE NOBLE FAMILY OF LOGARAS OF LAPETHOS, CYPRUS: SOME NEW INFORMATION ABOUT THEIR CAREERS, ACTIVITIES AND LANDED PROPERTIES

§ 1. Du Cange in his *Familles d'Outremer* ⁽¹⁾ mentions a certain *Lugara* among the Latin Bishops of Kerynia. In the end of a list of Latin Bishops of that town and diocese, after *Balthasar de Eredia*, a Spaniard of the Order of the Praedicators who was nominated on the 24/11/1595, he puts *Lugarà* as the ninth, in these words:

« LUGARÀ », évêque de Cérines, probablement du rit Grec, fit en décembre 1646 une profession de foi par laquelle il adhéraît a l'union des Grecs avec l'Eglise Latine ».

No source is cited for this "bishop of Kerynia", though for all the other bishops of that town the source is carefully given: Le Quien's *Oriens Christianus*, vol. III. However, as Mas Latrie ⁽²⁾ stressed, this town had never been a Latin Bishop's seat during the French and Venetian occupations of Cyprus, (of course after 1222 or 1260) ⁽³⁾ and the other eight bishops cited were in fact bishops of Cyrenaica "in partibus" or bishops appointed to seats of European towns whose names were distorted out of similarity to that of Kerynia either when reading or when copying them.

§ 2. Hackett-Papaioannou ⁽⁴⁾ give the list of Ducange with a few differences in dates and other points. Their major difference is that, without citing any source, they add a certain Arnaldus de

⁽¹⁾ Charles Du Fresne Ducange, *Les Familles d'Outremer*, ed. E. G. Rey, (Collection de Documents Inédits), Paris 1869, p. 868.

⁽²⁾ L. De Mas Latrie, *Histoire des archevêques latins de l'île de Chypre*, Gênes 1882, cited by J. Hackett, Charil. I. Papaioannou, 'Ιστορία τῆς Ὁρθόδοξου Ἐκκλησίας τῆς Κύπρου III, Piraeus 1932, p. 134, note 311.

⁽³⁾ Cf. K. P. Kyrrhes, in *Akten des XI International. Byz. Kongresses*, 1958 (1960), pp. 278-282.

⁽⁴⁾ Op. cit., III, pp. 134-135.

Arceto, an Angustinian, 1517, after Jeremy Contugius, the seventh of Du Cange's list, and before Balthasar de Eredia, the eighth, who thus becomes ninth, and is dated to 1535, not 1595. They also omit *Lugara*, the ninth of Du Cange's list, who thus, if added to their list, ought to be the tenth. However, it should be noted that Hackett — Papaioannou do not seem here to be using Du Cange's *Familles d'Outremer* ⁽¹⁾, and therefore their list, including Arceto, is based on Le Quien ⁽²⁾, whom Du Cange had also followed, by omitting Arceto, perhaps due to some slip. It is not our aim here to check this ambiguous list, but to find out who *Lugarà* was.

Though Du Cange does not cite any source for him, one might have no doubt about his existence since one should apparently suppose an oral source, — which would not be impossible or unreliable given Du Cange's proximity to *Lugara's* time (1646), — or some source from the Papal Archive which Ducange knew sufficiently well.

§ 3. Once we accept *Lugarà's* existence, it becomes evident that he must have been, as Du Cange writes, "probablement du rit Grec", i.e. a Greek Bishop of the Greek Orthodox see of Kerynia, who, according to his non cited source, "fit en décembre 1646 une profession de foi par laquelle il adhéraît à l'union des Grecs avec l'Eglise Latine". The nature of the information — profession of Catholic faith — makes it clear that Du Cange's source must be searched among the innumerable documents of the Archive of the *Propaganda Fide*.

On the other hand, there is a gap in the list of the bishops of Kerynia between Jeremy (1609) and Nicephorus (1668) ⁽³⁾, which could be filled in by a number of bishops, given their usually rather short period of occupying their seats during the Ottoman domination ⁽⁴⁾. One of them could have been *Lugarà*, whose Catholic or rather Uniate profession was not something striking then for Cypriote and other Greek Scholars and or Clergymen, especially those

⁽¹⁾ Still cf. their op. cit., I., Athens 1923, p. 12, where Ducange figures in their bibliography, cf. III, pp. 96 ff., notes 77ff.

⁽²⁾ Cf. op. cit., III, p. 134, note 313.

⁽³⁾ Op. cit., II, Piraeus 1927, pp. 99-100; C. Hadjipsaltis, 'Επισκοποι Πάφου και Κερύνιας επί Τουρκοκρατίας, Κυπριακά Σπουδαί, volume 24 (1960) p. 70.

⁽⁴⁾ E. g. see Hackett-Papaioannou, op. cit., II, pp. 99-101, 83-84, 79, Hadjipsaltis, op. cit., pp. 63-71.

who had studied in the West ⁽¹⁾. What is rather striking is that a *Logarà*, i.e. a member of that family well-known for its orthodoxy during the Latin occupation of Cyprus, would have made a profession of Catholic faith during the Turkish occupation of his fatherland, when the Greeks were supposed to be favoured by the new conqueror against the Latins.

§ 4. This "contradiction" is explained by the following facts concerning him and other Logarases: the anonymous bishop of Nicosia during the siege of that town by the Turks, who was killed on the 9/9/1570 with another Greek Bishop and monks and priests at the Greek Cathedral when the capital was taken by them, was tentatively identified by Hackett — Papaioannou ⁽²⁾ with the phantastical Orthodox bishop *Loarà*(s) whom in 1563, after Philippo Mocenigo, the Latin Archbishop of Nicosia had returned from the Synod of Trent, Angelo Calepio, acting on Mocenigo's order, tried to "*enlighten and exhort to obey our Holy Church*", and from whom he received a very proud answer ⁽³⁾. This *Loarà* was cited by the Latin

(1) E. g. see Loizos Philippon, *Τὰ Ἑλληνικά Γράμματα ἐν Κύπρῳ κατὰ τὴν περίοδον τῆς Τουρκοκρατίας*, (1571-1878) volume II, Nicosia 1930, pp. 23-105, passim; C. P. Kyrris, *Cypriote Scholars in Venice in the XVI and XVII centuries with some Notes on the Cypriote Community in Venice and other Cypriote scholars who lived in Rome and the rest of Italy in the same period*, under publication by the Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1967.

(2) Op. cit., II, pp. 102-103, note 220. For the heroic death of the Greek clergymen see Hill III, p. 982.

(3) Hackett-Papaioannou, op. cit., I, p. 230 (note 95), citing Angelo Calepio in Est. Lusignan's *Chorografia*, p. 108 a = Cl. Del. Cobham, *Excerpta Cypria* (Cambridge, 1908), p. 164. However the right page in Cobham's book is p. 143. The date 1563 is deduced from Hackett-Papaioannou, op. cit., III, pp. 109-110. This passage and the whole question of *Logarà* are omitted from the French translation of Calepio's text in Lusignan's *Description de toute l'île de Chypre*, Paris 1580, ff. 265b-266a. There are also other differences between the two texts that call for a special critical study. The passage-in-question is omitted from the *Description* loc. cit., where it ought to be found: instead a brief, bad summary of *Chorografia*'s corresponding passage (f. 108a) is printed in the *Description*. Despite the bad printing of the *Chorografia* including Calepio's narrative (cf. Hill, III, p. 1147), it is natural to accept it as a separate, independent source, and to take into consideration the passages omitted in the *Description* (cf. Hill, III, pp. 1101-2, 1153, 1147). — The text in question (*Chorogr.*

Archbishop of Nicosia (Philippo Mocenigo) to appear at Rome, no doubt because of his uncompromising answer to Calepio, but he only went to Venice and avoided Rome, "the Signory sending him back boasting of the rich present [which] it [= the Signory] had given him". Then, "as soon as he returned *from Venice* ⁽¹⁾ (evidently to Cyprus), *he died suddenly*, in order that this schism might not spread, although he said that he acted herein *out of respect for the people*" ⁽²⁾.

§ 5. The sudden death of *Loarà*, attested here by Calepio, must be dated to about 1563-1564, i.e. shortly or just after the aforementioned citation of the former by Mocenigo. His sudden death cannot be the death, during the siege and capture of Nicosia in 1570, of the anonymous bishop of Nicosia according to Calepio ⁽³⁾, who would have, no doubt, mentioned his name, as he does when speaking about his proud answer ⁽⁴⁾.

Therefore Hackett — Papaioannou's identification is incorrect and should be dropped, the more so as the fervently anti-Latin *Logarà* would have most probably rather submitted to the Turks in 1570 if he were alive by that time, as many other Greek clergymen

f. 108a) runs thus: "venendo a Venetia & non andando a Roma ma fatto ritornar dalla Signoria in Cipro gloriandosi del ricco presente hauuto da lei, non fece Iddio una espessa vendetta in castigo di questa sua rebellione che ritornato da Venetia Subito lo fece crepare, accio piu non multiplicasse questo scisma, benche egli dicesse cio che facena era per rispetto del populo?"

Concerning the wrong page (164) of Exc. Cypr. given by Papaioannou, it seems to have been copied from Simos Menardos, Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου, Ἀθηνᾶ, vol. 18 (1905) p. 397. Cf. Hill, III, pp. 1001-1102.

⁽¹⁾ Cobham here translates "*to Venice*", which makes no sense and is not an *erratum* but a slip of the translator, cf. previous note. For Cobham's other slips cf. Hill III, p. 1153 and IV, p. 26 n. 1.

⁽²⁾ Papaioannou, I, 230, wrongly translates this phrase thus, ἀνελαβὼς χάριν τοῦ λαοῦ (1). A careful check of his translation would possibly reveal more slips that have to be corrected in a new edition of his work, besides major alterations that appear indispensable.

⁽³⁾ In Est. Lusignan, Chorografia, p. 112 a; cf. Excerpta, p. 148; Description, f. 271a; Hill, III, p. 988.

⁽⁴⁾ Chorografia, p. 108a. Mr. C. Hadjipsaltis accepts that the Bishop *Logarà* of Nicosia was the one who died in 1570: Κυπρ. Σπουδαί, 1945 IX, (1947) p. 18, and Κυπρ. Σπουδ. 24 (1960) p. 55. Cf. Description, ff. 265b-266a, where this event is omitted.

did out of strong anti-Latin feeling ⁽¹⁾. As a matter of fact *Loarà* in Calepio's text appears as one of the most convinced promoters and instigators of disobedience towards the Latin Church among the Greek clergy and people of Cyprus: "Hence they would not allow any Latin to celebrate upon their altars, but held their priests to be profane persons, and when the Chiefs of the State desired to hear mass in their Churches, they made portable altars" ⁽²⁾. The conduct of the Greeks during the siege of Nicosia towards the Latins, appears as expression of *Loarà's* spirit: " (during the siege) many times these Greeks laid snares for him. Witness the arms which they carried under their cloaks to extirpate the Latins! They would never accept the Council (of Trent) nor its Decrees, nor the eighth Council of Florence. Nay, the Greek Bishop *Loarà* said to me openly . . ." ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Hill, *A History of Cyprus*, III, pp. 985, 961 n. 1, 962, 982, 958.

⁽²⁾ Calepio in *Excerpta Cypria*, p. 143. This passage proves that the Latins in the end of their occupation of Cyprus used to celebrate mass in Cypriot Churches or at least in common churches, which were none else than the two-aisled churches, the so-called δώλιτος, for which see my remarks and bibliography in *Κυπριακά Ἀγιολογικά καὶ Μοναστηριακά Μελετήματα*, *Κυπρ. Σπουδ.* 27 (1963), pp. 189-190, 218-221. Add more recent remarks in my study *Ἱστορία τῆς Μέσης Ἐκπαιδεύσεως Ἀμμοχώστου 1191-1955*, ch. II, pp. 65f., Ch. 1, pp. 58-59, in Δ.Ο.Π.Ε.Κ. (Δελτίον Ὁμίλου Παιδαγωγικῶν Ἐρευνῶν Κύπρου), vol. III, fasc. 5-6, July-Dec. 1964 (the whole work has now appeared as a book). For an example of modern (XIX century) conversion of an older (XIV century) one-aisle church into a two aisle one for expansion of its space, see Athanas. Papageorgiou; *Ἐρευνα εἰς τὸν ναὸν τοῦ Ἀγ. Κυπριανοῦ εἰς Μένιχο*, Report of the Department of Antiquities. Cyprus, 1964, pp. 221-236, espec. pp. 221-2, 227, 229-230. However, this, like many similar churches (e.g. see Rupert Gunnis, *Historic Cyprus*, 1936, *passim*) must have followed and old pattern of space arrangement, which once, in the Latin period, had liturgical purposes — the συλλειτουργία of the two rites, as described briefly by Dem. Vassiliades in *Τεχνικά Χρονικά*, XXXII, fasc. 369-370, Athens 1955, pp. 114-117, and Θ. Ἡ. Ἐ. 1, 1963, pp. 967-969. (Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ Ἐγκυκλοπαίδεια) ('with further bibliography') chiefly articles by the same author. See especially eiusdem *Αἱ Ἐπισκεδαστέοι Μεταβυζαντινὰ Βασιλικὰ τῶν Κυκλάδων*, Athens 1962, pp. 132-219. Though such purposes gradually disappeared during the Ottoman occupations, still the pattern which they contributed to create, survived among popular church masons and in church tradition. Cf. the two-aisled cathedral church of St. Nicholas, Varosha, which follows that of its namesake Greek Church at the old Famagosta-in-muris, being its successor after the abandonment of the episcopal church of that town by the Greeks, most probably in 1821: Kyrris, *Ἱστορία τῆς Μέσης Ἐκπαιδεύσεως*, ch. II, cit., pp. 67-8, pp. 64-65 f.

On the other hand the "Bishop of the Greeks in Nicosia" during the siege is well known: He was *Symeon*, 83 years old, who actually worked hard at the fortification of the capital ⁽¹⁾.

§ 6. The *Loarà* in question is supposed by I.A.G. Sykoutres ⁽²⁾ to have been the same *Neophytos Logaràs* who became *οἰκονόμος* of the Monastery of Saint George of Mangana, Nicosia, in 1543, and was later elected Bishop of Nicosia. This supposition is called "probable" by Mr. C. Hadjipsaltis ⁽³⁾, who notes that this *Logarà* must have been appointed to the See of Nicosia before or after the demolition of the Monastery of Mangana by the Venetians in 1567 for defence reasons and adds that written evidence would be needed to corroborate Sykoutres' supposition. According to our information and reasoning this *Logarà*, i.e. *Neophytos*, must have died about 1563-1564 f. — therefore he would have been appointed some years before, perhaps after *Θεοφάνης*, who died in 1550 ⁽⁴⁾. Since no other Bishop is mentioned after him, we could, for the time being, order the last three bishops of Nicosia — *Solia* as following:

- (a) *Θεοφάνης*, ? — 1550.
- (b) *Νεόφυτος Λογαράς*, 1550-1563 or 1564.
- (c) *Συμεών*, 1563 or 1564-1570 ⁽⁵⁾.

§ 7. A major question that arises here is whether *Neophytos Logaras* or *Neophytos Dukataris Orsini* the bishop of Nicosia between 1587 and 1592 was the "*Neophytos τῆς Λευκωσίας ποιμήν*", who, according to two *στιχηρά* of the Mass of the Church of Saint Evlalios at Lapithos (Lamboussa), paid for the re-building of the

⁽¹⁾ G. Hill, *A history of Cyprus*, III, 1952, p. 956, note 2 = Natale Conti, *Hist.* 1589, f. 61; cf. Hill, p. 982.

⁽²⁾ [I.A.G. Sykoutres] *Ἐκθεσις τῆς Κριτικῆς Ἐπιτροπείας τοῦ Α' Φιλολογικοῦ Διαγωνισμοῦ τῆς Α. Μ. τοῦ Ἀρχιεπισκόπου Κύπρου κ.κ. Κυρίλλου*, Nicosia 1924, p. 113, cf. pp. 112-115.

⁽³⁾ C. Hadjipsaltis *Ἡ ἀκολουθία τοῦ Ἀγίου Εὐλαλίου*, Κυπρ. Σπουδ. IX, 1945 (1947), p. 18.

⁽⁴⁾ Hackett-Παπαϊωάννου, *op. cit.*, II, p. 97.

⁽⁵⁾ Concerning the undated bishop *Μάρκελλος* of *Solia*— (Nicosia?) (Hackett-Papaioannou, *op. cit.*, II, pp. 97-98), it is impossible to place him in the era of our three bishops in question for lack of evidence. According to *Neophytos Rhodinos* he was a martyr: *Κυπρ. Χρον.* III, 1925, pp. 22-23.

said Church upon its old site after it had been destroyed and ruined ⁽¹⁾. Mr. Hadjipsaltis believes that, apparently since there is no sure evidence about Neophytos Logaras, the *Νεόφυτος* in question was Dukataris Orsini, a half-Greek, half-Italian new-comer to Cyprus, who had been connected with it, as far as we know, by becoming Abbot of Stavrovouni, and usually signed like this: "Νεόφυτος ἐλέω Θεοῦ Ἀρχιεπίσκοπος Λευκωσίας καὶ Καθηγούμενος τοῦ Μεγάλου Σταυροῦ" ⁽²⁾. Still, no relation whatsoever of this man with Lapithos have I been able to trace, nor of any of the members of his family who had, in some way or other, related themselves with Cyprus ⁽³⁾.

Therefore it would appear difficult to find out why an Orsini would have been interested in re-building a church at Lapithos, while it is quite reasonable to suggest and finally to accept that the Neophytos ποιμὴν Λευκωσίας was *Νεόφυτος Logarà*, whose family, as we now definitely know, came from Lapithos ⁽⁴⁾. This would seem to be supported by the fact that under the condition of poverty and misery that prevailed in Cyprus immediately after the Ottoman conquest and despite the limited favour of the conquerors towards the Greek rayahs churches, especially of such a good quality and a difficult style which costs money and labour and presupposes a more or less prosperous financial situation, were rather rarely built ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ C. Hadjipsaltis, *op. cit.*, p. 15, cf. pp. 16-20. The lower floor levels and the foundations upon which the present church was built possibly belong to the 8th century: A. H. S. Megaw, *R.D.A.C.* 1936, II, 1939, p. 99.

⁽²⁾ X. A. Siderides: *Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος*, vol. XI, Year VI, 1913, pp. 5-34, espec. p. 29; Hill, IV, pp. 322-323.

⁽³⁾ Aldobrandino des Ursines, Latin Archbishop of Nicosia, 1502-1523, Hacket-Papaioannou, III, pp. 107-108; cf. J. L. LaMonte, *Byz.* V, II, 1930, p. 449, who dates him to 1524; C. P. Kyrris, *Εὐρωπαϊκὴ Διπλωματία καὶ Κύπριοι Προδχοντες ἀπὸ τὴν Ἐπανάσταση τοῦ 1831 ἕως τὸ 1847, Ἀφιέρωμα εἰς τὸν Κωνσταντῖνον Σπυριδάκιν*, Nicosia 1964, p. 129, n. 22. ^(b) John Baptist, Grand Master of the Hospital, Hill, III, pp. 597, 643 f., 688 (XV century).

⁽⁴⁾ See a certificate of Timotheos, bishop of Kerynia (1604) published by Mr. Hadjipsaltis, *Κυπρ. Σπουδ.*, 24 (1960), pp. 54-55.

⁽⁵⁾ I am fully conscious of the relativity of this remark in view of a few carefully built churches after the Conquest, such as Santa Marina of Dhora, 1598 (Rupert Gunnis, *Historic Cyprus*, 1936, p. 220); cf. several 16th century chapels and churches but not exactly dated, therefore most probably of the Venetian period, e.g. at Gypsos (*op. cit.* p. 240), Dhali (p. 216), Kalliana (p. 243), Kandou (p. 251), Syngrassi (p. 435), etc. The general impression is that most of the chapels and churches built or re-built immediat-

The facts that "The Church began to flourish; many of the estates for merely belonging to it were also recovered, and money in the shape of gifts or foundations for the commemoration of the dead flowed into its coffers", and that "Within fifteen or twenty years... (Kyprianos p. 308) almost all the monasteries had been thus redeemed from Turks occupying them" ⁽¹⁾, do not necessarily imply that new churches of high quality were erected during that transitional period, though the building traditions of the pre-Turkish period could not have been quickly forgotten. The predominant current at that time was, as in the last 6-7 decades of the Venetian occupation, emigration of the higher classes to the West or to more developed areas ⁽²⁾. Moreover, it would be absolutely improbable that an adventurer like Neophytos Orsini, who was travelling from country to country and from town to town in search of money and offices ⁽³⁾, would have taken any interest in re-building a church of a place with which he, as we have stated, had no relation at all. On the other hand, no evidence exists to support the hypothesis put forward (by Mr. C. Hadjipsaltis) that "τὸ νὰ ξανακτιστεῖ <ὁ διεφθαρμένος ναός> τοῦ Ἀγίου Εὐλαλίου [between 1587-1592 by Orsini, under the jurisdiction of whose diocese, that of Nicosia, Lambousa was before the re-establishment of the see of Kerynia in the early XVII century], σημαίνει ὅτι παρουσιάσθη ἀνάγκη νὰ ἱκανοποιηθοῦν οἱ θρησκευτικὲς ἀνάγκες τῶν γύρω τῆς Λάμπουσας περιοχῶν » ⁽⁴⁾.

ely after the Occupation (1571) were of rather poor quality, the good quality work being limited to the time before 1570 (cf. G. A. Soteriou, *Τὰ Παλαιοχριστιανικὰ καὶ Βυζαντινὰ Μνημεῖα τῆς Κύπρου*, Ἀπόσπασμα ἐκ τῶν Πρακτικῶν τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, vol. 6, 1931, pp. 485-487, and Hill, III, pp. 1027 n. 1, 1103-4, 1118-1132, and IV, pp. 1-2f., 305f., 24f., 308-310), — and after 1600 (cf. G. A. Soteriou, *Χριστιανικὴ καὶ Βυζαντινὴ Ἀρχαιολογία*, vol. A', 1962, pp. 443-6) when the Greeks of Cyprus started to recover from the evils of the conquest of 1570-71.

Though not intending to enter into stylistic details here, I would like to suggest that there is a great similarity between the Byzantine aisle and the narthex of the two-aisled church of Ayla Marina, near Dherinia, of the XV century (? Gunnis, p. 219), and Saint Eulalios.

⁽¹⁾ Hill IV, pp. 309-310; cf. Exc. Cypr. pp. 349-350.

⁽²⁾ Kyprianos *Ἱστορία Χρονολογική*, ed. 1933, pp. 453-454; Exc. Cypr. pp. 349-350; Hill IV, pp. 20, 24, III, pp. 1031, 1032, etc. C. P. Kyrris, *Cypriote Scholars in Venice etc.*, to appear shortly in the series of publications of the Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin.

⁽³⁾ Cf. the documents produced by X. A. Siderides, op. cit.

⁽⁴⁾ Κυπρ. Σπουδ., IX, p. 20.

§ 8. This is utterly impossible because, if such needs really appeared at that time, they would have been met by the erection or re-erection of churches in the villages themselves, i.e. at Lapethos and Karavas, where the major section of the population of Lamboussa had moved already at the time of the Arabs' raids (VII-IX centuries) ⁽¹⁾ and were certainly installed at already the time of the Ottoman Conquest ⁽²⁾, though the monastery of Akheiropoietos and other monuments of the Lamboussa coastal area must have been inhabited during the Byzantine and Frankish-Venetian eras by landlords, monks, paroikoi, soldiers, mariners etc., but certainly not, at least to a considerable extent, after 1571 ⁽³⁾. It is of the utmost importance that:

⁽¹⁾ See Appendix A.

⁽²⁾ See Appendix B.

⁽³⁾ Cf. the evidence produced by Gunnis, pp. 315-316: tombstones, architectural elements, etc. See Appendix B, Cariotes. Cf. Robert Francis, *The Mediaeval Churches of Cyprus*, 1949, p. 17. Gunnis states that "Lamboussa was sacked by the Arabs in the seventh century A. D., but revived during the Middle Ages, when it was known as «La Fief de la Pison». But this does not affect our statement that a great section of its population installed themselves at the foot of the mountain and upon it. Cf. the Venetian keep at Lamboussa A. Sakellariou, *Κυπριακά Α'*, 1855, p. 125. Cf. G. Jeffery, *Report of the Curator of Ancient Monuments for the Year 1926*, p. 11: "Here a Latin Church was (in medieval times) built: the ruins of which are still known as Frankokklissia". That Lamboussa was inhabited, at least by monks and peasants depending on them, between 965 and 1191 — and by natural extension, after 1191 too — is proved by the reconstruction after 965 of the Katholikon of Akheiropoietos — like Ayos Philon etc. — following the domical type and incorporating also the older central apse: A. H. S. Megaw, *J.H.S.* 1948 pp. 54-55; cf. *R.D.A.C.* 1935, pp. 14ff. But the majority of the population were not any more living there permanently, since, as Megaw puts it, it was doubtful whether the places abandoned were re-inhabited during the Arabs' raids, of which no monuments in the island have been found (p. 55). Mr. Ath. Papageorgiou (*R.D.A.C.* 1964, pp. 228-9) believes that the two vaulted basilicas of Aphendrika and Sykadha were rebuilt during one of the intervals of the Arab raids, after Cilician prototypes, upon older wood-roofed basilicas in the end of the VII or early VIII century, an opinion now shared by Megaw too, as Mr. Papageorgiou asserts (*op. cit.*, p. 228 n. 6). It is difficult to see the significance of this fact and to relate it with demographic data, for lack of evidence. However the rather safe position of Aphendrika may have permitted a re-installation of the population in its neighbourhood soon after 648 and a reconstruction of the destroyed basilicas (cf. similar phenomena in Greece during the

(a) the distance between Lapethos and Lamboussa on the one hand and Karavas and Lamboussa on the other would in no case encourage the erection or re-erection, in the latter, of churches for these two villages' population, who had already more than fifteen churches and chapels in their own quarters and parochies and within very easy reach, though they (like the "Turkish" new-comers) continued to work in the gardens and fields of the plain around the old Lamboussa, as they are still doing, probably without attending Mass at Akheiropoietos except during its yearly fair;

(b) the period between 1550 and 1563 was full of building, rebuilding and other such activity in the Monastery of Akheiropoietos, just a few steps to the S. W. of Ayios Evlalios, a certain Alessandro Flatros of the well-known noble family, having paid for part of it — the narthex — and been buried at the West end of the Church of Akheiropoietos ⁽¹⁾.

These activities would tend to suggest that at about the same time some other, Lapethian nobleman would have been interested in re-building Saint-Evlalios, the Church opposite to Akheiropoietos, perhaps his family Church, in order to show his zeal for his native town and to compete and cope with the excellent results of the renewal of the latter, perhaps because *Flatro* was his feudal or otherwise social opponent. This man being Neophytos, according to the two στιχηρὰ already mentioned (see p. 121 n. 1, § 7, above), it is difficult to avoid identifying him with Νεόφυτος Λογαρᾶς the Lapethian nobleman who in 1550 was elected archbishop of Nicosia and whose family was one of the most eminent among the nobility of the island ⁽²⁾, as Flatro's was ⁽³⁾.

Ottoman occupation: A. E. Vakalopoulos, *La retraite des populations Grecques vers des régions éloignées et montagneuses pendant la domination turque*, *Balkan Studies*, 4, 1963, pp. 265-276).

⁽¹⁾ Gunnis, *loc. cit.*, R. Francis, *loc. cit.*. Cf. A. Stylianos, *Αἱ περιηγήσεις τοῦ Μπάτρου ἐν Κύπρῳ*, *Κυπρ. Σπουδ.*, vol. 21 (1957), pp. 51-52, note 67.

⁽²⁾ Kyprianos, *op. cit.*, p. 402, following Etienne Lusignan; cf. Hill III, pp. 603, 484 f., 499, 553 note 3.

⁽³⁾ Kyprianos, *loc. cit.* Were the Flatros, like the Logaras, of Greek origin? Could one connect Flatro with Πλάτρα-Πράτρα, or could one derive Platra from Flatro rather than from Πράτρα? S. Menardos, *Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου*, 'Αθηνᾶ, 18 (1905), p. 391 gives only the first etymology. As a matter of fact the change of Φλ- into Πλ- is difficult, if not impossible in the Cypriote dialect.

Such rivalries being very common in the Middle Ages and sometimes expressing national or social aspirations ⁽¹⁾, it would be reasonable to see the re-building of Saint Eulalios by Neophytos as an expression of such a rivalry, whose result, the new church, fits into the general stylistic tendencies of the last years of the Venetian occupation, undoubtedly more than to those of the few subsequent decades (cf. p. 121, n. 4, § 7 above), and into the artistic and mainly architectural efflorescence of that period despite the poverty that had become the lot of most Cypriotes after about 1500 ⁽²⁾. Even more noteworthy is the striking approach or coincidence of the dates of re-building of the apse of Akheiropoietos (1563) and of its West end (1550) as well as of the tombstone inscription of Alessandro Flatro (1563) in the same Church (see p. 124, n. 1, § 8), with the proposed period during which Neophytos Logaras held the see of Nicosia: 1550-1563. Therefore this period should be accepted as the period of re-building of Saint Eulalios by Neophytos Logaras ⁽³⁾, for all the reasons produced above (Cf. §§ 13, 13a below).

⁽¹⁾ K. P. Kyrrhes, 'Η Ἑλληνική Ἐπισκοπή Ἀμμοχώστου ἐπὶ Λατινοκρατίας, *Akten des XI. Internationalen Byzantinisten - Kongresses 1958, München 1960*, p. 284, especially notes 33, 34; cf. the same rivalry in the erection of the Byzantine or Franco-Byzantine part of the Greek Cathedral (Hodigitria), at Nicosia, now called Bezesten, just opposite Ayia Sophia the Latin Cathedral; cf. Hill, III, pp. 1118-1132; cf. II, p. 369; cf. Th. Mogabgab, in *R.D.A.C.*, 1937-1939, pp. 176-177, 188-189; Th. Mogabgab, *Excerpts on Cyprus*, III, 1945, pp. 140-141, 146-7, 149-150; C. P. Kyrris, 'Ἱστορία τῆς Μέσης Ἐκπαιδευσεως Ἀμμοχώστου, *Δελτίον Ὁμίλου Παιδαγωγικῶν Ἐρευνῶν Κύπρου* Year III, July-December 1964, n° 5-6, pp. 67-8, 49-50, 52-60.

⁽²⁾ Hill, III, pp. 1116-1142, especially 1133-1141. C. Enlart, *L'art Gothique et la Renaissance en Chypre*, 1899, pp. 547 f., 572, 692, 535, 662, 663, 625-7, etc. A. and J. Stylianou, *Donors and Dedicatory Inscriptions, Supplicants and supplications in the painted churches of Cyprus*, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, IX, 1960, pp. 114-122, 127-8, giving the main Bibliography. Cf. Gunnis, *passim*, G. Jeffery, *A description of the Historic Monuments of Cyprus*, 1918, *passim*; D. Talbot Rice, *The Icons of Cyprus*, 1937, *passim*, e.g. pp. 121, 130-132, 138, 149, 183.

⁽³⁾ A. H. S. Megaw, in the *Annual Report of the Director of the Department of Antiquities for the Year 1956*, Nicosia 1957, p. 15, speaking of repairs to the Church of Saint Eulalios that were started in 1954, calls it "this late sixteenth century Church", probably following C. Hadjipsaltis, without indicating it. For other mentions cf. *Annual Report etc.*, 1957, Nicosia 1958, pp. 13, 17 and picture n° 18 (called: "this disused sixteenth century domed Church" ...); "part of an early Christian Mosaic pavement

§ 9. If the mixed style of Saint Evlailios may serve as evidence of the psychological, intellectual and religious tendencies of Neophytos, it may appear contrasted to his avowed orthodoxy. Such a contrast was usual then, Makhairas being one of its best illustrating examples with his admiration for the Roman (Byzantine) Empire, culture and language and at the same time his servile employment with the Lusignan Court. The infiltration of the Latin thought and culture into the life of Cyprus was deep, but it was unable to uproot the Byzantine nucleus, which appears everywhere behind the Latin surface or influence. It might happen that some bearers and exponents of such varying contrasts were not always conscious of them except when they affected vital interests or aspects of the national life such as dogma, which was the case of Neophytos opposing Calepio and Mocenigo, but building a Franco-Byzantine Church ⁽¹⁾ and being on good terms with the Venetian Government (Cf. above, §§ 3-4).

At any rate, the Ottoman Conquest turned, as we have observed (n. 122, n. 2, § 7), the most cultured and educated classes of the island to the West, where they sought for schools and other opportunities, which Cyprus could no more offer. One of them was Θεοφάνης Λογαράς, who emigrated to Venice after 1570 and worked there as editor of various Church books ⁽²⁾. Though we have no direct evidence that Θεοφάνης belonged to the same Lapethian family as Νεόφυτος, this would appear very probable in view of the existence of another Lapethian Λογαράς in Venice in the early XVIIth century, Ἰάκωβος Λογαράς: it was usual that members of the same family who emigrated to Venice first, invited their relatives (brothers,

previously exposed before a new floor was laid; it was found to have been destroyed for the most part, but the best preserved section was lifted and fixed to the wall of the Church" (p. 18); Annual Report... 1954, Nicosia 1955, p. 14; Report of the Curator of Ancient Monuments for the Year 1926, p. 11 ("gothic-Byzantine church of Ay. Evlailios", by G. Jeffery)... For other approximate chronological conjectures (XV-XVI) centuries see C. Hadjipsaltis, pp. 14-16. G. Jeffery, p. 320, believes that the church can be "as late as the XVI century"; this opinion is contested by G. Hill, III, p. 119 n. 5; cf. I, p. 268; cf. R.D.A.C. 1935, pl. I, fig. 4, pl. VI, fig. 2.

⁽¹⁾ Cf. other examples and general remarks in Enlart, Soteriou, Jeffery, Hill, Gunnis, Stylianou, Kyrris *op. cit.* in n. 37, and other authorities cited therein.

⁽²⁾ Loizos Philippou, Τὰ Ἑλληνικὰ Γράμματα ἐν Κύπρῳ κατὰ τὴν περίοδον τῆς Τουρκοκρατίας (1571-1878), vol. II (1930), pp. 43-45.

sisters, parents etc.) to join them there ⁽¹⁾. 'Ιάκωβος Λογαράς was son of Μανοήλης Λογαράς and Αἰκατερίνη. In 1604 he was 12 years old. He had been baptized κατὰ τὴν τάξιν τῆς 'Ανατολικῆς 'Εκκλησίας, and he came ἐκ τῆς νήσου Κύπρου, ἐκ πόλεως Λαπήθου, according to a certificate of Timotheos, bishop of Kerynia, who appears to have been acquainted with his family. He was a student at the College of Saint Athanase, Rome, from whose archive the certificate comes ⁽²⁾.

This makes it extremely probable that some relative of his, some other Logaras, possibly Θεοφάνης — his uncle? — had seen to it that he was introduced into the said College, which prepared uniate theologians, agents and missionaries for the disguised propaganda of Catholicism in the Greek world, especially through orthodox sees which such Uniates pursued to hold. At some later stage such "orthodox" cryptocatholic bishops used to choose the suitable moment to make an open Catholic Confession and thus to transfer the whole of their followers under the jurisdiction of the Pope or to act in various other ways in favour of the Church of Rome and the States allied or related with it ⁽³⁾.

§ 10. Under this light Logara the bishop of Kerynia, who is said by Ducange to have made a profession in 1646, seems to have been probably none else than 'Ιάκωβος Λογαράς of Lapithos, who, having been born in 1592, was 54 years old in 1646, i.e. sufficiently mature to hold the see of Kerynia. The fact that he used a certificate of birth issued by the Bishop of Kerynia for his registration with the College proves that the see of Lapithos had not been revived as that time (1604) nor certainly before — this being another argument against accepting any "swelled ecclesiastical life and needs" in the area of Lamboussa between 1587-1592 and about that time

⁽¹⁾ *op. cit.*, passim; cf. Kyrris, Cypriote scholars in Venice, passim, especially §§ 3-14. Cf. Χρυσάφιδας, Καλημέρας, apud Hadjisaltis, Κυπρ. Σπουδ. 24 (1960), pp. 51-61. Perhaps Νεόφυτος' sejour in Venice (above § 4, p. 118 n. 1) served as the beginning of the close relations of the Logarases with it; cf. above, § 4.

⁽²⁾ Hadjisaltis, *op. cit.*, pp. 54-55.

⁽³⁾ Such examples were numerous: see Philippou, *op. cit.* passim, Hill IV, passim, espec. pp. 37-66, 304-346, 384-391, etc. Many others acted in the Greek islands, Greece proper, Asia Minor etc., and it would be superfluous to cite their names and related literature here. Cf. mainly the works of Leo Allatius, and O.C.P., passim.

(cf. §§ 7-8). Naturally Jakovos on his return sought for a position at his neighbouring "town" of Kerynia, where he must have had acquaintances among church and high class circles. Whether he or any other Logara continued to use the Church of Ayios Evlalios from time to time is not known, nor do we have any remnants of this family today in the whole area: its disappearance must have possibly happened after Iakovos i.e. after the mid-XVI century. It is impossible to find out the exact relations between the Lapethian Logarases and the village Louvaras in Pitsyllia, Limassol District, which was known as "*casal Nostra donna de Logara*" during the Venetian occupation ⁽¹⁾ and in which one of the Logarases had built the painted *church of Kyra* (= Madonna, after which the casal was evidently called) ⁽²⁾. The tiny Church of *Saint Mamas* in Louvaras, which was painted in 1495 by John Cromides and George Pelekanos, had been built on the expense of the *Protopapas Constantine* in 1454 ⁽³⁾ and recalls the *Chapel of Saint Mamas at Lapethos*, after which it may have been erected ⁽⁴⁾. Simos Menardos in his manuscript notes for a Fuller Edition of the *To Τοπωνυμικόν τῆς Κύπρου*, which I had

(1) See the "Limonidas Manuscript", in N. G. Kyriazēs, *Τὰ χωρία τῆς Κύπρου*, 1952, p. 121; L. de Mas Latrie, *Histoire de Chypre*, III, p. 502.

(2) L. Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre sous le règne de la Maison de Lusignans*, vol. III, Documents 1855, p. 502; Simos Menardos, *Τοπωνυμικόν τῆς Κύπρου*, Ἀθηνᾶ, 18 (1905) p. 397.

(3) Cf. above, n. 1; Gunnis, *op. cit.*, p. 330.

(4) Cf. also the *village Saint Mamas*, Limassol, near Louvaras, which has, like Lapithos, much Akritic evidence and also Linobambakian Traditions. The question of Saint Mamas' cult and importance has been treated by Anna Hadjinicolaou — Marava in her homonymous book (1953), (for Cyprus see espec. pp. 70-84); However much has still to be found concerning him in this island; especially the importance of this Saint for the Linobambaki, the Maronites, the Turks and other non-Greeks of Cyprus is a fact that needs careful investigation and falls within the limits of my research about the Linobambakian and other minorities of the island. Cf. Makhairas, II, p. 165, note 1 to § 429, Cf. below. Cf. Chr. Papaioannou, *Φῶς*, 1911, pp. 141-144, 173. A certain *John Logaras* of Aloni near Platanistasa, appears after 1557 as the owner of the Cod. Paris Gr. 1611 (Colbert 4719), which later became the property of the Monastery of Theotokos Arakiotissa, near Lagoudera: Darrouzès, *R.É.B.* VIII, 1950 (1951), p. 191 I presume that this *Logaras* was one of that branch of the family who moved to Pitsyllia and were still preserving their family name. — In 1851 Peterman "visited the standing ruined church of St. Mamas at Lapithos, alone of all the ruined churches of Lapithos", *Κυπρ. Χρον.* IV, 1926, p. 286.

the opportunity to consult, adds that some Logaras must have owned a property called στοῦ Λουβαρά near Φτερικούδι, close to Morphou. I could add the possibility that the close relation of the See of Kerynia with Lamboussa, Akheiropoietos, Myrtou and Morphou, where it had its headquarters or local delegates down to some decades ago was perhaps the result of the occupation of the See of Kerynia by a Logaras.

§ 11. From what we have said it may be assumed that the Logaras family had their permanent residence at Lapethos, wherefrom they moved about in the island and acquired new properties ⁽¹⁾. At any rate, from the early XIV century *Louvaras* with Apsiou, Yerasa etc., became one of the important possessions of the Hospital ⁽²⁾. One of their possessions may have possibly been the neighbouring small hamlet rather than village — perhaps a casal in the Middle Ages— of Λιβερὰ — which, almost in all the maps of Cyprus, old and new, is spelled *Liveras* or, in some cases, *Λουβέρα* (or *Λουβερά*) ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cf. the village Λαπηθίου, in the Kaza of Kelokedara, Paphos district— which was called after some Lapethian Colonist, τοῦ Λαπηθίου (ἀνδρός), τὰ Λαπηθίου or or ἡ Λαπηθίου (κώμη); cf. ἡ Σαλαμίου = τὰ Σαλαμι[νίου] or ἡ Σαλαμινίου [κώμη]; cf. ἡ Πιταβχοῦ = τὰ Ἐπιδαυρίου [κτῆματα] or ἡ Ἐπιδαυρίου [κώμη].

Cf. Menardos, Τοπωνυμικόν, p. 329 and the Notes as above. Cf. Λαπηθιά, χωρίον παρὰ τὸ Πιστάζιν, N. Kyriazes, *op. cit.*, p. 114, n° 938; cf. Archbishopric Register XLV, p. 130 (1784): Λύσις, εἰς γῆν τῆς Λαπηθιάς.

⁽²⁾ Jean Richard, Chypre sous les Lusignans. Documents Chypriotes des Archives du Vatican (XIV^e et XV^e siècles), Paris 1962, pp. 68, 111, 112, 118. For John Logaras of Aloni, near Platanistasa, see § 10, p. 128, n. 4.

⁽³⁾ *Liveras* in the Survey of Cyprus Administration Map, in Kitchener's Map, and in R. Gunnis' Maps, in the Cyprus Population Distribution 1960 and in all the Cyprus Government Publications without exception (§ 14, p. 138, n. 1). In an early 18th Century map by G. Vale et P. Schenk, Amstel. (= A. & I. Stylianos, Byzantine Cyprus, 1948, p. 1) it does not occur. It occurs as *Λουβέρα* in a map of Cyprus that was made in Cyprus in 1872 and was dedicated: "Μακαριωτάτῳ Ἀρχιεπισκόπῳ Κυρίῳ Σοφρονίῳ 1872". I am sure that the correct accentuation should be *Λουβερά*, but in this map all the accents move backwards by one or even two syllables because of the scribe's handwriting. In most other maps of the XVI century which I consulted, *Livera* is omitted as too small a site. This has been also the conclusion of Mr. A. Stylianos, an earnest map-collector and student of maps, who has recently written two interesting studies on the old cartography of Cyprus: see Cyprus to-day, vol II, 6, Nov-Dec. 1964, pp. 8-14, and Κυπρ. Σπουδ. 28 (1964) pp. 115-126.

Today there is a very weak reminiscence among very few old Lapethians and Karaviotes that once in their childhood they had heard the place-name *στοῦ Λουβαρά* or *στοὺς Λουβαράδες*, but none has been able to locate it approximately or exactly. There was a poor *Λοβαρῆς*, a grocer at the Municipal Market Alambra, Nicosia, who is said to have come from Karavas, and therefore perhaps to have been a descendant of our Logarades. Concerning the *Λοβαρίδης* family of Nicosia, though they do not know anything sure about their extraction except a vague suspicion that their ancestors may have come from some (= which?) village of Paphos — therefore perhaps originating from the village Logaras of Pitsyllia? — I suspect that they may have come from the Lapethian Logarades, because of their close blood connections with the important families of M. Shakallis, of Hadjigeorgadjis Cornessios (d. 1809) and other leading families of the capital, ever since about a century or more ago. They would have probably been unable to marry into them if they were a humble family, and the only noble Logarades were probably those of Lapethos. A *Λοβαρῆς* exists today at the village of Prodromos, Marathasa, but he may come from the neighbouring village of *Λουβαράς*. It is really astonishing that Simos Menardos by violating all rules of phonetics, which he himself professed to respect⁽¹⁾, has tried to relate such a word (*Λιβερὰ*) with the French nobleman's name *d'Olivier*⁽²⁾, with which he also relates the placenames *Κάμπος τ'ἄτ*

(¹) S. Menardos, *Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου*, Ἀθήνα 18. (1905), pp. 316, 318; cf. Menardos, *Φωνητικὴ Κυπρίων*, Ἀθηνᾶ 6 (1894), pp. 145-173).

(²) *Τοπωνυμικόν*, p. 405; cf. L. Makhairas *Chronicle*, ed. R. M. Dawkins (1932), vol. I, § 175, pp. 156-157: *στὸ Τζουάν τε Λαβιέρ*, transl. *Sir John d'Olivier* (a great Knight = *ἕναν μέγαν καβαλλάρην*); cf. vol. II, p. 117, note § 175, 3; cf. vol. I, p. 170, § 190: *ἡ συντροφία τοῦ σιὲ Τζουάν τε Λα Λιβιέρ*; cf. vol. cit., p. 182, § 200: *ἡ συντροφία τοῦ σιὲ Τζουάν τε Λαβιέρ*, transl. *Sir John de Lavier* on p. 189; cf. § 200, p. 180, l. 30: *σιὲ Τζουάν τε Λαφιέρ* = *John d'Olivier*; but cf. vol. II, p. 121, § 200 note 4, where Dawkins proposes that the true name is *Sir John d'Olivier*. N. G. Kyriazēs, op. cit., pp. 119-120 writes "Λιβιέρα. Τοποθεσία συνοικισθεῖσα τελευταίως ὑπὸ Καραβιωτῶν, διέσωσε τὸ ἐπώνυμον Τελα-Βιέρη, ἐπιτύμβιον ὑπὸ τοῦ Enlart εἰς St. Francois (Ἀμ.) εὐρεθὲν γράφει ὁ Olivier," roughly copying Menardos. Cf. Makhairas, § 360, p. 338 l. 11: *σιὲ Λιβιέρ τε Λεοτότνε*; cf. § 515, p. 506, l. 18: *Λουρέντζο Μαλαπιέρου τε Λαβιέρ* = *Lorenzo Malipiero de la Rivière*. It is striking that the form *Λουβεράς* occurs at Aphandja too, in Messaria, see Register XLVI of the Archbishopric (now at the Research Centre), p. 119 (1773): *Εἰς τὸ χωρίον Φαβράς ὀνομαζόμενον κοντὰ τοῦ ἀγ. δημήτρη ἐκκλησίας παμπαχερά, ἀγορὰ παρὰ τῶν*

Λιέρου at Pissouri (instead of τοῦ Ἀλιέρου), and Λαξιά τοῦ Λουβιέρη at Asgata, considering “Λιβιεράς μεγεθυντικὸν τοῦ (Ὁ)λιβιέρος ὡς τὸ Πιεῖρας τοῦ Πιέρος”. Still it is inexplicable where Menardos saw or heard the form Λιβιερά! The present writer, who comes from a village very near to Λιβερά, i.e. from Lapethos, never heard Λιβιερά anywhere in the area, but always Λιβερά, τά, which can easily have derived from τὰ Λουβερά or ὁ Λουβεράς or Λιβεράς. One could possibly accept τὰ Λιβερὰ as the original form if there were some specific reason such as the intense cultivation of λουβιά, a sort of beans, in the area of the present hamlet. Still this, as I have verified, never happened. Therefore one should turn to the form ὁ Λιβερὰς < ὁ Λουβεράς < (σ)τοῦ Λουβερά < (σ)τοῦ Λουβαρά,, the chain of etymologies being fully compatible with all relevant laws of phonetics and linguistics in general, and with a “παρετυμολογία” with λουβίν, τὸ λουβερόν (χωράφι), τὰ λουβερά χωράφια.. This is strikingly corroborated by the form Λουβερά, occurring in Athanasios A. Sakellariou's book, Τὰ Κυπριακά, vol. I, Athens, 1855, p. 124: Τῆς κώμης Λουβερά ἐν αὐτῇ καὶ εἰσὶν ἀρκετὰ διαφόρων ἐποχῶν καὶ μάλιστα Βυζαντινὰ ἀπαντῶνται. Sakellariou, writing more than a century ago, did apparently preserve an old form of the placename that approaches to that of the maps cited above. The form Λιβιερά, moreover, contains the complex βιε, with which the placename is never pronounced in the area and which could not have been easily dropped if it had ever existed in an original stage of the word. The forms of the supposed origin of Λιβιερά, *Dela Livièrre* or *de Lavière*, or *d'Olivier*, could have naturally produced a place-name Τελαβιέρη(ς), or Τελαβκιέρη(ς), or Τελαπκιέρη(ς), or Λιβιέρης,, or Λιβκιέρης, or Λιπκιέρης⁽¹⁾, never ὁ Λουβεράς or ὁ Λιβεράς, as the attested forms are. If one might suppose a more extensive relevant phonetic rule of the area, this would in no case be connected with a fall of i but rather with an addition of i after consonants such as β and δ, or γ or κ: e.g. Διώρυος — wrongly spelled Διόριος — comes from the name of the well known town Corycus (= Κώρυκος, or, in the Middle Ages,

κληρονόμων τοῦ ποτὲ δημήτρη Λουβεράς σκάλας 5. Was this Δημήτρη Λουβεράς a descendant of a branch of the *Logaras'* family who had moved to Messaria from an early time?

(¹) Cf. Φῶς Nicosia 1911 p. 337, n^o 27, a document of 1819: τι σήμερον μισέβι ἀποτο λιμνόνα μας οκαπιτάν ατονι οὐ Λιβγέρις Μαλτέζος, which would be *Olivier*.

Gorhigos, or Κουρίκος, or Κούρικος in Cypriote Greek, on the coast of Asia Minor ⁽¹⁾; after Δ an i has been added, possibly, I believe, through its Turkish form *Görhigos*, which may indicate that the Cypriote village Διώρυ'ος (= Δγιώρυ'ος = Θκιώρυ'ος = Qιώρυ'ος = Γιώρυ'ος) was built by Turkish-speaking Greeks of Asia Minor in the Venetian period during which it already occurs in Land Registers ⁽²⁾.

§ 12. It is, I think, plausible to assume this series of changes: τὰ or τοῦ Λουβαρᾶ ⁽³⁾ [κτήματα] > τὰ Λουβερά; this form would have been easily created after the extremely usual place-names ending in -ερά or -ερόν, or -ερή: Πετρερά, Ἀγκαθθερόν, Κονυζερά, Παμπακερά, Λα'ουδερά etc. ⁽⁴⁾. From the form τὰ Λουβερά one very short phonetic step was needed to reach τὰ Λιβερά, while the overlapping parallel form ὁ Λουβαρᾶς was retained as ὁ Λουβεράς, having undergone the influence of the neutral form τὰ Λιβερά concerning the ending (-ερά).

The changes Lovaras > Livaras > Ligara(s) [Liveras] appear to have been effected already in the late Middle Ages, as a note in the Cod. Alexandr. 343 of 1642 indicates: this is a note by the copyist of the Codex-in-question, Leontios of the village of Ligara (Λιγαρά),

⁽¹⁾ L. Makhairas, ed. R. M. Dawkins, I, §§ 112-6, 194-6, 211, 221, 286, 565-8, 652, 112, 210, 171, and II, pp. 96-97, note 2 to § 112. The etymology is an idea of S. Menardos in his manuscript Notes. In Makhairas, § 562, l. 2: τὸ Κούρικος; ib., l. 3: μονέδα τοῦ Κουρίκος δαχὴν; § 566, p. 562, l. 10: τὸ Κάστρον μου τὸ Κουρίκος; cf. ib. l. 7: τὸ Κουρίκος.

⁽²⁾ Kyriazes, op. cit., p. 77, nrs. 547-548. Cf. J. Richard, op. cit., p. 37, where Oshin count of Gorhigos is mentioned: Domini Ossini Comititis Curci et gubernatoris dicti regni Armeniae... Cf. the innumerable maps of Cyprus after 1571, where it occurs as *Diorigo*.

However the fall of i in other complexes (-λι) is possible: e.g. Πιλέριον, from Pilier: Makhairas, vol. I, p. 98, § 112; cf. Menardos, op. cit., p. 413. Cf. also Πεπρής, from *Pierre*, very frequent in the Registers of the Archbishopric, and Makhairas (§ 86 n. 4), no doubt formed after Χαπρήν or Χαπρής, (cf. Σιρχαπρήν), Μαπρήν or Μαπρής, (from Henri, Marin), etc.: Makhairas I, § 200, § 138, § 140, § 141 etc., and also in the above-mentioned Registers. But cf. Λιανώρα (Eleanor), Makhairas § 100, and Βαρθολομαῖος τε Βιαλῆς (de Viali), § 154, § 216 note 6.

⁽³⁾ Very usual in Hellenistic, Roman and Byzantine times: Menardos, Τοπωνυμικόν, pp. 396, 398-9, 400, 403, etc.; cf. his Manuscript Notes, and K. Amantos' works. Cf. R. Janin, R.É.B. XII, 1954, pp. 82-85, 89-92, etc.

⁽⁴⁾ Menardos, op. cit., p. 362, etc.

who copied it at the expense of *Parthenios the bishop* and (father) Spiritual, who originated from Lemessos (¹).

This *Ligara* was apparently *Louvaras*, of Limassol district, which, herefore, had followed the same chain on phonetic changes as *Liveras* of Kerynia.

(¹) J. Darrouzès, *Autres manuscrits originaux de Chypre*, R.É.B. XV (1957), p. 134. This Parthenios cannot have been Παρθένιος the bishop of Kerynia, who died in 1605, according to a note in Cod. Carpentras 11, f. 57 (Darrouzès, Κυπρ. Σπουδ. 20, 1956 (1957) pp. 42, 45; B.Z. 44, 1951, p. 100; Hadjipsaltis, Κυπρ. Σπουδ. 24, 1960, pp. 68-69). Nor can we fix his see with any certainty. There are vacancies in the lists of the bishops of Kition (Kyrris, in *Θρησκευτ. καὶ Ἱστορ. Ἐγκυκλοπαιδεία*, VII, 1965, s.v.) and Paphos (Hadjipsaltis, Κυπρ. Σπουδ. 24, 1960, p. 65) during the period 1634-1668 for Kition and 1631-1650 for Paphos, and to one of these our Parthenios may be found to belong. — Concerning Parthenios of Kerynia, who died in 1605 it is possible that he was none else than the uncle of the two renegades *Memi* and *Mustafa*, who had apostatized in youth in 1571 ff., like several other leading Franco-Cypriotes (cf. my *Kanakaria Documents*, to be published by the Scientific Research Centre, Nicosia) and who in 1600 were the leaders of the popular party that could help the Duke of Savoy in taking Cyprus by occupying Famagusta for him: in reward they would be duly honoured, their-family-property-as it was before 1571 — would be restored to them, they would be received back into the Greek Church and the *first vacant bishopric would be given to their uncle Parthenios* (Hill IV, p. 66 L. Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre* etc. III, Documents, 1855, pp. 572-3). This Parthenios would, in 1600, have been a monk somewhere, perhaps in the area of Famagusta where the two renegades probably were living — otherwise they would not undertake to occupy it, — and was in close contact with his Moslem nephews and other relatives. Once the expedition of Savoy did not materialise, it seems that his nephews did not hesitate to use their connections in the Ottoman administration as well as in the Church itself to promote their Uncle to a bishopric. What was essential was not the means but the end: so the old powerful families through clever adaptations preserved part or all of their pre-Ottoman Social power and prestige. Cf. similar phenomena in the Balkans and throughout the Ottoman Empire, like Mehmed Sokolli Pasha who made his brother Patriarch of Serbia, and also made another *serb* Archbishop of Cyprus in 1571: Chrys. Papadopoulos *Θεολογία* 5, 1927, pp. 242-244; Hill. IV, p. 320; Ang. Calepio, in the *Description* etc., f. 289a; Kyrris, *Εὐρωπαϊκὴ Διπλωματία καὶ Κύπριοι προὔχοντες ἀπὸ τὴν Ἐπανάστασιν τοῦ 1821 ἕως τὸ 1847*, "Ἀφιέρωμα εἰς τὸν Κωνσταντῖνον Σπυριδάκην", Nicosia 1964, p. 129. The doubts expressed whether *de Seruie* in the *Description* should be read *Servie* or *Syrie* (= Surie) are groundless, because v is very often replaced by u in that book, and it is natural to believe that as a Serb himself Sokolli wanted to promote as many Serbs as possible to critical positions in the Empire. Cf. my *Kanakaria documents*.

The only other Greek names with which Λιβερὰ could be possibly connected are Λιβέρης, family name at Corfù (otherwise Λιβερής), and Λιβερή, placename in Epirus ⁽¹⁾. But it appears most improbable that these two names have, in fact, anything to do with our *Livera*, which is always accented on the last syllable (-ρά). Concerning a local etymology, of *Livera* from λίβας = South West Wind (= Ἀπηνιότης), it appears an untenable paretymology based on confusion, because no such adjective as "λιβερός" exists; but this may have influenced the change τὰ Λουβαρά > τὰ Λιβερὰ. Further I have to cite the possibility of connecting our Λιβερὰ with ἡ Λιβερὰ, a village of Pontos (see Chr. Myrides, *Λαογραφικὰ Λιβερᾶς Ἀρχεῖον Πόντου*, vol. XIII, 1948, pp. 137-207). But except phonetical resemblance no other relation between them can be traced, and that may be accidental, i.e. the result of evolution from different roots.

Finally, I am suggesting another possibility, of deriving τὰ Λιβερὰ from the ancient adjective λιβηρός, humid, or from another ancient adjective, λιβρός black, dark, cf. λιμβρός, cf. Limbus (Liddell-Scott s.v.). However the direct survival of such obsolete adjectives in the neuter plural only, seems rather improbable for modern place-names which end in -ερά: these are usually well-known adjectives in -itéa, which connote something familiar to peasants (cf. p. 132, § 12, n. 3).

Therefore the only remaining etymology is from Λουβαράς.

§ 13. That Lapethian landowners and noblemen like the Logaras family would have possessions in the area West of Lapethos — ever since the Byzantine era or earlier, as τὰ Λουβαρά indicates — is quite natural and understandable in view of the recurrent pattern of economic expansion of Lapethians and Karaviotes to that direction in modern times down to our own days. It is a well-known fact that almost all the gardens, fields and other landed property to the West of Lapethos up to *Livera*, including Vassiliatis, Vavylas, Orga, etc., especially on the coastal plain, belongs to people from these two villages that succeeded to Lamboussa, i.e. Lapethos and Karavas. This must have been a direct or indirect continuation of the land regime distribution of earlier times, that, I think goes back to the

(1) Spyros Stoupis, *Οἱ "ξένοι" ἐν Κερκύρα*, Corfù 1960, p. 76 (= ed. 1959, p. 65).

Byzantine period. The same is true of the possession of lands and trees upon the mountain over Lapethos, Karavas, Vassilia and farther on, where, however, Maronites, and Greeks and Turks of Maronite origin as well as pure Greeks interchange as owners or as possessors. I would be inclined to suggest that the connection of the Loaras' family with the monastery of Mangana, Nicosia (cf. above, § 6) was due to some connection of this family with the monastery of *Panayia* Kriniotissa above Vassilia ⁽¹⁾, which was a μετόχιον

⁽¹⁾ The existing ruined buildings, which I visited in 1948, are of the XII century. Cf. A. Stylianos, Κυπρ. Σπουδ. 21 (1957), pp. 52-53; N. Kyriazēs, op. cit., p. 109. n° 885, who thinks that Κρινί derives from a κρήνην ρέουσαν ἀδιαλείπτως. However, in the Registers of the Archbishopric occurs very frequently the place-name ἡ Κρίνα, which is the Italian crina = ridge of a mountain, and really corresponds to some ridge; e.g. see Register XLVI, p. 2 (1775), Τρίκωμον: τὰ τῆς Ἐκκλησίας χωράφια: . . . ἕτερος (περιβολότοπος) εἰς τὴν Κρίναν. Kyriazēs writes that *Crina* occurs in the Limonidas 'Manuscript (χ. λ.)' (of the Venetian era) but he adds inadvertently (p. 109, nr. 883): "τοποθ. Κρήνες Β. Δ. τοῦ Τρικώμου, Ἰσως ἡ Κρινιά". However neither *Κρήνες* nor *Κρινιά* is the correct form, but only ἡ Κρίνα, as I have verified by local research.

Cf. Register XLVI, p. 156; Ὑψος [= Γύψου, Messaria], 1780: χωράφιν εἰς τὴν Κρίνα, σκάλες 4; ib. 1791: εἰς γῆν τρικώμου εἰς τὴν Κρίναν χωράφιν σκάλες 3; cf. ib., p. 61, Λιμνιά, 1773: εἰς τὴν Κρήναν σκάλες 6 . . . εἰς τὴν Κρήναν χάρις λούκα σκάλες 3; cf. ib., p. 56, Τὰ ἐν τῷ τοῦ Δαυλοῦ μετοχίῳ [τῆς Καντάρας], 1773: εἰς τὴν Κρήναν γῆν ἀλώδ. 13; cf. p. 53: εἰς τὸ Τρίκωμον εἰς τὴν Κρίναν παμπακερόν [σκάλες] 2. In view of all this evidence, the etymology Κρινί < Κρήνη appears completely mistaken and Κρινί < *crina* should replace it. The N° 884, in Kyriazēs, p. 109, "*crinia* . . . Ἀναφέρεται ὅτι ἡ Καπέλλα τῆς Ἀγ. Αἰκατερίνης εἶχεν εἰσόδημα 200 δουκάτα ἀπὸ τὰ χωρία Μηλιά, Ταύρου, Crinia, X M [= Χειρόγραφον Μουσείου] Φ. 968a Εἰς τὴν Κ. Κεπίρ ὑπάρχει τοποθεσία Κρίνια", possibly contains some mis-understandings, like his N° 885, ib.: "*Chrini*, X Κερ. Εἰς τὸ χλ. σημειοῦται εἰς τοὺς C.[asali] τῆς Κερύ[νας]. Ἐπίσης καὶ εἰς τὸν χ. εν. [χάρτην Ἐνετοκρατίας] (ιν. α) Εἶναι τὸ Κρινί (Κερ.) προκληθὲν ἀπὸ Κρήνην ρέουσαν ἀδιαλείπτως. Εἰς τὴν Βασιλείαν ὑπάρχει τοποθ[εσία] Κρινιά μετὰ ἀγιογραφημένου ἡρειπωμένου ναοῦ Π. Κρινιώτισσα. Σημειοῦται εἰς Κε. α Κρινιά Μον. Συναϊτικόν" However, as I have verified by local research, no κρήνη exists near Κρινιώτισσα!: there is only a well at the N.E. corner of the yard near the oven of the monastery. The village Κρινί is built upon a ridge, i.e. κρίνα, like most Akritic — Maronite villages of the Pentadaktylos mountain-range, — Ayia Marina Skillouras, Kambyli, Piscopia of Kerynia etc. (see the typed anonymous but very good work, *Histoire des Maronites de Chypre*, granted to me by Mr. Foradaris, Vicar General of the Maronites in Cyprus, pp. 27-28, cf. pp. 22-28; see also Pere Philippe Samarani, *Οἱ Μαρωνῖται τῆς Κύπρου* transl. by J. Foradaris, [typed] pp. 9-31, 32-36. This subject needs special treatment). I have not checked Κρίνια at Ko-

of the Monastery of Mangana, the richest of all Greek Cypriote monasteries, between 1425 or before, and 1563 f. ⁽¹⁾.

mi Kebir, but I think it is simply *Krīna*. For the monastery of Kriniotissa cf. also J. Darrouzès, *Κυπρ. Σπουδ.* 23 (1959), pp. 47-50, espec. p. 50, where other references are given. That a "paretymology" of *Krīna* with *Kρήνη* gave the forms τὸ Κρηνί, τὰ Κρηνία, ἡ Κρηνώτισσα, with a sense related to a spring, is quite possible but it should not lead as to illusory conclusions. No mention of *Κρηνώτισσα* in Byzantine Texts exists; this corroborates our view that the term is just a derivative of the Italian word *crina*, that was later — XII century onwards — attached to Panayia after the usual Byzantine manner. (Still cf. § 13a, p. 137, p. 2. I do not know if there is any relation between *Κρηνί* and τὰ *Κρηνέλλια* τοῦ κάστρου = battlements of the outer castle, = old French crenel (L. Makhairas, § 496, p. 484, l. 3). Cf. *Ἡ Καλὴ Κρήνη*, a locality 9 miles to the W. of Akanthou, Kyriazes, op. cit., p. 87, n° 652. Of undisputed Italian origin is the term *Κρηνιά*, occurring in C. Krytallis poem "Ὁ τρύγος" "μέσ' ἀπὸ βράχους καὶ Κρηνιά, μέσ' ἀπὸ ἐρμιέας καὶ κήπους", where it means certainly "ridge" and recalls the Cypriote village [[τὸ Κρηνί =] *Κρηνί*. Cf. Spyros Stoupis, *Οἱ ξένοι ἐν Κερύρα*, 1959, p. 57 (= ed. 1960, p. 68): placename *Κρήνα* in Epirus; this he derives from the ancient Greek *Κρενώδς* and he compares to the Corfù placename *Κρήνη*. Cf. ed. 1960, p. 73, place-name *Κρηνιά*, in Corfù: All of them, I believe, are connected with *crina*. Menardos, *Τοπωνυμικόν*, p. 346 thinks that τὸ *Κρηνίον* was named after a *Κρήνη* upon the mountain range. However almost all villages have a *Κρήνη*, but are not called τὸ *Κρηνίον*! Cf. *Κρηνί* = beehive, Ph. Kukules, *B.Z.* 44, 1951, p. 349; cf. *Κρηνίς Κρίνα* = box, < latin *scrinium*, N. P. Andriotis, *Ἑτυμολογικὸ Λεξικὸ τῆς Κοινῆς Νεοελληνικῆς* 1951, p. 116.

⁽¹⁾ J. Darrouzès, *loc. cit.* Note the date 1563 and cf. §§ 8, 6. For the influx of Greeks of Constantinople into Cyprus after the former's fall in 1453 and for their establishment at the Monastery of Mangana, Nicosia, by the Greek Queen of Cyprus Helena Palaeologina, see Leontios Makhairas, *Recital Concerning the Sweet Land of Cyprus* entitled "Chronicle", ed. R. M. Dawkins, 1932, vol. I, § 711, p. 602; vol. II, p. 234, § 711, 1 and Hill, III, p. 528 n. 1, with further sources. Helena gave estates to Mangana that brought in more than 1500 ducats a year (ib.). This explains why between 1510 and 1521 the abbey of Mangana appeared as the richest of the Greek monasteries, with 600 ducats yearly revenue, while the bishops had only 600, 400, 200, 200 ducats each (Hill, III, p. 1098). It is probable that the presence of Greeks of Constantinople in Mangana helped its revival in the intellectual sphere (cf. § 13a). I cannot identify the monastery of *St. Mary* with which *Mangana* was allowed to be united in 1308 (8 Febr.), when it was supplied "de personis idoneis" to reform it (Hill, II, p. 227, n. 5). If this was *Kriniotissa Panayia* (= *St. Mary*), it may have served as a link with the monastery of *St. George* near Lampron, Cilicia, that belonged to Mangana too and over which a row flared up in 1326 with the intervention of Leo V. of Armenia (Hill III, pp. 1072-3f.). Armenian intervention oc-

§ 13a. The critical year 1563 is rich in news about Κρινιώτισσα. The monastery of Krinia is mentioned in a note of 1563 of a Menaion of Athos, the Laura 915; according to this, a certain Symeon of Lefca went to the monastery of Κρινέων to learn his letters, and the said monastery belonged as μετόχιον to the Μογκάνων, which is, no doubt, the Monastery of Mangana, Nicosia (¹).

The possessions of Κρινέων in Cyprus are listed in the Cod. Barberin. 528 (²). The information that one could be educated at Κρινεώτισσα in 1563 points to an intensive literary activity in that

curred in 1308 too and it should require a special research bearing upon Cypro-Armenian relations in the Middle Ages and the nature of the Armenian interest in Mangana. Other information about Mangana see in Hill, III, pp. 544, n. 1, 969, 971; Jean Richard, Chypre sous les Lusignans. Documents Chypriotes des Archives du Vatican (XIV^e et XV^e siècles), Paris 1962, pp. 69, 74, 75, 85, 87, 91. It is probable that the M/S Paris 519, that Michael Syngriticos bought in 1454 from Brousse (Darrouzès, Κυπρ. Σπουδ. 23, 1959, p. 35), belonged to some one of the refugees from Constantinople who were established at Mangana.

(¹) J. Darrouzès, Autres manuscrits originaux de Chypre, R.É.B. XV, 1957, p. 140, N° 26. Cf. § 8 above.

(²) Op. cit., p. 160, N° 139; Κυπρ. Σπουδ. 23, 1959, pp. 47-52. That list, according to Darrouzès (Κυπρ. Σπουδ. cit., pp. 49-50), was transcribed in the end of the XIV century from an original of the Byzantine period, perhaps of the XII century, because the dioceses mentioned in it are called ἐνωρίαι, — which did not exist in the Lusignan period — while the legal terms occurring in it are purely Byzantine. (There are also mentions of Κρινήων from the Venetian period, from 1425 etc.). — This makes it difficult to accept Κρινήων as being derived from *crina*, since at that time — XII century — no such word could have existed in Byzantine Greek with a reasonable frequency. Then one would possibly turn either to Κρηνιον, occurring in an inscription from Delos (III century B.C., insc. Délos, 290.75), in Strabon (3.4.17) and in an inscription from Almura (Inscr. Gr. Res Rom. pertinentes 4, 1657) (Liddell-Scott, p. 995), or to Κρηνίδες, αἱ, ancient place-name for Philippi in Macedonia, cf. τὰ ἐν Κρηνίῳ, local place-name (IG 12 (5). 544 B 2. 47 (Ceos); or to Κρίνον-Κρίνεα, dative Κρίνεσιν = white lily (Liddell-Scott, p. 996). The latter seems more probable but the whole question is not solved, if one bears in mind that ἐνωρύα (= ἐνωρία) occurs in notes of the early XV century, therefore the notes related to Κρινιώτισσα that contain this terms should not necessarily belong to the XII century just because of this. One also recalls other phytonymic attributes of saints and monasteries of Cyprus, especially of Panayia, such as Φορβίων - Φορβιώτισσα, Μακεδονήσιν - Μακεδονήτισσα, Τριμίθθιν - Τριμιθιώτισσα, Κόνναρα - Κονναρίτισσα, Παλλοῦρα - Παλλουριώτισσα, Καρυδάκι - Χαρδακιώτισσα, Ζαλάτζιν - Ζαλατζιώτισσα, Κρομμύδιν - Κρομμυδιώτισσα, etc. Cf. N. G. Kyriazēs, Αἱ ἐπωνυμίας

monastery and to its radiation all over the N.E. Cyprus, possibly due to the presence of Greeks of Constantinople at Mangana and certainly at its *qtééaiét*, *wéitiæéiaaa* (cf. § 13, p. 136, n. 1). Another striking reminiscence of the relations of Lapithos with the Monastery of Mangana may be the family of *maaaatat*, of the Drakontas quarter, Lapithos. *maaaatat* evidently means someone who is connected with *maaaata*, i.e. a monk of *maaaata* or some officer of *maaaata*. I suppose that one or more members of the said family had been somehow related with *Μάγγανα* of Nicosia, or, more probably, with its *μετόχιον*, the monastery of *Κρινεώτισσα*. Hence the whole family were called *Μαγγανῆδες*. It is not impossible that this surname was taken over by the *Λογαράδες* of *Λάπηθος*, in which case the *Μαγγανῆδες* would be descendants of the latter. The fact that the *Μαγγανῆδες* live in a mountainous quarter of Lapithos the so called *Δράκοντας* — wherefrom the present writer comes too — which is not far from *Κρινιώτισσα* reinforces the assumption put forward above. I do not know if *Λουκάς Μέγκανος*, a painter in Venice in 1678, had any relation with the Cypriote *Μαγγανῆδες* (cf. K.D. Mertzios, *Μικρὸς Ἑλληνομνήμων*, 1939, pp. 244, 247). Are the present-day *Μαγγανῆδες* a branch of the *Λογαράδες*?

§ 14. The historic vestiges that I have been able to trace at *Livera* together with a quick survey of its present social structure may serve as index to its past evolution.

Now it is a Greek Shepherds' society composed of 28 families. In 1960 it had 177 inhabitants of whom 165 were Greeks (= 79

τῆς Παναγίας, Larnax 1950, Timotheos P. Themelis, *Αἱ ἐπωνυμίας τῆς Παναγίας ἐν Κύπρῳ*, Jerusalem 1926, *passim*.

Further on, one could relate *Κρινέων* with the *κρίτορες* of the monastery, who are mentioned but not named in Darrouzès, *Κυπρ. Σπουδ.* 23, 1959, p. 47.

Finally it is noteworthy that popular tradition from Lapithos relates *Κρηνιώτισσα* with *Κρήνη*: a King's daughter suffered from leprosy, which she had caught from her dog. During his hunting expeditions the King came across a spring (*Κρήνη*), in whose water his dog bathed and was cured. A Subterranean Voice urged him to send there his daughter's handkerchief, which, if washed in the spring's water and then used by her, could cure her too. This was done, and, to thank the Madonna who was speaking through the Voice the King ordered that an army should build a church to her Honour. The Handkerchief became the Holy Symbol to whose honour another church was built, *Ἀχειροποιήτος*! — Thus the origins of two monasteries are easily «explained» by one and the same tradition!

Males, 86 Females) and 12 were Turks (= 6 M., 6 F.) ⁽¹⁾. No fishermen exist there, though the sea is very near: this perhaps points to a paroikian farmer's origin of the Liveriotes. Sheep, wheat, pomegranates, and a few other fruits are the main products of the village. A few years ago the Maronite inhabitants of Kormakitis owned, as in the neighbouring hamlet of Orga ⁽²⁾, many of the fields and gardens

⁽¹⁾ Republic of Cyprus, Census of Population and Agriculture, 1960, Volume I, Population by Location, Race and Sex, Nicosia 1962, p. 14. Table VI. The number of housing units recorded in 1960 were 42: *op. cit.*, Vol. IV, Housing (Supplement), p. 31, Table 19.

⁽²⁾ This village may prove to be the clue to the correct interpretation of the famous Κάστρο τῆς Ὀριᾶς — not Ὀριᾶς! —, as we will write *in extenso* in another paper. For the time being let it be sufficient to note that it is my firm belief that Ὀρκα, our village, is nothing else than Σορκα = Σοργιά = Σουργιά = Συριά. The forms Σοργιά, Σουργιά, Συργιά, which can easily interchange with one another are common in Makhairas, e.g. § 91 (Συργιά in the text, which follows the Venetian manuscript, Σο(υ)ρίγα in note 1, an addition from the Oxford manuscript); § 153 (note 4 διὰ τὴν Σουρίαν from M/S 0); § 175 note 3 from M/S 0: τὴν νύκην τοῦ ρηγὸς εἰς τὴν Σουρίαν; § 183: Vol. II, p. 118, note 1 to § 183; cf. vol. I, note 2, M/S 0: κατεβοῦν εἰς τὴν Σουρίαν; Σουργιά in § 177; Συρία in §§ 175, 169, 168, 170, 160, 144, according to the M/S V, etc. Cf. Συριάνοι, § 157, etc. Cf. Σουρία in Paris. 1626, f. 144 (1449), Κυπρ. Σπουδ. 23 (1959), p. 46. I suppose that the form Σουρίγα may have, besides phonetic reasons, been influenced by the neighbouring Τουρκία (§ 139, § 613 etc.) or Τουρκίγια (Τουρκίγια) (cf. Turkiya!). I would suggest that the scribe of O spoke some dialect which turned υ into ου, and this should be added to the differences between O and V (Makhairas, II, pp. 1-24 *passim*). Cf. Gestes des Chiprois = Recueil des Historiens des Croisades, Documents Arméniens, II, p. 775: Un Surien du Levant (= Makhairas, II, § 130, 1, p. 105). Cf. Makhairas § 654, p. 632, ll. 21-22, note 5 (from the Oxford MS): "ἀρματώνει ἡ Σουρία κάπεργα", but Συρία, Συριάνους in the text (V M/S): § 188, p. 166, 32; § 189, p. 168, l. 10; § 613, p. 632, l. 15; § 646, p. 628, ll. 9, 15; § 647, p. 628, l. 23, etc. The form Συργιά occurs in § 188, p. 166, ll. 29-30, while Σουρία occurs also in the Assizes of Cyprus and Jerusalem: C. N. Sathas Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, VI, Paris 1877, p. 24, l. 3: ἔλαβεν τὴν Σουρίαν, ἡγουν Ἀντιοχίαν; *ib.*, p. 49, ll. 13-14; γῆν τῆς Σουρίας.. Cf. the form Soria (= Syria), in old Italian: Abbè G. Mariti, Viaggio de Gerusalemme per le coste della Soria, III, Leghorn 1787. Cf. the same form in the text of a Dutch visitor of Cyprus and the Levant in 1657, see Dr. Jan Den Tex, A Dutch Nobleman in Cyprus in 1657, Κυπρ. Σπουδ. 28 (1964), pp. 131, 133: Mercante d'Soria, name of a Dutch merchantman. Cf. T. Porcacchi, L'isole le più famose del mondo, Venezia 1603, p. 150: "Essa vi fece ricondurre habitatori dalle provincie vicine d'Egitto, di Giudea, di SORIA, di Cilicia e d'altri luoghi che tutti erano Greci e grecamente vivevano". One easily recalls the Venetian noble family name

in and around the village. This points to the possibility that Liveras, like many other villages of the Kerynia district, and in N. Cyprus in general, had once a Maronite community, formerly Syrian Akritae (see my communication at the XIII Internat. Byz. Congress, Oxford 1966, to appear in *Byzantinoslavica*).

Here are the main place-names of Livera:

1. Φανάρι, τό. — 2. Καβᾶς, ὁ. — 3. Ξυλένη, ἡ. — 4. Κακοβούναρος, ὁ. — 5. Λα'ότρυπα, ἡ. — 6. Χιλιομο'ούσα, ἡ. — 7. Καμόλικα, τά. — 8. Τερατσιές,, οἱ. — 9. Καλόν Αὐλάκι, τό. — 10. Νερόν τῶν Βούρνων, τό. — 11. Κακολιμνιωνίν (cf. Λιμνιώνας, ὁ, Akritic-Byzantine). — 12. 'Αναφάντης, ὁ (= a top of the mountain above). — 13. Σπήλιος τῆς Γαλάλας, ὁ. —

Soriano (= *Suriano*!). Cf. *Moro* etc. For Francesco *Suriano*, a Franciscan who visited Cyprus in 1484, see Cl. Del. Cobham, *Excerpta Cypria*, 1908, pp. 48-49. From such phrases as τῆς Σοριᾶς -τῆς Σοργιᾶς -τῆς Σορκᾶς (Σοργᾶς), the form τῆς 'Ορκᾶς was apparently derived. Cf. the verse "Σάν τῆς [Σ] 'Οριᾶς τὸ κάστρο, κάστρο δὲν εἶδα, in the homonymous Akritic poem. The accentuation on the second syllable ('Ορκα) instead of on the first was produced from sub-conscious comparisons with 'Ολγα — a false etymology proposed by the villagers — or Βασίλεια, the neighbouring hamlet, or Βασιλειώτης, or Κορμακίτης etc., or from an influence of the phrase Θεοῦ 'Ορκα, used by Maronites to call their Madonna or, most probably, from the Italian form *la Soria*, cf. above. For the Syrians-Maronites in Cyprus besides Hill I-IV, see also Menardos, 377-8; Makhairas, *passim*; D. Georgakas, *Κυπρ. Σπουδ.* XIV (1950), p. 6; etc. to the place-names mentioned there, add.: στράτα τοῦ Συριοῦ Lefkonoiko, in Register XLVI, p. 159 (1773), or τὰ Συρκά, or ἡ Συρκά; quarter Ἡ Συρκανιά, and μίλος τοῦ Συρκανέ, at Kythrea; Βουνάρκα τοὺς Συρκάνους, near Avgorou; εἰς τῆς Συργᾶς τὰ μέρη, at Ayia Triada, Yaloussa, where some Maronites still exist; Συναχώρι or Συροχώρι, a quarter to the E. of the φράγκικη Ἐκκλησία of Santa Catherina, Limassol, where several Catholic Syrians are still living etc. For older etymologies of " 'Οριά " from 'Οραία and verses " κάστρον τῆς Συριᾶς " or " Κάστρον τῆς ζουριᾶς ", or " τῆς Οὐριᾶς ", see N. Polites, *Παραδόσεις*, II, 1904, pp. 718-728, who, however, does not suggest the etymology 'Οριά - Συριᾶ. G. K. Spyridakis (*Akten des XI Intern. Byz. Kongr. München 1960*, pp. 581-585) did, like sathas derive it from Μαροῦς - Ἀμόριον. However the genaral remarks above, besides Akritic place-names at Orga (e.g. Βῶλα) and the extremely rich Akritic traditions that are still living with the Maronites (poems, songs and melodies, surnames, place-names — such as Λυθράτης = Εὐφράτης at Kormakitis), make it clear that an Akritic background lies behind 'Ορκα and 'Ορκά - 'Οριά which leads one to the derivation 'Ορκά - Σορκά - Συρκά. — A puzzling chapel at Orga is that of Ἀγ. Τύβλις, whom I suppose to be Ἅγιος Τριφύλλιος, bishop of Nicosia in the IX century, *Anal. Bolland.* LXVI, 1948, pp. 11-26.

14. Φωνιά, τά. — 15. Κρεμμαστή, ή. — 16. Σπήλιος Κρεμμαστός, ό. — 17. Γρικέλλιν, τό. — 18. Πέτρα ή Στητή (as at Orga). — 19. Πύρκος, ό (= ruins of buildings, perhaps a Medieval castle?). — 20. Σαρδίον, τό (= a cave where bones, fragments of vases, plates, censers and the like are found). — 21. Άλουπότρυπα, ή (cf. Γέρι, C. P. Kyrris, Κυπρ. Σπουδ. 27 1963, p. 184). — 22. Κολλιιά, ή (cf. Κολλινα (?) ή, hill at yeri, etc. This place-name probably comes from the term *Κολλιιά* = sort of leasing contract in the Aegean islands ⁽¹⁾). — 23. Στούς Κούκους. — 24. Ταχταπίρι, τό. — 25. Λιβιάθκια, τά. — 26. Κοκκινοκόλυμπα, τά. — 27. Τερατσούιν τ'άέρα, τό. — 28. Μαυροτερατσιά, ή. — 29. Λιούδιν, τό. — 30. Λατσίν του Τσαγγάρη, τό. — 31. Κοκκινόμαντρα, ή. — 32. Σπήλιον του Δραγομάνου, τό. — 33. Χώραφος, ό. — 34. Στου Σατραζάμη (= a Turkish landowner from Διώρυ'ος). — 35. Τέρατσος, ό. — 36. Μερσινιά, ή. — 37. Κοντομέρσινα, τά. — 38. Νερόν των Άποστόλων, τό (where Barnabas, Paul and Mark are said to have landed, near the). — 39. Φάρος, ό. — 40. Κο-

(¹) George A. Petropoulos, Νομικά Έγγραφα Σίφνου της Συλλογής Γ. Μαριδάκη (1684-1835) μετά συμβολών εις την έρευναν του Μεταβυζαντινού Δικαίου, έκδιδόμενα υπό Γ. Α. Π., τεύχος I, Athens 1956, [Μνημεία της Έλληνικής Ιστορίας, τόμος Γ', τεύχος I, edited by the Άκαδημία Άθηνών], pp. 97-109, doc. 26, α): " Δόσις Κτήματος εις ασφάλειαν χρέους και σύστασις κολλιιάς υπέρ του δοτήρος, Σίφνος, 20/11/ 1805, p. 100: " έμπράγματον έπίσης δικαίωμα επί του πράγματος άποτελεϊ ή κολλιιά (στίχ. 11 α συμβολαί [p. 107]), διότι δι' αυτής ρυθμιζομένης κατά την τοπικήν συνήθειαν συμφωνείται ότι ό δίδων τό πράγμα κύρ Γιώργης θα διατηρηται υπό του παραχωρησιούχου σινιόρ Μπάου μέσα εις τό κτήμα, έφ' όσον ζή και δύναται νά εργάζεται, και δη ός νοικοκύρης [στίχ. 10] τρώγων αυτός την έντροάδαν όλης της γής και μοιραζόμενος [μετά του σιόρ Μπάου] την χειμάδα (στίχ. 10-11). Τουτό δε καιτοι ό κύρ Γεώργης παραδίδει εις την εύγενίαν του τό διαληφθέν πράγμα και έδικόντου (στίχ. 15-16). Κατά ταύτα τό πρώτον συμβόλαιον άποτελεϊ ' παραχώρησιν ' (δόσιν) άγροτικού άκινήτου εις τόν δανειστήν πρός εξασφάλισιν της άπαιτήσεώς του, διά συγχρόνου συστάσεως κολλιιάς υπέρ του όφειλέτου, άποτελούσης έμπράγματον δικαίωμα και καταλιπούσης εις αυτόν την ψιλήν κυριότητα " . . . Μοϋ είναι άδύνατον, τό γε νυν έχον, ν' άποφανθώ, αν ό άσχων την κολλιάν και ό παραχωρησιούχος έχουν συγκυριότητα, περιωρισμένην χρονικώς εκ της διαρκείας της σχέσεως ως του άκινήτου όπως δέχονται ως ύφισταμένην έν Άνδρω οι Ζέποι (έν Jus Graecoromanum 8, 1931, p. 462) " . — In the present writer's opinion *Κολλιιά* is related with *Κολλιγιά* (Petropoulos, op. cit., p. 188, doc. 44, l. 36, 1740, Sifnos), and both are derived from the Latin *Collega*-associate in cultivation or in other sort of work (Du-Cange, Gloss. ad Script. Med. et Inf. Graec., Lugduni, 1688, c. 683: Κολλέγας). The place-name *Κολλιιά* at Liveras, probably survived from an old usage of association in cultivation, otherwise today denoted by *φουμουσιαρχά* or *πομισιαρχά* in several parts of Cyprus.

λύμπα, ἡ. — 41. Καλὸν Αὐλάτζιν, τό. — 42. Διπλαρχάτζια, τά. — 43. Μεσαρκά, ἡ (a plain). — 44. Περβόλια τά. — 45. — Τοῦ Σταυρουλλᾶ — 47. Ἀνεφανή, ἡ. — 48. Λιμνιονίν, τό (cf. n° 11). — 49. Συκιὰ τοῦ Κόκκου, ἡ. — 50. Τ'άρκοσολριν. — 51. Λάκιος τοῦ Καπλάνη (Καπλάνης as a surname occurs at Lapithos too). — 52. Σί'ερα, τά. — 53. Σεντούκα, ἡ. — 54. Πετράγγουρα, τά. — 55. Στράλιστος, δ. — 56. Καμάρες οἱ (at the seaside). — 57. Ὀβκος, δ. — 58. Μόσσιαйна, ἡ. — 59. Καλή Ἀλυκή, ἡ. — 60. Μάντρα τοῦ Κατσαρῆ, ἡ, near the *Σαράϊον*. Here, according to local tradition, *a hidden clock rings from time to time, but up to now it has only been heard by such Ἀλαβροστοι-σειῶτες* as a certain Χρυσάθθῖνα ⁽¹⁾.

Of the above place-names those underlined, — i.e. nrs 1, 2, 7, 11, 12, 19, 20, 22, 32, 38, 48, 56, 60 — apparently suggest or attest to certain historic situations and memories. The nrs 19, 20, 32, 56 may be remnants of an intense and rich life in the Middle Ages and the Ottoman period, which might possibly take us back to the time when Λιβερὰ was a fief or *πραστέιον* or *casal* of the Louvaras family or of their successors. But for lack of other more concrete and detailed evidence nothing else can be said at present ⁽²⁾.

§ 15. Here are the main surnames and Christian names of Livera:

(A), Christian names:

1. Θωμᾶς. — 2. Ἀνδρέας. — 3. Δώρα. — 4. Γαβριήλ. — 5. Ροδόθεος [= Δωρόθεος]. — 6. Ἰάκωβος. — 7. Σωτήρης. — 8. Χρύσανθος. — 9. Σταυράκης. — 10. Φανού. — 11. Λαμπριανή. — 12. Ματθαῖος. — 13. Παγκράτι(ο)ς. — 14. Ἑλένη. — 15. Κωσταντῆς. — 16. Σταυρῆς. — 17. Γρηγόρης. — 18. Ἀρετή. — 19. Χαράλαμπος. — 20. Γιώργος. — 21. Σάββας. — 22. Γεράσιμος.

(B) Sur-names:

1. Καπλάνης (cf. the same at Lapithos). — 2. Κοσιάρης (cf. Lapithos again). — 3. Πάμπης. — 4. Μόσσιος. — 5. Πίσιαρης. — 6. Κουγιά'ος (Italian: cognato). — 7. Καμμύτσης (Byzantine, cf.

⁽¹⁾ Cf. this story and the place-name *Σαράγιο* with *Kara Kirin Saray* of Trapezous, which had a castle within its walls comparable to *Τῆς Ὁριᾶς τὸ Κάστρο* = N. G. Polites, *Μελέται περὶ τοῦ Βίου καὶ τῆς Γλώσσης τοῦ Ἑλληνικοῦ Λαοῦ*, B', 1924, p. 722.

⁽²⁾ A. A. Sakellariou, *Τὰ Κυπριακά*, A' 1855, p. 124; cf. above, § 11.

Chr. G. Pantelides, *Κυπριακά Χρον.* II, 1924, pp. 183-4). Also at Kambos Tsakkistras.) — 8. Σπανός. — 9. Σεκκέρης. — 10. Κατσαρής. — 11. Μαυροβούνης. — 12. Βιριλλᾶς (Italian viriles?). — 13. Βιριλλῖνα. — 14. Φάντης. — 15. Καραολῆς. — 16. Κίττος. — 17. Πισιαλῆς.

§ 16. Churches of Livera: *a)* St. Constantinos and St. Helen. *b)* A chapel of Saint George, at the coast towards Orga, near the stores (= magasins) of the Maronites of Kormakitis. This was rebuilt in 1926 by a certain N. Καταλᾶνος of Karmi, according to an inscription at the entrance, — a proud builder who was surnamed after the well-known teacher and journalist from Mani. According to information from Orga, it was rebuilt on the expense of a certain Iordanis Christodoulou of Karavas, whose mother Χατζηλούτσα (= Lucia), a beggar, had obtained the privilege to colonise the area of Livera — Orga from a Paša (=?) in Kerynia, whom she had met during her beggar's wanderings.

COSTAS P. KYRRIS.

Scientific Research Centre.
Nicosia, 25th August 1964.

ADDENDUM TO P. 131, § 14, n. 2:

The question of the possible historic nucleus of the Poem «Τοῦ Κάστρου τῆς Ὠριᾶς» and of the etymology of “Ὠριά” has been recently re-examined by Prof. Apostolos E. Bakalopulos, *Zur Datierung zweier griechischer Volkslieder*, in *Zeitschrift für Balkanologie*, Jahrgang III, 1965, pp. 4-11, espec. pp. 4-8. Despite sagacious reservations, shared by other scholars cited, Prof. Bakalopulos accepts the derivation of ‘Μαροῦς’ from Amorion and dates the poem to the epoche of Arab raids. This, however, does rather corroborate the possibility of Ὠριά being a corruption of Σουριά. The term Ὠραιόκαστρον — used for a castle at Ossa — is obviously a posterior formulation, from Ὠριά = Ὠραία, instead of Σουριά = Συρία. Once Σουριά had been taken to mean Ὠριά, it was natural to reach the notion Ὠραιόκαστρο = Κάστρο τῆς Ὠραίας [κόρης]. The verse «σάν τῆς Ὠριᾶς τὸ Κάστρο δὲν ἐλόγιασα» is obviously intended to localise the castle in question, Ὠριά being a place, not a girl.

APPENDIX A, SUPPLEMENT TO § 8, P. 115 NOTE 1: LAMBOUSSA AND
OTHER COASTAL TOWNS OF CYPRUS DURING THE ARAB RAIDS.
EVIDENCE ABOUT THE MOVEMENT OF POPULATION TO THE MOUNTAINS

§ I. A. A. Sakellariou, *Κυπριακά*, A', 1855, p. 128, cf. p. 42 (Kiti) etc. For Rhizokarpasso, Hill I, pp. 268-9; 322, 326-7, 185 f. A. H. S. Megaw, in J. H. S. LXVI (1948) pp. 48, 52 f., 54; Athan. Papageorgiou, Report of the Department of Antiquities, Cyprus, 1964, pp. 228-9. Numerous oral traditions and testimonies all over the Northern Coasts of Cyprus have preserved memories of the movement of population to the mountains, that offered more security, and of their installation there. Cf. note 32. A. H. S. Megaw, Archaeological Reports for 1958 (1959), pp. 31-32, 34 (Constantia, Paphos, Morphou, Dhiorios). — For the pillage and abandonment of the coastal Lapithos-Lamboussa by its inhabitants, who fled to the grottoes of the hills in 653/4 see the Anonymous Syrian Chronicle, apud Ath. Papageorgiou, *Les premières incursions arabes à Chypre et leurs conséquences*, 'Αφιέρωμα εἰς τὸν Κωνστ. Σπυριδάκι, Nicosia 1954, p. 154, n. 21, cf. p. 153 n. 9. The Syrian Chronicle says that even there, on the hills, the Cypriotes were captured like lambs, which points to the insecurity of the mountains themselves, at least in the early stages of the Arab raids, when no effective defence measures could have been taken in time and no protective devices for securing the new habitations could have been provided for. This must have been done at a later time, otherwise even they could not, *even later*, offer effective shelter as it happened during the second raid (653/4), when the refugees were dragged out of the caves (Hill, I, p. 328). It appears that just then (648-653 f) fortresses were built or rebuilt, e.g. at Kerynia, Constantia, Paphos etc., and grottoes and pottery workshops were constructed on the mountains (Papageorgiou, *op. cit.*, pp. 155-6, based on A. H. S. Megaw Archaeological Reports, *passim.*, cf. A. I. Dikigoropoulos. The Political Status of Cyprus A. D. 648-965, R. D. A. C. 1940-48, 1958., p. 96), and that the inhabitants did not have for a considerable length of time the opportunity to return to their town homes during the raids (Megaw, J. H. S. LXVI, 1948, p. 55; P. Dikeos, Archaeological Reports for 1961-62, p. 45).

§ II. Evidence to this is produced by the observation of Menelaos Markides that "somewhere in the 7th or 8th Century A. D. the town (= Lamboussa) was suddenly destroyed most probably by fire. Not only were copious traces of a severe fire found in the present excavation, but I was also informed by the villagers that whenever they had been digging similar traces of fire were found. It is not improbable that in the period of the Arab raids the coast was approached by Arab pirates, who sacked the town and set fire to the buildings. The treasures which have been found on the site might be part of the valuables of the inhabitants, who, on the approach of the invaders succeeded in concealing them in hiding places in the walls of their houses. And it is especially in such places that most of the last finds of the present day have been discovered". These finds of the present day bear *strong evidence* to the fact that the fled Lamboussians never returned to their houses, at least within some 3-4 generations or so, i.e. between 653/4 and 964; therefore they had not the opportunity to re-discover their treasures, the hiding places of which were forgotten by their descendants. This presupposes that they installed themselves on the hills ever since 653/4 either because the raids were continued repeatedly or because Lamboussa was being occupied by the Arabs. For the latter there is no evidence, archaeological or other, while the former is more than certain.

§ III. This seems to be corroborated rather than weakened by the discovery of Byzantine coins of the second half of the VIII century upon the earliest mosaic pavement of Saint Evlalias, Lamboussa, which, like the foundations of the present church — rebuilt in 1563 — can be dated to the same period (VIII century). The various floor levels that were found after the VIII century (A. H. S. Megaw, R. D. A. C. 1936, II, 1939, p. 99), prove that after the return of the Cypriotes from captivity in 744 to their island (Dikigoropoulos *op. cit.*, pp. 113-4, 108-110), an efflorescence of a revived artistic life was effected at Lamboussa and elsewhere in Cyprus, but by then several generations had passed away and the secret places of the hidden treasures of their forefathers had fallen into oblivion, while the nucleus of the refugees had been installed on the hills for good.

§ IV. An illustration of the movement to the hills is the cave above *Vassilia* containing intact pottery vessels of Early Christian

date, possibly the hiding-place of some of those who fled to the hills and took refuge during the Arab expedition of 653/4, see Annual Report of the Director of Antiquities for the years 1955 (1956), p. 15. Cf. also the small chapels and or one vaulted churches that replaced the martyria and the basilicas destroyed by the Arabs during their raids, e.g. that of *Chrysokava* E. of Kerynia (Papageorgiou, in 'Απόστολ. Βαρνάβας, volume 23, 1962, November-December 1962, pp. 338-9, 341), that of *Saint Triada* Yalousa (Papageorgiou, 'Απόστολος Βαρνάβ., vol. 26, May-June 1964, pp. 156-7, 159-160; cf. Papageorgiou, R. D. A. C. 1964, p. 229; cf. Megaw, J. H. S. LXVI, 1948, pp. 52-53), and possibly the first foundations of the churches of Lapethos, Rhizokarpasso Vassilia, Karavas, Akanthou etc. (For Akanthou cf. Kyrris, in Θρησκευτ. καὶ Ἡθικὴ Ἐγκυκλοπ., vol. II, 1964, pp. -). From these early constructions of urgency permanent installations with parochial churches gradually developed after 653/4. This would not contradict the alleged presence of an Arab army in Cyprus between 655-680 (refuted by Papageorgiou, *Les premières incursions*, pp. 156-7, who accepts 670-680 as the probable period of occupation; implied in a little known treatment of the subject of the status of Cyprus between 654 and 812 by M. Khadduri, *War and Peace in the Law of Islam*, The John Hopkins Press, Baltimore 1960, pp. 262-267) —; because the conquerors would certainly choose the cities as their places of habitation and would encourage or by sheer need compel the Cypriotes to continue and make permanent their installations on the mountains. But one major objection to this continued initial Arab occupation would be the extremely insufficient archaeological — especially numismatic — evidence from that period: Dikigoropoulos, *op. cit.*, pp. 95, 96-97, 100 n. 37.

§ V. A possible, though by no means definite argument for a protracted early Arab occupation could possibly be the "demilitarisation" of the castle of Paphos under Constantine IV (668-685) during whose reign the Arabs recovered the initiative (Megaw, *Archaeological Reports for 1958*, p. 32) while the erection of the same castle in 656 (cf. Dikeas, *Archaeological Reports for 1961-62*, p. 45) and of those of several other towns about that date, would point to an imperial defensive effort aimed at stopping a powerful invasion wave. Another argument against a long Arab occupation would possibly be the statement of Dr. V. Karageorghis (Ten years

of Archaeology in Cyprus, 1952, 1962, *Archaeologischer Anzeiger* 1963, p. 586) that "In A. D. 647 Salamis suffered severely from the hands of the Arabs who captured the city and massacred its population. The Arab invasions continued and Salamis was finally abandoned. Thick layers of ashes and burnt walls testify the final fate of the public buildings of Salamis which gradually became completely covered by blown sand". Cf. Vassos Karageorghis, *Sculptures from Salamis, I*, Nicosia, Cyprus, 1964, *passim*, especially pp. 4 f., 17, etc. If the destructive raids continued for a long time after 647, as seems to be implied here, this would be incompatible with a long Arab occupation of Cyprus. Cf. also the pamphlet Σύμτομος 'Ιστορία καὶ Περιγραφή τῆς Σαλαμῖνος, ed. Dep/nt of Antiq., Cyprus, 1963, pp. 2-3; "Κατὰ τὴν διάρκειαν τῶν 'Αραβικῶν ἐπιδρομῶν, αἵτινες ἐγένοντο κατὰ διαλείμματα ἐναντίον τῆς νήσου ἀπὸ τοῦ 647 μ.Χ. ὁ ἀρχηγὸς τῶν 'Αράβων ἐπιδρομῶν Μουαβίας κατέλαβε καὶ ἐλεηλάτησε τὴν πόλιν, ἐβεβήλωσε τὸν καθεδρικὸν αὐτῆς ναὸν καὶ κατέσφαξε τὸν πληθυσμόν. Ἡ πόλις ἐπανεκτίσθη [by the Byzantines] καὶ τὸ κέντρον αὐτῆς ἐπανωχυρώθη. Τὰ μέτρα ὅμως αὐτὰ δὲν ἀπέκλεισαν καὶ ἄλλας ταλαιπωρίας καὶ συμφορὰς κατὰ τὰς μεταγενεστέρας 'Αραβικὰς ἐπιδρομάς. Αἱ ἀραβικαὶ ἐπιδρομαί, αἱ ἐκ σεισμοῦ καταστροφαὶ καὶ ἡ ἀπόφραξις τοῦ λιμένος ἐκ τῆς συσσωρεύσεως ἄμμου ὠδήγησαν εἰς τὴν τελικὴν ἐγκατάλειψιν τῆς πόλεως καὶ τὴν ἀνάδειξιν τῆς 'Αμμοχώστου ὡς τῆς κυριωτέρας πόλεως τῆς 'Ανατολικῆς Κύπρου." — I do not know if the proposed dates of erection for the fortresses of Kerynia, Buffavento, Kantara and Saint Hilarion for defense reasons — end of the XI century — around older monastic nucleuses (A. H. S. Megaw, *φρούριον τοῦ 'Αγ. Ἰλαρίωνος*, Nicosia 1963, p. 2; cf. A. Papageorgiou, *Ἀπόστ. Βαρνάβ.* vol. XXV, 1964, *nr.* 9-10, p. 278 n. 31) may be connected with the arguments for or against the long occupation of Cyprus by the Arabs. They would rather point to a status of recurrent Arab raids, which caused the erection of monasteries with apparently fortified walls for defence reasons. I would, in this connection, recall the monastery of Panayia Krinio-tissa above Vassilia, which (though its present ruins are of a later date) must have, possibly, originated at the era of the Arabs' raids. Mr. Papageorgiou observes that the "size of the church (of Saint Hilarion) does not seem to indicate that it was built simply for the religious needs of the soldiers camped at the castle", therefore it would have been erected for other purposes, i.e. for a big monks' congregation, possibly in a general programme of defence erections too.

§ VI. Archaeology has produced more evidence of the retreat of populations and of the erection or repair of castles during the Arab raids, that I have taken into account here. A. H. S. Megaw writes (*A. R. D. A.* for 1957, 1958, p. 16): "A sounding in the courtyard [of the Byzantine castle at Kate Paphos] indicated that the Central area had been cleared of earlier buildings and down to the rock before the castle was built, but tests in the outer ward revealed structures of early Christian date which the castle replaced. The front layers covering them suggest that the castle was erected as part of the Byzantine reaction to the Arab raids of the mid-seventh century. The majority of the coins found is of this period. The castle is doubtless that which surrendered to Richard Lionheart in 1191, and perished with the whole town in 1922". Cf. *A.R.D.A.* 1958 (1959) p. 18: "The remains of the buildings which occupied the site [of the Byzantine castle on the 40 Kolonnes mound, Paphos] before the castle was built were not further examined but from a well belonging to them, which had been fitted and sealed by the ash layer that marks their destruction, was recovered a large marble panel ornamented in the early Byzantine fashion of the sixth-seventh century, smashed into many fragments and stained by fire. This lent support to the view that the construction of the castle was ordered following the sack of the town in the mid-seventh Century Arab raids. Another feature of the site anterior to the castle that came to light was a large rock-cut, bottle-shaped cistern, partly under and partly outside the west wall of the keep. Unlike the well this remained in use to serve the castle the earlier building they originally adorned was located not here but in another part of the city". Cf. *Archaeological Reports for 1958 (1959)* by A. H. S. Megaw, pp. 32-33, where it is added that "No closed deposits of material connected with the first use of the castle were discovered, but the coins found provide some confirmation of its date. The majority of these, from all contexts date from the reign of Heraclius and Constans II, and there are very few later Byzantine coins. This suggests that the castle was built under the latter emperor, but was demilitarized soon after, when the Arabs recovered initiative under his successor (cf. *Dikigoropoulos*, *R. D. A.C.* 1940-48, 1958, p. 98); its construction would then reflect the same strategy that inspired the building of the citadel at Ankara if these are correct who regard the initial fortification there as a Byzantine reaction to the capture of the city by the Arabs in A. D. 654 (cf. P. Wittek in *Festschrift*

Georg Jacob, 330''. Cf. Archaeol. Reports, ib. 33: "While its origin is uncertain, it is clear that this cistern remained in use to serve the Castle, for it was reached by a staircase from within the keep... To the brief Frankish occupation of the castle may be assigned some rearrangements within the keep: ... the castle destroyed at the earthquake of 1222...." Cf. ib., p. 34: "The shrinkage of Nea Paphos within Nicocles' walls when Salamis-Constantia became the metropolis, and the failure to defend their long circuit against the Arabs, could help to explain the building of the long and compact castle, its function being to guard at least the harbour it adjoins, which under Constans II the Byzantines might well have hoped to be able to protect against further Arab incursions". Recent excavations by Megaw (1966-1967) have further corroborated this view. Cf. ib. p. 34: Megaw establishes that the 5th century church of Saint Mamas at Morphou was destroyed in the 7th century Arab raids and was replaced by another one following its destruction, but he does not give the exact date; the third church on this site was late medieval, and the fourth of about 1600. Therefore here there was continuity of habitation.

§ VII. According to recent evidence (R.D.A.C. 1959, 1960, p. 17), the date of the erection of the castle [of 40 Kolonnae] is confirmed to be 656. (Cf. P. Dikaïos, loc. cit.; Archaeol. Reports 1961-2, p. 45; A.H.S. Megaw, Archaeology in Cyprus, 1958, Archaeol. Reports for 1958, 1959, p. 32). *This proves a renewal of the military force of the island, not possibly an Arab occupation.* The south slopes of the Kerynia range west of the Kerynia pass, besides older settlements' ruins, revealed several early Byzantine settlements west of Saint Hilarion Castle. On the north slopes of the Kerynia range west of Kerynia, the number of sites increased reaching the maximum in early Byzantine times (Annual R.D.A. for 1959, 1960, p. 17). Cf. the presumed survival of the population of the coast North of Ayia Irini in the Cape Krommyon area, on the barren plateau between Myrtou and the river Aloupos, after the initial Arab raids of the mid — VII century" only to disappear a hundred years later, possibly as a result of the outbreak of plague, which swept the Mediterranean in A.D. 747. But, from subsequent unchecked erosion of its food producing potential it never recovered" (Ann. Rep. Dir. Ant. 1958, 1959, p. 17). Cf. also the "intensive terraced cultivation [of a section of the Southern foothills of the Kerynia range between Krini

and Sykhari] from Hellenistic to Early Byzantine times, contrasting with the derelict condition of much of the area today". The end of cultivation fits well into the early Arab raids. Cf. A.R.D.A. 1958 (1959) p. 19: "At Mersineri near Dhiorios a small Early Christian settlement was tested... the main occupation was from the fifth century A.D., or even later, and it survived the seventh century Arab raids, but the settlement was abandoned by the mid - eighth century. Traces of at least twelve pottery kilns were found, the potters' workshop and a plentiful stock of coarse pottery". This "coarse pottery in a storeroom represented stock in trade from the kilns when the site was deserted not later than the mid - 8th century.... two other Christian settlements nearly at the sites "Ianou" and "Mahainia" where similar factories existed" (Archaeol. Reports for 1958, p. 34). Cf. general remarks by Papageorgiou, *Les incursions*, pp. 155-6; A.H.S. Megaw, *Archaeol. Reports*; Diki-goropoulos, p. 96). Cf. *ib.*, for the locality "Panayia" on the outskirts of Kormakiti: (trial) excavations were made in a very large settlement site onto which the village is extending. Evidence was secured of continuous occupation from the fifth century B.C. to the Dark Ages. Cf. *Archaeol. Reports for 1958 (1959)*, p. 34, espec. p. 30: "Continuously occupied from the 5th century B.C. until the middle of the 8th Century A.D., achieving its greatest prosperity in the Early Christian Period"; cf. p. 34: "Other evidence of Dark Age activity came from the Kormakiti trials.... in the form of a rare silver coin of the Emperor Artavasdus and his son Nicephorus for the year 742-3 (B.M.C. pl. 45.17), a type not previously recorded in Cyprus".

§ VIII. Similar phenomena were recorded in other areas of Cyprus, e.g. see G. Jeffery, *Report of the Curator of Ancient Monuments for the year 1926*, p. 3: "At some unknown period — probably during the early middle ages — the *Thermae* [of Salamis] were converted into a castle, as there are traces of rebuilt external walls strengthened after the Byzantine manner, with broken columns set in liquid gypsum. Such a deplorable fate for an imposing monument would account for its complete ruin, and the disappearance of almost every trace of that luxury we associate with the ancient baths". This would possibly fit into the period of the Arab raids, when the Roman-Proto-byzantine Salamis Constantia, especially the area of the Roman theatre was burnt, and abandoned by the inhabitants, Vassos

Karageorghis, B.C.H. 88 (1964), p. 364. Cf. P. Dikaïos, *Archaeology in Cyprus, 1959-1961*, *Archaeol. Reports for 1961-62*, p. 45: "work on the east area of the late city wall [of Salamis-Constantia] confirmed the date of the construction, namely following the Arab raids in the mid-seventh century A.D." (cf. *Archaeol. Reports 1958*, p. 32, by Megaw). Cf. *Ann. R.D. Dpt. A. 1963, 1964*, p. 14: "The basilica [at Valoussa] dates from the end of the 5th or beginning of the 6th century A.D. It must have been destroyed during the Arab invasions of the middle of the 7th century A.D., after which a small church covered with a 'voute en berceau' was built to the south side of it, with a magnificent portico, which must have been destroyed not later than the 9th or 10th century A.D.". Cf. V. Karageorghis, B.C.H. 89, 1964, pp. 373-4. Especially cf. *Archaeol. Reports for 1958, 1959*, p. 32 (Megaw): "The ἀγαθοὶ Βασιλεῖς of that inscription [of the Salamis Gymnasium] could possibly be Constans II and his son Constantine IV (Augustus from 654), by whom were carried out the last repairs to the buildings making good the damage done in the initial Arab raids ... Dikigoropoulos traced further sections of the fortification wall with which the central area of Constantia-Salamis was ranged in the mid - seventh century A.D. *after the initial Arab raids*. Additional sections west and south show how the wall turned to join with the section exposed in 1890, at the point where it crosses the north end of the agora (J.H.S. XII, pl. 7). This line was clearly chosen to enclose within the new circuit the great reservoir, now known as the *Vouta*, with which the Byzantines had previously blocked the northern approach to the agora... the new wall had been constructed outside parallel to the aqueduct which served the *Vouta*, so as to give a total thickness of about 20 feet... the late date of the wall was confirmed by the finding of coins of Heraclius in the material accumulated outside the aqueduct...".

§ IX. *Kourion* was also destroyed during the Arab raids and after that its bishop moved his seat to Ἐπισκοπή, that was named after this event (Σύντομος Ἱστορία καὶ Περιγραφή τοῦ Κουρίου καὶ τοῦ Ναοῦ τοῦ Ἀπόλλωνος, Nicosia 1963, p. 2). At *Limassol* the Roman Basilica was destroyed in 648 and a fortress was erected in 1000. Lastly let me cite an example from the interior of the island: Cf. *A.R.D.A. 1963 (1964)*, p. 15. A date after the 7th century A.D. is possible for the 3-aisled basilica at Lysi, with an *opus sectile* floor and three graves in the narthex". Cf. Karageorghis, B.C. H. cit.,

pp. 374: " Celle [the basilica of Lysi] ne puisse être postérieure au VII^e siècle... Après la destruction de la basilique et à une date beaucoup plus tardive, une chapelle a été bâtie au sud de la basilique et un narthex ajouté à l'ouest de la chapelle et de la basilique détruite. Il est probable que l'aisle sud de la basilique n'était pas complètement détruite quand la chapelle fut bâtie". Therefore, building activity did not stop in the interior of the island during the Arab raids

All this evidence points rather to a pattern of repeated raids, than of prolonged military occupation, which, however, is mainly made probable by the survival of Arabic place-names in Cyprus (Komi Kebir, Kantara, etc.), besides any philological evidence and the scanty archaeological one. However these questions fall beyond the scope of the present Appendix, which aims chiefly, through the collection of archaeological evidence, at sketching the general background that can explain the movement of the population of Lamboussa to the mountains and the founding of the present-day village of Lapithos.

ADDENDUM TO APPENDIX A, § V:

I have recently maintained the view that the present-day old walled city of Famagusta (= 'Αμμόχωστος) gradually succeeded to Constantia after 648 or 654 or 698 A.D. when the latter was abandoned, and was named after its prevalent name, 'Αμμοχώστον), which the latter had received since already the middle IVth century earthquakes see Costas P. Kyrris, 'Ιστορία τῆς Μέσης Ἑκπαιδείσεως Ἀμμοχώστου 1191-1955 ἰδίως δὲ τοῦ Ε.Γ.Α., History of Secondary Education in Famagusta 1191-1955, Nicosia 1967, pp. 218-222; Kyrris, 'Η τύχη τῆς ψυχῆς ἐνὸς φιλανθρώπου ἀλλὰ φιληδονοῦ ἐφοπλιστοῦ κατὰ τὸν Ἀμμοχωστιανὸν ἀββᾶν Καίουμον τοῦ VII^{ον} μ.Χ. αἰῶνος, in Δελτίον τοῦ ΕΦΣΑ 1966 (= Ἐπιστημονικοῦ καὶ Φιλολογικοῦ Συλλόγου Ἀμμοχώστου), Ἀμμόχωστος 1967, pp. 50-51.

APPENDIX B, SUPPLEMENT § 8, p. 115 TO NOTE 2: CONTRIBUTION
TO THE HISTORICAL TOPOGRAPHY OF *Lapithos and Lamboussa*.

Cf. the mention of quarters of the present-day Lapithos upon the mountain and at its foot in J. Darrouzès, *Notes pour servir à l'histoire de Chypre*, IV, Κυπρ. Σπουδ. 23 (1959) p. 48, Barberinus gr. 528, f. 192, nr 60: προάστια τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου μονῆς τῶν Κρινήων, a monastery above Lapithos and Vassilia on the Pendaktylos mountain range) (cf. (§ 13 135, n. 1): καὶ ἑτερων προάστιω την Πλαδάτ(ην) ἐν (ωρίας) Λαπ(ι)θ(ου) (this place-name has by now disappeared); ib. nr. 60: καὶ χωράφιω εἰς τὴν Κοσικινήζουσαν, and καὶ εἰς τ(ὸν) Νικόδ(ημον) τὴν βρύσιν; cf. f. 192: νομὴ ὕδατ(ος) ὥραι ἐξ Both these place-names have survived, the first as Κοσκινᾶς (a spring in the homonymous valley, whose water jumps up from the ground under a big stone in bunches as if passing through the holes of a sieve), (cf. Κοσκινᾶς in Ikaria, N.G. Polites, *Μελέται περὶ τοῦ Βίου καὶ τῆς Γλώσσης τοῦ Ἑλληνικοῦ Λαοῦ*, B', Παραδόσεις, Athens 1904, p. 720), the second as Δικό(δ)ημος, a spring just a few yards to the N. under the site of the present South-East mountain parochial church of *Saint Paraskevi*, which was built in 1894 on the site of a more ancient Church (R. Gunnis, *Historic Cyprus*, 1936, pp. 314-5). The records in these XIV century notes were, according to Darrouzès (op. cit., pp. 49-50), copied from originals of the XII century, i.e. of the Byzantine era as many pieces of evidence in them indicate. This corroborates our view more and more. Cf. a note in the Paris. Gr. 1588, f. 171, of 2/III/1302, recording the death of μοναχὸς Εὐθύμιος τοῦ Παπᾶ Ἰωάννου τοῦ Σφη[νάρη?]; cf. ib., f. 76, f. 37^a, Βλάσιος τοῦ Σφηνάρη, 'ζωιδ' (= 1304): J. Darrouzès, *Un obituaire Chypriote: Le Parisinus Graecus 1588*, Κυπρ. Σπουδαί., 15 (1951), pp. 38, 30, 32. This name recalls the quarter Σφηνάριν of Lapethos, whose mention is frequent in the Church Registers: its parochial Church, *Saint Menas*, a two-aisle building of 1843 (Gunnis, p. 315), was certainly erected on more ancient Church ruins, as surviving traces of painting at the bottom of the N. wall etc. prove. Almost all the present-day churches and chapels around and in Lapethos are either new, but built upon older ruins (Gunnis, 314-5), or older than the Turkish

conquest: e.g. *Ayia Marina*, near *Ayos Theodoros*, to the W. of Lapethos, is a Francobyzantine building; *Ayos Andronikos*, at Kefalovryso, near *Ayia Paraskevi*, now badly ruined and renewed, contained frescoes of the XV or XVI century; *Ayios Mamas*, the cemetery chapel near *Ayios Lukas*, is built on traces of mosaics and walls that may have belonged to an old Christian basilica: this fact, if verified, would possibly move the beginning of transfer of part of the population of Lamboussa to the S. to a time older than the Arab raids —; one of the *two mosques of Lapethos*, the *rotunda-shaped* one near *Saint Mamas* with a N. wall older than the others and bearing vestiges of arcades linking it with partly standing walls to the N. is said by old Lapethians to have been a Christian Church of Saint Johannis. Its icon was moved by the Greeks after 1570 to a crypt under a nearby bridge where a new icon is still lying and worshipped. Of very old date would have been the chapels of *Ayios Georgios Exorinos*, *Ayia Varvara* and *Ayios Kournoutas*, under *Ayia Paraskevi* near Δικόδημος, *Ayios Georgios* to the E. of *Ayia Anastassia*, whose parochial quarter is Δράκοντας, my native quarter, where the early Christian and Akritic fable of the Dragon killed by Saint George has survived in connection with the homonymous spring. I cannot date the now buried ruins of the so called “*Ἐπισκοπή Λαπήθου*” between the Churches of *Timios Prodromos* and *Ayios Loukas*, nor of the supposed “*premises of the Bishop of Lapethos*,” next to the Church of Prodromos, now re-conditioned and used as the family house of Θεωνίτσα Λούμπα Κελεπέση. But the very existence of these buildings in the present-day Lapethos indicates that the majority of the population of Lamboussa had moved to the foot of the mountain early, at any rate at the time when its bishopric was still existing, i.e. before 1222 or 1260 (cf. Kyrrhes, *Akten des XI Internat. Byz. Kongresses*, 1958 (1960) pp. 278-282) and after 649 or 653, unless we suppose a revival of the Lapethian bishopric during the Turkish period, for which only scanty evidence exists. Perhaps the buildings in question were a *χωρεπισκοπή* (?). It is, in this connection, striking that no monument at Lamboussa can be identified or recognised as *Ἐπισκοπή* or *Μητρόπολις*, except perhaps St. Evlalios. After 1571 part of the fields and gardens of the plain and of the hill quarters of Lapithos were still taken by Turks, who installed small nucleuses in all seven of them — their houses still survive though they later moved to the two Northern quarters nearer to the plain. — But the Christians

did not move back to the coast, which never ceased to suffer from piratic inroads (cf. Hill III-IV, *passim*), and which they cultivated and irrigated while living on the hills. (One should recall that Lapithos was one of the 16 villages granted as fiefs (= mukata'as) for Jenicheris, (Kyprianos, in *Exc. Cypr.* p. 346). Drummond in 1745 stressed (*Exc. Cypr.*, p. 298), while describing his "agreeable ride to Lapitho"... that "it (the old Lamboussa) stands agreeable, situated on the rocks of the shore, whence the harbour seems to have run far to the westward; but it has no river and yet all the grounds of the slope from the mountains are fertile and pleasant, bearing great numbers of natural and planted trees, with fine crops of grains...
... Amabilis Lapithos. *At present there is not a tolerable house in the place* (of Lamboussa), yet by some remains I could perceive there had been once good edifices, and some grand buildings, particularly one, the foundations of which I partly traced..... In the church of Achiropeto I found a monumental stone. The work is so extremely low, that it cannot ever deserve the name of basso relievo. It is but about two hundred years old. The inscription commemorates one *Caesar Cariotes, son of Marcos of Lapithos*, who died September 12, 1546. The date is important since it approaches 1550, the year of addition of the narthex by Flatro to Akheropoetos (§ 8) and shows — that Lamboussa was revived and inhabited or at least much frequented during the XV century up to 1570. Cf. A. A. Sakeliariou, *Κυπριακά*, A., Athens 1855, pp. 125, 127, 129; cf. Van Bruyn (1683), *Exc. Cypr.* p. 241; cf. C. P. Kyrris, *Κυπρ. Σπουδ.* 26 (1962), p. 23, note. The surname (Καρχώτης) occurs today both at Lapithos and at Karavas, possibly with families whose forefather was Cesar Cariotes. (Cf. the place-name Καρχοτούδι, near Lefkara, 1779, *Κυπρ. Χρον.* III, 1925, p. 152).

The revival of Lamboussa in the XVI century f., seems to be confirmed by a Patriarchal letter of 1601, by Matthaïos II of Constantinople, to the Archbishop Benjamin of Cyprus, mentioning Παῦλος ὁ Ἱερομόναχος ὁ τῆς Μονῆς Ἀχειροποιήτου, ὅπου Ἡγούμενος ὁ Φιλήμων, and by another letter of Neophytos II to the people of Cyprus advising them to submit to Benjamin, dated August 1602, and mentioning Ἀχειροποιήτου περιφήμου καὶ θαυματουργοῦ (both in Kallinikos Delikanis, Τὰ ἐν τοῖς Κώδιξι τοῦ Πατριαρχικοῦ Ἀρχειοφυλακείου σωζόμενα ἐπίσημα ἐκκλησιαστικὰ ἔγγραφα τὰ ἀφορῶντα εἰς τὰς σχέσεις τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου πρὸς τὰς Ἐκκλησίας Ἀλεξαν-

δρείας, 'Αντιοχείας, 'Ιεροσολύμων καὶ Κύπρου, (1574-1863), Constantinople 1904, pp. 550, 552), and perhaps by the appointment, though doubtful, of a bishop for Lamboussa, 'Ιάκωβος being also bishop of Lemessos (= Κίτιον) in 1692 (Hackett — Παπαιωάννου, II, p. 78; S. Menardos, 'Η ἐν Κύπρῳ . . . μονή . . . Μαχαιρᾶ, Piraeus 1929, pp. 23, 116; Kyrris, art. Κιτίου 'Επισκοπή, in *Θρησκευτικὴ καὶ 'Ηθικὴ 'Εγκυκλοπαιδεία*), and later, in 1811, of *Laurentios* as bishop of Lamboussa, where he stayed up to 1816 — then he was made bishop of Kerynia (Hackett-Παπαιωάννου, II, p. 91). But these facts, chronologically distant from one another, do not prove an extensive revival of the area of Lamboussa as a new town but as a monastic and rural centre, nor an extensive and continuous revival of the Bishopric of Lamboussa, but a very limited, stultified and occasional one. Though the monastic buildings at Lamboussa may point to a possible residence of the Bishop of Lapithos there, whenever he existed, it is equally possible that at least he had also another seat at Lapithos, where the " 'Επισκοπή Λαπήθου " — certainly not of the pre-Arab period — and the " *premises of the Bishop of Lapithos* " are shown. Cf. § 10.

Traditions and vestiges at *Lapithos* and *Karavas*, the village next to Lapithos, tend to show that *Karavas* was built rather recently, any way after the Arab raids, because of the movement of part of the population of Lamboussa to the hills to the South (Gunnis, p. 256 gives poor information about it; cf. Hill, I, pp. 267-8). The name recalls some shipowner, or ship-captain or shipwright, but does not occur in Venetian times (S. Menardos, *Τοπωνυμικόν*, 'Αθηνᾶ, vol. 18, 1905, p. 395, which may confirm the view of some Lapethians that *Karavas* is a very recently built village, built by some *Karabbas*!) Cf. n. 31. Cf. the place-name *Kapabado* in *Kephallenia*, D. A. Zakythinos, in *E. E. B. E.* IV, 1929, p. 195). For other churches that became mosques see Gunnis, *passim*, e.g. p. 274, p. 215, etc. Add the Gothic-styled Mosques of *Peristerona Morphou*, *Neo Khorio* of *Kythrea* (ex-Saint Nicholas), of *Trakho-ni*, *Kythrea* (same) etc.... Other evidence will be given in a more specialised study. For some other information about the village of *Lapta* = *Lapethos* in the Turkish period and before see Gunnis, pp. 313-8, and G. P. Kyrris, 'Η Κύπρος καὶ τὸ 'Ησυχαστικὸν Ζήτημα κατὰ τὸν XIV αἰῶνα, *Κυπρ. Σπουδ.* 26 (1962) p. 23 note and p. 24f. The quarter *Ραγκανιά* also points to a By-

zantine origin. This may be related to the Epirotic place-name Βραγκιανά,, and the Corfiote Βραγκανιώτικα, which is thought to be derived from the Epirotic Serfs Βαγενέται > Βαγενιώτικα, Sp. Stoupes, Οι "ξένοι" ἐν Κερκύρα 2nd edition 1960, p. 67 (1st edition p. 55), citing Frideric Albana, Τιμάρια ἐν Κερκύρα. I do not know if it has any relation to Ρογκανέα or Μαγγανέα. — Cf. Cl. Del. Cobham, *Excepta Cypria* (1908), pp. 165 (1585), 194 (1598-99), 298 (1750), 261 (1738), Cf. C. P. Kyrris, *Κυπριακά Σύμμεικτα, Ἑπωνύμια καὶ Τοπωνύμια ἐκ Λαπήθου (ἐπαρχία Κερύνιας) Πλάτων*, year VIII, fascic. A., 1956, pp. 129-143.

C. P. KYRRIS

IL ROMANZO BIZANTINO DI ALESSANDRO DEL CODICE MARCIANO GRECO 408 IN RAPPORTO AD ALTRE TRADIZIONI MINIATE

Qualche anno fa ebbi occasione di esaminare il ms. Marciano greco 408, codice miscellaneo del sec. XIV: una specie di antologia con opere più o meno lunghe e dai temi più vari ⁽¹⁾.

Fermai allora la mia attenzione in special modo sulle tre composizioni di maggior rilievo: il poema storico sulla presa di Costantinopoli da parte dei Latini nel 1204, poemetto edito dal Müller ⁽²⁾; la relazione sommaria sulla stessa presa di Costantinopoli, pure edita dal Müller ⁽³⁾; il romanzo bizantino di Alessandro Magno tratto dallo Pseudo Callistene, pubblicato da W. Wagner in «Trois poèmes grecs du Moyen Âge» ⁽⁴⁾. La ricerca era allora rivolta a determinare l'anno di composizione di tali opere, che mi è sembrato poter dedurre da alcuni elementi e da alcune espressioni poste alla fine di tutti e tre i testi esaminati ⁽⁵⁾.

Un particolare appare subito evidente sfogliando il codice Marciano: quasi tutte le pagine sono caratterizzate da versi posti, come ad ornamento, uno al margine superiore ed uno a quello inferiore dei fogli stessi. Ho preso pertanto in considerazione tale singolarità del manoscritto, soprattutto nei fogli che riportano il testo del romanzo di Alessandro: essi sono ben 128 dei 155 di cui è composto il codice (il testo del romanzo comprende i ff. 16-142) e a loro riguardo va pure ricordato il fatto che molti di essi presentano ampi spazi vuoti.

⁽¹⁾ J. MORELLIUS, *Bibliotheca manuscripta graeca et latina*, I, Bassani 1802, 276-279.

⁽²⁾ J. MÜLLER, *Byzantinische Analekten*, in «Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften», Phil.-Hist. Cl. 9, Wien 1852, 336-420.

⁽³⁾ J. MÜLLER, *Byzantinische Analekten*, 389-393.

⁽⁴⁾ W. WAGNER, *Trois poèmes grecs du Moyen Âge*, Berlin 1881, 56-241.

⁽⁵⁾ A. GONZATO, *Il codice Marciano greco 408 e la data del romanzo bizantino di Alessandro con una ipotesi sull'autore*, in «Byzantinische Zeitschrift» 56 (1963), 239-260.

Ho già detto a suo tempo come vennero intesi quegli spazi bianchi dagli studiosi del manoscritto: per il Christensen ⁽¹⁾ essi sono « lacune irreparabili »; il Wagner non ne fa cenno, mentre il Merkelbach, che riprende lo studio del Christensen, li nota sì come lacune, ma non vi attribuisce alcuna importanza. Egli osserva invece in particolar modo i versi-rubrica collocati in cima e a piè di quasi tutte le pagine ⁽²⁾; e a ragione egli li considera dei lemmi. Vergati dallo stesso scriba, questi possono essere non a torto attribuiti all'autore di tutto il romanzo: l'andamento e la struttura dei versi stessi è infatti la medesima che informa l'intera composizione ⁽³⁾.

L'editore del romanzo, il Wagner, inserì tali versi nella posizione in cui li trovò nel manoscritto; ma avendo esaminato uno ad uno questi lemmi-rubrica, mi è sembrato che la funzione che essi assumono sia importante ed insolita, nonché diversa da quella supposta dall'editore stesso. In un primo tempo pensai che fossero nient'altro che i titoli degli episodi che si incontrano nelle diverse pagine: tutto il romanzo è infatti suddiviso, sia pure idealmente, in capitoli contraddistinti ciascuno dalla lettera iniziale maiuscola e vergata con inchiostro rosso. A confortare questa supposizione concorse, tra l'altro, il confronto con il poema storico contenuto nel codice, nella cui edizione il Müller sistemò i versi rubricati accanto ai capoversi dei vari paragrafi. Il Wagner e il Bikèlas, invece, lasciarono i lemmi nella posizione incontrata nel manoscritto, all'inizio e alla fine di ogni facciata, indipendentemente dal fatto che rispondessero o meno ai versi in mezzo ai quali vengono a trovarsi.

Di recente il romanzo di Alessandro secondo il codice Marciano fu ripubblicato dal Reichmann ⁽⁴⁾; la sola differenza che si riscontra tra l'edizione del Wagner e la nuova del Reichmann sta nel-

⁽¹⁾ H. CHRISTENSEN, *Die Sprache des byzantinischen Alexandergedichtes*, in « Byzantinische Zeitschrift » 7 (1898), 366; A. GONZATO, *art. cit.*, 249-251.

⁽²⁾ R. MERKELBACH, *Die Quellen des griechischen Alexanderromans*, in « Zetemata » 9, München 1954, 178.

⁽³⁾ Soprattutto per quanto riguarda i versi-rubrica alla fine del romanzo, confrontati a loro volta con i passi conclusivi di altri brani del manoscritto, si veda A. GONZATO, *art. cit.*, 251-252.

⁽⁴⁾ S. REICHMANN, *Das byzantinische Alexandergedicht*, in « Beiträge zur klass. Philologie » herausgg. von R. Merkelbach, h. 13, Meisenheim am Glan 1963.

l'avere il secondo collocato i lemmi a piè di pagina, rinviando al verso presso il quale si trova nel manoscritto. Ma il Reichmann stesso non si sofferma a considerare il significato di quei versi che eccedono o non sono indispensabili alla comprensione dell'opera.

Abbiamo visto che i versi-rubrica si incontrano in quasi tutte le facciate, e sembra che assolvano ad una funzione estetica: tale è senz'altro la prima impressione ad apertura del volume. Ma nel contempo destano l'attenzione anche i numerosi spazi vuoti del romanzo, che sono ben 86, e per lo più occupano o la metà superiore o la metà inferiore del foglio, solo di rado la parte centrale. Sorge pertanto spontaneo il quesito se esista una relazione tra gli spazi bianchi e le rubriche, o meglio se i lemmi-rubrica abbiano un significato anche quando metà foglio si presenti bianco.

Osserviamo per un istante le rubriche dei passi più brevi estranei al romanzo. Esse introducono il lettore nell'argomento del brano e talvolta lo invitano all'apprendimento. Vediamo solo qualche esempio. Al f. 14 i versi sulla parola πάσχα⁽¹⁾ sono preceduti dal rigo: μάθε τοῦ πάσχα τὴν φωνήν, πῶς εὐσεβῶς ἐρέθῃ. Nello stesso f. 14 la dimostrazione dell'amore fraterno di Oreste e Pilade, versione metrica del passo di Gregorio di Nazianzo⁽²⁾, è annunciata dalla rubrica: ὁρέστου βλέψον καὶ τὴν καλὴν φίλιν τε πυλάδου. Una rubrica di quattro versi precede, in maniera consimile, anche il romanzo e annuncia, secondo la formula tradizionale dei poemi epici, le imprese e i fatti che si succedono sino alla morte dell'eroe macedone (siamo al f. 16). Ai margini del f. 17 si leggono due lemmi, quello superiore: αἱ πράξεις τοῦ νεκτεναβῶ καὶ γοητεῖαι τούτου, mentre nella parte inferiore: δρᾶ κακίστου γόητος μεγάλας μαγανείας. Eppure la metà inferiore dello stesso f. 17 non riporta alcun testo, mentre i versi della parte superiore (Wagner, vv. 44-60) riguardano effettivamente, come spiega il lemma, i sortilegi di Nectenabò, il mago egizio riparatosi alla corte di Macedonia.

Proseguiamo ad esaminare qualche altra rubrica in fogli che presentano degli spazi liberi. Al f. 18^v: πάλιν κατεμαντεύει ὁ νεκτεναβῶ συνήθως si riferisce all'invocazione di aiuto degli dèi sinistri sulla flotta di cera navigante nel catino magico (Wagner, vv. 125-134).

⁽¹⁾ Greg. Naz. Or. XLV, In Sanctum Pascha, cap. X: P.G. 36, 636-637.

⁽²⁾ Greg. Naz. Or. XLIII, In laudem Sancti Basilii Magni, cap. XXII: P.G. 36, 525.

Al f. 22^v l'unione di Nectenabò con la regina Olimpia è annunciata dal verso del margine superiore: ἐμίγη ταύτῃ φανερώς, ἑξαπατήσας ταύτην (Wagner, vv. 326-349); ne segue lo spazio vuoto. Al f. 25^v, in corrispondenza all'episodio della metamorfosi del mago, ancora uno spazio e nel margine: ἐν δειπνοῖς ὁ νεκτεναβὼ γίνεται δράκων μέγας (Wagner, vv. 448-463). Al f. 26^v si legge il lemma: ἀλέξανδρον ἐγκυμονεῖ βασίλισσα καὶ βλέπε, e nei versi immediatamente precedenti lo spazio libero e in quelli successivi si commenta la nascita di Alessandro (Wagner, vv. 512-542). Il dodicesimo spazio libero si incontra a f. 30 e nel margine superiore leggiamo il verso: ἀπέθανε νεκτεναβὼ σὺν μαγικῇ τῇ τέχνῃ (Wagner, vv. 646-669).

Potrei proseguire in questo esame sino alla fine del testo, ma ciò non sembra essenziale, risultando ovunque evidente che i lemmi hanno sempre uno stretto riferimento con i passi che li precedono o che li seguono. Dagli esempi ora presentati potrei dire inoltre che anche nei fogli dove si riscontrano gli spazi vuoti, le rubriche trovano in pieno la loro giustificazione, anzi risulta chiaro che proprio in tali fogli la rubrica stessa annuncia gli avvenimenti, gli episodi di maggior rilievo o di più vivo interesse che in seguito vengono descritti. Vediamo il caso della incoronazione di Alessandro, al f. 34^v (Wagner, vv. 898-909), di cui la parte inferiore è bianca; la spedizione in Egitto al f. 46^v (Wagner, vv. 1470-1475); la costruzione febbrile della città di Alessandria al f. 45^r e al f. 45^v (Wagner, vv. 1339-1377); l'uccisione di Dario al f. 96 (Wagner, vv. 3857-3878); l'interessante incontro di Alessandro con i Brahmani al f. 114^v e al f. 116 (Wagner, vv. 4702-4904); il tradimento architettato ai danni di Alessandro e la sua morte ai fogli 138^v e 140^v (Wagner, vv. 5926-5968; vv. 6044-6046). Sono i fatti più salienti della vita: ebbene, tutti, ed altri insieme a questi, sono accompagnati da uno spazio vuoto.

Osserviamo anche i ff. 58^v e 59^r, tra loro combacianti: sono del tutto bianchi, ma sul margine superiore del f. 58^v si legge: δαρείου μέγας πόλεμος e di seguito nel bordo superiore del f. 59^r: πρῶτος μετ' ἀλεξάνδρου. Ancora, nei ff. 90^v e 91^r completamente liberi da ogni scritto, si legge in rubrica: ἀλέξανδρος μάχην ἑστᾶ δευτέραν πρὸς δαρεῖον.

Ma perché — ci chiediamo ancora una volta — sono rimasti tanti fogli incompleti e addirittura intere facciate bianche? Escludo l'ipotesi addotta dal Christensen, dal momento che il testo in sé non presenta lacune: il confronto con le edizioni dello

Pseudo Callistene curate dal Müller e dal Kroll ce ne dà conferma ⁽¹⁾.

Il Wagner, che pure studiò a lungo il manoscritto Marciano non espresse giudizi su quegli spazi, o non ne fece a tempo, così che l'edizione uscì postuma a cura del Bikèlas; a sua volta lo studio del Merkelbach, rivolto in particolar modo alla tradizione dei codici dello Pseudo Callistene, esula dalla conoscenza diretta del manoscritto del romanzo bizantino. Per dare una risposta il più possibile sicura e debitamente circostanziata al quesito, ho raffrontato il nostro codice con altri esemplari della medesima epoca che riportano un testo simile e precisamente la Vita di Alessandro dello Pseudo Callistene.

Ci è stato possibile il confronto con due manoscritti, ambedue conservati a Venezia e tutti e due, come il nostro, del sec. XIV; uno riporta l'opera integrale dello Pseudo Callistene secondo la tradizione dei codici C, l'altro tramanda la versione armena dello stesso testo.

Il primo, conservato nell'archivio dell'Istituto Ellenico di Studi Bizantini e Postbizantini di S. Giorgio dei Greci, è un codice istoriato da ben 250 raffigurazioni (non si può parlare di miniature vere e proprie, in quanto il codice è bombicino), le quali ornano i 191 fogli che compongono il volume ⁽²⁾.

Raffrontiamo a mo' di esempio alcune illustrazioni del testo dello Pseudo-Callistene del codice dell'Istituto Ellenico con alcuni lemmi rubrica del Marciano. Il confronto non è assurdo, perché anche le scene del ms. dell'Istituto Ellenico sono accompagnate, o meglio ornate, da didascalie vergate in rosso poste ai margini superiori ed inferiori.

Nel bordo superiore del f. 3, ad esempio leggiamo: *ἐνθα νεκτεναβὼ λεκανομαντείας ποιῶν τὰ πλοῖα τῶν ἐπερχομένων αὐτῷ βαρβάρων κατεπόντιζεν ἐν τῇ θαλάσῃ.*

Nella fascia superiore del f. 8^v: *ἐνθα ἡ ὀλυμπιάς ἔδωκε χώραν τῷ νεκτεναβὼ ἐν τῷ κοιτῶνι αὐτῆς;* e in quella inferiore dello stesso

⁽¹⁾ Ps.-Callisthenes, primum ed. C. Müller, Paris 1846; *Historia Alexandri Magni*, ed. W. Kroll, Berlin 1926.

⁽²⁾ Una pregevole edizione di tali raffigurazioni è stata solo di recente pubblicata da 'Α. Ξυγγρόπουλος, *Αἱ μικρογραφίαι τοῦ Μυθιστορήματος τοῦ Μ. Ἀλεξάνδρου εἰς τὸν κώδικα τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἰνστιτούτου τῆς Βενετίας*, Ἀθῆναι - Βενετία 1966.

f. 8^v: δς καὶ μεταμορφωθείς πανούργω δολιεύματι ὡς θεὸς ἄμμων, συνεμίγη αὐτῇ: si tratta della metamorfosi del mago in serpente. Le immagini, come è evidente, calzano perfettamente con gli esempi sopra citati. Il f. 46^r è tutto occupato da una grande scena introdotta dalla didascalia: ἔνθα κτίζει πόλιν ἐπὶ τῷ ἰδίῳ ὀνόματι, τὴν Ἀλεξάνδρειαν τὴν θαυμασίαν.

Allo scontro finale è riservata nel f. 80^v una grande rappresentazione divisa in due parti: la superiore nella quale le schiere avversarie stanno una di fronte all'altra, e l'illustrazione è accompagnata dalle parole: ἀντιπαράταξις καὶ αὖθις πέραθεν τοῦ ἄρσινόη ποταμοῦ δαρείου καὶ Ἀλεξάνδρου. Nella fascia inferiore è rappresentato l'attacco: ἔνθα καὶ πάλιν συνάψαντες πόλεμον, ἐνικήθη δαρεῖος . . .

Esaminando tutte le 250 miniature del manoscritto dello Pseudo Callistene si può constatare che i criteri con cui esse sono disposte nei fogli ed illustrano il testo, occupando la fascia superiore o inferiore della pagina oppure l'intero foglio, nonché il motivo ricorrente delle rubriche poste ai margini con la funzione specifica di ambientare la scena nel testo, concordano in modo sorprendente con il medesimo motivo ricorrente e con i criteri seguiti nella compilazione del manoscritto Marciano.

Il secondo esemplare esaminato è il manoscritto 424 della Biblioteca Armena di S. Lazzaro di Venezia. Cartaceo, di 258 pagine, del sec. XIV e scritto da un certo diacono Nerses, conserva la versione armena dello Pseudo Callistene; anche qui la storia è illustrata da 103 raffigurazioni, le quali a loro volta sono accompagnate dalla didascalia alle figure stesse ⁽¹⁾.

Non è nostro compito rilevare le differenze di stile nella serie delle figure dei due manoscritti istoriati; le immagini del manoscritto armeno rispetto a quelle del precedente sono di schietto gusto orientale (solo talora i volti dei personaggi maggiori sono tratti dalla iconografia bizantina); lo dichiarano le vesti, gli stessi motivi architettonici assai frequenti di archi, bifore, capitelli, portali con decorazioni di mostri, fiere, animali non bene identificabili, dai colori più diversi ed irreali. Di essi senza dubbio si parla nel romanzo, ma non com-

(1) Alcune di queste miniature sono pubblicate da G. AUCHER, *Un esemplare di miniatura nazionale e di paleografia*, in «Bazmavep» 5-6 (1914), 193-208; 241-251 (in armeno). Colgo qui l'occasione per ringraziare il Rev. P. Nerses der Nersessian della Congregazione Mechitarista di S. Lazzaro di Venezia per le notizie fornitemi in proposito.

paiono nelle illustrazioni del manoscritto di S. Giorgio dei Greci; qualcosa di eccezionalmente strano e forse analogo alle figure mostruose del manoscritto armeno, si annuncia invece nelle rubriche del manoscritto Marciano, le quali suonano così: ξένα ταῦτα (f. 119); ξένα φρικτὰ μυστήρια (f. 119^v); ξένα καὶ πάντα θαυμαστὰ (f. 125); ὁρᾷς φαντάσματα; ἐχθροῦ πολεῖ σταυροῦ σημεῖον (f. 128^v).

Pertanto per i numerosi elementi che il manoscritto Marciano presenta in comune ai due altri manoscritti conservati a Venezia, e per il carattere stesso dell'opera tramandata, adatta ad essere istoriata, sono indotta a pensare che gli spazi vuoti lasciati nel nostro codice dovessero essere in effetti destinati a raffigurazioni che, come negli altri casi, illustrassero l'episodio narrato nella pagina stessa, e quanto più importante era l'avvenimento tanto maggiore era lo spazio ad esso riservato. Non saprei altrimenti come giustificare le due coppie di pagine combacianti, con la chiara allusione alla prima ed alla seconda battaglia tra Alessandro e Dario: a Issos nel 333 ⁽¹⁾, e nei pressi di Ninive tra il villaggio di Gaugamela ed Arbela nel 331 ⁽²⁾. Per celebrare tali eventi al f. 61^v del codice di S. Giorgio una grande scena di battaglia è introdotta dalla rubrica: ἐνθα ὁ ἀλέξανδρος πόλεμον συνάψας πρὸς δαρεῖον, τοῦτον κατὰ κράτος ἐτροπώσατο, e al f. 180 e 181 del codice armeno di S. Lazzaro si osserva una scena equivalente pure commentata da una didascalia ⁽³⁾.

Inoltre va segnalato un altro importante particolare comune ai tre manoscritti. Esso si riscontra nel primo foglio del romanzo: in tutti e tre la figura di Alessandro Magno dovrebbe campeggiare in modo da occupare quasi tutta la facciata. Il codice dell'Istituto Ellenico presenta Alessandro con vesti di imperatore bizantino reggente il globo; gli fa cornice un portale lavorato a lobi; la scritta marginale (non del tutto leggibile, giacché il foglio è assai guasto) accompagna la figura in questi termini: ἐν Χ(ριστ)ῶ τῷ Θ(ε)ῶ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ πάσης ἀνατ(ολῆς) καὶ πά... .

⁽¹⁾ ARRIAN., *Anab.*, II, 6-13; DIOD., XVII, 32-36; PLUT., *Alex.*, 20; CURT. RUF., III, 7-11.

⁽²⁾ ARRIAN., *Anab.*, III, 7-15; DIOD., XVII, 53-61; PLUT., *Alex.*, 30-31; CURT. RUF., IV, 9-16.

⁽³⁾ La raffigurazione del codice dell'Istituto Ellenico e quella del codice della Biblioteca Armena sono strutturalmente analoghe; quest'ultima tuttavia si riferisce alla battaglia tra Alessandro e Poros avvenuta presso Istaspe nel 326 (ARRIAN., *Anab.*, V, 10-19; DIOD., XVII, 87-89; PLUT., *Alex.*, 60; CURT. RUF., VIII, 14).

Sul lato esterno destro si nota la scritta: ἐγώ, βασιλεῦ ἀλέξανδρε γενν(αῖε) / στεφηφόρων ἄριστ(ε) / καὶ κοσμοκράτ(ορ) τοὺς σοὺς κατιδῶ(ν) καμάτους καὶ τὰ <...> ὑπερνικῶ <...> / τῶν ὅλων βασιλεῦ <...> ἔσχον πόθον...

Il primo foglio del manoscritto armeno a sua volta riporta l'immagine di Alessandro di cui si intravede solamente la parte inferiore con una didascalia in lettere capitali e l'inizio del testo armeno.

Il manoscritto Marciano, che fa cominciare il romanzo al f. 16, ha proprio il suo primo spazio vuoto nella parte superiore del foglio stesso: tale spazio (il fenomeno si presenta solamente a questo punto) è incorniciato da una ghirlanda di fiori dipinta con colori molto tenui; scritto da mano diversa da quella che vergò il testo, si legge: ἀλέξανδρος ὁ βασιλεύς.

In tutti e tre i manoscritti all'inizio del poema la figura del Grande Alessandro doveva dunque risaltare in modo da occupare l'intera facciata o buona parte di essa. Questo motivo comune, limitato ad una particolare immagine, ci conforta ancora di più a supporre che tutti gli spazi vuoti del codice Marciano fossero destinati ad accogliere figure illustrative. Naturalmente nel codice dell'Istituto Ellenico e nel codice della Biblioteca di San Lazzaro tutto il ciclo degli avvenimenti trova una sua illustrazione; mentre nella economia del romanzo bizantino gli spazi vuoti, in numero inferiore a quelli del manoscritto dell'Istituto Ellenico, erano riservati alla rappresentazione degli episodi più importanti.

Se pertanto osserviamo il codice nella sua globalità, dobbiamo dire che esso effettivamente, e in rapporto agli iniziali e palesi propositi dell'ordinatore, non è terminato e che se vogliamo parlare di lacune non dobbiamo riferirci al testo, che è completo, ma piuttosto alle raffigurazioni di cui il codice avrebbe dovuto essere ornato e commentato.

ADA DEBIASI GONZATO

MISSIONE UMANISTICA DI MASSIMO MARGUNIO A VENEZIA *

ABBREVIAZIONI BIBLIOGRAFICHE

DThC	= L. PETIT, <i>Margounios, Maxime</i> , Dictionnaire de Théologie Catholique, IX, Paris (1926) coll. 2039-2044.
EBE	= Ἑπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, Ἀθῆναι.
JOBC	= <i>Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft</i> , X, Graz-Köln 1961.
CRUSIUS	= MARTINUS C., <i>Turcograecia libri octo</i> , Basilea, 1584.
DYOBOUNIOTES	= Κ. Δ., Μάξιμος ὁ Μαργούνιος, «Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς» IV (1920), V (1921).
ENEPEKIDES	= POLYCHRONIS K. EN., <i>Maximos Margunios an deutsche und italienische Humanisten</i> , «Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft», X (1961) 93-145.
FABRICIUS	= JO. ALBERTI F., <i>Bibliothecae Graecae...</i> , Hamburgi, 1721.
FEDALTO	= GIORGIO F., <i>Massimo Margunio e la sua opera per conciliare la sentenza degli Orientali e dei Latini sulla Processione dello Spirito Santo</i> . Pontificia Universitas Graecoromana, Padova, 1961.
KNÖS	= BÖRJE K., <i>L'histoire de la littérature néo-grecque</i> , Stockholm-Göteborg-Uppsala, 1962.
LAMI	= <i>Deliciae eruditorum seu veterum ἀνecdότων opusculorum collectanea</i> JO. LAMIUS collegit, illustravit, edidit, VII, Firenze (1739); IX (1740) 1-112; trad. 113-349.
LEGRAND	= ÉMILE L., <i>Bibliographie hellénique des XV^e et XVI^e siècles</i> , 2 voll. Paris, 1962. (I richiami col solo numero della pagina s'intendono riferiti al vol. II, spesso ricorrente).
MYSTAKIDES	= B. M., Ὁ ιερός κληρὸς κατὰ τὸν ιστ' αἰῶνα. Ἐν Ἀθήναις, Βασιλικὸν τυπογραφεῖον Ν. Γ. Ἰγγλέση. 1892.
PARUTA	= PAOLO P., <i>La legazione di Roma (1592-1595)</i> (t. I, Venezia, 1887), «Monumenti storici pubblicati dalla R. Deputazione Veneta di Storia Patria», Serie IV, Miscellanea vol. VII.
SATHAS	= C. S., <i>Documents Inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen-âge</i> , V, Paris, 1884.

(*) Il presente studio è stato materia di una lezione tenuta a Venezia, alla Fondazione Cini, nel settembre del 1963.

Daniele Furlano, dotto cretese ⁽¹⁾, per l'editio princeps, con traduzione latina, del *Divi Ioannis Damasceni contra Manicheos Dialogus* ⁽²⁾, uscita nel 1572, scrisse per l'autore del libro questi versi:

« Te quoque, dum sancti reparas monumenta Ioannis,
squalida quae longo delituere situ,
gens pia christicolae celebrant, mirantur amantque,
nititur et laudes dicere quisque tuas;
et merito meliora etenim tu semina reddis,
cum Christi populis das alimenta piis ⁽³⁾ ».

L'editore che i Cristiani avrebbero dovuto ammirare, amare e celebrare, era un ventitreenne, ancora studente nell'Università di Padova: Manuele Margunio, nato a Creta il 1549 ⁽⁴⁾.

L'anno successivo, con la pietà e l'umiltà d'un vecchio studioso che gli farà dire « si quid frugi dixerimus, hoc totum ad divinam referatur gratiam, quae bonorum omnium fons est et caecos etiam ipsos illuminat » ⁽⁵⁾, lo stesso Margunio pubblica ancora il « Mi-

⁽¹⁾ Il Furlano, nativo di Rethymno, fu compagno del Margunio a Padova. « In medicina et philosophia maxime versatus », com'ebbe a dire il Crusius (p. 537), pubblicò nel 1574, a Venezia, « In libros Aristotelis de partibus animalium » e, postumi (Hannover 1605), i commentari alle opere di Teofrasto (LEGRAND, 27) e dei Peripatetici (KNÖS, 303). Il Furlano col Pigas presentò il Margunio in casa Lollino (LEGRAND, 20). Lasciata Padova, se ne perdono le tracce. Il Margunio in una lettera del 5 giugno 1598 annuncia allo Höschel la sua triste morte « κακῇ τύχῃ μετέλλαξε τὸν βίον » (ΕΝΕΡΕΚΙΔΕΣ, 121).

⁽²⁾ LEGRAND, XXV.

⁽³⁾ ID., XXVII.

⁽⁴⁾ I dati della sua vita attendibili in LEGRAND, XII-LXXVII. Molte notizie offerte dal Papadopoli sono infondate. Il Margunio nacque il 1549 e morì nel 1602 all'età di cinquantatre anni circa. La madre era una Colonna; suo primo maestro Joasa Dorianos (DYOBOUNIOTES, IV, 158). Nel 1569 egli scriveva già da Padova una lettera a Rinaldo Molinetti (LEGRAND, XXIV), il cui tono cordiale e caloroso testimonia una conoscenza non recentissima, e pertanto si può pensare che a Padova egli si sia recato per lo meno il 1568. Una lettera di Scheurlin a Crusius (*Turcograecia*, IV, 495), del 15 dicembre 1577, lo dà tornato in patria. L'anno successivo aveva preso già l'abito monacale nel Metochion di S. Caterina del Monte Sinai (lettera a Gabriele Severo in LAMI, IX, 35, 37). Seguiremo il Margunio lungo la lezione. Fra le bibliografie più recenti, E. I. Δουλιγέρακη, Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς μονῆς Βροντισίου « Κρητικά Χρονικά », IB' (1958) 141-142.

⁽⁵⁾ LEGRAND, 201.

chaelis Pselli Metaphrasis libri secundi posteriorum analyticorum Aristotelis » ⁽¹⁾. In quest'opera, di gran lunga più impegnativa della precedente, egli prendeva la parola nel clima di indagini e di critica che la scuola padovana veniva agitando su interpretazioni tradizionali a discussi passi della logica aristotelica, e aveva modo di offrire esempi per dimostrare la fondatezza delle perplessità dei maestri più accorti. Nei suoi emendamenti il Margunio era confortato dalla propedeutica filosofica ricevuta nella stessa Università di Padova e da quel senso del greco, sviluppato a Creta ed affinato a Padova, che mai lessico al mondo può elargire. « Sapendo — egli dice — ed io traduco dal suo latino — che spesso parole di Aristotele per errore d'interpreti o non sono capite affatto oppure presentano ai più, e specialmente ai digiuni di greco, grandissime difficoltà, e convinto che il pensiero di un autore si può desumere dall'autore stesso piuttosto che dalle asserzioni degli innumerevoli interpreti, ho creduto aggiungere all'opera un certo pregio emendando la interpretazione di alcuni passi, che son venuto annotando man mano che traducevo in latino la parafrasi di Psello, ripresentandoli da un greco corretto in un non cattivo latino; altri passi ho spiegato secondo le mie forze ed altri ancora ho cercato di correggere ». Si è comportato così non per procacciarsi fama presso uomini illustri, perché — e bisogna credergli — « ab hoc enim ut qui maxime alienus sum », ma « per esercitare l'ingegno e perché le parole di Aristotele siano in avvenire capite più chiaramente... »; si è comportato così « per raddrizzare e rendere chiari parole e concetti incerti, in modo che nella loro ambiguità non trascinino nell'errore coloro che seguono l'autorità degli interpreti » ⁽²⁾.

Codesto giovane, dunque, si leva contro inveterate storture della tradizione medioevale — storture che travagliarono lo spirito vigile di S. Tommaso — e ne propone gli emendamenti.

Il Margunio sembrava impersonare il fedele interprete di Aristotele, da lungo tempo sospirato e nascosto, com'ebbe a dire Angelo Lollino, « nella cieca notte delle cimmeree tenebre » ⁽³⁾.

⁽¹⁾ ID., *ib.*, 198.

⁽²⁾ ID., *ib.*, 200.

⁽³⁾ « Cimmeriis tenebris et caeca in nocte latebat / interpres magni fidus Aristotelis... Hunc tu non tantum, obscuro de carcere ducis, / Marguni, Ausonio sed facis ore loqui » (LEGRAND, 199). Con Luigi Lollino, che diverrà vescovo di Belluno, il Margunio manterrà sempre rapporti di fraterna amicizia (v. lett. del 4 sett. 1591: ENEPEKIDES, 142).

Un anno dopo lo stesso giovane cretese pubblica lo « *Aristotelis liber de coloribus, multis in locis emendatus . . .* » ⁽¹⁾.

La competenza nel trattare testi aristotelici tanto scabrosi procacciò al Margunio invidiabile rinomanza di uomo dotto e di rara perspicacia se Hans Scheurlin, medico tedesco di stanza a Padova, lo segnalava al Crusius come studioso che si elevava, malgrado l'età, al di sopra di tutti i Greci di Padova e Venezia; « *Unus est in Academia Patavina Emmanuel Margunius Cretensis, juvenis doctissimus* » ⁽²⁾.

Da un simile esordio, sicuro e vigoroso, noi ci saremmo aspettati che il giovane Margunio, al corrente della varia problematica che si agitava nella Università di Padova, e forte della conoscenza del greco nelle sue digradanti fasi, avesse continuato a tradurre e a commentare Aristotele, a postillarne i passi controversi e, attraverso le osservazioni, avesse lasciato più larghi suggerimenti, atti a confortare il filologo nell'avvertire le tracce degli interventi della scuola bizantina sull'Aristotele originale (perché, in fondo, e ciò non è poco, il travaglio dei moderni filologi converge proprio su questa disamina).

Invece, nulla di tutto questo: il Margunio abbandonerà Aristotele e il mondo classico e s'interesserà di altro. Cosicché la sua produzione filologica non può reggere il confronto con quella del Cretese Zaccaria Calliergi ⁽³⁾ e di Nicola Vlastos ⁽⁴⁾, né con quella veramente portentosa dell'altro corregionale, Marco Musuros ⁽⁵⁾ o del suo contemporaneo Francesco Porto e del figlio Emilio ⁽⁶⁾, italianizzato il secondo: i nomi dei quali campeggiarono per mezzo secolo sulla storia delle edizioni dei classici.

E allora, ciò posto, si potrà chiedere, e giustamente, se sia da considerare felice e comoda la scelta, come questa, di un tema che

⁽¹⁾ Titolo completo: « *Aristotelis liber de coloribus multis in locis emendatus; Emmanuele Margunio Cretense Interprete. In eiusdem Michaelis Ephesi Explicatio nunc primum ab eodem latinitate donata. Cum licentia Superiorum. Patavii. Laurentius Pasq. Excudebat MDLXXV* » (LEGRAND, 206-208).

⁽²⁾ CRUSIUS, 494-495.

⁽³⁾ DENO GEANAKOPOLOS, *Greek Scholars in Venice*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts (1962) 201-222: ivi la varia bibliografia. KNÖS, 299-300.

⁽⁴⁾ Sulle sue opere: LEGRAND, I, 62.72.74.

⁽⁵⁾ ID., *ib.*, CVIII-CXXIV; sue edizioni: ID., II, 20.45.53.121.136.144. GEANAKOPOLOS, *o.c.*, 111-166.

⁽⁶⁾ KNÖS, 301-303.

verta sull'opera e la personalità del Margunio. Se sia felice non spetta a me il dirlo; ma confesso con tutta franchezza che, allo stato attuale degli studi e considerata la complessa personalità del personaggio non ancora definita nei suoi aspetti, la scelta non è né comoda né abile: contentiamoci di considerarla semplicemente utile.

Il vero è che il nostro personaggio appare ad ogni ellenista ricco di attrattive, sia che se ne studino le opere sia che se ne osservi la umanità. Dottrina e umanità mai disgiunte, perché ogni opera pare suggerita e sorretta da un ideale di bene, così come le sue azioni sembrano sostenute dalla coscienza e dalla sapienza dell'uomo dotto. Forse è qui il segreto dell'attrattiva del Margunio. Fra le eleganze spirituali del vescovo di Cerigo va sottolineata la profonda umiltà, che lo portava alla stima degli altri e alla disistima di sé, una generosità sempre pronta, una bontà evangelica che lo portò ad amare soprattutto l'avversario.

Il Margunio nella complessa attività, che si snoda per un trentennio, e precisamente dal 1572 al 1602, si sposta su tre diversi stadi, in ciascuno dei quali le opere manifestano nel complesso, e quindi con qualche eccezione, un carattere pressoché unitario che consente in uno con la individuazione anche una denominazione.

Bisogna tuttavia premettere che in tutta la sua vita il Margunio esercitò la poesia, sulla quale bisognerebbe dedicare una lezione a parte, non potendo essere trattata in questo tentativo di inquadramento generale della sua produzione ⁽¹⁾.

Gli stadi ai quali abbiamo accennato sono: I. Umanesimo classico, che prevale nel periodo padovano; II. Speculazione teologica che si svolge a Creta, nel metochion di S. Caterina del Monte Sinai, a Costantinopoli e a Venezia; III. Umanesimo religioso coltivato

(1) L'Höschel pubblicò il « Μαξίμου τοῦ Μαργουρίου ἐπισκόπου Κυθήρων ὕμνοι ἀνακρεόντιοι Maximi Margunii Episcopi Cyterorum Hymni Anacreontici, cum interpretatione Latina Conradi Rittershusii, Augustae MDCI ». LEGRAND, LXV-LXVIII; DYBOUNIOTES, V (1921) 482. Se ne conoscono due copie: una nella Nazionale di Parigi (Y 540) e una all'Angelica (K.8.29): FEDALTO, 53. Tredici anni dopo, le poesie del Margunio avrebbero avuto l'onore di far parte del III vol. del « Corpus poëtarum Graecorum... Genevae (1614) 139-208 »: FABRICIUS, VII, 726. Inoltre v. SILVIO GIUSEPPE MERCATI, *Massimo Margunio è l'autore degli anacreontici attribuiti a San Massimo Confessore*, « Melanges Bidez » (Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales) 2, Bruxelles (1934) 619-625.; R. CANTARELLA, *Poeti Bizantini*, Milano (1948) vol. I 247; II 274

a Venezia. Codesti spostamenti sono strettamente collegati a circostanze della vita, ed hanno quindi un presupposto che li determina e li giustifica. Su codesti presupposti ci soffermeremo lungo la nostra rassegna ⁽¹⁾.

Qui giova premettere intanto, che in questo tentativo di inquadramento delle opere del Margunio ci avvarremo soltanto delle fonti, trascurando del tutto ogni discussione sulle invenzioni, amabili e meno amabili: del Settecento, alludo a quelle del Papadopoli riprese in parte dal Lami ⁽²⁾ e riassunte poi dal Tiraboschi ⁽³⁾.

I. — UMANESIMO CLASSICO

Le opere padovane già ricordate, sembrano dettate più da un impegno che da una profonda vocazione, più dall'entusiasmo, facile ad essere sostituito per la stessa giovanile versatilità, da altri entusiasmi, che da una elezione ferma e definitiva. Vorrei dire che codeste edizioni di opere di Aristotele o di suoi commentatori, che fra l'altro avevano lo scopo di « esercitare l'ingegno », come confessa lo stesso Margunio ⁽⁴⁾, siano state prodotte su sollecitazioni dei maestri padovani, che avvertivano non senza vivaci reazioni i travisamenti

⁽¹⁾ Non abbiamo inteso passare in rassegna tutti gli scritti del Nostro, ma solo quanti, a nostro avviso, bastassero a caratterizzare i periodi in discussione. La nostra suddivisione differisce, ma non contrasta con quella per soggetto offertaci dal DYOBOUNIOTES, IV, 320: 1) δογματικά και ἀπολογητικά; 2) ὁμιλῆαι; 3) ἐπιστολαί; 4) ὕμνοι; 5) λειτουργικά; 6) μεταφράσεις; 7) ἐκδόσεις. Il Dyobouniotes badò al carattere delle opere prese a sè, noi invece consideriamo le opere come riflessi dei vari momenti della vita. Le prospettive sono diverse, ma necessarie l'una all'altra. Alcune voci delle opere del Margunio hanno bisogno di controllo. Elenchi diffusi nel DYOBOUNIOTES o.c., nel PETIT DThC, IX 2039-2044; PEDALTO, 35-58.

⁽²⁾ N. C. PAPADOPOLI, *Historia Gymnasii patavini post ea quae actenus scripta sunt, ad haec nostra tempora plenius et emendatus deducta*, II, Venezia (1726) 264-265. Due pagine: ma quante fantasticherie! Il LAMI (VII, xxvii-xxxiii) tempera un pò il Papadopoli, ma ne conserva diverse scorie.

⁽³⁾ TIRABOSCHI, *Storia della letteratura italiana*, Milano, IV (1883) 119.

⁽⁴⁾ « Hoc autem facere non ea ratione aggressus fui ut quicquam de praestantissimorum hominum laude detractum voluerim: ab hoc enim ut qui maxime alienus sum, sed ut et ingenium meum exercerem, et, si quo modo fieri posset, clarius atque apertius verbo Aristotelis in posterum intelligatur... ». LEGRAND, 200.

di passi aristotelici operati dai commentatori nei secoli precedenti, e sotto l'influenza dell'ambiente riscaldato da dispute dottrinarie.

A me pare, infatti, di poter addurre qui una testimonianza che suffraga la legittimità della supposizione sulle origini dell'apporto umanistico del Margunio a Padova: testimonianza indiretta ma non meno valida, che inquadra l'attività non del solo Margunio, ma di altri studenti e maestri operanti a Padova, nel clima di accesa tensione fra averroisti e alessandrini.

Daniele Furlano, ricordato in apertura di lezione, compagno del Margunio nella Università patavina, nello stesso anno in cui usciva del Margunio stesso la « metafrasi di Psello agli analitici secondi di Aristotele », pubblicava dello Stagirita un'opera negletta: *In libros Aristotelis de partibus animalium* ⁽¹⁾. Ebbene, nella dedica al cardinal Vincenzo Giustinian, il Furlano, avvertito che « in hos (libros), praeter Averrois Arabis paraphrases et Michaelis Ephesii scholia, nullus extat eruditus interpres », lamenta, facendo eco ai suoi maestri, che codesta opera è saccheggiata dai medici e dagli anatomisti, è criticata continuamente e denigrata non senza indignazione degli eruditi: « atque ego — prosegue — saepe numero praeceptores meos probos et doctos viros audivi de hac hominum insolentia conquerentes; quorum, me hercle, sermonibus ita accensus sum ut omni meo conatu ac studio libros hos volutare ac legere coeperim, ut si quid possem in iis illustrandis collocarem » ⁽²⁾.

Le stesse parole che avevano acceso l'animo del Furlano, aveva ascoltato anche il suo compagno, Margunio, e certamente non tanto sul « De partibus animalium », che chiamava in causa medici e anatomisti, quanto sugli Analitici, la Metafisica e il De anima ⁽³⁾.

⁽¹⁾ *In libros Aristotelis de partibus animalium*, DANIELIS FURLANI Cretensis commentarius primus..., Venetiis, apud Ioan. Baptistam Somaschum, 1574. LEGRAND, 18.

⁽²⁾ LEGRAND, 19-20.

⁽³⁾ L'università di Padova, quando il Margunio vi giunse, risuonava della fama del Genua (Marc'Antonio Passero o dei Passeri), morto cinque anni prima, il quale nelle lezioni e nel commento « in tres libros Aristotelis de anima » (uscito postumo nel 1576) aveva cercato di dimostrare che fra la dottrina di Simplicio e quella Averroista esisteva un accordo sostanziale (BRUNO NARDI, *Saggi sull'aristotelismo padovano dal sec. XIV al XVI*, Firenze 1958, 388). La prosecuzione della fortuna del commento simpliciano fu poi favorita dalla traduzione latina prodotta e pubblicata a Venezia nel

Le parole del Furlano denunciano — e a me pare interessante rilevarlo, tanto più che dagli storici della filosofia l'apporto dei filologi al progresso dell'esegesi è scarsamente sottolineato — che la fervida attività filologica convogliata sulle opere aristoteliche abbia voluto rispondere all'appello proveniente dalla tenzone filosofica, e che i due valentissimi giovani cretesi abbiano voluto far cosa grata ai loro maestri: fossero essi l'averroista Francesco Piccolomini⁽¹⁾ o l'alessandrinista Federico Pendasio⁽²⁾, fossero essi Giacomo Zabarella⁽³⁾, professore allora nella seconda scuola di filosofia straordinaria, o Bernardino Tomitano, professore di logica († 1576)⁽⁴⁾. È sintomatico il fatto che proprio nello stesso anno (1574) in cui apparivano la « Metafrasi di Michele Psello del libro secondo degli analitici posteriori » ad opera del Margunio, e il « De partibus animalium », ad opera del Furlano, veniva pubblicata, postuma, la traduzione del « De anima » fatta dal chiota Michele Sofianos, il quale, professore di greco nella stessa Università di Padova, aveva trasferito le sue attenzioni dalla tragedia greca e dalla poesia⁽⁵⁾ ai testi aristotelici, e che l'anno successivo si pubblicava a cura dello

1543, da quel garbato umanista che fu Giovanni Faseolo o Fasolo, professore di umane lettere a Padova dal 1545 al 1571 (NARDI, *ib.*, 396), e quindi per due anni anche lui probabile maestro del Margunio.

(¹) Francesco Piccolomini di Nicolò (Siena 1520-1604) fu successore del Genua, assieme al Pendasio, nella cattedra di filosofia ordinaria nel 1565, però nella stessa università aveva precedentemente, e dal '61, insegnato filosofia straordinaria. Legato alla tradizione averroista del Genua, sostenne vivaci polemiche col collega alessandrinista (NARDI, *o.c.*, 413).

(²) Il Pendasio insegnò filosofia ordinaria dal 1565 al '71. Il Margunio ebbe modo di seguire le sue lezioni, e molto probabilmente giunse a tempo per assistere alle dispute che ebbero luogo tra la fine del 1568 e principio del '69.

(³) Anche lo Zabarella fu discepolo del Genua, però si accostò agli Alessandrinisti. Insegnò logica dal 1564 al '67; dal '68 al '76 filosofia straordinaria, per essere promosso nel '77 alla I^a scuola straordinaria e nell'85 nella seconda scuola di filosofia ordinaria (NARDI, *o.c.*, 417).

(⁴) JOHN HERMAN RANDAL, Jr., *The school of Padua and the emergence of modern science*, Padova (1961) 48-49. Nello stesso anno (1574) in cui il Nostro pubblicò il commento di Psello uscì, stampato dalla stessa tipografia e rilegato in unico volume il BERNARDINI TOMITANI PATAVINI, *Logici atque Philosophi nostrae aetatis eximii, animadversiones aliquot in primum Librum Posteriorum Resolutoriorum etc.*, Venetiis 1574. LEGRAND, 200-201.

(⁵) KNÖS, 303. L'edizione delle tragedie di Eschilo, uscita a Venezia nel 1552, lo presenta « juvenis graecarum litterarum peritissimus ». LEGRAND, 167-168; notizie biografiche, *Id.*, 168-176.

stesso Margunio il « De coloribus »; mentre il rodigino Antonio Riccobono si dedicava a sua volta alla traduzione dell'« Ars rethorica » che doveva uscire qualche tempo dopo.

La prova negativa della legittimità della nostra supposizione, e cioè che questo fervore di studi sui testi aristotelici intendesse rispondere alle sollecitazioni della scuola filosofica padovana, si desume dal fatto sintomatico che il Margunio, allontanatosi dalla scuola di Padova, incitatrice e guida verso un determinato indirizzo di studi, non si occupò più, come del resto non se ne occupò nemmeno il Furlano, né di Aristotele né di altri autori classici, pur continuando a svolgere sempre un'intensa attività umanistica.

Il vero è che prima ancora di essere segnalato al Crusius, che desiderava mettersi in relazione con qualche dotto grecista (il Scheurlin della cultura greca contemporanea gli aveva dipinto un quadro quanto mai pessimistico e presentato gli Italiani « graece religionis parum amantes, et linguae graece imperitissimos ⁽¹⁾ ») — il Margunio si era posto all'attenzione del Patriarca di Costantinopoli, Geremia II, il quale lo esortò di porsi al servizio della Chiesa e di abbracciare la vita religiosa ⁽²⁾. La proposta, a dire il vero, non era caduta su uno spirito impreparato, né tanto meno alieno alla vita contemplativa. Compagni d'Università, si erano uniti, educandosi a vicenda, il Margunio, futuro vescovo, Emanuele Pigas ⁽³⁾, futuro patriarca di Alessandria, Luigi Lollino ⁽⁴⁾, futuro vescovo di Belluno.

Ottenuto il consenso paterno, cedette all'autorità del massimo gerarca della Chiesa greca. Torna a Creta, prende l'abito monacale

⁽¹⁾ CRUSIUS, 494.

⁽²⁾ Il Margunio in linea di massima accettava l'invito del Patriarca, previo, però, il consenso paterno. Egli rappresentava le necessità della famiglia: il padre settantenne e le sorelle nubili (v. lett. del 4 agosto 1574 [LEGRAND, 389-390] che contrasta con le fantasticherie del Papadopoli). Geremia II decise dell'indirizzo ecclesiastico del Margunio, il quale tenne con lui continua corrispondenza. Epistole in SATHAS, Βιογραφικὸν σχέδιον περὶ τοῦ Πατριάρχου Ἱερεμίου Β', ἐν Ἀθήναις (1870) 99-135.

⁽³⁾ Da patriarca avrebbe preso il nome di Melezio.

⁽⁴⁾ A lui il Nostro dedicò lo « Aristotelis liber de coloribus » e la dedica (LEGRAND, 206-208) testimonia i rapporti di amicizia che intercorrevano con la famiglia. Sul Lollino v. L. ALPAGO-NOVELLO, *La vita e le opere di Luigi Lollino, vescovo di Belluno (1596-1625)*, « Archivio Veneto », V serie, vol. XIV (1933) 15-116; XV (1934) 199-304; GIOV. MERCATI, *Per la storia dei manoscritti greci di Genova, di varie badie basiliane d'Italia e di Patmo* (Studi e Testi, 68), Città del Vaticano (1935) 122-128.

e quindi, dopo pochi anni si reca a Costantinopoli agli ordini del patriarca ⁽¹⁾.

La vita del Margunio, però, subisce ancora una svolta, non prevista né dal Margunio stesso né dal patriarca Geremia, perché, creato vescovo e destinato a Cerigo, il nostro personaggio malgrado « virtuosissimo uomo, di bona et santa vita, molto dotto, et benissimo inclinato alla unione della Chiesa Greca con la Latina, et sopra tutto devotissimo suddito di questo Serenissimo Dominio » ⁽²⁾, da Venezia non ebbe mai il placet per il possesso del suo vescovado. Il Doge, contro il parere favorevole di Ludovico Memo duca ⁽³⁾ e quello condizionato ed implicitamente offensivo di Francesco Foscarini, che proponeva l'assenso da parte della Serenissima ma col

⁽¹⁾ Il trasferimento nell'antica capitale si aggira intorno al 1583, dopo una probabile visita a Venezia insufficientemente documentata (Margunius ut a civibus meis intellexi Venetias est profecturus nescio ad quid faciendum: CRUSIUS, 537). L'opinione del Legrand (p. XXXII), secondo il quale « il s'y rendait à Venise certainement pour prendre passage sur un vaisseau en partance pour Constantinople » è capricciosa: recarsi da Creta a Venezia per aver un passaggio per C/poli è un assurdo: come tutte le cose di questa terra, anche la geografia vuole la sua logica! Comunque il Margunio si recò a C/poli perché « essendo quello uno delli più dotti huomini che si trovi fra i Greci », il Patriarca si proponeva servirsi di lui « per introdurre un studio di lettere a Costantinopoli per ammaestrare li sacerdoti et altri religiosi del suo rito » (rapporto di Francesco Morosini: SATHAS, 69-70). Ma il Margunio confesserà che i suoi desideri di « vivere et morire sotto il governo christianissimo di questo eccelso Dominio m'hanno necessitato a rifiutare mantenimenti che mi sono stati proposti a Costantinopoli... et insieme gradi maggiori et entrate ecclesiastiche in questi paesi; ma, aborrendo io l'imperio acerbissimo dei nemici comuni del nome Christiano et i costumi barbari, elessi di fare angustamente la vita a Cerigo » (SATHAS, V, 73-74; LEGRAND, XXXIX-XL).

⁽²⁾ Dalla relazione di Francesco Morosini alla Signoria: SATHAS, *ib.*, 70. Il Morosini stesso faceva inoltre presente che se era intendimento della Signoria che i Greci tenessero il loro rito era quindi conseguente che ai Greci stessi si dessero dei vescovi che consacrassero dei sacerdoti. Data questa necessità, « parmi gran vantaggio haver più tosto un'huomo dotto che un ignorante, più tosto un suddito che un straniero, et finalmente più tosto un'affezionato a questo dominio che un'inimico ». Quando ebbe conoscenza del rifiuto, il Margunio chiese di ritirarsi nella solitudine a Creta, con l'assegnazione alla « chiesa de S. Giorgio, nel casal Lasithi, con dieci bovine de terreni di quel luogo, che è di ragione di V. Serenità... dove io mi ridurrò a far monasticamente la vita mia » (SATHAS, 74).

⁽³⁾ SATHAS, 69.

divieto che egli consacrasse sacerdoti ⁽¹⁾, preferì chiamarlo a Venezia, e il 4 febbraio del 1585 deliberò: « La bontà della vita et la dottrina del Rev. D. Margunio Greco, et la bontà di servir la Serenità Nostra in ogni occasione et in ogni luogo et specialmente nell'esercitio delle lettere con insegnar in questa città la lingua greca et la latina, delle quali è peritissimo, havendosi opinione che habbia pochi pari in tutta la Grecia di eruditione, merita che li sia dato modo di potersi trattenere in questa città nostra ad utilità de studenti... » ⁽²⁾.

Così il Margunio, dopo la parentesi cretese e costantinopolitana, torna a Venezia per rimanervi il resto della sua esistenza, che sarebbe stata molto breve: morì infatti a 53 anni, nel 1602, nella notte tra il 30 giugno e il 1° luglio ⁽³⁾.

⁽¹⁾ La strana conclusione del Foscarini è suggerita da un precedente. Alla causa del Margunio nocque moltissimo il governo del precedente vescovo Dionisio Stronghilos, il quale aveva consacrato sacerdoti a tutto andare, « tal che non uno o doi per casale, ma messe 15 et 20, et con infinito danno levando al servitio publico quelli che erano obligati, consecrandoli preti con mezzo di danari che ne cavava, ha causato notabilissimi inconvenienti » (SATHAS, 72). Con queste considerazioni il Foscarini non intendeva gettare ombra sulla « particolare persona del supplicante che da me conosciuta de boni et nobili costumi... », tuttavia « si potrebbe permettere senza venir a confermazione di possesso che potesse passar in esempio, lassarli goder quel tanto che da quel vescovato si può cavare, privandolo in tutto del poter consacrar preti », e in seconda istanza « se quello non basta, aggiungerli anche maggior trattenimento, come è stato ordinato che facci l'arcivescovo di Filadelfia (intendi, Gabriele Severo), homo di provata fede, al quale non si è permesso andar in Candia, obligar questo ancor a stantiar in questa città » (SATHAS, 73; LEGRAND, XXXIX). Le recriminazioni al governo episcopale di Dionisio Stronghilos spiegano la particolare situazione ecclesiastica greca di Creta, ravvisabile nella ordinanza di Zuan Mocenigo, del 17 aprile 1589, che dispone che i Cretesi che volessero essere consacrati sacerdoti erano obbligati a recarsi a Zante o a Cefalonia, qualora nell'isola non ci fosse un vescovo greco (N. Τω μα δ α κ η, Οι ὁρθόδοξοι παπᾶδες ἐπὶ Ἐνετοκρατίας καὶ ἡ χειροτονία αὐτῶν, « Κρητικὰ Χρονικά », II^o (1956) 56).

⁽²⁾ La prebenda annua iniziale fu fissata in 50 ducati annui (poi aumentati), e al fratello, Michele Margunio, che indirettamente aveva sofferto per il mantenimento a Padova di Manuele, furono concessi « boine dodici di terra in Candia, nel luoco di Castelnuovo di Francotopi » (SATHAS, 74). La sede veneziana non fu discara al Margunio, ma la nostalgia della terra natale talvolta lo afferrava. In una lettera all'Höschel egli lamentava la τῆς φίλου πατρίδος ἀποδημίαν (ENEPEKIDES, 115).

⁽³⁾ LAMI, VII, 310: l'epistola sfata l'invenzione del Papadopoli che lo diede ritirato nell'isola di Creta e morto ottuagenario. A tale conclusione

A Venezia, dunque, il Margunio si ripresenta con altro nome, altro volto e un'altra veste ⁽¹⁾. Egli non si chiama più Manuele, ma Massimo; all'abito laico si è sostituito l'abito talare del monaco e del vescovo; al giovane grecista dalle mobili e indistinte attrazioni speculative è subentrato l'umanista religioso, plasmato di severa esperienza mistica, il teologo provato e sicuro, ornato di religiosità e di umanità.

II. — ATTIVITÀ SPECULATIVA TEOLOGICA

Il Margunio durante l'assenza dall'Italia aveva scritto un trattato sulla Processione dello Spirito Santo, in una prima redazione in tre libri ⁽²⁾, in una seconda, dedicata al principe Giovanni Pietro di Vlachia in due libri ⁽³⁾, e una terza, rielaborata a Venezia,

egli fu forse indotto dal testo dell'epitafio trovato fra le carte del nonno materno, Atanasio Skliròs, soprannominato « Pikròs », e che, secondo lui, sarebbe stato copiato dalla tomba del Margunio (testo in LEGRAND, LXIV). Il Papadopoli avrebbe potuto fare un ragionamento inverso e pensare cioè che Atanasio Skliròs avesse composto l'epitafio nell'intendimento che fosse scolpito sulla tomba, e che invece rimase soltanto sulla carta. Il caso ci suggerisce una soluzione possibile, diversa da quella del Papadopoli. Lo Skliròs, noto nella storia letteraria per il suo « Θρήνος εις Κρήτην » (K. SATHAS, 'Ελληνικά ἀνέκδοτα, II, Atene, 1887), l'anno in cui morì il Margunio, 1602, doveva essere ancora studente a Padova, dove si laureò in filosofia e medicina (KNÖS, 231). Se considerassimo che egli morì, ottuagenario circa, nel 1664 (SATHAS, o.c., λη'), andando a ritroso al 1602, troveremmo lo Skliròs esattamente nell'età (20 anni o giù di lì) in cui non poteva essere che studente e quindi non poteva trovarsi che a Padova od occasionalmente a Venezia. Alla morte del vescovo, celebrato umanista che aveva fatto tanto parlare di sé, o per impulso proprio o per ordinazione di altri scrisse i versi per un epitafio « Οὐ μάργος ἐνθάδ' ὄππων ὕστατον δρέπει ἀνὴρ δὲ θεῖος κτλ. (LEGRAND, LXIV), versi che poi rimasero nella raccolta delle composizioni giovanili del medico filosofo e che il Papadopoli credette copiati dal sepolcro.

⁽¹⁾ « Margunius vocabatur primo Μανουήλ post κληρον vero et episcopatum adeptum Μάξιμος: CRUSIUS, 210.

⁽²⁾ LEGRAND, XXVII; cfr. Philipp MEYER, *Die theologische Litteratur der griechischen Kirche in sechzehnten Jahrhundert*, Leipzig (1899) 71.

⁽³⁾ DEMETRAKOPOULOS, Προσθήκαι καὶ διορθώσεις εις τὴν Νεοελληνικὴν Φιλολογίαν K. Σάθα Leipzig (1871) 27-29; MEYER, o.c., 72. L'opinione che fra la stesura delle due redazioni sia probabilmente venuto in Italia e si sia presentato a Gregorio XIII, e che di lui si sia interessato Sisto V (v. G. FR-

che ebbe il titolo di *Ἐγγειρίδιον*, pubblicata nel '91 a Francoforte ⁽¹⁾.

Come, dunque, il teologo si sostituì al filologo? Quali i motivi del repentino cambiamento di rotta dei suoi studi e dei suoi interessi? Lo diciamo subito.

Le discussioni per corrispondenza con un certo Nicola « ex sodalitis Cruciferorum » ⁽²⁾ sulle definizioni del concilio di Firenze, relative alla Processione dello Spirito Santo, avevano seminato in lui i germi di una crisi, che sarebbe divenuta profonda: crisi nella quale si contrastavano e si urtavano la fede nell'insegnamento dei Padri e della Chiesa Greca (« ego enim patrium dogma semper quidem servavi » ⁽³⁾) e la convinzione che « Latinos in iis quae credunt, minimeque aberrantes video » ⁽⁴⁾. Situazione paradossale! Il Margunio credeva che la verità era tanto nella dottrina della Chiesa greca che in quella della latina, le quali erano poi in dissidio per la stessa verità. Ma la verità, poiché è una, non può essere retaggio di due parti in dissidio, ma o di una sola di esse oppure di tutte e due qualora esse siano concordi.

Nella speranza di avere lumi e allontanare il travaglio che turbava profondamente il suo spirito, si rivolse, ma senza uscirne soddisfatto, a un dotto connazionale di stanza a Venezia, Gabriele Severo, assistente ecclesiastico della comunità greco-ortodossa di S. Giorgio, che sarebbe stato in seguito suo avversario ⁽⁵⁾. Si rinnova così nel Margunio lo stesso identico caso, occorso due secoli prima a Demetrio Cidone, il quale, turbato nella fede ortodossa dalla lettura di Tommaso d'Aquino — le cui opere tradusse poi in greco assieme al fratello Procoro — si era rivolto, per avere spiegazioni

DALTO, *Ancora su Massimo Margunio*, « Bollettino dell'Istituto di Storia della Società e dello Stato veneziano », V-VI, 963-'64, p. 204) non è confermata, almeno sino ad oggi, da alcuna testimonianza.

⁽¹⁾ LEGRAND, XLII-XLVII; PH. MEYER, *o.c.*, 69-76.

⁽²⁾ LAMI, IX, 26-27; trad. 116-119. Il Lami identifica gli σταυροφόροι con i religiosi « qui vulgo Trinitarii adpellantur » (p. 117).

⁽³⁾ « Ἐγὼ μὲν γὰρ αἰ τοῦ πατρικῶν δόγμα ἐφύλαττον » LAMI, IX, 30, trad. 124.

⁽⁴⁾ « Οὐδὲν οἱ Λατῖνοι ἐφ' οἷς δοξάζουσι τυγχάνουσι ἀμαρτάνοντες » ID., 31, trad. 124.

⁽⁵⁾ JUGIE, DThC, VI, 976-984; larga bibliografia in M. Μανούσας α Νάθαναήλ Χίλιας ὁ Ἀθηναῖος, « Ἐπετηρὶς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου », Ἀθῆναι IV (1953) 22-29, 33-39 a proposito di una monodia e di una omelia per Gabriele Severo.

e conforto, all'amico e maestro Nilo Cabasila, che gli sarebbe stato successivamente ostile ⁽¹⁾. Nel Margunio sorse allora il dubbio, che man mano divenne convinzione, che i teologi avessero frainteso i Padri. Ne derivò la dottrina che avrebbe cercato di far combaciare e sintonizzare la tesi greca e la latina.

Dello Spirito Santo, secondo il Margunio, bisogna distinguere due Processioni: una « ab aeterno », direttamente dal Padre, e un'altra nel tempo, a santificazione della creatura, « dal Padre per il Figlio » secondo la definizione greca, o « dal Padre e dal Figlio » secondo la definizione latina ⁽²⁾.

I Padri Greci, ai quali questa concezione sarebbe stata chiara, usarono, per indicare la Processione ab aeterno, il verbo ἐκπορεύεσθαι per quella temporale προέλναι. I Latini si avvalsero del solo verbo « procedere ». Sarebbero stati dunque i teologi a non interpretare nell'intimo e profondo significato l'insegnamento derivato dalla rivelazione ⁽³⁾.

La trovata del Margunio non sarebbe del tutto originale: il Jugie la fa risalire al XIII secolo e precisamente a Gregorio di Cipro († 1290), patriarca di Costantinopoli ⁽⁴⁾. Pur sorvolando sulle molteplici argomentazioni, che sole impegnerebbero, a volerle enunciare, la presente lezione, e sui contrasti nei quali esse si pongono nei confronti di tradizionali principi teologici, a noi preme rilevare

⁽¹⁾ Giov. MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone, Manuele Caleca e Teodoro Meliteniota*, « Studi e Tesi » 56, Città del Vaticano (1931) 138, 391; G. SCHIRÒ, *Il Paradosso di Nilo Cabasila* « Studi bizantini e neoellenici », IX (1957) 362, 388.

⁽²⁾ DEMETRAKOPOULOS, *o.c.*, 22-29. M. JUGIE, *Theologia dogmatica Christianorum Orientalium ab ecclesia catholica dissidentium*, II, Parisiis, (1933) 421-426.

⁽³⁾ Tale pensiero è riassunto dal titolo del cap. II del I° libro. DEMETRAKOPOULOS, *o.c.*, 23; LEGRAND, XLI-XLII. Lo studio del trattato non può prescindere da quello collaterale dell'altra opera « Elucidatio librorum D. Augustini de Trinitate, in qua quid ille vir sanctus, reliquique sancti doctores ecclesiae tum Graeci quam Latini de processione Sancti Spiritus sentiant ». L'opera, ancora inedita, è conservata nel cd. gerosolimitano 63 (PAPADOPOULOS KERAMEUS, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, III, Saint-Petersbourg, 1895, 121. Recentissima sintesi del pensiero teologico del Margunio: G. FEDALTO, *Processione dello Spirito Santo e unione della chiesa greca e latina in Massimo Margunio*, « Studia Patavina », X (1963) 301-307.

⁽⁴⁾ M. JUGIE, *De Processione Spiritus Sancti ex fontibus Revelationis et secundum Orientales dissidentes*, Roma (1936) 322.

il lato universalistico della posizione del Margunio. Perché, mentre sia nella letteratura bizantina che in quella occidentale tutti i teologi mirano a difendere la tesi della propria parte e a comprovare l'errore della parte avversa, il Margunio si leva fra gli uni e gli altri annunciando a tutti che il dissidio muove dal malinteso: non c'è errore né fra i Latini né fra i Greci, ma solo negli intelletti che hanno male interpretato gl'insegnamenti dei Padri, chè tutti, sia Greci che Latini, hanno dato testimonianza della stessa verità.

Il tentativo, rivoluzionario del resto, del Margunio, a parte le reazioni che si dovevano registrare da parte ortodossa e cattolica, non sintonizzava coi tempi e doveva procurare amarezze e pericoli seri ⁽¹⁾. Per un decennio si protrasse il dissidio con Gabriele Severo, che lo denunciò, sotto l'accusa di caldeggiare l'unione con Roma a discapito del dogma della Chiesa Ortodossa. Il Margunio si difese egregiamente ed ebbe dal Santo Sinodo piena soddisfazione ⁽²⁾. Ma più paurose furono le ire che il suo *'Εγγειρίδιον* suscitò presso il Santo Ufficio. Un evento politico s'inserisce qui nella vita del pacifico Margunio, evento che giova far risaltare dato che esso, nel legare il destino del Margunio alla politica della Serenissima, viene a costituire un ulteriore motivo di frizione fra i già difficili rapporti fra Venezia e Roma e, d'altra parte, viene a spiegare le circostanze e i motivi per cui il Margunio fu costretto ad imprimere una nuova svolta alla sua attività.

Il 3 luglio del 1593 il legato veneziano a Roma, Paolo Paruta, scrive una lettera drammatica al Doge informandolo di essere stato trattenuto in lungo colloquio dal Papa e dal Card. Santa Severina, il quale « a nome dell'Ufficio della Inquisizione della quale è capo (desiderava) avere il Margunio quì a Roma: che mi prometteva che sarebbe stato trattato bene, che non si cercava altro che salvare lui dai molti errori in che si trovava e levargli l'occasione della dannazione degli altri. Di questa stessa cosa e nelli medesimi termini a punto mi fu da sua Santità parlato nell'udienza di ieri, mostrando molto desiderio della correzione di questa persona e facendomi istanza perché a suo nome ne scrivessi a Vostre Signorie Eccellentissime, mostrandomi appresso il pericolo, quando la cosa non fusse fatta presto e con segretezza, che costui se ne fuggisse, e che riuscisse dan-

⁽¹⁾ MYSTAKIDES, 19-23.

⁽²⁾ La difesa presso il S. Sinodo contro le accuse del Severo: LAMI, IX, 4-23; LEGRAND, XLVII-LIV.

noso instrumento per diverse sollevazioni e disseminazioni delle sue false opinioni. Alle quali istanze non mi è parso di potere né di dovere in alcun modo mancare » ⁽¹⁾.

Ma il governo veneziano, che pur aveva concesso nel gennaio dello stesso anno, l'estradiçione di Giordano Bruno, si rifiutò di fare altrettanto per il vescovo di Cerigo. Giordano Bruno era napoletano — e più precisamente nolano —, Massimo Margunio, invece, era suddito veneziano e per giunta greco ⁽²⁾.

A favore del dotto cretese militava dunque, col suo enorme peso, la ragion di stato, che irrigidì Venezia su posizioni di assoluta intransigenza. Il legato Paolo Paruta era incaricato di riferire che la richiesta era di grave pregiudizio per la Serenissima, il cui principio di concedere ai Greci piena libertà religiosa era inveterato. I Greci, infatti, più di una volta erano stati assicurati che non avrebbero avuto mai a che fare con l'Inquisizione cattolica. La Serenissima, ove addivenisse alle richieste del Santo Offizio, verrebbe a smentire il suo ripetuto impegno, con gravissime ripercussioni politiche e religiose sui 400.000 sudditi Greci e molto più su quelli che si trovavano sotto la dominazione musulmana, i quali ultimi avrebbero potuto in qualche maniera avvicinarsi ai Turchi a danno incalcolabile non solo per Venezia, ma per tutta la Cristianità ⁽³⁾.

Così anche il caso Margunio si aggiungerà alla catena degli screzi fra Santa Sede e Venezia, che saranno di preludio alla grande contesa per l'Interdetto ⁽⁴⁾.

Comunque sia, il Margunio, avuta soddisfazione dal Santo Sinodo, al quale era stato rivolto appello per dirimere la contesa con

⁽¹⁾ PARUTA, rapporto n° 103, p. 256.

⁽²⁾ FEDERICO CHABOT, *La politica di Paolo Sarpi*, « Civiltà veneziana », della Fond. Giorgio Cini, saggi n° 11, Venezia-Roma, pp. 43-44.

⁽³⁾ Il Paruta (281, n. 1) riporta le istruzioni ricevute dal Senato veneto e riassunte sopra (v. PEDALTO, 26). Convien tuttavia, al fine di farne rilevare il garbo e nel contempo l'estrema fermezza di Venezia, riportare l'ultimo brano: « La qual cosa volendo noi essere certi che non possa in alcun modo piacere alla singolar prudenza et innata pietà di Sua Beatitudine, la preghiamo di voler considerar la estrema necessità che habbiamo per le sudette ragioni di non poter mai in alcun modo consentire ad una sì scandalosa innovatione, dentro la quale si scorgono effetti et conseguenze di tanta mala qualità, con pericolosissimi successi a maleficio non pure nostro ma della christianità tutta ».

⁽⁴⁾ F. CHABOT, *o.c.*, 11-104.

Gabriele Severo ⁽¹⁾, salvato dall'Inquisizione grazie alla fermezza del Senato Veneto, non s'interessò più ad alcuna attività speculativa teologica. Il sogno dell'Unione delle Chiese, vagheggiato per lunghi anni, era svanito fra le amarezze. Il Doge, mentre aveva assunto le sue difese nei confronti della Santa Sede, d'altra parte aveva preso misure perché alla Repubblica non derivassero più, per causa sua, ulteriori fastidi e ordinò « all' rettori di Padova, che fatto venir a loro il vescovo Margugni, li dica che debba quanto prima presentare a loro tutte le opere che si trovasse haver presso di sé o altrove delle stampate in Germania sotto il suo nome... dicendo di più al detto Margugni, che se egli con la sua dottrina et con la sua vita partorirà alcun scandalo nello stato nostro, non sarà in alcun modo tolerato, per essere ciò contro la mente espressa della Repubblica » ⁽²⁾.

Il Margunio fu un vigilato speciale: « Li quali rettori debbano far con diligenza et segretezza osserrar nell'avvenire le attioni di detto Margunio » ⁽³⁾.

Quali conseguenze avrebbe avuto un cedimento del Doge è facile immaginare. Perché il Margunio non ritrattò mai la sua dottrina. Egli era convinto di essere nella verità, alla quale era disposto di posporre ogni bene della vita: « Allorché sono in gioco i dogmi della verità — dirà più tardi all'Höschel — bisogna ubbidire agli insegnamenti evangelici ed apostolici e porre in seconda linea ciò

⁽¹⁾ Sull'intervento del Patriarca per riconciliare Gabriele Severo col Margunio, K. SATHAS, *o.c.* (v. nota 29, p. 00) 193, che riporta la lettera del Patriarca stesso all'arcivescovo di Filadelfia.

⁽²⁾ PARUTA, 282.

⁽³⁾ La Repubblica Veneta avocava a sé il compito di punire il Margunio: « Perché poi quanto alla persona del Margugni, se egli haverà fatto cosa che non si convenga et meriti di esser punito, quando ciò sarà da noi conosciuto non mancheremo di far quello che si richiederà alla sua colpa » (PARUTA, 282). Spettava dunque solo alla Serenissima punire, anche per questioni religiose, un suddito greco: ma soltanto secondo il proprio giudizio. La Serenissima si limitò invece a un ammonimento o, se vogliamo, a una diffida di non creare noie allo Stato. Il Margunio si rinchiuse in una condotta di estremo riserbo e sentì l'amarezza di essere un vigilato (ENEKIDES, 122: lett. 21, nn. 1-9). Nella corrispondenza col Sylbourg fu molto circospetto. In una lettera (ENEKIDES, 134-135. 13-17) parla della poco gradita visita e della requisizione di alcune copie di lettere da parte di un inquisitore del Santo Offizio: « τὰ ἀντίγραφα τῶν ἐπιστολῶν τὰ πρὸς ἡμᾶς φθάσας ὁ τοῦ ἁγίου Ὁφφικίου συζητητῆς παρακατέσχε παρ' ἐαυτῷ καὶ μόλις ἡμᾶς ἐνός ἡ καὶ δευτέρου ἐγκρατεῖς γενέσθαι ».

che interessa questo mondo»: caro mi è Platone, caro mi è Socrate, ma più cara mi è la verità: Πλάτων φίλος ἐμός. Σωκράτης φίλος, φιλέρα δὲ ἡ ἀλήθεια ⁽¹⁾.

È qui sorge spontanea una considerazione. L'aver placato con la sua teoria la crisi interna era sufficiente perché il Margunio desiderasse e proponesse l'unione delle Chiese? Noi crediamo di no: fermo nella fede ortodossa, riconosciuto che anche i Latini erano nella verità, egli poteva pur essere soddisfatto e gioire della riacquistata pace interna senza rivolgere appelli perché il Patriarca si rendesse promotore dell'unione ⁽²⁾ e lasciare che la sua dottrina, ammesso che fosse accettata, predisponesse gli spiriti al grande evento, che, se mai, avrebbe dovuto maturarsi nel tempo. Per sollecitare l'unione non occorre — come non occorre — soltanto l'accordo dottrinario, ma anche il superamento di quegli stati psicologici e di diffidenza che dividono i due mondi. Codesto superamento nel Margunio era già avvenuto e la sua disposizione filo-occidentalista non poteva essere creata se non dagli apporti esterni, ricevuti nell'adolescenza trascorsa a Creta, e nella giovinezza trascorsa a Padova: apporti esterni che a noi pare potersi individuare nelle influenze esercitate su di lui da uomini, ambienti e situazioni politiche. Prima in ordine di tempo va segnalata l'educazione ricevuta a Creta sotto la direzione del vescovo cattolico Gaspare Viviani ⁽³⁾; poi l'ambiente padovano, dotto e aperto a un intenso interesse per la tradizione classica e bizantina, i rapporti personali con Italiani — specie con Angelo Lollino —, improntati a sincera amicizia e calda umanità; e infine, ma diremmo soprattutto, la stessa politica di Venezia, rispettosa delle tradizioni dei Greci e garante, non solo della loro libertà politica ma anche della religiosa. I testi, intenzionalmente riportati, presentano Venezia vigile custode perché sul popolo greco, estraneo ai problemi religiosi dell'Occidente, non si ripercuotessero le conseguenze del movimento riformista.

⁽¹⁾ Lettera del 10 agosto 1598: ΕΝΕΡΓΕΙΔΕΣ, 122.

⁽²⁾ Anche nella lettera al Principe Giovanni di Vlachia egli confessa che aveva scritto il trattato sulla Processione per rendere più sollecita la desiderata unione delle Chiese: ΔΕΜΗΤΡΑΚΟΠΟΥΛΟΣ, *o.c.*, 139.

⁽³⁾ Vescovo cattolico latino di Sitia, direttore di studi del Margunio e presentatore del Margunio stesso a Tommaso Trevisano dell'Università di Padova. A lui il Margunio dedicò l'editio princeps, con traduzione latina del trattato del Damasceno contro i Manichei: LEGRAND XXVII.

Comunque il Margunio, tirate le reti dal periglioso pelago della speculazione teologica, si ridurrà, salvo occasionali digressioni ⁽¹⁾, nei più sereni campi della filologia e della letteratura; ed elargirà, quanto gli sarà possibile elargire, silenziosamente e con umiltà.

III. — UMANESIMO RELIGIOSO

Umanesimo classico prima e speculazione teologica dopo: questi i dati fondamentali e informativi della giovinezza del Margunio. Dopo la professione dei voti e la consacrazione episcopale, succederà il terzo e ultimo stadio: dell'umanesimo religioso, che non è se non la risultante etica di una cultura classica e la consapevolezza di una missione religiosa da assolvere. Missione nobilissima e varia, che si concretizza in un'attività mediatrice fra dottrina orientale e dottrina occidentale, fra l'antica spiritualità bizantina e le esigenze dei Greci contemporanei, nella profusione agli altri dei tesori della sua dottrina.

Prima ancora che improvvisa si scatenasse la bufera del Santo Ufficio, a cura del Margunio, nel 1585, erano usciti, per la prima volta tradotti in latino, il commento ai Salmi di Gregorio di Nissa ⁽²⁾, il trattato ad Olimpio « de vitae in virtute perfectione » ⁽³⁾, quello ad Armonio « de Cristiano nomine » ⁽⁴⁾, e l'altro al vescovo Letoium « de canonicis peccatorum remediis » ⁽⁵⁾. Il desiderio inverso, di far conoscere ai Greci qualche produzione originale anche recente degli occidentali, gli fa tradurre in greco, nel 1586, il trattato di S. Lo-

⁽¹⁾ Citeremo la « Ἀνασκευὴ τῶν κυριωτέρων ἐπιχειρημάτων τῆς γενομένης πρὸς τὸ αὐτοῦ ἐγχειρίδιον ἀπολογίας » (cd. 1803 del British Museum, fondo Harleian (R. NARES, *A Catalogue of the Harleian Mss in the British Museum*, t. II, Londres [1808] 243) scritta in risposta alle critiche che J. GRETZER (*Disputatio de sacrosanctae Trinitatis mysterio pro more scholae*, Ratisbonae, 1598) aveva mosso contro presunti errori del patriarca Geremia II; e alla quale apologia il Cretese stesso replicò con la « *Disputatio de sacrosanctae Trinitatis mysterio, in quo potissimum de processione sancti Spiritus contra Graecos disseritus, eiusque defensio* », « *Opera Omnia* », Ratisbonae, IX (1737) 49-68]; cfr. DYOBOUNIOTES, IV, 422; PETIT, *o.c.*, col. 2041.

⁽²⁾ LEGRAND, 222-223.

⁽³⁾ ID., 222.

⁽⁴⁾ Congiunto al precedente.

⁽⁵⁾ ID., *ib.*

renzo da Brindisi sui *numeri sacri*, riscontrabili nella Sacra Scrittura ⁽¹⁾.

E non estraneo è il medesimo intendimento nell'opera « *de maiorum permissione divina* », pubblicato assieme al discusso 'Εγχειρίδιον, dall'Höschel ⁽²⁾, nel quale trattato il Petit vi ha scorto formulata la dottrina degli scolastici latini ⁽³⁾; e in un altro trattato, scritto in latino e che si conserva nella Biblioteca patriarcale di Gerusalemme « *elucidatio librorum Divi Augustini de Trinitate... reliquique sancti doctores ecclesiae tum Graeci quam Latini de processione Spiritus Sancti etc.* ⁽⁴⁾: la quale opera raccoglierebbe, se il titolo non inganna, le testimonianze, opportunamente ordinate, di cui il Margunio stesso si era servito a sostegno delle affermazioni esposte nei suoi precedenti trattati teologici.

Unico ritorno al mondo classico si registra con la traduzione in greco del « *Paradoxa Stoicorum ad Marcum Brutum* » di Cicerone ⁽⁵⁾. La quale opera, in sede storica, ci fa accostare il Margunio a Massimo Planude, anche lui traduttore di Cicerone — e, guardate caso, anche del « *de Trinitate* » di S. Agostino ⁽⁶⁾.

Nell'opera mediatrice fra l'antica spiritualità bizantina e le esigenze spirituali dei Greci contemporanei, il Margunio, pur maestro di eleganze attiche e compositore di epigrammi in dialetto ionico, tradusse in volgare la « *Scala Paradisi* » di Giovanni Climaco ⁽⁷⁾ e le vite brevi dei santi del Sinassario ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ Aggiornare l'indicazione data dal Legrand (LXXII, n. 3) in B.VI.3.

⁽²⁾ LEGRAND, 420; esemplari nella Bibl. Angelica: K.8.52; I.11.18.

⁽³⁾ PETIT, *o.c.*, 2040.

⁽⁴⁾ Cd. gerosolimitano 63: PAPADOPOULOS KERAMEUS, J.B. III, 121.

⁽⁵⁾ È nel cd. atonita 6257/750, f. 108-108^v autografo: LAMPROS, Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἀγίου Ὁρους ἑλληνικῶν κωδίκων, Cambridge, II (1900) 425. La traduzione si limiterà a uno dei capitoli dell'opera ciceroniana. Il Lampros non è esauriente nell'indicazione.

⁽⁶⁾ M. GIGANTE, *Massimo Planude interprete di Cicerone*. « Atti del I Congresso internazionale di studi ciceroniani », 1961.

⁽⁷⁾ LEGRAND, 299.

⁽⁸⁾ Il Fabricius, IX, 27, presenta giustamente l'opera qualificandola « novum et ipse pratum de sanctorum vitis dictisque lingua Graecobarbara condidit νέον λειμονάριον quod Venetiis ut puto editum necdum vidi », però crea delle confusioni in quanto crede che il libro citato da NIC. COMNENO PAPADOPOLI (*Praenotiones mystagogicae*, Padova [1697] 37), al quale si riferisce, fosse cosa diversa dall'opera che aveva innanzi « Βίαι ἁγίων ἐκ τῆς ἑλληνικῆς γλώττης ἦτοι ἐκ τῶν Συναξαρίων μεταφρασθέντες παρὰ Μαξίμου ταπεινοῦ

Non c'è contraddizione con l'umanista in questa opera di volgarizzazione: per il Margunio i dialetti antichi, la koiné, il volgare non costituiscono se non i grandi stadi dell'evoluzione della stessa lingua, tuttavia adottabili non per soddisfare o promuovere chimeriche ricostruzioni del passato, ma per obbedire a un certo codice di elegante umanità che regolava l'uso di una fase della lingua secondo le circostanze o le persone alle quali ci si rivolge. Il Margunio, come si servirà del dialetto ionico nell'epigramma, dei paludamenti attici nella corrispondenza con gli umanisti, del greco ellenistico allorché s'indirizza al patriarca o ai vescovi greci, così userà il demotico allorché si rivolge al popolo. Egli, umanista, si sottrae al rigore esclusivista, espresso mezzo secolo prima, dallo zantiota Pacomio Russianos, che sosteneva l'uso del greco classico a discapito del demotico ⁽¹⁾, e quello opposto del corfiota Joannikios Kartanos, sostenitore del volgare (fino a tradurre il Nuovo Testamento, per cui subì la scomunica del Santo Sinodo ⁽²⁾), ma afferma la legittimità tanto del classico quanto del demotico secondo criteri pratici di convenienza e di utilità εἰς κοινὴν ὠφέλειαν -ο- συμφέροντος ἕνεκα ⁽³⁾.

Dotto di grande umiltà e generosità, si prodiga, durante e dopo le tenzoni, a curare, da solo o aiutando altri non esperti come lui, le edizioni di vari libri liturgici. È del 1586 l'edizione del Salterio ⁽⁴⁾ che rinnovava, perfezionata, quella uscita sessant'anni prima a cura di Melchiorre Serra e Pietro Ravani ⁽⁵⁾; e l'anno successivo cooperò,

'Επ. Κυθ. εἰς κοινὴν ὠφέλειαν· ἐπιμελεῖα καὶ διορθώσεις Θεοφυλάκτου Ἱεροδιακόνου τοῦ Τζανφουρνάρου, Ἐνετίησιν 1620, παρὰ Ἀντωνίῳ τῷ Πινέλλῳ. Altra topica del FABRICIUS, IX, 35, ove si cita il « Menologium Max. Margunii excerptum e Menaeis et ab Antonio Pinello lingua Graeca vulgari editum Venet. 1529 » (sic, cioè 20 anni prima che l'autore nascesse), come opera diversa. Insomma lo stesso volume è presentato dal Fabricius come se si trattasse di tre pubblicazioni diverse. Così il VRETOS (Νεοελληνικὴ Φιλολογία κτλ. Ατῆναι I [1854] 4), non sapendo come orizzontarsi, prese per buona l'informazione del Fabricius.

⁽¹⁾ KNÖS, 281.

⁽²⁾ ID., 282.

⁽³⁾ LEGRAND, 67; epistola, ID., 69.

⁽⁴⁾ Di codesta edizione se ne ha notizia solo attraverso l'epistola dedicataria. LEGRAND, 47-48.

⁽⁵⁾ Ψαλτήριον, Venetiis per Melchiorrem Sessa et Petrum de Ravansi sociis. Anno Dni MDXXV. LEGRAND, I, 183.

salvo non sia proprio sua, all'edizione dell'Anthologhion ⁽¹⁾; nel '96 offre a sua cura l'Apostolos ⁽²⁾; tre anni dopo si prodiga a rivedere il Mineo di febbraio preparato dal discepolo Natanaele ⁽³⁾ e il penultimo anno della sua breve esistenza fece apparire il Penticostarion ⁽⁴⁾, lasciando pronto per la stampa il Triodion ⁽⁵⁾.

Il Margunio, come si è accennato, fu destinato dal Senato Veneto a « insegnar in questa città la lingua greca et latina, delle quali è peritissimo » ⁽⁶⁾. Su questa attività non disponiamo — almeno per quanto risulti a me — di particolari testimonianze. Il silenzio potrebbe far pensare o che il suo insegnamento, per il livello della scolaresca, non andasse molto di là dalla grammatica — quella grammatica che servirà più alla preparazione dei funzionari veneti da destinarsi un giorno presso le popolazioni elleniche, piuttosto che alla formazione di veri e propri umanisti — oppure, ma non mi sentirei di andare oltre una timida ipotesi, che la provvigione dello stato veneziano, stante la sua dignità di vescovo, fosse erogata sui fondi destinati all'istruzione, ma non con la pregiudiziale che il dotto uomo dovesse veramente insegnare.

Comunque sia, possiamo solo dire che nel 1582, e dopo otto anni dal suo ritorno a Venezia, egli compila, a quanto pare sullo schema della ben nota « Corona Preciosa », un manuale sulla pronuncia e le varie parti del discorso, destinato ὡς πρὸς μαθητὴν: indirizzo, questo, molto generico che può far ammettere come può far escludere che il manuale stesso fosse destinato a discepoli propri ⁽⁷⁾.

Comunque, non da una scuola di grammatica egli profondeva o aveva modo di approfondire i tesori della sua dottrina, ma attra-

⁽¹⁾ Come nel caso del Salterio, anche di questa edizione si ha conoscenza attraverso l'epistola dedicatoria. ID., 49-50.

⁽²⁾ ID., 124.

⁽³⁾ ID., IV, 348. Su Natanaele, M. I. Μαρούσαχα o.c. pp. 7-8, n. 45.

⁽⁴⁾ LEGRAND, 141.

⁽⁵⁾ Sotto il titolo si ha come anno di stampa ,αχϙ̄, ma al f. 247^v si trova ,αχδ'. Da ciò il LEGRAND, 142, desume che « la date de la souscription est évidemment erronée ». Ma... è proprio necessario pensare a un errore del tipografo piuttosto che a possibili impedimenti per l'uscita del volume? Perché non sospettare, ad esempio, tanto più che il Margunio era sotto sorveglianza, a un ritardo del nulla osta da parte della censura?

⁽⁶⁾ SATHAS, V, 74.

⁽⁷⁾ LEGRAND, LXXII, n. 2.

verso le relazioni con gli umanisti dell'epoca: sia italiani che stranieri.

Delle numerosissime lettere del Margunio si va compilando da qualche anno in qua il repertorio, che diventa sempre più ricco e più interessante ⁽¹⁾ e vogliamo augurarci che le epistole, sia note che inedite, possano essere raccolte in un unico corpus. Ne sarà interessata la storia veneziana e greca. Le lettere indirizzate ad Ascanio Persio, a Dardi Bembo, al Simionello, a Luigi Lollino, al Molinetti, all'Höschel, al Sylbourg ed altri, daranno testimonianza, come ci fanno intravedere le epistole pubblicate recentemente dall'Enepekidis, di quanto l'umanesimo dell'ultimo quarto del sec. XVI, sia debitore alla dottrina del Margunio.

La sua generosità, incredibile ai nostri giorni, ma forse anche in quei tempi, è documentata dalle numerose dichiarazioni dell'Höschel, ὁμόψυχός μου Ἐσχέλιος ⁽²⁾. Il dotto vescovo assistette il filologo tedesco, chiamato con l'appellativo Φιλογρηγόριος, mentre questi preparava l'edizione di Gregorio di Nissa ⁽³⁾, e oltre alle varie informazioni, donò testi da lui stesso trascritti: come il commento alla vita di Mosé: « Margunius, pro cupiditate, qua rei literariae iuvandae flagrat, nobis suppeditavit » ⁽⁴⁾. Della biblioteca di Fozio,

(1) L'Höschel avrebbe pubblicato prima dell'ottobre 1591 una raccolta di lettere del Margunio. L'autore infatti gli chiede tre o quattro copie del libro: « ἤδη ἐπιστολῶν πέμπε καὶ αὐθις τρία τεύχη ἢ τέτταρα » ENEPEKIDES, 109, 21-22. Il LEGRAND, LVIII, confessa di non essere riuscito a trovare alcun esemplare. Oggi disponiamo di diversi gruppi di lettere, pubblicati in periodi e sedi diversi. Rimando al quadro che ci ha dato l'Enepekides, *Der Briefwechsel des Maximos Margunios Bischof von Kythera*, JOBG, I (1951) 19-20. Oltre alla raccolta, molte volte citata, dell'Enepekides stesso, citiamo a titolo di aggiornamento (ma non presumiamo di essere completi): N. B. Τ ω μ α δ ά κ η , Μάξιμος Μαργούνιος πρὸς Συμειῶνα Καβάσιλαν EEBΣ ΙΘ'Τ (1949) 292-301, 393; ID., Ὑμνογραφικὰ καὶ ἀγιολογικὰ Ἰωάννου τοῦ Ἑένου, EEBΣ Κ' (1950) 314-329; Π. Ν. Νικολοπούλου, Μαξίμου Μαργουνίου ἐπιστολαὶ δύο ἀνέκδοτοι, EEBΣ Κ', 337-339. Il repertorio epistolografico del fondo parigino in CHARLES ASTRUC, *Maxime Margounios et les recueils parisiens de sa correspondance* « Κρητικὰ Χρονικά » (1959) 211-261.

(2) Lett. dell'11 sett. 1590: ENEPEKIDES, 105; l'altra del 16 agosto 1591: ID., 107.

(3) LEGRAND, 90.

(4) Prefazione all'edizione di « D. Gregorii Nysseni opuscula quinque... graece nunc primum edita studio et opera Davidis Hoescheli Augustani », Lugduni Batavorum, 1593. LEGRAND, 90. Copia nella Bibl. Angelica, coll. I, 11, 18 (FEDALTO, 49).

la cui edizione uscì del 1601, « suum ipsius autographum misit » ⁽¹⁾: e quanta fatica fosse costata la trascrizione di un'opera così prolissa, è facile dedurlo dalle stesse parole del generoso umanista, che meritano di essere tradotte: « Incaricato alla custodia della biblioteca del Bessarione si trova ad essere Benedetto di Giorgio, uomo di particolare cortesia. Nella biblioteca stessa si trovano due volumi antichissimi di Fozio, che ben presto mi metterò a studiare » ⁽²⁾. Un anno dopo si scuserà di non essere stato alacre come avrebbe desiderato: « Ora, incoraggiato dalle tue parole e lieto dell'aiuto di uomini dabbene, mi dedico interamente alla copiatura, sia pure preso da gran timore. Infatti il lavoro della trascrizione mi è straordinariamente faticoso, impegna molto la mia mente e mi dà la paura di incorrere in qualche errore. Tu, però, accogli il libro e dopo il più attento esame rimandamelo; e se da parte mia sono incorso in qualche errore, non trascurare di segnalarmelo » ⁽³⁾.

Il Margunio s'interessa di procurare all'amico i dialoghi di Teodoreto ⁽⁴⁾, per i quali aveva dato incombenza anche al Pinelli; fornisce l'orazione « contra foeneratores » di Nicola Cabasila, che uscirà due anni dopo, a cura dello Höschel stesso ⁽⁵⁾; dona al medesimo il testo del Περὶ παθῶν del filosofo peripatetico Andronico Rodio ⁽⁶⁾; il trattato sulla predestinazione di Gennadio Scolario ⁽⁷⁾; la « synopsis rhetorica di Matteo Camariota » ⁽⁸⁾. Allo stesso periodo deve risalire

⁽¹⁾ LEGRAND, I, 2 = B. Λ α ο υ ρ δ α , Μάξιμος Μαργούνιος καὶ Φώτιος. « Ὁρθοδοξία », XXVI (1951) 311-318.

⁽²⁾ Lett. del 14 aprile 1597: ENEPEKIDES, 117, 7 ss.

⁽³⁾ Lett. del 2 aprile 1598: ID., 119, 1-9.

⁽⁴⁾ Non era sempre facile avere a disposizione un libro o un codice: v. lettera che accenna ai tentativi e ai propositi di fornire all'amico i dialoghi di Teodoreto: ID., 115, 21-23.

⁽⁵⁾ Lett. di accompagnamento degli scritti del Cabasila: ID., 115.

⁽⁶⁾ « Cuius apographum ab eximie reverendo et doctissimo viro D. Margunio, episcopo Cytherorum, ut primum accepi, cum nostro chalcographo ut exprimeret, egi ». LEGRAND, 97-98.

⁽⁷⁾ Qui c'è da porre in chiaro un errore. Il libro fu stampato il 1594 (LEGRAND, 99) mentre la lettera con la quale il Margunio trasmetteva il testo del Cabasila è del 18 luglio 1595. L'errore sarà nella lettura o nella stampa.

⁽⁸⁾ Margunio a Höschel: Ἰδοὺ σοὶ καὶ τὸ περὶ ῥητορικῆς κατὰ σύνοψιν συγγραφέν συνταγμάτων, ὅπερ ἡμᾶς πρὸ μικροῦ ἀπήτησας, διαπέμπεται. LEGRAND, 108. Però il mittente non era proprio sicuro che l'opera appartenesse al Cammariota « οἶμαι δὲ Ματθαίου εἶναι » (ID., 109).

la copia delle epistole di Barlaam, prodotta dal Margunio stesso sul cd. Marciano 332, e che oggi si trova a Mosca — cd. Mosquense 441 — ⁽¹⁾.

E questa generosità e sempre lieta disposizione nel servire gli altri e dare testi, che ben avrebbe potuto pubblicare da sé, il buon vescovo è ben lontano dal considerarla una virtù o espressione di innata bontà, ma giunge al punto da presentarla come conseguenza di una sua connaturata indolenza « ἐκ τῆς ἐνοικούσης ἡμῖν ἀμελείας, μᾶλλον δὲ καὶ ὥσπερ συμπεφυκυίας » ⁽²⁾. Non l'amore al nostro personaggio, ma i frutti della sua stessa operosità si prestano a considerare tale dichiarazione come dettata da eccessiva umiltà o per lo meno esagerata. A parte il fatto che della permanenza a Venezia non c'è alcun anno in cui non siano apparse una e talvolta due pubblicazioni che portino la sua sigla, a noi pare che, trascrivere per l'amico l'intera Biblioteca di Fozio — quando egli soffriva già di nefrite: il male che lo doveva portare alla tomba — o il rivedere l'indice ai Poemi di Omero di Ascanio Persio ⁽³⁾, o cooperare con Dardi Bembo alla traduzione di Platone ⁽⁴⁾, l'apprestarsi ad aiutare Enrico Savile, che di lui desiderava giovare per l'edizione delle opere di S. Giovanni Crisostomo ⁽⁵⁾, o il rispondere a tutti gli umanisti confortandoli con le informazioni e le spiegazioni sull'esistenza o meno di manoscritti o su passi dubbi (si potrebbe sull'argomento compilare un vero regesto di non poca utilità anche per i filologi moderni), non denunciano affatto una indolenza. Considerando la

⁽¹⁾ Sull'argomento v. SCHIRÒ, *Giudizi di Massimo Margunio su Barlaam Calabro ed Emanuele Crisolora*. « Atti del 2º Congresso di Studi Cretesi » (in corso di stampa).

⁽²⁾ LEGRAND, 135.

⁽³⁾ « Indicis in Homeri Poëmata, quae extant omnia, Graeco-latini et Latinograeci... ab Ascanio Persio diligentissime constructi... Bononiae... MDXCVII ». Il volume riporta (f. 8) la lettera con la quale il M. dà il benestare e l'elogio all'autore, (ID., 227-228).

⁽⁴⁾ Il Bembo assicura il lettore: « Alfine che voi... abbiate questa traduzione fedele e conforme al testo greco, mi sono servito dell'opera del reverendissimo Massimo Margunio, vescovo di Cerigo, di nazione greco, monsignor letteratissimo e nella lingua greca principalissimo ». Il visto e l'approvazione del Margunio era dunque per ogni grecista una garanzia e motivo di tranquillità. La traduzione del Bembo apparve a Venezia dal 1601 al 1607 (LEGRAND, LXI).

⁽⁵⁾ DYBOUNIOTES, IV, 164, n. 8.

data della singolare confessione, che risale al 1599, possiamo piuttosto arguire che quella che il Margunio definiva indolenza non era che il malessere tipico derivato, com'ebbe a scrivere a Melezio Vlastos, dalla nefrite: τῇ παρὰ τῶν Ἀσκληπιαδῶν λεγομένη νεφρίτιδι ⁽¹⁾.

Il vero è che il Margunio, pur nella sua invidiabile dottrina — ma io direi proprio perché veramente dotto — era profondamente umile. Gli umanisti dell'epoca lo ammiravano; ma se della loro ammirazione gli facevano parola, il Margunio non nascondeva il suo profondo disagio: « Cessa una buona volta, o nobile uomo, — scriveva nel 1590 all'Höschel — cessa di coprirmi di affronti, perché nella realtà gli encomi per chi non se li merita sono un affronto. Nessun testimone estraneo è più degno di fede di colui che è testimone dei propri difetti e delle proprie manchevolezze » ⁽²⁾.

E non occorre essere celebrati umanisti come un Höschel, un Persio, un Sylbourg o un Lollino, per essere degnati dal Margunio di una risposta premurosa e palpitante di umanità.

Nel 1592 si trovava a Padova uno studente cretese, ancora un nessuno, povero, e per giunta afflitto da avversità. Si era rivolto a lui per una buona parola di conforto. E il Margunio con l'ansia del vescovo e del compatriota gli rispose subito per incoraggiarlo: non con una letterina dalle solite frasi d'occasione, ma con la stessa solennità e l'impegno col quale era solito salutare le più significative pubblicazioni di un grande umanista: compose per il triste studente — ci si può immaginare con quale effetto — addirittura diciotto distici. « Poni al bando le chimere proprie della tua età — gli dice il Margunio — affèrrati alle gioie pure, segui gl'insegnamenti dei Padri e scaccia le tentazioni di Belìar: rendi veritiere le predizioni, e a te, a tuo padre e a tua madre rendi glorioso il nome » ⁽³⁾.

Quel povero giovane, resuscitato dal Margunio nello spirito, si chiamava Costantino, e in seguito Cirillo, di cognome, Lucaris; un giorno sarebbe stato patriarca di Alessandria prima (1602) e di Costantinopoli poi (1623-1630) ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ LAMI, VII, 340.

⁽²⁾ ENEPEKIDES, 105, 21.

⁽³⁾ LEGRAND, 83.

⁽⁴⁾ L'assistenza spirituale del M. al Lucaris fu nota agli studiosi dei secoli scorsi: FABRICIUS, XI, 771-772.

Dispensatore generoso degli aiuti che potessero derivare dalla sua dottrina, il Margunio chiuse la missione, che gli era stata affidata per la sua troppo breve giornata terrena, con un nobilissimo gesto di amore. Nell'esprimere le ultime volontà a « Zanpaulo Dario, notaro publico di Venetia », volle fosse presente Gabriele Severo, arcivescovo di Filadelfia, che per oltre un decennio gli era stato irriducibile avversario ⁽¹⁾. E, premesso che lasciava il suo amore « a tutti li Christiani, domandando sempre perdono se havessi offeso alcuno », dichiarava: « Lasso li due miei trecieri et docieri d'ariento al predetto Rmo Mr Arcivescovo di Filadelfia in segno d'amor » ⁽²⁾.

Il dissidio fra i due prelati si era chiuso ormai da un decennio ⁽³⁾, ma perché in chi veniva a sopravvivere non rimanesse alcun dubbio sulla pienezza del perdono di chi si apprestava a varcare le soglie dell'eternità, il Margunio offriva all'antico avversario il pegno più significativo che poteva essere concesso da un prelato bizantino: il *δικήριον* e il *τρικήριον* con i quali nella Chiesa greca il vescovo, incrociando le braccia distese, suole invocare da Cristo « la salvezza del popolo e la benedizione sulla sua eredità ».

Dalla rapida e, sia pure incompleta, rassegna delle attività svolte dal Margunio a Padova e a Venezia — nel periodo veneziano si riversano implicitamente le esperienze del breve periodo cretese e costantinopolitano — si direbbe che il nostro personaggio andrebbe giudicato e definito sotto due distinti aspetti: da uno orientale, dal quale avremmo la figura dell'umanista e del religioso bizantino, o, se vogliamo, post-bizantino, e da un altro, occidentale, che ce lo presenta operante nell'austera e nobile schiera degli umanisti italiani e stranieri del suo tempo. In tal modo, però, venendo meno l'unità della prospettiva, ne vengono implicitamente a soffrire le esigenze di una sintesi unitaria, non solo, ma verrebbe messo in ombra

⁽¹⁾ La contesa fra i due ecclesiastici si protrasse dal 1583 alla pasqua del '90; dal 1591 a metà del '93. DYBOUNIOTES, IV, 165-166; 209-214.

⁽²⁾ Il testamento fu scritto dal notaio Zampaulo Dario il 26-VI-1602, quattro giorni prima della morte (LEGRAND, 391-393). Conferma della morte, avvenuta nella notte fra il 30 giugno e il 1° luglio, nel registro N° 8, p. 16 della Chiesa di S. Giorgio dei Greci, e in MARCO VELSER, *Opera historica et philologica*, Nuremberg 1682, 798.

⁽³⁾ Sulla conciliazione fra il Margunio e il Severo: Π. Γ. Νικολοπούλου, Μαξίμου Μαργουνίου όμιλία επί διαλλαγῇ (ἐκ τῶν καταλοίπων Β. Μ. Μυστακίδου), ΕΕΒΣ ΚΑ' (1951) 283-289; testo 290-294.

il carattere essenziale dell'attività del Margunio che fu, è d'uopo ripeterlo, di mediazione culturale, spirituale e religiosa fra l'Oriente e l'Occidente.

Il Margunio ha un unico volto; ma la sua personalità non può essere definita con gli schemi e gli attributi tradizionali, validi per gli umanisti, gloriosi magari più di lui, che portarono in Italia i tesori della tradizione culturale bizantina; egli se ne distacca per un nuovo spirito che è di modernità e di universalità. Pertanto a me pare che si possa considerare come l'uomo greco moderno operante con spirito di universalità nel clima rinnovatore del Rinascimento europeo.

Uomo greco che, in quanto tale, non smentisce il bizantino ma lo rinnova e lo attualizza, inserendolo, vitale e fecondo, nel fervore di indagini dell'Umanesimo del Cinquecento; uomo greco religioso, coerente alla sua missione, per cui, pur fiancheggiando e aiutando gli studi sulla scienza profana, si sottrae a quella certa paganità di struttura propria dell'età rinascimentale ⁽¹⁾.

Spirito di universalità il suo, che, nel superamento delle contrapposte posizioni psicologiche, lo portò a inserirsi sia nella dottrina orientale che occidentale, nel sincero desiderio di comporne i dissidi, che a lui sembrarono apparenti e non reali ⁽²⁾.

Spirito di universalità perché nella sua opera e nella sua dottrina confluirono, operanti, i valori della tradizione di Bisanzio e l'afflato innovatore del Rinascimento ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cfr. ALBERTO VECCHI, *Correnti religiose nel Sei-Settecento Veneto*, Istituto per la collaborazione culturale della Fond. Giorgio Cini, Venezia-Roma (1962) 4-5, a proposito del quadro morale dell'epoca, tracciato dal monaco agostiniano Agostino di Vivo.

⁽²⁾ A. PAPADOPOULOS KERAMEUS, Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, «Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος», 17 (1882-1883) 66-68. E. LEGRAND, XXXIII. Della sua passione unionistica, che lo portò a considerare lo scisma fra «homines unum baptisma habentes» come motivo di scandalo, ha lasciato testimonianza nella «Elucidatio librorum d. Augustini de Trinitate», che si conserva manoscritta nella biblioteca del Patriarcato ortodosso di Gerusalemme: cfr. G. FEDALTO, *Ancora su Massimo Margunio*, «Boll. dell'Istituto di Storia della Società e dello Stato veneziano», VI-VII (1963-1964) 212.

⁽³⁾ Un'idea della varietà e vastità d'interessi del Margunio ci viene offerta dal complesso della sua biblioteca, DENO GRANAKÓPLOS, *Byzantine East and Latin West*, New York, 1966, ci offre un'accurata e razionale «list of Latin Books Contained in Margounios Library at Iviron on Mount Athos»,

Bisanzio e Rinascimento! Se al termine di una dimessa lezione fosse consentito un pur timido batter d'ala, direi che nell'educazione e nell'anima del Margunio, bizantino amalgamato nello spirito rinascimentale, siano espressi i caratteri di quelle civiltà mirabilmente espresse a Venezia, nella piazza S. Marco: di Bisanzio e del Rinascimento. S. Marco e Procuratie! Immagine architettonica di una Europa ideale — ma pur nei suoi termini storici realizzata da Venezia —: di un'Europa felice di un evo medio e immune di medioevo.

GIUSEPPE SCHIRÒ

p. 183-193. Nella stessa opera il Geanakoplos parla del nostro personaggio nel quadro dei rapporti dell'oriente bizantino con l'occidente latino: v. pp. 9, 10, 131-132, 142, 147.

DOPO IL CONGRESSO DI OXFORD

La celebrazione di un Congresso internazionale di studi bizantini costituisce ormai per il mondo delle scienze morali un avvenimento di particolare rilievo che attrae l'attenzione e l'interesse di studiosi di numerose Nazioni. E piace constatare che il passato Congresso di Oxford (5-10 settembre 1966) ha confermato quel processo di espansione degli studi bizantini segnalatosi gradualmente e costantemente nelle precedenti assise. Ricchezza di relazioni (quattordici) e di correlazioni (ventiquattro), centinaia di comunicazioni delle più varie discipline hanno del Congresso caratterizzato la dovizia dei contributi scientifici.

Un'organizzazione perfetta dei lavori e dell'ospitalità dichiarano l'oculata e vigile previggenza sia del « British National Committee » che dell'« Oxford Organizing Committee ». E non per cavalleria, ma per la constatata utilità che ne è derivata ai congressisti nell'aggiornamento costante delle informazioni e nelle guide, è da segnalare tutto il gruppo delle « Ladies' Committee », consorti di nostri colleghi, che sono state di particolare ausilio nella soluzione dei problemi di dettaglio che mano a mano venivano prospettandosi.

Ricevimenti del Vice-Chancellor della Università nella Library of Christ Church e del Lord Mayor nella Town Hall hanno conferito imponente veste di particolare solennità all'avvenimento.

Tra le manifestazioni artistiche non potremmo non segnalare l'esecuzione del preludio per organo e voci composto proprio per il Congresso da Egon Wellesz ed eseguito nel Sheldonian Theatre, dove appunto ebbe luogo l'inaugurazione del Congresso, nonché il concerto di musica bizantino-slava eseguito nella Cattedrale.

Delle relazioni e correlazioni si è stampata una prima edizione ad uso dei lavori del Congresso e l'edizione definitiva dall'ottima veste tipografica, degna della tradizione libraria oxfordiana. Le comunicazioni, tuttavia, non sono state raccolte in unico corpo; cosicché gli interessati dovranno rintracciarle fra riviste e monografie di questo scorcio d'anni. Conveniamo sull'utilità della raccolta in unica sede delle comunicazioni, ma riteniamo sinceramente che la

pubblicazione di esse, dato il grande sviluppo degli studi bizantinologici, costituirà sempre un vero e ponderoso problema per qualsiasi comitato.

Redigere in poche pagine un rendiconto sui principali risultati scientifici espressi nelle diverse relazioni e correlazioni sarebbe arduo se non impossibile. Per ciò rimandiamo il lettore al volume degli Atti (*The Proceedings of the XIIIth International Congress of byzantine studies*, edited by J. M. Hussey, D. Obolensky, S. Runciman. Oxford 1967) tanto più che in queste brevi pagine desideriamo, sulle indicazioni emerse nel congresso di Oxford, proiettarci su questioni che riguardano l'avvenire.

Se qualcuno ci chiedesse se il congresso abbia registrato una qualche novità che lo abbia differenziato da altre assise del genere diremmo che la nota originale non è mancata. Essa è stata proposta lo stesso giorno dell'inaugurazione. Infatti per la sera, dalle 20,15 alle 22, alla South School della Examination School veniva fissata una adunanza solenne dedicata a « *INSTRUMENTA STUDIORUM* ».

Del tutto nuovo ai congressisti che, salvo i pochi prevenuti, ne ebbero nozione alla distribuzione del programma generale, e cioè dopo l'arrivo a Oxford, questo numero di apertura suscitò una certa curiosità: perché nessuno sapeva bene se quella seduta si connettesse a una tradizione locale (l'Inghilterra è ammirata terra delle tradizioni) oppure non fosse una innovazione.

Sì, perché dal titolo stesso, lo si deve pur ammettere, promanava un odore troppo acuto di corso universitario o, meglio ancora, di seminario a giovani neofiti di bizantinologia perché potesse essere applicato a una solenne seduta plenaria di specialisti dalle svariatissime materie bizantinologiche: specialisti di cui la maggior parte erano dell'ordine universitario. E mentre il titolo medesimo sembrava promettere mèsse per tutti, d'altra parte le voci interne del programma sfrondavano di molto codeste speranze. Non dimentichiamo che al congresso c'erano anche archeologi, storici dell'arte, della chiesa, della filosofia e teologia, del diritto, linguisti, letterati, paleografi, musicologi... e potremmo continuare l'elenco: della varietà degli interessi sanno bene gli organizzatori dei lavori che hanno dovuto sobbarcarsi a un improbo quanto lodevole lavoro di sistemazione delle comunicazioni.

Le discipline o voci comprese fra gli « *INSTRUMENTA STUDIORUM* » erano: prosopografia, epigrafia, sigillografia, fonti cristiane,

diplomatica. Non c'è dubbio che ognuna di esse ha rapporti d'interrelazione con altre, perché nessuna disciplina può sussistere isolata, ma per i problemi centrali che premono in tanti altri campi bizantinologici le materie ricordate si pongono sul piano d'interessi occasionali e per funzioni sussidiarie. Infatti esse sono centrali e fondamentali per la storia, ma sono generalmente più o meno estranee ai problemi centrali dell'archeologia, della storia dell'arte, della filosofia e teologia, del diritto, della letteratura e di altre discipline. Quindi, di fatto, si è parlato non di « Instrumenta studiorum » in generale, cioè di interesse universale della complessa bizantinologia, ma di « *quaedam historiae instrumenta studiorum* », quando che il congresso non era nè unicamente nè specificatamente storico.

Ma qui non importa la minore o maggiore corrispondenza del titolo al programma della seduta plenaria, ma il rilevare come per un'adunanza generale dei rappresentanti degli studi delle più diverse discipline le indicazioni programmatiche siano state polarizzate su materie unicamente e squisitamente storiche: come se l'archeologia, l'arte, la letteratura, la filosofia e teologia, il diritto, la musicologia e altre discipline non fossero rappresentate nel congresso o, prive di istanze e problematiche, non avessero da partecipare a iniziative degne di considerazione o comunque di altrettanto interesse. È il caso appare altrettanto più curioso per il motivo che quel programma non è — almeno da quanto mi consti personalmente — risultato di una consultazione fra i rappresentanti dell'Associazione internazionale.

Per dare comunicazioni sugli « INSTRUMENTA STUDIORUM » sono stati altresì chiamati rappresentanti di cinque istituti o istituzioni, beninteso tutti benemeriti, i quali hanno esposto un quadro delle iniziative già prese e di lavori compiuti o da compiere nelle loro rispettive organizzazioni. Si trattava dell'Istituto bizantino dell'Università di Vienna, di quello di Palermo, del « Venezia e l'Oriente », della Biblioteca Vaticana e del Centro Dumbarton Oaks.

E qui ci viene di rinnovare più o meno lo stesso discorso fatto per le discipline. Erano questi i soli istituti d'Europa e d'America in grado di poter dire qualcosa di nuovo e di utile in un congresso del genere? Ben magra impressione avrebbe ricevuto un non bizantinologo nel constatare che nella seconda metà del sec. XX solo cinque istituti, fra l'Europa e l'America, erano in grado di offrire utili novità al numero pur cospicuo dei congressisti! E che mai era avvenuto dell'istituto di Karl Krumbacher, che, tutti sanno, continua con Beck l'attività di Heisenberg e di Dölger? E giacché sia-

mo in Baviera e non bisogna perdere d'occhio le nuove iniziative, noi ci chiediamo se era proprio da trascurare l'Abazia di Ettal che ci ha offerto e ci promette, grazie agl'impulsi dell'Abate Hoeck, eccellenti pubblicazioni di studi e di testi. E come mai nessuna delle sezioni bizantinologiche o affini delle varie Accademie nazionali di Bulgaria, Germania, Grecia, Rumenia, come mai nessuno degli istituti indipendenti o universitari di Atene, Belgrado, Roma, Strasburgo, Tessalonica, Trieste... (e chiedo venia delle dimenticanze) non avevano nulla di nuovo da dire? Ho tracciato un elenco a volo d'uccello e a mo' di esempio, ma la citazione degli istituti è cosa molto delicata: perché uno studioso restio alle esibizioni, quando sia trascurato nella sua individualità si rende superiore e risolve tutto con una scrollata di spalle, ma quando sia trascurato come rappresentante di altri probi collaboratori che lavorano nello stesso istituto, può addolorarsene e ben a ragione, e il suo risentimento è indizio di generosità per gli altri, perché non tollera che i collaboratori siano nel loro lavoro misconosciuti.

La questione di principio che noi veniamo a sostenere non ci sembra assumere il suo debito rilievo se non viene esaminata alla luce di casi più vicini ed eclatanti, per cui la discriminazione di discipline e di istituti assume una strana significazione. Com'è stato possibile trascurare il « Pontificio Istituto di studi orientali » di Roma, stranoto ai bizantinologi di tutto il mondo, che può vantare una triplice serie di pubblicazioni periodiche (« *Orientalia Christiana* » 1923-1935; « *Orientalia Christiana Periodica* », 1935 in poi; « *Orientalia Christiana Analecta* », 1935 in poi) e che proprio quest'anno viene a celebrare il suo mezzo secolo di vita? Se si voleva conferire la maggiore varietà possibile alle informazioni sugli « *Instrumenta studiorum* », quale migliore occasione si poteva cogliere per invitare il P. Gill, direttore dell'Istituto Pontificio Orientale e presente al congresso, a parlare della monumentale opera, giunta fino ad oggi all'ottavo volume, dedicata ai documenti e agli scrittori del Concilio di Firenze e alla quale hanno lavorato uomini di chiara fama e dalla dottrina pari alla loro modestia? Egli, quale rappresentante del suo istituto, avrebbe potuto offrire informazioni su diversi rami della bizantinologia dato che fra i confratelli e colleghi si annoverano storici dell'impero e della chiesa, della filosofia e teologia, della mistica, della liturgia, della letteratura e dell'arte.

Dal programma generale del congresso si potrà notare che gli archeologi e gli storici dell'arte costituivano il gruppo più forte degli

studiosi convenuti; tuttavia ad essi, come agli altri non storici presenti all'assemblea, degli « Instrumenta studiorum » programmati non rimaneva che disporsi a una cortese attenzione. È difficile redigere una rassegna dei centri d'Europa e d'America ove l'archeologia e l'arte bizantina sono in particolare culto: per rimanere in Italia e offrire ancora un esempio dei pericoli di gravi omissioni che si annidano nelle scelte affidate alla memoria, mi basti ricordare « l'Istituto di antichità ravennati e bizantine » di Ravenna, non antico ma ormai largamente famoso perché da anni, grazie all'opera del suo fondatore Giuseppe Bovini, attira in annuali congressi o simposi maestri e giovani di diverse nazioni e annovera una serie di pubblicazioni.

Orbene, le considerazioni espresse possono essere orientate verso conclusioni concrete? Crediamo di sì. Anzitutto rileviamo che il programma degli « Instrumenta studiorum », comportando esclusioni di discipline e di istituti, e non armonizzandosi quindi a un'assemblea plenaria in cui erano rappresentati tutte le discipline e tutti gli istituti, doveva essere accantonato o destinato alla sezione ad esso adatta. Tanto è vero che le proposte e gli annunci di nuovi studi e nuove iniziative di solito vengono espressi nelle sezioni di competenza, liberamente e senza limitazioni.

Noi abbiamo posto l'accento su discriminazioni di discipline, ma riconosciamo la fatalità che esse avvengano in quanto a determinarle interviene la visuale scientifica di una persona specializzata o di più persone della stessa disciplina o gruppo di discipline affini.

Alla luce di questo fenomeno, particolare rilievo, significato e giustificazione assume la proposta avanzata dal prof. Grabar, in sede di riunione del comitato internazionale dell'Associazione, intesa a creare in seno all'Associazione stessa una sezione bizantina per l'archeologia e storia dell'arte. C'è qui da considerare che il comitato non accogliendo la proposta ha affermato solo un principio, ma non ha toccato affatto e nemmeno risolto il problema di fondo, anzi non ha neppure delibato le cause profonde e intrinseche, dalle quali scaturiva quella proposta. Dobbiamo confessare che quella proposta, se fosse stata comunicata ai membri del comitato prima del Congresso, avrebbe dato il tempo a ponderate considerazioni, le quali avrebbero potuto suggerire, con la salvaguardia indiscutibile dell'unità della Associazione, i rimedi necessari alle cause che sono alla base della proposta stessa, come in un domani potrebbero essere alla base di altre proposte consimili.

A nostro avviso il fondamento giustificativo della proposta Grabar sta nel fatto che rispetto alla struttura costitutiva dell'Associazione internazionale, che, bisogna ammetterlo, è in crisi di crescita, le discipline indipendenti dal gruppo storico politico rimangono in margine agli impulsi o spinte del centro della collettività associata. Ciò, l'abbiamo già detto, è fatale perchè è fatale che ciascuno pensi in chiave propria e indirizzi le proprie attenzioni al campo di propria competenza.

In tutti i congressi l'arte e l'archeologia hanno registrato copiose messi di contributi, superiori in numero a quelle pur considerevoli della storia politica. Quello è un campo che appassiona un moltissimo numero di studiosi che di lustro in lustro si presenta sempre più ampio e ragguardevole. Ebbene, se si osserva con attenzione, si noterà che mai uno storico dell'arte o un archeologo ha ricoperto una carica operante o di responsabilità in seno all'Associazione internazionale. Altrettanto dicasi di rappresentanti di altri settori della bizantinologia.

L'Associazione uscita dalle riunioni del congresso di Ocrida apparve modellata su nuove sembianze. L'istituzione della Segreteria generale in Atene è stata felicissima sì che oggi questa, operosa solerte ed equilibrata, appare sotto ogni aspetto insostituibile. Tuttavia la struttura dell'Associazione non ha potuto evitare una proposta Grabar, nelle sue origini giustificata, come, rimanendo com'è, non eviterebbe in un domani mozioni analoghe per la creazione di altre sezioni.

Pertanto, per l'ideale unitario nel quale tutti siamo d'accordo, a noi sembra necessario rendere *a priori* ingiustificate simili mozioni. E per raggiungere tale mèta occorre dare agli studiosi delle varie discipline o gruppi di discipline la coscienza di essere tutti delle forze centrali della vita e delle deliberazioni associate: occorre che ciascuno di fronte, ad esempio, a una ipotetica assenza della propria disciplina in una seduta di lavori sappia che quella assenza non è dovuta a estromissioni operate da terzi, estranei alla disciplina stessa, ma a una consapevole rinuncia degli studiosi direttamente interessati; che di fronte a una ipotetica assenza del proprio istituto in una rassegna internazionale l'assenza medesima è dovuta a rinuncia di chi lo dirige e dei suoi collaboratori e non a scelte o dimenticanze di chi si sia.

Pertanto ci permettiamo esporre delle proposte, molto semplici del resto, perchè siano meditate tranquillamente e, tutti preavvisati,

siano tranquillamente discusse in seno ai comitati nazionali prima e al comitato internazionale poi.

Tutte le materie bizantinologiche andrebbero raccolte, secondo la loro reciproca attinenza, in quattro o cinque gruppi (diamo uno schema approssimato: *a*) storia dell'impero e della chiesa e materie ausiliarie; *b*) archeologia e arte; *c*) letteratura, linguistica, filosofia e teologia; *d*) diritto; *e*) musicologia e materie varie). Ciò stabilito, noi proporremmo — e al proposito non possiamo non ricordare doverosamente la stessa espressione del prof. Paul Lemerle, il quale alludendo a se stesso con apprezzata sensibilità si chiamò « *président provisoire* » — che il presidente dell'Associazione sia fornito a turno, e ogni cinque anni, da ciascuno dei gruppi di discipline.

Ciò non basta: il presidente ha bisogno di essere sollevato da responsabilità nei confronti dei gruppi di materie diverse dal proprio. Gli studiosi degli altri gruppi dovrebbero pertanto designare, ogni cinque anni, un loro rappresentante che, quale « consigliere di presidenza » concorra all'armonizzazione delle eventuali iniziative, si renda portavoce dei suggerimenti dei colleghi di gruppo, contribuisca nella compagine associata a porre in rilievo la vita e il progresso delle discipline del gruppo che rappresenta.

Non credo inutile sottolineare che la continuità organizzativa della vita dell'Associazione viene garantita dal segretario e dalla segreteria generale.

Questo non è che lo schema di un progetto, suscettibile certamente di miglioramenti, ma che nella sua base potrà forse incontrare l'adesione di molti colleghi in quanto, concatenando tutti i gruppi di discipline attorno al vertice, rendendoli presenti e operanti, eliminerebbe ogni esigenza di sezionamenti o frazionamenti.

GIUSEPPE SCHIRÒ

NOTIZIE DELL'ASSOCIAZIONE NAZIONALE PER GLI STUDI BIZANTINI

II CONGRESSO NAZIONALE DI STUDI BIZANTINI --- LE CELEBRAZIONI BESSARIONEE

Come già stabilito nell'ultima riunione del Comitato Nazionale, dal 28 al 30 maggio 1968 avrà luogo a Venezia, presso la Fondazione Giorgio Cini, il II Congresso Nazionale di Studi Bizantini, in concomitanza e a completamento delle celebrazioni Bessarionee.

Il Congresso sarà ospitato dall'Istituto « Venezia e l'Oriente » della stessa Fondazione Giorgio Cini.

Il tema fondamentale sul quale verteranno le conferenze è « Oriente e Occidente nell'epoca del Bessarione » che sarà trattato nei triplici aspetti: *teologico e religioso, storico-umanistico, storico-artistico*.

Per le relazioni saranno invitati studiosi di chiara fama, dei quali saranno dati i nomi in una prossima circolare che sarà inviata a tutti gli iscritti all'Associazione.

Le relazioni avranno luogo e saranno discusse nelle ore antimeridiane, mentre nei pomeriggi saranno presentate le eventuali comunicazioni che dovrebbero vertere, preferibilmente, su problemi attinenti alla personalità e all'epoca del Bessarione.

Per l'occasione avrà luogo nella stessa sede l'Assemblea generale dell'Associazione.

Frattanto saranno diramate delle circolari che informeranno soci e studiosi sui dettagli relativi all'organizzazione del Congresso.

Il Segretario
GIUSEPPE SCHIRÒ

Il Presidente
BRUNO LAVAGNINI

I N D I C E

	PAG.
R. GUILLAND, Etudes sur l'Histoire administrative de l'Empire Byzantin. Le Protovestiarite	3
M. GIGANTE, Per l'interpretazione di Teodoro Matochites quale umanista bizantino	9
A. TUILIER, La date exacte du Chrysobulle d'Alexis 1er Comnène en faveur des vénitiens et son contexte historique	27
Γ. Θ. Ζώρας, "Αγνωστος ἐπιστολή Κομνητᾶ πρὸς Κούμαν περὶ Γλώσσης	49
A. D'EMILIA, L'Applicazione pratica del diritto ereditario bizantino secondo la C.D. « Peira d'Eustazio Romano » . .	71
Φ. Κ. Μπουμπουλίδης, 'Ανέκδοτον στιχούργημα Κατὰ Γάλλων καὶ ὑπὲρ Γάλλων τῶν ἀρχῶν τοῦ 19 αἰῶνος . . .	95
C. P. KYRRIS, The Noble family of Logaras of Lapethos, Cyprus, some new information about their careers, activities and landed properties.	107
A. GONZATO, Il romanzo bizantino di Alessandro del codice marciano greco 408 in rapporto ad altre tradizioni miniate	151
G. SCHIRÒ, Missione umanistica di Massimo Margunio a Venezia	159
G. SCHIRÒ, Dopo il Congresso di Oxford	189
Notizie dell'Associazione Nazionale per gli Studi bizantini .	197